BIBLIOTEKA
Zakł. Nar. im. Ossolińskich
Cz. 15. T.1
1770 r.
cz. 1-4.

JOURNAL POLONAIS

maxima pericula semper
dant veniam culpae.

Claudianus.

Pour JANVIER 1770.

A VARSOVIE,
AUX DEPENS DE MICHEL GROBEL
Libraire & Commissaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permission des Supérieurs.

4/4

6.696

JOURNAL POLONAIS.

- - - maxima pericula semper dant veniam culpae.

Claudianus.

Pour JANVIER 1770.

A VARSOVIE.
AUX DEPENS DE MICHEL GROELL
Libraire & Commissaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permission des Supérieurs.

BIBL. Z.N.I.M.
OSSOLIŃSKICH

Cz - 15 - II/1

AVERTISSEMENT.

Pendant le ſejour des Troupes Ruſſes dans ce Pays, leurs Ingénieurs ont levé les Plans de tous les Palatinats & Diſtricts de ce Royaume & du Grand-Duché de Lithuanie, dont ils ont fait des Cartes particuliéres très-exactes, ſur leſquelles S. A. Monſgr. le Prince Repnin, Ambaſſadeur de S. Mté Imple de toutes les Ruſſies auprès de S. Mté le Roi & la Séréniſſime République de Pologne, a fait compoſer, ſous ſes yeux, avec toute l'exactitude poſſible, une Carte Générale de la Pologne, à la quelle on a ajouté une partie ſufiſante des Pays limitrophes. Mr. Folin Capitaine du Corps d'Artillerie de la Couronne eſt actuellement occupé à graver cette Carte pour la préſenter au Public d'ici à la St. Jean prochaine 1770.

Sur ce qu'on vient d'en dire préliminairement, on peut hardiment aſſurer le Public, que c'eſt non ſeulement une Carte nouvelle, mais qu'elle eſt en même tems auſſi exacte & auſſi complette qu'il eſt en droit de l'attendre & de l'eſpérer, & que par les raiſons que nous avons dit, aucune des Cartes de ce Royaume, qui ont paru juſqu' ici, ou qui pourront paroître d'une autre maniére n'en peut aprocher à aucun égard.

Notre Carte bien gravée, paroîtra en quatre feuilles Papier fin d'Hollande, qui jointes en-

ſemble compoſeront une Carte de deux aunes en hauteur & autant en largeur ſous le Titre ſuivant :

CARTE GENERALE
ET NOUVELLE
de toute la Pologne, du Grand Duché de Lithuanie, & des Pays limitrophes,
d'après la Carte de S. A. Monſgr. le Prince Repnin.

On y a exactement obſervé l'ortographe polonaiſe dans les noms des Endroits, & des Rivières; ortographe ſi fautive dans toutes les autres Cartes, qu'elle y peut aiſément cauſer des mal entendus importants. On y a auſſi marqué les Routes des Poſtes & les Poſtes mêmes avec les marches des troupes Ruſſes.

En évaluant modérément le tems, la peine & les dépenſes que l'on a employées à graver cette Carte, on trouve ne pouvoir la vendre moins de 6 Ecus courants, mais les Amateurs, qui voudront ſouſcrire d'ici à la St. Jean prochaine 1770, en payant d'avance, l'auront pour 4 Ecus courants, & la Carte leur ſera exactement livrée au terme que nous venons de fixer. Ceux qui prendront onze Exemplaires auront le 12. gratis.

On s'adreſſera à ce ſujet à Varſovie au Sieur Michel Grœll, Commiſſaire & Libraire de S. M. au même à Dresde; & aux principaux Libraires de l'Europe. Varſovie, ce 24. Mars 1770.

AVANT-PROPOS.



Un Ouvrage de la nature de celui-ci, ne mérite pas l'honneur *d'une préface ; mais nous avons cru devoir au Public un compte plus détaillé qu'on ne le trouve dans notre* Pamphlet, *d'un projet littéraire qui, du-moins à ce que nous pensons, aura le mérite de n'avoir été ni suggéré ni précédé, en ce pays, par aucun autre qui soit précisément dans le même goût. Ce projet ne peut que tourner, avec le tems, à l'honneur & à l'avantage de la Pologne, s'il est secondé par tous ceux que leur fortune met en état de le soutenir du côté de la dépense, & que leurs talents rendent capables de lui donner de l'intérêt.*

Nous ne pouvons nous dispenser de le dire : nous avions attendu des secours littéraires plus efficaces que nous n'en avons reçus. En effet, à peine pouvons-

nous compter, jusqu'à ce jour, deux ou trois hommes de lettres, qui aient daigné être nos coopérateurs. Cependant quoique dans un abandon général, nous nous gardons bien de haſarder des jugements injurieux à une nation que nous reſpectons, & à qui nous ſommes redevables de notre exiſtance. Il nous paraît donc plus poli, plus équitable, de rejeter la diſette *où nous nous trouvons, ſur la difficulté qu'il y aura eu à ſaiſir notre idée.*

Dans les vifs empreſſements du zêle qui nous anime, nous venons aujourd'hui donner aux protecteurs, aux amateurs des lettres & des arts, aux gens de lettres & aux artiſtes eux-mêmes, la clé de notre énigme.

Nous offrons de donner, chaque mois, *un volume tel que celui du* Mercure de France, *dans lequel ſe trouveront réunies toutes les piéces dont on aura bien voulu nous faire part ; & ſur leſquelles, autant qu'il en ſera beſoin, nous dirons,* pro viribus, *notre avis, avec politeſſe & diſcrétion, mais avec la liberté philoſophique d'un Ancien:* (*) Librum, ſi malus

(*) Martial.

eſt, nequeo laudare. Si un livre eſt mauvais, je n'en puis dire du bien. *Et nous ne craignons pas de choquer par-là les vrais Savants : ces MM. ſavent que la critique eſt la pierre de touche des ouvrages d'eſprit, & qu'on ne peut avoir qu' une mince idée des Auteurs qui la redoutent.*

Auſſi nous invitons tous ceux qui pénétrent plus ou moins avant dans le ſanctuaire des Muſes, à vouloir ſeconder nos efforts, en nous feſant remettre, chaque mois, *quelques piéces de leur façon ; en nous avertiſſant à tems des ouvrages qu' ils auront deſſein de publier, & nous en communiquant un exemplaire, dès qu'ils ſeront prêts à paraître.*

Toutes ſortes de productions ſcientifiques, littéraires, économiques, enfin tout ce qui a des droits à l'eſtime des connaiſſeurs, ſoit à titre d'utilité, ſoit à titre d'agrément, a de même le droit de figurer dans notre journal. Nous ſouhaitons qu' on veuille bien le regarder non ſeulement comme un azile pour ces délaſſements de l'eſprit, peu propres par leur peu d' étendue à s' aſſurer une durée con-

ſtante, & qui ſe perdent, malgré tous les ſoins, dans une Bibliothéque ; mais encore comme un dépôt où des productions plus relevées ne ſe croiront pas déplacées.

Nous ſupplions MMgrs les Commandants du Corps Royal-Militaire de MM. les Cadets, & nous propoſons aux Colléges de faire connaître au public par la voie de notre journal, le plan & la maniére *de leurs études ; les talents diſtingués des profeſſeurs & maîtres ; l'application & les progrès de chacun de MM. les Eléves ; les exercices qui ſoutiennent leurs travaux académiques ou qui les couronnent.*

Nous propoſons de même aux Ordres Religieux de nous inſtruire des actes publics en Philoſophie & Théologie, à ſoutenir, ou déja ſoutenus dans leurs maiſons, & de s' en fier à nous pour en rendre compte au public.

Nous oſons croire que les Programmes *de l'établiſſement fondé à Dantzik par la généroſité éclairée de S. A. Mgr le Prince JABLONOWSKI, ſeront annoncées dans notre Journal plus honorablement que dans une gazette.*

Les artiſtes, les artiſans, les marchands qui auront à informer le public de nouvelles inventions, de découvertes utiles, d'articles intéreſſans ou agréables *de leurs arts, métiers, ou commerce, pouront auſſi s'adreſſer à nous. Le Bureau d'adreſſe & de correſpondance eſt fixé chez le Sr. Michel Groell Libraire de la Cour, à Marie-ville.*

Ce ſerait ici le moment & le lieu de parler de l'eſſais que nous préſentons au public : mais dire de ſoi du bien, c'eſt fatuité ; en dire du mal, c'eſt ſottiſe : pour éviter donc les reproches de ſottiſe & de fatuité, nous laiſſons au Public la liberté d'uſer de tous ſes droits. Nous ſavons que,

Un auteur, à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grace ;
Il ne l'obtiendra point de ce juge irrité, (*)
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.

Nous ſavons auſſi que,

Dès que l'impreſſion fait éclorre un Poéte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achéte.

)(4

(*) Deſpréaux.

Mais nous prions notre juge de vouloir aujourd'hui régler ſes déciſions ſur les difficultés que nous avons eues à vaincre. Peut-être qu'un encouragement néceſſaire, & tel que nous avons quelque droit de l'eſpérer, nous mettra en état de le ſervir à l'avenir mieux à ſon goût. C'eſt du-moins à quoi ſe porteront tous nos ſoins.

Ceux des gens de lettres qui nous honoreront de leur bienveillance, ne ſeront connus qu' autant qu'ils nous auront permis de les faire connaître. Nous reſpecterons, quoique à regret, la modeſtie des Auteurs qui voudront ſe dérober aux éloges du Public.

Si les grands Seigneurs veulent bien nous faire informer des événements qui pouront faire ſenſation dans le public, & qui intéreſſeront leurs familles, ou leurs perſonnes ; tels que mariages, naiſſances, charges, décorations, Bénéfices, nous nous ferons un plaiſir de leur donner une place dans notre Journal.

On n'y trouvera point de Nouvelles politiques, *tant par la raiſon que nous avons touchée dans notre premier avis, que parce que nous penſons que les facilités de s'inſtruire des événements de cette nature, ſont ſuffiſamment multipliées. D'ailleurs, ne donnant qu'un volume par mois, les nouvelles, quand nous en parlerions, auroient perdu le principal & le plus piquant de leurs agréments, la nouveauté: conſidération qui ſeule ſuffirait pour nous faire rejeter cet article comme un* rempliſſage *inutile.*

Nous allons répondre à deux objections qui nous ont été propoſées fort ſérieuſement, & dont nous avouons n'avoir été que faiblement touchés.

Premiére Objection.

La Langue Françaiſe n'étant pas la Langue maternelle de la Pologne, un Journal dans cet idiôme, ſera inconnu & inutile à la plus grande partie de la Nation: il ne peut donc prendre

faveur. De plus, comme bien peu de perſonnes *ſont en état d'écrire dans cette Langue, il ſera impoſſible de raſſembler aſſez de matériaux pour former chaque mois un volume.*

Réponſe.

Nous avons de la Nation Polonaiſe une idée plus honorable, plus juſte qu' on n' a voulu nous l'inſpirer. Auſſi reconnaiſſons-nous que la crainte que l'on nous a marquée, n'eſt qu' une terreur panique, au-deſſus de laquelle nous met le commerce que ſix ans de ſéjour en Pologne nous a procuré avec des nationaux de tout ordre.

C'eſt une vérité reconnue de l'Europe entiére, qu'il n' y a point de Nation qui ait pour les ſciences, & ſur-tout pour les Langues, des diſpoſitions auſſi heureuſes que la Nation Polonaiſe. C'eſt ici que l'on peut dire avec beaucoup de juſteſſe :

Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones. *Parmi la haute Nobleſſe de ce pays*, il eſt bien peu de perſonnes *qui ne parlent le français, plus que paſſablement. Nous avons l'honneur d'en connaître un grand nombre, qui à cet égard peuvent luter, avec avantage, contre bien des Français qui ſe croient bien inſtruits. La ſeconde difficulté que l'objection renferme, ne doit pas arrêter: pour la lever, il ne faut que la bonne volonté de quelques gens de lettres du pays, que l'honneur & l'inſtruction de leurs compatriotes touchera aſſez, pour les porter à devenir nos Coopérateurs. Si ces MM. veulent bien prendre la peine de nous faire de bons extraits, ou de bonnes traductions en français des ouvrages que leurs Auteurs auront écrits en polonais; nous trouverons un vrai plaiſir à les publier dans les deux Langues.*

On ne ſera pas ſcandaliſé de la liberté avec laquelle nous preſcrivons la tâche aux nationaux, ſi l'on veut bien conſidérer qu'aux yeux des vrais

Gens de lettres rien n'eſt bas ni pénible *quand on peut contribuer à étendre le cercle, toujours trop étroit, des connaiſſances humaines. Nous ajoutons un dernier motif qui nous a ſurtout déterminés. Il y a dans ce pays aſſez de ſecours pour les Savants de profeſſion ; il en manque peut-être pour ceux des lecteurs qui par goût, ou par état, ſe contentent d'effleurer les ſciences & les arts. Nous voulons dire que les eſprits ſont entiérement tournés vers le ſolide, but très-louable ſans doute ; mais qu'on n' a point encore aſſez penſé à leur inſpirer le deſir de s' occuper de l' agréable. Nous avons cru qu' un ouvrage, tel que celui que nous propoſons, étoit propre à répandre ſur les arts, & ſur ceux qui les cultivent, une douceur, une aménité, une flexibilité, dont le vernis, en rendant la ſcience & les ſavants plus agréables, ne leur fera rien perdre de leur ſolidité & de leur utilité.*

Seconde objection.

C'eſt montrer de la mal-adreſſe, que d'intituler Journal Polonais, *un Ouvrage écrit en français.*

Réponſe.

Il ſerait ſans doute fâcheux pour nous d'être dans le cas du reproche fait, à juſte titre, à bon nombre d'Auteurs, d'avoir donné à leurs livres le titre qui leur convenait le moins. En vérité, nous ne nous fuſſions jamais attendus à de pareilles réflexions! mais il y a des gens qui ne voient que des mots; parce qu'ils ne jugent que ſur l'étiquette du Sac. *Cependant puiſque l'objection, telle quelle, ſubſiſte, il faut la réſoudre.* Cela ne ſera pas long. *Le* Mercure Danois, *écrit en français en Dannemarck, la* Spectatrice Danoiſe, *la* Bibliothéque Hollandaiſe, *le* Journal Anglais, *de M. Mathy: que d'exemples qui nous juſtifient! pour un ſeul dont nous avions beſoin. Ajoutons encore que, tout de même que les Ouvrages*

périodiques dont nous venons de parler, ſont formés de ceux qui ſe compoſent dans les pays reſpectifs où ces Journaux ſe publient, nous avons fait auſſi notre compte de former le nôtre des piéces qui ſe compoſeront en Pologne.

Avant de quitter la plume, il nous reſte à prier le Public de vouloir bien ne mettre pas ſur notre compte, les erreurs de typographie ; ce ſera bien un fardeau aſſez peſant pour nous que celui de nos propres fautes ; il y aurait de l'injuſtice à y joindre celles des imprimeurs.

JOUR-

JOURNAL POLONAIS.

JANVIER 1770.

PIECES FUGITIVES EN PROSE ET EN VERS.

Dépit
Contre la Fortune.



Que l'on craigne tes injuſtices,
Déeſſe féconde en caprices,
Qui ris des aveugles mortels!
Ou que, pour te rendre propice,
Des cœurs conduits par l'avarice,
Tombent aux piés de tes autels!
Pour moi, dans ma noble indigence,
Bravant le faſte & l'opulence,
Sous le chaume où je ſuis réduit,
Eloigné du trouble & du bruit
Qu' excite la troupe importune
Des favoris de la Fortune,

Je coule des moments heureux.
Que par mille revers affreux
Ta légéreté se signale!
Ou que ta main, follement libérale,
Répande avec profusion,
Sans choix & sans discrétion,
Tous les trésors & les richesses!
Trop au-dessus de tes largesses,
Tout est indifférent pour moi.
Comme je n'attends rien de toi,
Je compte peu sur tes promesses,
Et vois tous tes coups sans effroi.

Que du trône de ses ancêtres
Tu chasses le juste héritier!
Que pour le mieux mortifier,
Des tyrans deviennent ses maîtres!
Cruelle! ce sont de tes traits!
C'est par de semblables forfaits
Que s'étend ton pouvoir suprême.
La naissance, la vertu même,
Sont un faible titre à tes yeux.
Des biens & des rangs tu disposes:
Mais donnes-tu toujours tes roses
Aux mortels les plus précieux?

Que ta main à son gré confonde
Ces superbes maîtres du monde,
A qui nous prodiguons des vœux!
Que cet éclat vain & pompeux,
Qui nous éblouit, nous étonne,
Disparaisse quand tu l'ordonnes,

Et ne laiſſe qu' un vuide affreux!
Dans le calme qui m'environne,
Je vois tes excès, & j'en ris.
Porte à d'autres cette couronne ;
Et puiſque c'eſt toi qui la donnes,
Elle n'aura que mes mépris.

Dans une place d'importance
Fais aſſeoir un riche faquin !
Pour la remettre dans ſa main
A Thémis ôte ſa balance !
Tu t'applaudis d'un ſi beau choix:
Mais du Public j'entends la voix ;
Il parle, & m' apprend que l'idole,
Qui d'un encens vraiment frivole,
Par tes ſoins s'enivre à longs traits,
Sur l'autel même mépriſée,
Veut en-vain, pour être encenſée,
Se prévaloir de tes bienfaits.

N'attends donc pas que ſur tes traces,
Mêlé parmi tes favoris,
J'aille ſolliciter des graces !
Non, non, mon cœur n'eſt point épris
Des faux biens que tu leur diſpenſes :
Je mépriſe les récompenſes
Que leur valent des ſoins preſſants :
Et loin d'imiter leur exemple,
Je ne veux faire dans ton temple
Ni ſacrifices ni préſents.

Aux piés de la froide ſtatue
Pourquoi formerais-je des vœux!
Moi, de qui le cœur généreux
Chérit la vertu toute nue:
Qui foulant la vaine grandeur
Et le faſte de l'opulence,
Ne reconnais d'autre bonheur,
Que cette tranquile douceur
Qui naît au ſein de l'indigence,
Et qu' accompagne l'innocence.

Cherche donc ailleurs un ſujet
Qui veuille de ton inconſtance
Être ſans ceſſe le jouet;
Et qui de projet en projet,
Pour ſe procurer l'abondance,
Suive la trompeuſe eſpérance.
Et ne crois pas ces ſentiments
Qu' avec tant de plaiſir j'exprime,
Un effet forcé de la rime,
Ou de bizarres mouvements
Que la miſére à bout exhale.
Ma conſtance, toujours égale,
Ne craint rien de l'adverſité:
Mes mépris ſont d'un Philoſophe
D' une noble & ſtoïque étoffe,
Très-content dans ſa pauvreté;
Qui te connaît, faible Déeſſe,
Et ne veut du Ciel pour largeſſe,
Que le repos & la ſanté.

Diſparaiſſez donc, vains fantomes,
Qui pour mieux éblouir les hommes,

Empruntez l'éclat du vrai bien !
Sur un cœur fait comme le mien
Tous vos attraits ſeront ſans force;
Et par votre groſſiére amorce,
Jamais je ne ſerai tenté.
L'ambition, la vanité,
Ne ſeront jamais mes arbitres.
Et vous ! près de qui, de vains titres,
Une chimére, un faux honneur,
Paſſent pour gages du bonheur,
Fuyez loin de ma ſolitude !
En proie à votre inquiétude,
Ne me vantez plus vos plaiſirs !
Je ſais combien peu dans le monde,
Il ſe pourra que tout réponde
Au gré de vos ardents deſirs.

Au fond d'une libre retraite,
Dans le ſein d'une paix parfaite,
Je jouis du ſort le plus doux.
C'eſt-là, qu' imitant le vrai ſage,
J'entends de loin gronder l'orage,
Et les vents mugir en courroux:
Ils agitent votre nacelle,
Et vos richeſſes avec elle,
Seront la victime du ſort.
Vous verrez tromper votre attente;
Et ſur cette mer inconſtante
Vous cherchez vainement le port.

Nous avons cru voir dans cette Piéce de la philoſophie, une morale d'autant plus utile, qu' elle eſt accompagnée des charmes de l'harmonie : la verſification ſur-tout nous en a paru aiſée & coulante. Nous invitons donc l'Auteur à vouloir bien ouvrir ſouvent ſon porte-feuille, pour enrichir notre Journal des productions de ſa Muſe.

***

Quatrain
à
une jeune Demoiselle auſſi ſage que belle.

Le plaiſir de l'amour eſt un plaiſir extrême:
Le vrai bonheur conſiſte à ſe laiſſer charmer.
IRIS, apprenez-moi comme on ſe fait aimer;
Je vous apprendrai comme on aime.

EPIGRAMME.

Certain manan, revenu de Paris,
A ſes amis racontait les merveilles
Que l'on trouve dans ce pays.
En nul endroit, dit-il, il n'en eſt de pareilles:
Mais ſur-tout il faut voir, dans des fauteuils aſſis,
Quarante biaux monſieux (*) *ſur un point ſe débatre.*
Un de la bande alors l'interrompit:
Mais ces meſſieux *ont donc bien de l'eſprit!*
Comment donc, de l'eſprit! ils en ont comme quatre.

(*) Termes du langage ruſtique.

Extrait d'un Discours (*)

Sur le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, avec une lettre sur l'éloquence, par M. Sabatier, Professeur d'éloquence au Collége de Tournon, à Lyon chez les frères Perisse, in 4to. 35 pages.

Ce Discours qui réunit la force du style & les mouvemens pathétiques, est sur un sujet bien intéressant. On voit avec plaisir que M. Sabatier tourne les Belles-lettres vers des objets utiles ; il a tenu cette route dans la composition de ses Odes. Il attaque aujourd'hui un préjugé cruel, & fait voir dans ce Discours, qu'il est contraire à la justice & au bien de l'Etat. Dans l'exorde, l'Orateur s'éléve contre les préjugés, en avouant qu'on doit respecter ceux mêmes qui sont barbares, lorsquils tiennent à la constitution de la Monarchie: ils sont, dit-il, comme ces colones de mauvais goût dans un bâtiment ; elles choquent la vue, mais on ne saurait les ôter sans causer la ruine de l'édifice. Le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, ne mérite pas le moindre ménagement. " Je vais parler en " faveur des malheureux qu'un vil préjugé

(*) Tiré du Mercure de France pour le mois d'Octobre, Vol. Ier.

" condamne à l'opprobre: leurs gémiſſemens " ont retenti dans le fond de mon ame. C'eſt " donc toi que je dois invoquer, ô tendre " humanité ! inſpire-moi ces élans du cœur " qui ſont triompher la raiſon ! Fais-moi " ſentir ces mouvemens rapides & vigou- " reux, qui ſont les plus ſures armes de " l'éloquence. " Dans la premiére partie M. Sabatier s'attache à faire rougir les hommes de leur injuſtice à l'égard des parents des ſuppliciés, & raſſemble une infinité de raiſons pour détruire ce préjugé. " Je ne puis " penſer au ſort des perſonnes qu'il opprime, " ſans être ému de compaſſion. Soufrir " l'opprobre eſt un état horrible: mais pour- " tant juſte. Mais endurer l'humiliation " pour les crimes d'un autre, partager ſon " infamie, eſſuyer, quoique innocent, une " peine plus rigoureuſe que la mort ; attirer " ſur ſoi, quoique vertueux, les dédains & " les mépris d'une Nation entiére ; être " privé du droit le plus cher à un citoyen, " celui d'être eſtimé de ſes ſemblables qu'on " a ſervis ; être obligé de les fuir comme des " énemis & des perſécuteurs ; ſe confiner " dans la ſolitude la plus affreuſe, & trembler " que ſon ſilence ne parle ; être pur comme " le jour & n'oſer le regarder, de peur qu'il " ne retrace l'opprobre qu'on traîne par-

" tout ; cet état fait frémir : c'eſt pourtant
" celui qu' éprouvent des citoyens vertueux.
" Eſt-ce chez des ſauvages, chez des Hot-
" tentots que la vertu ſubit le ſort du crime ?
" Non, c'eſt parmi une Nation polie qui fait
" gloire d'aimer les arts & l'humanité, &
" qui pourtant ſe déshonore ſous le joug
" du préjugé le plus barbare.

Dans la ſeconde partie l'Orateur prouve combien ce préjugé eſt contraire au bien de l'Etat ; il fait ſortir de la patrie des citoyens dont elle pourait avoir beſoin un jour. M. Sabatier cite l'exemple de Camille, ſans lequel Rome était priſe par les Gaulois ; & voici comme il préſente ce trait. " Les
" Gaulois ſont aux portes de Rome : ce Ca-
" pitole qui lui promettait l'empire de la
" terre, eſt près de tomber en poudre. Tremble
" orgueilleuſe République ! la foudre que tu
" lançais va retomber ſur toi-même : en-vain
" tu comptes autant de ſoldats que d'hom-
" mes, autant de héros que de ſoldats, tu
" tends les mains aux fers qu'on te deſtine.
" Un ſeul bras peut te ſauver : c'eſt celui
" de Camille, qui mécontent de ton ingrati-
" tude, languit chez les Ardéates. Le mal-
" heur éclaire le Peuple & le Sénat : on ré-
" pare les torts faits à Camille ; il revient ;
" la gloire le précéde ; la confiance ſaiſit les

" Romains, la terreur les Gaulois: la mort " retourne vers ceux qui la répandaient: les " murs du Capitole s'arrêtent sur le penchant " de leur ruine; la victoire y vole, les releve, " s'y assied: & l'aspect de Camille fait fuir " ces armées nombreuses que la valeur allait " couronner. Si Camille eût été inflexible, " Rome périssait pour s'être privée du seul " soutien qu'elle pouvait attendre. Que " savons-nous si nous ne serons pas dans le " même cas d'un homme qu'une opinion " injuste oblige de s'expatrier. Le préjugé " qui le bannit est donc contraire au bien de " l'Etat; il doit également envisager les " ressources qu'il a & celles qu'il peut " avoir. "

Ce discours est suivi de notes que les Lecteurs liront avec plaisir, & d'une lettre sur l'éloquence à M. Auger, Professeur au Collége de Rouen, dans la quelle M. Sabatier combat quelques réflexions que le Professeur a mises dans une lettre insérée dans le Journal d'éducation; les bornes de cet extrait ne nous permettent point d'entrer dans des détails à ce sujet; le discours, les notes & la lettre méritent d'être lus.

Le préjugé que l'on combat ici, est plus ou moins accrédité dans les différents pays: il peut avoir sa source dans une intention

louable : nous voulons dire qu'il ſe peut que la ſociété entiére ait cherché à retenir les ames noires & féroces, par la conſidération du blâme & du déshonneur que leurs crimes feraient rejaillir ſur toute leur famille. Mais puiſque l'inutilité de cette précaution eſt aujourd'hui ſi viſiblement reconnue, n'eſt-il pas de l'humanité, de la juſtice, de la bonne politique des Etats, d'extirper un préjugé auſſi injuſte en lui-même, que funeſte dans ſes conſéquences. Ce qui nous a determiné à faire ici uſage de cet extrait, ce n'eſt pas tant pour remplir notre Journal, que pour avoir occaſion de parler d'un autre préjugé non moins injuſte, non moins fâcheux, dont l'Allemagne & les pays adjacents ſont infectés. On voit d'abord que nous avons pour objet la coutume barbare qui déclare infame, & réduit à la condition de valet de bourreau un honnête homme, qui aſſailli par un chien dangereux ſe défend avec un bâton, & tue l'animal ; ou qui l'ayant percé de ſon épée, n'a pas l'attention de la jeter, pour ne la plus reprendre. Quoi de plus criant en effet, qu'un tel uſage ! ſur quoi de raiſonable peut-il être fondé ? Diſons encore un mot de l'uſage de regarder comme infame, celui qui touche au cadavre d'un homicide volontaire de ſoi-même ; ainſi que d'aban-

donner au bourreau tout ce qui se trouve dans le lieu où le mort s'est expédié. Nous invitons quelque Savant à vouloir ouvrir à ses compatriotes les yeux sur l'injustice de ces usages, & d'honorer notre Journal de son ouvrage.

Nous ajouterons un exemple puissant sur l'esprit de tout homme réfléchi: si les sentiments d'un Monarque, plus grand par les qualités éminentes du cœur, que par une valeur reconnue, sont capables de faire quelque impression.

Les parents & les amis du Duc de Biron arrêté pour crime de haute trahison, vinrent se jeter aux piés de Henri IV. pour demander sa grace. Le Roi leur répondit entre autres choses: " vous craignez que son " supplice ne vous couvre d'ignominie; " vous ne courez aucun risque à cet égard. " Du côté de ma mére, je descends du Comte " *St. Pol* Connétable de France, & j'ai " hérité du Duc de *Némours:* leur crime " m'a-t-il déshonoré? Voulez-vous un " exemple plus sensible? Le Prince de " Condé, mon oncle, aurait eu la tête tran- " chée, si François II. eût vécu plus d'un " jour. Toutes ces personnes cependant " n'ont imprimé ni à moi ni à mes ancê- " tres aucune tache d'ignominie. La faute " & le supplice de *Biron* ne vous feront

BIBL. Z N. IM. OSSOLINSKICH

" aucun tort, pourvu que vous perſiſtiez " à m'être fidéles, comme vous l'avez été jusqu' ici. "

Le grand Henri n'était pas aſſez injuſte pour penſer que le blâme d'une mauvaiſe action dût rejaillir ſur des perſonnes dont tout le crime ſerait d'être parents ou alliés d'un criminel. Mais peut-être dira-t-on que les Rois ſont au-deſſus de tous les préjugés, comme au-deſſus de tous leurs ſujets. Eh bien! eſt-il impoſſible aux ſujets de faire uſage de leur raiſon, & de ſecouer, ainſi que le font les Rois, des préjugés injuſtes? non ſans doute, & c'eſt ſur-tout aux petits qu'il convient d'inſpirer fortement ce courage mâle & raiſonable. La trame de leur vie eſt ſemée d'aſſez de maux réels, pour que les ſages ſoient obligés à ôter jusqu' à la trace des maux imaginaires qui abreuvent les petits de fiel & d'amertume.

Nous renouvelons nos inſtances aux Savants pour les engager à traiter ſolidement la queſtion ſuivante. *Si l'honneur d'un citoyen peut-être altéré, anéanti, par un acte de défenſe légitime contre un animal; & ſi la mort de cet animal tué avec un bâton, peut empêcher ce citoyen d'être regardé comme un homme d'honneur.*

Le mérite Réel.

FABLE.

Le Pan brillait par son plumage;
Mais il lui manquait de la voix.
Le Rossignol faisait moins d'étalage;
Mais il enchantait dans les bois.
Trop fier de son gentil corsage,
L'oiseau doré méprisait un ramage
Qu' au fond il enviait,
Et qui lui faisait ombrage.
Quand un jeune Serin, bernant le personage:
A quoi sert, lui dit-il, de vous enfler si fort?
Vous ne brillez ici que par quelque peu d'or.

Ce n'est pas la magnificence
Qui nous fait vraiment estimer:
Moins de faste, un peu de science;
Et nous nous verrons admirer.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

Impromptu.

Dans ces bocages frais,
Où j'attends ma bergère,
Révons à ses charmants attraits:
Pour un amant ce rêve a de quoi plaire.
Ah! l'adorable objet dont mon cœur est épris!
Mais puis-je me promettre
Qu' un seul instant peut-être,
J'occupe ses esprits.

EPIGRAMME.

le mensonge nécessaire.

Que vielle fille est un nom fatigant !
Outre les maux cuisants qu' en secret on dévore.
Il faut jusqu' à la fin assurer fiérement
Qu'on a gardé la fleur qui seule nous décore.
L'aveu d'une faiblesse efface en un moment
Tout ce qu' à notre sexe on trouve d'agrément.
Hélas ! un seul faux pas nous plonge
Dans la nécessité d'un éternel mensonge.

Les Réflexions inutiles.

Hélas ! comme un oiseau
L'amour est volage ;
Bien fou qui s'engage :
Le lien le plus beau
N'est qu'un dur esclavage.
Pour nous séduire un berger
Feint d'être sincére ;
A-t-il su nous engager?
Il fuit, le téméraire!
Et suivant son penchant léger,
Dès qu'il est sûr de nous plaire,
Près d'une autre Bergére
Il va voltiger.

Dé-

Défendons bien notre ame
Contre les traits de l'amour :
N'allumons point une flâme
Qui ne durerait qu'un jour.
Par un inconſtant, un perfide,
Gardons de nous laiſſer charmer.
Si jamais nous devons aimer,
Que la vertu, non l'amour, nous décide.
Réſervons notre tendre cœur
Pour un eſtimable vainqueur.
Ainſi la jeune THEMIRE
Contre l'amour s'exerçait :
La Belle ſe promettait
De ſe ſouſtraire à ſon empire ;
Quand ſur le ſoir, ramenant ſon troupeau,
De COLIN la tendre muſette
Lui fait plus lentement regagner le hameau.
THEMIRE diſtraite, inquiéte,
Réve ſans ſavoir la raiſon,
Et de Colin répéte la chanſon.
Depuis long tems pour cette Belle
Secrétement le Berger ſoupirait ;
Mais la crainte le retenait
Quand il ſe trouvait auprès d'elle :
COLIN timide rougiſſait,
Sans oſer lui parler de ſa flâme fidéle.
Tout-à-coup l'amour l'enhardit ;
Son air, quoique encore interdit,

Marquait déja la confiance :
Tout en effet favorisait ses feux ;
Le calme & le silence
Pouvaient le rendre heureux.
Si ma chanson a pu vous plaire,
Recevez-en, *dit il*, l'offre sincére,
Comme un gage de mon ardeur ;
THEMIRE l'inspira, le Dieu d'amour lui-même
En traits de feu l'écrivit dans mon cœur.
Soyez sensible à ma tendresse extrême :
Dans nos hameaux c'est vous seule que j'aime ;
Vous seule feriez mon bonheur.
L'amour par un malin sourire,
Vient applaudir aux discours de Colin.
La Bergére est émue, &, l'esprit incertain,
Sent que déja son tendre cœur soupire :
COLIN s'en apperçoit, & lui prenant la main,
La baise, il presse . . . enfin
Il fait oublier à THEMIRE
Ses réflexions du matin.



REFLEXIONS
sur l'éducation.

Tirées du second *volume du mois* d'Octobre 1769.

Ne ſerait-il pas inutile d'écrire ſur un ſujet dont tant de plumes ſemblent avoir épuiſé & les principes & l'objet ? Peut-être nous ont-elles juſqu' ici préſenté plutôt un ſyſtême chimérique, qu' une poſſibilité évidente. Les mœurs de l'enfance en ſont-elles plus cultivées, l'eſprit plus orné, & le cœur plus formé ?

L'honnête-homme & le bon citoyen doivent être le point de vue de l'éducation. Tout autre objet lui eſt étranger ; & l'état auquel la naiſſance ou le ſort appéle les jeunes-gens, n'eſt point conſéquemment rempli. Que ſervent en effet tant de préceptes, tant de formules, qui ne ſont pas à la portée de ceux pour leſquels ils ont été produits. Leur ſpéculation eſt peut-être trop frapante ; elle s'obſcurcit & devient impraticable. On ne peut refuſer à beaucoup de maîtres le zêle & l'application ; mais peut-être ont-ils plutôt pris une eſpéce d'habitude que la véritable voie. On ne trouve ſouvent que l'honnête homme où l'on devrait trouver l'homme expérimenté.

La conduite de bien des parents n'eſt pas un moindre obſtacle. Dévelopons, s'il eſt poſſible, la conduite des uns & des autres ; nous y trouverons le principe & la cauſe du peu de ſuccès de l'éducation.

DES PARENTS.

Il ne faut que penſer, pour ſentir la néceſſité d'une ſolide éducation. Si la fortune s'y oppoſe, on eſt plus à plaindre qu'à blâmer : auſſi eſt-ce aux événemens à en décider. Mais avoir de la fortune & la refuſer à l'éducation de ſes enfants, c'eſt ſe couvrir de honte, c'eſt une infamie : ces ſortes d'exemples ſont aſſez familiers pour que je ſois diſpenſé de les rapporter.

Suppoſons donc des parents déterminés à tout ſacrifier pour aſſurer à leurs enfans un ſi ſolide bien. Le ſuccès dépend du choix qu'ils ſauront faire. Heureux s'ils trouvent un ſujet qui réponde à leur intention, qui rempliſſe leurs vues ! Et quels moyens efficaces ne doivent-ils pas employer pour ſe l'attacher ſincérement ! Car quelle carriére à parcourir pour l'homme le plus déterminé ! que de monſtres à combattre, ſouvent ſans pouvoir les vaincre ! Et les parents ſont pour l'ordinaire plus coupables que ces enfants mêmes. Combien de défauts naiſſants paſſent pour des bagatelles ! la brutalité,

l'emportement, ne ſont que des fougues innocentes de l'enfance. Tout prend une teinture favorable. La colére eſt vivacité ; la déſobéiſſance légéreté ; & la complaiſance va ſouvent juſqu'à flater le vice, qui devenu plus fort par la tolérance, devient invincible par l'habitude. Ce ſont autant de fleuves formés du concours de différents ruiſſeaux empoiſonnés, dont les eaux deſtinées à porter l'abondance & la fertilité, ne portent plus que le poiſon & la mort. L'enfance eſt une cire molle & flexible, capable de toutes ſortes d'impreſſions : les premiéres ſont donc d'une conſéquence infinie, puiſqu'elles ſont le germe du vice ou de la vertu, & qu'elles ſemblent décider de la deſtinée des hommes dans la ſociété. Mais, dira-t-on, ne faut-il rien accorder à la nature ? les larmes d'un enfant ne ſont-elles pas une expreſſion bien touchante ? Elles ne ſont que trop équivoques, & n'annoncent pas toujours la ſenſibilité. Mais pour ne pas condamner ici la nature, je dis ſeulement qu'il ne faut pas tout accorder à ces fauſſes démonſtrations de douleur. L'habileté conſiſte à lui donner un meilleur objet, & à tourner inſenſiblement les deſirs & la volonté d'un enfant au véritable but de l'éducation. Si les larmes au-contraire d'un en-

fant font leur effet, elles ont bientôt celui d'être ſans reméde, & ne ſont plus que les interprétes d'une volonté impérieuſe. L'habitude de tout obtenir, donne inſenſiblement le droit de tout exiger. Faut-il donc abandonner aveuglément l'autorité que donne la nature, à des mains étrangéres, ou n'en confier qu'une partie.

On ne le diſſimule pas, l'un & l'autre parti eſt embaraſſant, & demande de la part des parents une conduite bien réfléchie. Car comment ſe perſuader qu'un enfant écoute un homme à qui l'on ne donne pas des marques d'une ſincére confiance & une eſpéce de deſpotiſme. Vrais caméléons, les enfans n'eſtiment que ceux qu'ils voient eſtimer, & meſurent toujours leur conduite ſur celle de leurs parents à l'égard des maîtres. La confiance des parents eſt donc indiſpenſablement néceſſaire ; ils ne ſauroient la refuſer ſans manquer à eux-mêmes, à leurs enfans, & aux régles de la bienſéance. D'un autre côté, comment ſe déterminer ſur le choix ? Eſt-ce par recommendation ? doit-elle avoir lieu dans l'affaire la plus intéreſſante, la plus délicate ? faut-il donner à la brigue & au reſpect humain ce qu'on ne doit qu'à un mérite décidé.

Il eſt encore des parents qui à la honte de la raiſon portent l'aveuglement & peut-

être l'avarice jusqu'à refuser à leurs enfans les secours qui perfectionnent l'éducation. Tranquiles sur tout le reste, ils n'épargnent ni soins ni peines pour leur assurer une possession bien moins réelle que fugitive. Fatale sécurité ! trop cruelle tendresse, qui qui n' ouvre les yeux que sur la fortune, & qui s'aveugle volontairement sur le seul bien solide & véritable, l'éducation. Si l'on ne craignait de contester aux parents des titres glorieux, on pourait dire que la naissance est un véritable bénéfice de la nature, la fortune un jeu de hasard : mais la formation du cœur & de l'esprit est un avantage qui leur est tellement propre, qu'on ne saurait leur en refuser tout l'honneur. Peut-être dira-t-on qu'il y a des caractéres rebelles & féroces, bizarres & cruels, qui tiennent contre la dextérité de la main la plus habile ; qu' Aristote, par exemple, ne forma qu'un héros fortuné & vicieux ; que Sénéque ne put étancher la soif du crime dans le cœur de Néron. Ces exemples sont trop connus, on ne les conteste pas : mais Alexandre qui traite Porus en Roi, n'est plus Alexandre, c'est l'éléve d'Aristote ; & le Tyran de Rome, dans les premiéres années de son régne, formé sur les leçons & les régles de Sénéque, c'est le triomphe de l'éducation. Il n'est

pas difficile de faire l'application : on sait assez quel doit être l'empire d'une bonne éducation sur un caractére doux & porté naturellement au bien & à la vertu.

Je ne dois pas oublier une réflexion essentielle ; c'est qu'il ne faut jamais se laisser fraper par l'extérieur dans le choix d'un gouverneur. S'en rapporter à un essais, est encore un inconvénient, parce que ces sortes d'épreuves ne présentent qu'un tableau en racourci, qui ne dévelope pas tout l'homme.

Il est inutile d'insister sur le genre de mérite ; on sait assez les talents que doivent avoir ceux qui se destinent au pénible emploi de l'éducation. Pour moi, je crois qu'il leur faut un mérite composé de toutes sortes de mérites, avec un véritable & solide fond de piété. Après l'examen de la conduite des parents, passons à celle des maîtres, & par ce paralléle concluons.

NB. Nous donnerons la suite de cet excellent morceau au Journal prochain ; & nous réservons de faire alors les réflexions que la matiére par son importance ne peut manquer d'inspirer.

EPIGRAMME.

Le père André, fameux par les bons mots
Qu' en ſes ſermons il plaçait à propos,
Prêchant un jour en certain monaſtère
Qu' avoit ébranlé le tonerre;
Et voulant faire compliment
Aux Religieux du couvent :
Reconnaiſſons, dit-il, la divine ſageſſe
Qui jamais ne ceſſe
de veiller ſur ſes élus;
Dans le triſte accident dont je trace l'hiſtoire,
Combien de moines de perdus !
Si la foudre eût au REFECTOIRE
Cauſé le même embraſement
Qu' en la Bibliothéque *on vit, dans le moment*
Où chacun s'occupait moins à lire, *qu'à BOIRE.*

Autre.

Montrez-moi l'art de me connaître en vers,
Dit un jour un Prélat au célébre
MENAGE.
Lorsqu'on me vient préſenter quelque Ouvrage,
J'ai toujours peur d'en juger de travers.
Ah! MONSEIGNEUR, pour vous tirer
d'affaire
Il eſt aiſé de trouver un moyen :
Dites toujours que cela ne vaut rien;
Et pour le ſûr, ne vous tromperez guére.

Autre.

Jamais du goût d'autrui je ne reçus la loi;
Je me ris de tous ceux qui se raillent de moi,
Me disait l'autre jour Constance:
Sur ce pié, dis-je, assurément,
Vous êtes la femme de France,
Qui riez le plus fréquemment.

REFLEXIONS sur les avantages de *l'esprit*, préférés à ceux de la *beauté*, dans les personnes du sexe.

L'Esprit & la beauté ont passé de tout tems dans le monde, pour deux des plus grands avantages que l'on pût posséder. C'est sur-tout dans le siécle où nous sommes, que chacun veut se piquer d'avoir l'un ou l'autre en partage; & celui qui envisagerait une personne comme en étant totalement dépourvue, commettrait à son égard une injustice. C'est-là une chose à laquelle le beau sexe sur-tout est le plus sensible. Il ne saurait supporter la privation de ces deux avantages, & à quel prix que ce soit, il veut passer pour posséder l'un ou l'autre. J'avoue que s'il était au pouvoir des Dames

de posséder celui qui les flate le plus, leur choix serait bientôt fait, & aucune d'elles *peut-être*, ne balancerait à se déterminer pour la *beauté*. Le cas infini qu' elles en font, lors même qu'elles n'en ont qu' une dose médiocre, ne nous autorise-t-il pas dans un jugement qui leur paraîtra sans doute précipité ?

Nous n'oserions sans crainte d'encourir leur disgrace, les taxer en pareil cas de faire un choix des plus légers. Cependant qu'est ce que la beauté ? une chimére, un caprice de l'imagination de l'homme, qui s'est avisé de donner à de certains objets *la beauté*, & d'en priver d'autres. Que les Dames me pardonnent, si je dis que la régularité, la délicatesse des traits, le mêlange & la vivacité des couleurs, l'éclat, le feu, la douceur des yeux, la majesté & la finesse de la taille, sont des rêveries *d'amants* & de *poétes*. En effet, n'est-ce pas rêver, que de dire, en fesant le portrait d'une femme, que *son front est le trône où les Graces sont dans leur gloire ;* que ses yeux *sont brillants comme le soleil ;* que leurs coups *sont des plus à craindre quand ils sont irrités ;* que leur douceur *se fait sentir aux cœurs les plus indifférents ;* qu'il *n'est point de froideur qu'ils ne bannissent ; point de cœur insensible qu'ils n'amolissent ;* que ses joues

ſont un compoſé de lis & de roſes ; que l'éclat de ſon teint *l'emporte ſur celui de l'aurore naiſſante, ſur la blancheur de la neige, & l'émail des prairies ;* que ſes lévres *ſont deux morceaux de corail façonnés par les amours ;* que les mêmes amours *voltigent & folâtrent avec les jeux & les ris autour de ſa bouche ;* que ſes dents *ſont deux rangs de perles plus brillantes que les diamants ;* en un mot *qu'on ſe perd, qu'on ceſſe de vivre en la voyant.*

Je ne finirais pas, ſi je voulais rapporter ici tous ces grands mots vuides de ſens, dont les amants ſe ſervent pour exprimer la beauté de leurs maîtreſſes. Après tout, ils ſavent ſi peu ce que c'eſt que *beauté*, qu'ils ſont réduits à dire que c'eſt un *je ne ſais quoi*, qui plaît, qui charme, qui ravit, qui tranſporte, qui a une ſi grande ſympathie avec l'ame, qu'il l'entraîne & s'en rend maître. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que les *Belles* ſont toutes charmantes, toutes accomplies; la couleur de leurs cheveux n'eſt point un obſtacle à leurs agréments ; elle aide au-contraire à les varier. Moliére dit fort-agréablement : (*)

" L'amour pour l'ordinaire eſt peu fait à ces loix:
" Et l'on voit les amants toujours vanter leur choix.

(*) Miſant. Act. II. Scê. IV.

"*Jamais leur paſſion ne vit rien de blâmable ;*
"*Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable.*
"*Ils comptent des défauts pour des perfections,*
"*Et ſavent y donner de favorables noms.*
"*La* Pâle *eſt aux jaſmins en blancheur comparable ;*
"*La* noire à faire peur *une brune adorable.*
"*La* maigre *a de la taille & de la liberté ;*
"*La* graſſe *eſt dans ſon port pleine de majeſté.*
"*La* mal-propre ſur ſoi, *de peu d'attraits chargée,*
"*Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée.*
"*La* géante *paraît une déeſſe aux yeux ;*
"*La* naine *un abrégé des merveilles des Cieux.*
"*L'*orgueilleuſe *a le cœur digne d'une Couronne ;*
"*La* fourbe *a de l'eſprit ; la* ſotte *eſt toute bonne.*
"*La* trop grande parleuſe *eſt d'agréable humeur.*
"*Et la* muette *garde une honnête pudeur.*"

Deſcendons du Parnaſſe, pour dire en langage plus ſimple, qu'un amant dans l'excès de ſon ardeur, aime dans l'objet de ſa paſſion, juſqu'à ſes défauts.

Mais ſuppoſons que la beauté ſoit quelque choſe de réel : quel avantage le ſexe en devra-t-il tirer ? Semblable à une fleur qui brille le matin, & que le ſoleil deſſéche à midi, la beauté paſſe comme une ombre. Le moindre chagrin, la moindre paſſion l'altére : une petite fiévre, une légére inſomnie la ternit ; l'âge la détruit, & l'efface enfin entiérement.

La beauté n'eſt qu'un lis, l'aurore la vu naître :
L'aurore à ſon retour ne la peut reconnaître.

Enfin elle eſt plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. C'eſt une bonne lettre de recommandation, mais le crédit s'altére tous les jours.

Vous avez beau charmer ; vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraîches, ſi belles,
Qui tout-au-plus brille un matin :
Comme elles vous plaiſez ; vous paſſerez comme elles.

Il eſt rare en effet de trouver une beauté ſimple & naturelle, qui n'emprunte aucun ornement étranger, qui ſe doive tout à elle-même, qui ſe ſoutienne par elle ſeule. On raconte qu'un Cavalier qui avait la vue baſſe, voulant dans un jardin embraſſer une femme qui paſſait pour belle, celle-ci ſe retira, & le Cavalier baiſa une ſtatue : comme on en riait, il dit : *plâtre pour plâtre.* Les ſoins, la parure, en font ſouvent, pour ne pas dire toujours, tout l'ornement, tout l'éclat ; & un beau viſage eſt ſouvent une choſe fort-équivoque. Et comme l'a dit un bel eſprit : *la Cloris de la nuit ſerait bien la grand'mére de la Cloris du jour.*

Mais, me dira-t-on, M. le Censeur, quel avantage retire *l'esprit* de tout ce que vous venez de dire ? Le-voici : si l'on entend par ce mot *esprit* un certain brillant superficiel, qui n'a rien de solide, une certaine facilité de parler beaucoup pour dire peu de chose, assez ordinaire au sexe, d'aller à ses fins avec adresse & à coup sûr, de médire délicatement, de tromper ceux qui ont affaire avec nous, de mentir à tout moment par galanterie, & pour soutenir la conversation ; si l'on donne ce nom à mille autres talents inutiles, ou dangereux, je conviens que la beauté, dans quelque sens qu'on la prenne, est infiniment plus estimable. Mais osera-t-on la comparer à cette étendue, à cette profondeur, à ces charmes toujours les mêmes, & toujours nouveaux, à ces graces réelles, qui amusent & qui plaisent, qui satisfont le cœur & qui le rempliſſent, à cette humeur riante, à cet esprit toujours gai, divertissant, abondant en mille jolies pensées, à cette vivacité, à ce sel, à ce goût, & à cette solidité qui font le vrai caractére de l'esprit ?

Une femme qui n'est que belle, est toujours fiére, toujours pleine d'elle-même ; elle s'abandonne à la vanité. Accoutumée à s'entendre dire des douceurs par tous ceux qui l'approchent, elle ne songe qu'à s'en

attirer de nouvelles; elle se pare, elle s'ajuste, elle minaude, & voilà tout ce qu' elle sait faire. D. est une belle personne: vient-elle en compagnie, elle s'attend à en être l'objet de l'admiration: quand même on ne ferait point d'attention à sa beauté, ses yeux, sa démarche, ses gestes sont autant d'avis qu' elle donne aux spectateurs, pour les engager à remarquer qu' elle est belle. Oui, elle est belle, encore un coup: on ne saurait en disconvenir; mais elle le paraîtrait bien plus, si elle ne fesait pas tant connaître qu' elle sait qu' elle l'est. Ses maniéres affectées, fruit de son peu de génie, gâtent tout l'agrément de sa beauté. Quelque conseil qu'on lui donne, pour la guérir de l'orgueil qui entretient la vanité que sa beauté lui inspire, on ne viendra jamais à bout de la rendre sage sur ce point; il n'y a qu' une maladie, ou quelques années de plus, qui puisse la ramener au parti de la raison.

Que d'inégalité ne remarque-t-on pas dans l'humeur d'une belle femme sans esprit! que de contre-tems dans sa conduite! que de maniéres bizarres, fiéres, impérieuses, insuportables! que de demandes extravagantes! que de réponses froides, hors de propos! Une belle femme, sans

esprit

eſprit, eſt une ſtatue animée; c'eſt moins encore. Une belle ſtatue de marbre eſt toujours belle, toujours agréable; les années ajoutent à ſon prix; une belle femme perd du ſien chaque jour.

Une femme, dira-t-on, vous ſourit, vous écoute, vous regarde, vous parle. J'en conviens: mais ſi l'eſprit n'eſt l'ame de tout cela, ce ſont les mouvements d'une machine, des reſſorts groſſiers dont l'artifice ſaute aux yeux. De-là on voit que la beauté la plus accomplie, pour être aimable, a beſoin de l'eſprit: & ſi elle en dépend, peut-on s'empêcher d'avouer qu'il l'emporte de beaucoup ſur elle?

Je dis plus: une belle femme ne plaît ordinairement qu' à un petit nombre de perſonnes, qui auront quelque prétention ſur ſon cœur. Il en eſt, par rapport à elle, comme des différents objets qui paraiſſent de différentes couleurs, ſuivant leur ſituation & la diſpoſition de nos yeux. Un homme indifférent, ou engagé ailleurs, s'il la trouve dans une Compagnie, ne s'amuſera point à ne lui parler que de ſes yeux, que de ſon teint. Après lui avoir dit ce que la politeſſe & la bienſéance exigent d'un homme du monde, s'il ne trouve rien en elle qui ſoutienne, qui anime la converſation, il ſe

laſſera de parler ſeul, ou de n'entendre que des *oui*, des *non*, encore placés Dieu ſait comment. Un homme d'eſprit renoncera pour toute ſa vie à un commerce auſſi ennuyeux & auſſi languiſſant.

Cela importe peu à cette Belle, me dira-t-on, pourvu qu'elle plaiſe aux perſonnes à qui elle veut plaire, & qu'elle aime; elle ne ſe croit pas née pour tout le monde. Fort bien: mais qu'on me réponde! plaira-t-elle toujours à ceux à qui elle plaît actuellement? Non ſans doute: ceux qui en ſont les plus touchés, ceux qui *l'adorent* aujourd'hui, s'en dégoûteront bientôt. J'en appéle à l'expérience journaliére. Une abſence, une jalouſie, un mépris, une froideur, une ombre d'infidélité, un regard équivoque, enfin un rien ralentit, diſſipe, chaſſe tout-à-fait l'amour le plus empreſſé, & n'attend pas toujours la poſſeſſion pour ceſſer d'aimer. Un homme qui ne s'eſt arrêté qu'aux charmes extérieurs, qui les a regardés comme ſon ſouverain bien, peut-il s'accoutumer à une femme ſur le déclin? Qu'eſt-ce alors qu'une femme qui a été belle? qu'en reſte-t-il? quelle reſſource trouve-t-elle à ſes pertes, à ſa deſtruction?

L'eſprit n'eſt point ſujet à ces revers; il eſt de tous les âges & de toutes les ſaiſons; parce que participant à la nature de notre

ame, il eſt immortel comme elle : bien-différent de la *beauté*, qui ne brille que dans la jeuneſſe & quelque tems, les années le perfectionnent. Une petite fille nous réjouit par la vivacité de ſes ſaillies, par la juſteſſe de ſes réponſes ; nous l'écoutons même quelquefois avec étonnement. Une femme ſpirituelle eſt le charme de la ſociété ; on la ſouhaite par-tout, elle n'ennuie & n'eſt jamais ennuyée. On l'écoute avec plaiſir, parce qu'elle ne dit rien que d'agréable & de ſolide ; on l'écoute avec plaiſir, parce que l'on trouve dans ſa converſation beaucoup d'agréments & de délaſſement.

Quel bonheur pour un homme revenu des erreurs & de l'emportement de la jeuneſſe, de rencontrer dans ſa femme, de la ſageſſe & du raiſonement, de trouver dans ſon eſprit de la conſolation dans ſes maux, & de pouvoir s'entretenir avec elle de choſes ſérieuſes & raiſonables ! Quelle ſatisfaction pour une femme qui a renoncé à la beauté, ſoit parce que peut-être elle ne la poſſéda jamais, ou que quelque accident imprévu la lui a ravie ! quelle ſatisfaction, dis-je, pour elle de ſe voir, malgré ſes pertes ou ſes manquements à l'extérieur, préférée à quantité d'autres qui la ſurpaſſent à cet

égard, de se sentir en possession d'un esprit aisé & facile, qui joignant l'agrément avec le solide, est recherchée de tout ce qu'il y a de gens distingués, & compte parmi ses adorateurs un nombre supérieur à celui qui forme la cour des plus rares beautés ! Enfin s'il est vrai qu' une femme parfaite doive posséder sur-tout les talents de l'esprit & du cœur, je dis qu' une belle femme sans esprit est peu de chose, qu' une femme spirituelle sans beauté est suportable, même aimable ; & qu' une femme belle & spirirituelle est parfaite. Je laisse à présent à mes Lecteurs à sentir si j'ai conclu juste.

Sans doute que les Dames qui n'ont que la beauté en partage, n'en conviendront pas ; mais je doute qu'il y en ait qui veuillent se reconnaître pour ne posséder que ce seul avantage. Et comme elles prétendent avoir un droit égal à *l'esprit* & à la *beauté*, je me flate de trouver chez elle un jugement plus favorable que je ne l'avois d'abord osé espérer.

Je terminerai ces réflexions par le jugement célébre que rendit autrefois le tombeau sur une dispute dont le fond me semble avoir avec le sujet de mon Ouvrage, une analogie extrême. La *beauté du corps* & la *beauté de l'esprit* eurent un jour querelle pour savoir laquelle méritait la préference.

N'ayant pu trouver d'arbitres qui vouluſſent prendre la peine, ou qui ſe ſentiſſent capables de les mettre d'accord, elles choiſirent le *tombeau* pour leur juge. Elles trouvérent ſur le tombeau auquel elles s'adreſſérent, ces quatre caractéres : T. D. S. H. Ce fut pour la beauté du corps une énigme dont malgré tous ſes efforts, elle ne put trouver la clé. La beauté de l'eſprit, plus pénétrante l'expliqua ainſi : TERRE DEVORANT SES HABITANTS: (inſcription qui convient parfaitement au tombeau). Ces caractéres & leur explication ſi naturelle les étonnérent ſi fort, qu'elles prirent toutes deux la fuite ; & la beauté de l'eſprit comme plus énemie de la corruption, fut la premiére à s'éloigner. Mais une voix ſépulcrale qui ſortit du fond de ce tombeau, s'adreſſa à elle, & lui dit : *Cette loi n'eſt pas faite pour toi : de quoi eſt-il queſtion ?* De nous juger, répondit la beauté de l'eſprit. J'en ſuis content, reprit le tombeau: mais à condition que celle en faveur de qui je jugerai, ſe donnera à moi. La beauté du corps ne comprit pas toute l'importance de cette propoſition : elle y conſentit. Auſſi-tôt le tombeau prononca cette ſentence. *Une créature de terre ne ſaurait avoir que des ſentiments terreſtres : je prononce en faveur*

de la beauté du corps, par conséquent elle est à moi. Dès-lors il s'en saisit : & depuis ce tems-là, la *beauté du corps* a toujours été la proie du *tombeau.*

Au ton réfléchi & moral qui domine dans cette piéce, nous soupçonnons qu'elle part de la plume de quelque honnête Ecclésiastique, qui aime à s'occuper utilement, & qui sait lire plus que son bréviaire. Ceux qui ne trouveront pas ce morceau digne d'une attention sérieuse, & propre à fournir des réflexions sensées & utiles, n'y auront pas assez réfléchi eux-mêmes. Ce que dit l'Auteur, de la difficulté qu'il y a de fixer ce qu'on doit entendre par *beauté*, est confirmé par la variété des opinions qui régnent chez les diverses Nations sur ce point. Il s'en faut beaucoup que cette qualité ait une existance fixe & indépendante du caprice & des préjugés. On a donc raison de soutenir, comme le fait l'Auteur, que la beauté n'est rien de réel.

Les raisonements qu'il emploie pour prouver les avantages de l'esprit, sont présentés d'une maniére simple, & se confirment tous les jours par l'expérience. Il ne nous reste qu' à recommander aux jeunes personnes du beau sexe, de se bien pénétrer des vérités qui sont la base des réflexions que nous leur avons mises sous les yeux

Ces vérités pour être communes, n'en ſont pas moins conſtantes, & il n'en eſt pas moins vrai, que les qualités les plus brillantes de l'extérieur ne ſont pas de nature à aſſurer aux femmes ces homages ſolides & ſeuls flateurs qu' elles peuvent eſpérer d'un caractére doux, d'un eſprit orné, & ſur-tout d'un cœur formé à la vertu.

Nous penſons ne pouvoir placer mieux qu' ici, une petite piéce de Mlle de *Scuderi*, qui ſera comme le corollaire du préſent article. La-voici :

La Beauté, l'Eſprit, la Vertu.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt diſparaître,
C'eſt la beauté qu'on vante tant :
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque inſtant.

L'Eſprit dure un peu davantage :
Mais à la fin il s'affaiblit ;
Et s'il ſe forme d'âge en âge
Il brille moins, plus il mûrit.

La vertu, ſeul bien véritable,
Nous ſuit au-delà du trépas :
Mais ce bien ſolide & durable,
Hélas! on ne le cherche pas.

Mlle de Scuderi.

REPROCHES
à un Amant infidéle.

Sous les dehors trompeurs d'une flâme sincére,
Le trop charmant STLVANDRE avait
séduit mon cœur :
Mes vœux n'aspiraient qu' à lui plaire ;
Là se fixait tout mon bonheur.
Mais, hélas ! l'infidéle a su briser sa chaîne,
Et pour le rappeler ma faible voix est vaine :
STLVANDRE n'entend plus mes cris.
Trop sûr de ma défaite,
Il néglige une conquête
Qui jadis à ses yeux avait un autre prix.
Reviens, volage amant, je suis toujours la méme!
Reviens, toujours pour toi mon ardeur est
extréme!
Eh! puis-je donc cesser de t'aimer un instant!
Mon trop sensible cœur recherche ton homage.
Juge de mon amour, si, parjure & volage,
J'ai fait pour t' oublier un effort impuissant.

Nous ne ferions aucune gloſe ſur cette piéce, ſi nous ne croyions pas devoir obſerver qu' elle préſente une de ces figures d'éloquence poétique, dont on a un fameux exemple dans *Racine :* nous voulons parler de l'endroit de la tragédie d'Andromaque où *Hermione* dit de *Pyrrhus :*

Je l'aimais inconſtant, qu'euſſé-je fait fidéle ! C'eſt ce que les Grammairiens appélent une *Ellipſe* : figure hardie, dont il faut uſer avec beaucoup de réſerve, mais qui fait une vraie beauté quand elle eſt juſte.

* *

BOUQUET à Me. la C. de B * * *

Depuis huit jours entiers le tems était affreux,
Ce n'était que pluie & tonerre :
Jupiter effrayait & détrempait la terre :
Le monde avait un air hideux.
*Mais de la belle C * * **
Quand le jour de nom arriva,
Le galant Jupin dit, holà !
Laiſſons le Dieu de la lumiére
Faire à - - - - - - - - ſa cour :
Ceſſons de tempêter ! *reſpectons ce grand jour !*
En faveur de LOUISE indulgence pléniére.

TRADUCTIONS DIVERSES.

Nocte pluit tota, redeunt ſpectacula manè;
Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.

Virg.

Il pleut toute la nuit, le matin tout respire :
A son retour l'aurore annonce un plus beau jour :
Le spectacle commence, & César à son tour
Remplace Jupiter, & régit son empire.

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.
Ovid.

Sous tes pas les amis naîtront, dans l'abondance :
Mais tu porteras seul le poids de l'indigence.

Romuleæ gentis foret ut sors optima, nunquam
Vivere, vel nunquam debuit ille mori.
Marcell. (de Octavo.)

Pour assurer à Rome un bonheur éternel,
CESAR dut ne pas naître, ou dut être immortel.

Ingenium quondam fuerat pretiosius auro :
At nunc barbaria est grandis habere nihil.
Owen.

Au tems passé l'esprit était un trésor rare :
Aujourd'hui qui n'a rien, passe pour un barbare.

Pexatus belle vides mea, Zoïle, trita:
Hæc sunt trita quidem, Zoïle, sed mea sunt.
Martial.

En beaux habits, Damon, mes hâillons te font rire;
Ces hâillons sont à moi: tu n'en saurais tant dire.

Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane!
Dantur opes nulli nunc nisi divitibus.
Idem.

Es-tu pauvre, Damon, *tu le seras sans cesse:*
Le bien au tems présent se donne à la richesse.

Si fuit ille tibi, Lucretia, gratus adulter,
Immerito ex merita præmia cæde petis.
Sin potius casto vis est allata pudori,
Quis furor est hostis crimine velle mori?
Frustra igitur laudem captas, Lucretia, namque
Vel furiosa ruis, vel scelerata cadis.

Ta barbare fureur, Lucrèce,
Loin de me prouver ta sagesse,
Me fait soupçonner ta pudeur;
Je ris de ta vaine prudence:
Tu devais mourir de douleur,
Si Tarquin te fit violence.

N'attends donc pas que sur ta mort
Ridiculement je te flate :
Elle est le fruit du crime, ou celui du transport ;
Tu meurs en furieuse, ou bien en scélérate.

Les auteurs de cette Epigramme ne sont pas les seuls qui ont hasardé des soupçons sur la conduite de Lucréce. Le Rabelais de l'Angleterre, (le Docteur Swift) s'est expliqué sur le compte de cette *célébre* Romaine, de maniére à faire voir qu'il tenoit la vertu de cette Dame pour suspecte. C'est dans son admirable badinage sous le nom de *Gouliver :* le passage que nous avons ici en vue, se trouve au Chap. VII. pag. 73 & suiv. où l'Auteur parle du voyage qu'il fit à l'île de *Glubdubdrib*, autrement *île des sorciers & magiciens.*

- - - " Son Alteſſe (le Gouverneur ou " chef de l'île) me dit un jour de lui nom- " mer tels morts qu'il me plairait, qu'il les " ferait venir, & les obligerait de répondre " à toutes les queſtions que je voudrais leur " faire, à condition toutefois, que je ne les " interrogerais que ſur ce qui s'était paſſé " de leur tems ; & que je pourais bien être " aſſuré qu'ils me diraient toujours vrai, " étant inutile aux morts de mentir.

" Je rendis de très-humbles actions de
" graces à S. A. & pour profiter de ſes of-
" fres, je me mis à me rappeler la mémoire
" de ce que j'avois lu autrefois dans l'Hi-
" ſtoire Romaine. D'abord il me vint dans
" l'eſprit de demander à voir cette fameuſe
" Lucréce, que Tarquin avoit violée, &
" qui ne pouvant ſurvivre à cet affront,
" s'était tuée elle-même. Auſſi-tôt je vis
" devant moi une très-belle Dame, habillée
" à la Romaine: je pris la liberté de lui de-
" mander pourquoi elle avait vengé ſur
" elle-même le crime d'un autre: elle baiſſa
" les yeux, & me répondit que les Hiſto-
" riens, *de peur de lui donner de la faibleſſe,*
" *lui avaient donné de la folie. Auſſi-tôt elle*
" *diſparut &c.*

***

ENIGMA.

Bis tria *sunt septem*, septem *tantummodo sunt sex:*
Omnia *si numeres, quinque modo invenies.*

CHANSON BACHIQUE.

1.

De tous les Dieux que la Fable
Consacre en son Panthéon (*),
Il n'en est qu' un seul d'aimable,
Qu'un seul digne de ce nom.
C'est BACHUS que je veux dire;
Car des autres immortels
Je crois qu' un buveur peut rire
Jusqu' aux piés de leurs autels.

2.

JUPIN toujours redoutable,
Tonne incessâment sur nous;
BACHUS toujours favorable,
Met à profit son courroux:
Car tandis que sur la terre,
Ce fanfaron gronde en-vain;
BACHUS au feu du tonerre,
Fait mûrir notre raisin.

(*) *Panthéon*: ce mot est formé de deux mots grecs *Pan* & *Theos*, qui veut dire *tous les dieux*. Le Panthéon étoit jadis un temple fameux à Rome: c'est aujourd'hui l'Eglise de la Rotonde.

3.

NEPTUNE eut pour héritage
L'empire immenſe des eaux:
BACHUS eut pour apanage
Les vignes de nos côteaux:
Si le trident ſecourable
Appaiſe les vents mutins,
BACHUS ta liqueur aimable
Calme les plus noirs chagrins.

4.

Les Romains avec emphaſe
Vantent le Dieu d'HELICON;
Ils paraiſſent en extaſe,
Quand ſa lyre forme un ton.
Si parfois je veux écrire,
BACHUS eſt mon APOLLON;
Et ſon divin jus m'inſpire
Mieux que le SACRÉ VALLON.

5.

MINERVE qui ſe fit prude,
Après l'arrêt de Pâris;
Par la ſcience & l'étude
Cherche à gagner nos eſprits.
Tous ces grands dons de ſageſſe
Sont un dangereux poiſon:
Un jour paſſé dans l'ivreſſe,
Vaut un ſiécle de raiſon.

6.

A Rome & dans Epidaure,
On ſert le fils d'APOLLON;
De ce Dieu je ris encore;
Je n'en connais que le nom.

Quand quelque chagrin me frape,
Le vin me rend la gaité ;
Et BACHUS mieux qu' ESCULAPE,
Eſt le Dieu de la ſanté.

7.

PLUTON avec PROSERPINE
Régnent ſur les ſombres bords ;
Je crois qu'ils ſont triſte mine,
L'ennui dévore les morts :
Dans la demeure infernale,
Cher BACHUS, ſois mon ſoutien !
Sauve-moi d'être TANTALE,
Du reſte je ne crains rien.

* *
*

A l'occaſion de la piéce qu'on vient de lire, nous jugeons à propos de faire des obſervations de différente nature. 1°. Nous obſerverons que les *chanſons* ſont une eſpéce de poême qui tient de *l'Epigramme* & du *Madrigal* ; qui a même quelque choſe de l'Ode, ſans être préciſément ni l'un ni l'autre. C'eſt ce qui diſtingue les chanſons, proprement dites, des vers que les anciens chantaient à table, & qui étaient de petites piéces lyriques.

On diſtingue ſur-tout deux genres de chanſons : celles à qui on donne ce nom *proprement*, & celles qu' on nomme *vaudevilles.*

villes. Les chanſons proprement dites, ne renferment que des ſentiments, des deſcriptions agréables ou fâcheuſes ; elles expriment des ſituations, font des portraits louangeurs, peignent le calme ou l'agitation &c. Le vaudéville eſt une eſpéce de *Satyre* : c'eſt celle-ci qui a fait naître l'autre.

D'un trait de ce poême, (*) en bons mots ſi, fertile,
Le français, né malin, forma le vaudeville :
Agréable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accraît en marchant.

Ce genre d'écrire n'eſt ſujet à aucune régle que celle du bon ſens & de la décence.

La liberté françaiſe en ſes vers ſe déploie :
Cet enfant du plaiſir veut naître dans la joie.

Le plus ordinairement le vaudeville a ſes couplets terminés par la même penſée; alors la difficulté conſiſte à lui donner toujours de la juſteſſe & du piquant : c'eſt ce qu'on appéle *refrain*, comme dans le *rondeau*. En-voici un exemple.

Qu'à s'ajuſter du haut juſques en bas,
Iris pour paraître jolie,
Paſſe les trois quarts de ſa vie,
Cela ne me ſurprend pas.

(*) La Satyre.

Mais qu' un Abbé tous les jours s'amidonne,
Et qu' à pas comptés le Poupin,
Sur la pointe de l'escarpin,
Marche toujours droit comme un pin,
Voilà ce qui m'étonne.

Une autre observation que nous croyons devoir faire, c'est qu' au moyen d'une douzaine de chansons, telles que celles que nous avons rapportées, on pourait, *tout en riant*, mettre dans la tête des jeunes Demoiselles plus de *mythologie* que n'en contient le livre du Pére GAUTRUCHE.

PETIT POEME LATIN
sur
la doctrine de Pythagore
de
la métempsycose.

Recte statuit PYTHAGORAS de metempsychosi.

Alter Apollineas exploret pallidus artes;
Obscuri cupiens tractare volumina fati,
Quæ, tripodi insidens, effutiit ore sacerdos:
Non Phœbi nostris fumant altaria donis;
Non insana meos direxit Delphica gressus;
Nec laurus mihi contremuit prænuncia Divi.

Adsis Pythagora! seu jam vitalia carpis
Lumina, seu notum te Cerberus ore coercet,
Tartaraque ejusus toties latratibus implet.
Corripior flatu; præcordia percutit ima
Spiritus; atque novâ perfundor imagine rerum:
Jam Lapathi brevis herba viget, malvæque salubres;
Ægyptique favent jejuno numina vati.

Adspice, ut adverso dispandit sole colores
Papilio, et leviter per summa papavera saltat:
Hæc flavilla fuit, quam vidit sæpe theatrum
Conspicuam gemmis, plausuque excepit amico:
Heu silet omnis amor! non amplius illa susurros,
Et juvenum voces captat, cervice reflexa;
Ut quondam alterius formâ pallere solebat;
Nunc avibus cantum, & pernices invidet alas,
Et dolet, audaci dum fertur alauda volatu.
Sit licitum miseros Ruffili effingere casus:
Non illum juvit moriturum lubrica vultûs
Forma, nec aurato resplendens murice vestis:
Quod si matronæ voluissent vota decoræ,
Virgineæque preces, levius certamen inisset,
Ne ve armis impar cecidisset turbine belli.
Non tamen, ut vates Thebanus, Thaïdis ora,
Etsi dignus, habet; nec flamina pollice versat;
Sed mores tenet antiquas; nunc lædere nescit
Mollitie gaudens; ventis nutritur & aurâ,
Atque lacertus amat, spernens quoscunque colores.

Neptunum vinxit, trepidoſque exterruit agros,
Deduxit ſcopulos, monteſque immiſit in undas,
Auſus in Hyppotadem Xerces ſævire flagello.
Nunc felis lanæ ſectatur parvulus orbem,
Unguibus aut ſuber ludens attingit ineptis,
Diſcit & iratæ trepidare ad juſſa puellæ.

Qui linguâ valuit ſubtili ac mente ſophiſtes,
Qui nugas verſavit amans decernere verbis ;
Nunc gracilem cùlicis formam gerit, & leve corpus ;
Agnoſcit cantus anguſta per Ilia miſſos,
Atque ſuos verſo ſaltus metitur ocello.

Nunc aquilæ pennis, Wilkinſus ad æthera tendit ;
Nunc fruitur cælo, propiusque aſcendit ad urſam ;
Ferventiſque audax contemnit Apollinis arma.

Ducere cui placuit, barbato in pulvere formas ;
Ludere par impar, equitare in arundine longâ ;
Ora gerens catuli fugitiva volumina caudæ
Perſequitur gyris, ſtudioque laborat inani.
Sic facilis voluit fortuna, ut gratia luſus
Quæ fuerat vivo, renovatos flecteret artus.

Qui miſerum ſudans exercuit igne metallum,
Divitias quærens flammâ & carbone latentes :
Indica nunc gratis, formica laboribus inſtat,
Exhaurit telluris opes, & veſcitur auro.

Qui patrios voluit ferro defendere fines,
Et pulchram *armatus petiit per vulnera mortem;*
Corpus non animum mutans gerit ora leonis,
Et nemorum imperio lætus veſtigia tuto,
Dirigit erroni tygridemque avertit hiantem.

Quæ matrona domum ſervavit ſedula caſtam;
Quæ vitam digitis operoſa & Palladis arte,
Suſtinuit; pârvos cui curæ educere natos,
Ad virtutis opus; patrium & renovare vigorem;
Sub forma gallinæ eadem nunc gaudia ducit:
Nunc plaudens alis, pullos ſolatur hiantes;
Et voce invitans Cererem deſignat opimam:
Nec labor effuſus, ne ve indotata voluntas
In ſobolem; nullus tuto petit advena ſedes,
Huic notas, propriis mater defenditur armis,
Criſtati & ſpectat felicia prœlia nati.

Quid memorare juvat varios poſt funera caſus!
Ut vagus hoſpitio non ſemper gaudet eodem
Spiritus; at mire inſtabilis nova corpora ſumit?
Omnia mutantur, vultus verſatilis æther
Mille gerit, noruntque ſuos elementa labores.

Sed monet Euphorbus, ne incertis linteа ventis
Plena dare, & tumido jactarier æquore vellem.
Nec mirum eſt, votis ſi jam reſponſa ſuperbis
Ulteriora neget, cum Delphica ſæpe ſileret.
Attamen, o juvenes! monitis advertite mentem!
Ne ſtudiis infixus amet poſt funera libros,
Sub tineæ forma: ne qui nimia otia ducit
Eſuriens plena incaſſum præſepia quæret.

AUTRE PETIT POEME sur l'opinion du Docteur Méad touchant les symptômes & les effets de la rage, dans les hommes & les animaux, avec le meilleur moyen de guérir cette fâcheuse maladie.

Recte statuit Meadius de Canum rabiosorum morsibus.

Unde cani blandæ rabies, quo sidere pestem
Morsibus inspiret, quæ vulnera signa sequantur,
Quæque salus nascentem comprimat ignem
Expediam. Siccis cladem seu syrius indis
Spargat, & autumni ferales exerat ignes,
Seu bruma insolitis rigeat concreta pruinis,
Utraque vis canibus metuenda, neque illas
Nequicquam cauti horremus: sæpe intima febris
In venis latet, & sævi mala semina morbi.
Hoc ubi, ferventes fugiens vapor igneus artus,
Æstuat ad fauces, membrisque erumpit obesum
Intendens caput, & flammis cava tempora pulsat.
Scilicet obstruitur pellis, pestique resistit
Dura reluctanti, nec aperta foramina præbet,
Unde ruat vitium, atque exudet noxius humor.
Hinc canis immani rabiem sub pectore volvit!
Hinc & anhelantem videas per strata viarum

Currere: inhorreſcit rictu, morſuque minatur,
Sanguineumque rubent oculi: tum ſpumeus amnis
Defluit a linguâ, nequicquam naribus offam
Objicias, dulcem nequicquam a fontibus undam;
Horret aquas, refugitque ſitim compeſcere guttur.

Flecte, viator, iter, neque enim ſine vulnere, monſtro
Occurres; triſti referes contagia morſu
Saucius; indomiti ſpargentur in oſſa furores:
Conatuſque loqui, brutas mirabere voces,
Horribiles edens fremitus, & non tua verba.

Nec tamen immiſſis infuſum virus habenis
Fervere continuo, tempus ſpatiumque requirit:
Uritur infelix, & cæco carpitur igni
Inſcius, & venis fovet exitiale venenum.

Mox, ubi ſe peſtis penitus ſublapſa medullis
Implicuit, tum vero emanat corpore ſudor
Frigidus: horreſcunt vultus, & inertia membra,
Deficiunt nervi: ſub pondere pectus iniquo
Ingemit, incertoque tumens labat impete vena.
Præſertim ſi luna ſuos impleverit orbes (*)
Tempore non alio tantos dedit illa furores,
Infauſtum torquens jubar, aſpectuſque malignos:
Tùm graviter ſævit virus, tum peſſima febris.

Quid, quod creſcenti languent ſenſoria morbo?
Nam male puniceos acies obtuſa colores
Suſtinet: inviſumque fugit perterrita ſolem.

Tum cytharæ sonus, & dulcis modulamina vocis
Officiunt: mœstumque ciens Philomela sub umbrâ
Singultum excutiat pavidas inamabilis aures.
Tum neque panchæos, quos ubere lætus odores
Hortus alit, flores ne manu decerpe recentes.
Dilacerat teneros indigno vulnere nares
Suave rubens narcissus, & halantes hyacinthi,
Mollia jam nimii tactus subtilior usus
Viscera debilitat: stomachus superesse labori
Jucundo nequit, & pulmones urget anhelos.
Penna levis Zephiri, & veris genitabilis aura.

Quid memorem ingratos, labris sitientibus
haustus?
Victor ubi tandem cœpit erudescere morbus.
Ægrotus fovet ipse sitim, & flamantia torquens
Lumina, inardescit visu tremefactus aquæi,
Et pressо adversus latices obduruit ore.

Non idem morbus tamen omnibus, & furor idem
Ecce alius duri gemit infortunia casûs
Insolabiliter: nunc terræ immobilis hæret
Devolvens oculos: nunc voce suprema,
Ne mihi pertæso lucis proferre dolores
Nequicquam trepidate: procul, procul ite,
parentes
Solliciti: dulcisque, cave te, amplexibus uxor,
Letiferis teneam, crudeliaque oscula figam.

Verum alius divo furiarum accenditur æstu,
Asper, acerba tuens: non amplius ille parentum,
Non memor ipse sui: at vinctus divellere nodos

Contendit, taniansque suos immaniter artus
Latratus ciet, & fremit horridus ore cruento.

Non alios hecubam quondam sensisse dolores
Crediderim: simul ulta sui crudelia nati
Funera, threicias ululavit mœsta per urbes;
Prodigiisque novis tremefecit achaïa castra.

Dicendum, & quali possis medicamine morbum
Vincere prævcniens: non urere vulnera ferro;
Non medicas adhibere manus, herbasque potentes
Profuit: aut, veterum ritu, de pectore monstri
Excisum jecur, & crudam depascier escam.

Tu, prius occultum late quam spargerit ignem
Atra lues, Maria alta petes: pontoque salubri
Submergere frequens: hinc eluctabitur omne
Virus, & undarum compressi pondere nervi
Discutient pestem: sanguis fluet agmine leni
Purior, inque suum molles remeare tenorem
Incipient fibræ: nec longo deinde morantí
Tempore, purgato solidæ stant corpore vires.

(*) *Nous n'avons pas été peu surpris de trouver dans un ouvrage d'ailleurs sensé, la ridicule opinion de* l'influence de la lune. *Ce conte, pardonable peut-être aux bonnes femmes, est depuis long tems rejeté de la Physique, qui a reconnu qu'un corps opaque, sans lumière & sans chaleur à lui-même, ne peut en rien influer, soit sur les hom-*

mes, soit sur les animaux ou les plantes. Ce qui doit paraître plus surprenant dans cette fable, c'est qu'on n'ait pas fait au soleil le même honneur qu'à la lune : ne serait-ce point parce que les yeux ne pouvant soutenir la vivacité des rayons de l'astre de la lumière, les bonnes gens, destitués du secours des instruments astronomiques, ne le soupçonnant pas même, n'ont jamais pu se faire une idée quelconque du soleil, tandis que la douceur de la lumière réfléchie par la lune, la laisse considérer à la simple vue tout-à-l'aise. Or nos bonnes gens prenant les cavités de cet astre, pour de véritables traits, ont cru que la lune étoit une grosse vieille avec des yeux & une bouche : or une bouche n'est donnée aux animaux que pour manger : la lune mange donc. De-là toutes les idées, aussi risibles l'une que l'autre sur ses diverses influences.

Nous Savons qu'on peut nous opposer le flux & reflux, *attribué suivant plusieurs auteurs à la pression de la lune sur notre atmosphère. Mais c'est une* pression, *& non pas une qualité occulte : c'est l'effet de la masse de la lune, & non pas son influence, comme le peuple l'entend, & comme nous sommes surpris de l'entendre dire au Docteur Méad.*

Obligés comme nous l'avons été de mandier par-tout des secours, pour former ce premier volume de notre Journal, un étranger estimable, connu avantageusement dans cette capitale, employé même d'une maniére honorable, nous a confié les deux petits poëmes qu'on vient de lire. Sa modestie nous défend de lui témoigner publiquement notre reconnaissance; mais s'il est découvert malgré nous, il ne devra s'en prendre qu'au Public lettré à qui il est connu depuis long tems.

Nous ne présentons le premier de ces poëmes, que comme un badinage élégant, dans lequel l'Auteur a montré beaucoup d'imagination, & une connaissance sure des anciens modéles. Nous croyons que la métamorphose d'une mére attentive à l'éducation de ses enfans, & à son domestique, est une poule qui veille attentivement sur ses poussins, leur cherche avec soin leur nouriture, & qui dès qu'elle l'a trouvée les appéle de l'aile & de la voix, qui les défend du bec & des ongles, sera trouvée ingénieuse. L'Auteur aurait pu pousser la comparaison plus loin : mais probablement, la décence a arrêté son imagination.

Dans l'autre morceau, où l'on explique l'opinion du Docteur Méad sur la rage, il y a de la poésie, c. a. d. du feu, des images.

Nous prendrons seulement la liberté d'observer contre le Docteur, que l'immersion dans la mer n'est pas pour les *enragés* le plus infaillible remède. Il ne peut faire d'effet que par raison de la révolution excitée sur les sens & l'esprit du malade, par la surprise & la crainte, au-moment de l'immersion même : aussi les tempéraments forts & difficiles à émouvoir, résistent-ils à ce topique. Nos médecins modernes ont trouvé pour les malades de cette nature, des secours plus efficaces ; & nous en connaissons nous-mêmes plus d'un.

SPECTACLES.

(L'article que l'on va lire, est tiré du Mercure de France, volume de Septembre 1769).

" Le 31 Juillet (1769.) avant la repré-
" sentation d'*Iphigénie*, un acteur s'avança
" & prononça ce petit discours.

" MM. nous allons vous donner le dé-
" nouement d'*Iphigénie*, en action (*): nous
" souhaitons que ce soit varier vos plaisirs.
" Cet essais ne peut-être regardé comme
" téméraire, puisqu'on a employé & con-
" servé avec le respect le plus scrupuleux,
" les mêmes vers de M. *Racine*, & que

" l'unique changement consiste à mettre en " spectacle & sous les yeux, ce qui était en " récit ".

(*) Nous croyons qu'il ne sera pas inutile à l'instruction de nos Lecteurs (du moins d'un grand nombre d'entre eux) d'observer ici qu'il y a de deux sortes de *dénouements* : l'un qu'on appéle *dénouement en action*, l'autre nommé *dénouement en récit*. La premiére espéce consiste à conserver l'action théâtrale jusqu'à la fin de la piéce, & à exposer sous les yeux des spectateurs, l'événement même qui termine la piéce. L'autre genre de dénouement consiste à faire instruire les spectateurs de ce qui s'est passé derriére la scêne, par le récit qu'en fait un acteur. De la premiére maniére sont terminées *Zaïre*, *Mithridate*, *Alzire* &c. *La mort de César*, *Mérope*, *Phédre* &c. son terminées par des récits.

Voici le dénouement nouveau.

- - - - - - - - - - - -

IPHIGENIE
(à Clitemnestre).

Madame, & rappelant notre vertu sublime . . .

(à Eurybate)

Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

" en prononçant ces deux derniers vers de
" la 3. Scène du 5. Acte, Iphigénie s'avance
" vers les soldats qu' Eurybate a amenés
" avec lui, & dont les uns l'entourent,
" tandis que les autres ferment le passage
" à Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE.

" *Ah! vous n'irez pas seule, & je ne prétends pas . . . .*
" *Mais on se jète en foule au-devant de mes pas:*
" *Barbares! contentez votre soif sanguinaire.*

EGINE.

" *Qu' espérez-vous, Madame, & que pourez vous faire?*

" Calcas vient se placer à l'autel: il est
" suivi d'*Agamemnon*, qui se couvre le visage
" de ses mains (*). Eryphile & sa confidente
" sont assez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

" *Hélas! je me consume en d'impuissants efforts,*
" *Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors;*
" *Quel tourment! quelle horreur! ô mére infortunée!*
" *De funestes festons ma fille couronée,*

" *Tend la gorge aux couteaux par ſon père*
apprêtés . . .
" *C'eſt le pur ſang des Dieux . . . inhumains !*
arrêtez ! . . .
" *Que vois-je ! Achille accourt : ah ! le ſort ſe*
déclare !

ACHILLE.

" *Fuyez, lâches bourreaux ! tremble, Prêtre*
" *barbare !*

" Le fer à la main, ſuivi de cinq ou ſix
" des ſiens, il ſe précipite ſur les ſoldats
" qui emmènent *Iphigénie*, les enfonce, &
" leur arrache cette Princeſſe : il la tient
" par la main ; elle ſemble faire quelque
" réſiſtance pour le ſuivre.

IPHIGENIE.

" *Seigneur* - - -

CLYTEMNESTRE (allant à elle.)

" *C'eſt ton époux, c'eſt notre unique appui,*
" *Achille eſt le ſeul Dieu qui nous reſte aujourd'hui.*

" Il les place au milieu de ſes Theſſaliens
" qui ſe preſſent d'arriver & qui ſe rangent
" ſur un côté du théâtre, tandis que les Grecs
" arrivent auſſi du côté oppoſé.

ACHILLE (aux Grecs.)

"Venez me l'arracher.

ULYSSE.

"Oui, contre un sacrilège,
"Nous saurons des autels venger le privilége.

ACHILLE.

"De ton zèle affecté ce fer va dans l'instant
"T'envoyer aux enfers subir le châtiment.
"Est-ce donc la valeur en toi que l'on redoute,
"Perfide . . . . .

" Les Thessaliens & les Grecs baissent les " piques & vont s'attaquer.

CALCAS (s'avançant entre eux).

"Vous Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute!
"Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
"M'explique son oracle & m'instruit de son choix;
"Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
"Sur ce bord immolé y doit laisser la vie.
"Thésée avec Hélène uni secrétement,
"Fit succéder l'hymen à son enlévement:
"Une fille en sortit, que sa mére a celée;
"Du nom d'Iphigénie elle fut appelée:
"Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;

D'un

"*D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.*
"*Sous un nom emprunté ſa voire deſtinée*
"*Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée ;*
"*C'eſt d'elle dont les Dieux ordonnent le trépas . . .*
"*C'eſt la victime . . .*

(il s'avance pour la ſaiſir).

CRYPHILE.

"*Arrête ! & ne m'approche pas.*
"*Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,*
"*Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.*

(Elle prend un couteau ſur l'autel, ſe frape & tombe dans les bras de ſa Confidente : le tonerre gronde ; le bûcher s'allume).

CALCAS (à Achille).

"*Elle expire : & des dieux reſpectant les décrets,*
"*Allons de votre hymen achever les apprêts*".

(*) Cette attitude d'Agamemnon nous rappéle le tableau d'un ancien peintre Grec, appelé *Timanthe*, qui ayant à repréſenter le ſacrifice d'Iphigénie, (après avoir épuiſé toutes les reſſources de l'art & de ſon génie pour exprimer ſur les viſages de Clytemneſtre, & des principaux perſonages de cette

triſte ſcêne, les divers mouvements dont chacun d'eux devait être agité,) couvrit la tête d'Agamemnon d'un voile, comme pour marquer que la douleur d'un pére, ſous les yeux duquel on immole ſa fille, était inexprimable.

Nous ne dirons rien ſur le ſuccès de ce dénouement, qui a dû tirer ſon principal mérite de l'exécution : mais nous penſons qu'il ſerait à ſouhaiter que l'on eſſayât comme l'a fait M. S * * * de mettre en action pluſieurs autres piéces que terminent des récits, toujours faibles, quelque bien frapés, quelque pathétiques qu'on les ſuppoſe d'ailleurs.

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator.

Il eſt vrai que l'on ne peut apporter trop de diſcrétion à amener des héros ſur la ſcêne pour y expirer ; il eſt vrai que l'on doit conſulter ſur-tout en ceci le goût de ſon ſiécle, & celui des Nations pour lesquelles on écrit. Mais nous avouons de bonne foi que certaines Nations ſont à cet égard par trop délicates: d'autres au-contraire ont porté trop loin le conſeil d'Horace; & elles n'ont par aſſez réfléchi ſur ce que le même Auteur ajoute immédiatement après les vers que nous avons rapportés

- - - - - - - Non tamen intus
Digna geri promes in ſcenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus;
Aut in avem Pragne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcunque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

Nous aurons peut-être occaſion quelque jour de nous expliquer ſur ce point plus au long: mais nous en reſterons ici pour le préſent.

ODE
ſur le tems.

Omnia tempus habent, habet & ſimul omnia tempus:
Nec melius ſequitur quod fuit ante bonum.

Exiſter c'eſt périr: c'eſt mourir que de vivre;
Ce n'eſt par-tout que mort, & par-tout que néant:
Tout paſſe, & tel qu'un trait que l'œil a peine à ſuivre,
L'univers tout entier ſuit la loi du torrent.
Le tems même, le tems paſſera comme un ſable.
Et qu'eſt-ce que ton cours, ton ſort le plus durable,

Rapide destructeur de l'orgeuil redouté?
Un instant échapé des heures éternelles,
A qui les vents prêtent leurs ailes
Pour rejoindre l'éternité.

* * *

Le Ciel m'a donc placé dans ce court intervale;
J'y coule des moments cent & cent fois plus courts.
Chaque instant où je vis creuse l'urne fatale
Où doit se terminer la trame de mes jours.
Le destin le plus beau des mortelles carriéres
N'est qu'un enchaînement de cent morts journalières,
Que suit de près l'horreur d'une derniére mort.
Je vis en périssant; par degrés je succombe;
Et j'arrive au bord de ma tombe,
Sans voir la fin de mon sort.

* * *

Irrévocables jours! passé que je regrette!
Jours qu'on ne peut hâter! incertain avenir!
Vous n'offrez pour tout bien à mon ame inquiéte
Qu'un espoir incertain, qu'un affreux souvenir.
Le présent n'est qu'une onde & rapide & traîtresse;
Peut-être que le flot dont je suis la vîtesse,
Va-t-il en se brisant enfanter mon trépas.
L'instant seul où je vis est le tems de ma vie:
Et ce tems, je le sacrifie
A l'instant où je ne suis pas.

L'être par un cheveu suspendu sur l'abîme,
Menace d'y rentrer aussi-tôt qu'il en sort;
Le jour qui l'a fait naître immole la victime;
Un souffle est le rempart qu'elle oppose à la mort:
Et les folles amours, l'espérance insensée,
De plaisirs, de projets, occupant sa pensée,
Eternisent l'erreur toujours promte à s'offrir:
Le réveil t'apprendra, mais trop tard, vil atome,
Qu'il n'est que trois instants dans l'homme,
Naître, soupirer & mourir.

* * *

Sur un commun théâtre, en caprices célébre,
Aussi promt que l'éclair, passe le conquérant:
Le triomphe fini, vient la pompe funébre.
Que de lauriers flétris! le héros expirant.
Arbitre des revers dont la terre s'étonne,
Le tems met & ravit à son gré la couronne;
Sa main prête le masque & l'ôte à l'imposteur:
Et porté sur un cercle inconstant & mobile,
Venge l'autel & le pupille
En dépouillant l'usurpateur.

* * *

Titres, faste, grandeur, avec lui tout s'envole:
La vanité n'a point le droit d'éterniser:
A peine aux yeux publics offre-t-elle l'idole,
Que le marteau fatal tombe & vient l'écraser.
Salmonée ose-t-il s'emparer de la foudre!
Elle éclate en ses mains & le réduit en poudre:

Le plus beau de ſes jours eſt ſuivi de ſa nuit.
Tu tombes, Cédre altier! tu meurs, humble fougére!
Le même vent, dont la colére
Flétrit la fleur, abat le fruit.

Ambitieux néant, orgueuilleuſe pouſſiére!
Hâte-toi d'animer & le marbre & l'airain!
Au-delà du trépas ouvre une autre carriére.
Renais, nouveau Phénix, ſous une habile main!
Le ſuccès a trahi l'eſpoir de tes délires;
Malgré tes ſoins, l'airain, ce marbre où tu reſpires,
Sont les triſtes cyprès qui marquent ton cercueil:
Et déja mutilés, eux qui bravaient l'orage,
Ne m'offrent plus dans ton image,
Que les débris de ton orgueil.

Antiques monuments! prodigieux ouvrages!
Dont les reſtes mourants ſemblaient s'enorgueillir!
Ceſſez de nous contraindre à d'éternels hommages!
Les ombres de l'oubli vont vous enſevelir.
Mourez, garants trompeurs d'une immortelle gloire!
Temples que l'homme en vain éléve à ſa mémoire!
Périſſables travaux d'un ouvrier mortel!
Le bras qui ſans égard frape le ſimulacre,
Quand l'amour propre le conſacre,
N'eſt-il pas levé ſur l'autel.

Où ſont, Thébes, Memphis, vos merveilles divines?
Quels cadavres épars! quels tombeaux! quels déſerts!
L'orgueil ne peut marcher ſans heurter ſes ruïnes.
La terre chaque jour offre un autre univers.

Deſtructeurs, dont le tems a détruit juſqu'aux cendres,
Quel fruit de vos exploits, SESOSTRIS! ALEXANDRE!
Un ſceptre qui ſe briſe en tombant de vos mains.
L'impétueux torrent ſe déborde & s'écoule.
Telle on a vu paſſer la foule
Des Perſes, des Grecs, des Romains.

Vaſtes feux, dont le ciel orne, enrichit ſes voutes!
Du tems que vous réglez, vous ſentirez l'effort.
Un jour vous tomberez, égarés dans vos routes,
Vomiſſant la terreur, l'incendie & la mort.
Vos rayons, convertis en une flâme obſcure,
N'éclaireront alors le deuil de la nature
Que de ſombres lueurs, de mille affreux éclairs.
Enfin vous vous perdrez dans la nuit éternelle;
Et votre derniére étincelle
Verra la fin de l'univers.

Raſſure-toi, mortel! énigme difficile!
Compoſé merveilleux & d'argile & d'eſprit!
Le glaive dévorant a beau fraper l'argile,
L'eſprit brave les coups, quand l'argile périt.
Idée, expreſſion de la raiſon ſuprême,
Feu moteur, être actif, où Dieu s'eſt peint lui-même;
Sa beauté lui répond de l'immortalité:
Et du dernier inſtant la fureur meurtriére
Ne fait qu'abréger la carriére
Qui le rend à l'éternité.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Nous croyons inutile d'avertir ici que la plupart des livres dont nous allons parler, n'ont plus le mérite de la nouveauté: c'eſt un défaut qui ne doit pas déparer notre Journal, puiſqu'il n'a pas tenu à nous de le publier plus tôt. On peut, à notre place, dire avec Montaigne: " Il ne s'agit que de " trouver le bout du fil, on en dévide en- " ſuite autant que l'on veut ". Nous commençons aujourd'hui: il nous a donc falu nous contenter des matériaux qui ſe ſont trouvés ſous notre main. Mais nous eſpérons à l'avenir plus de ſecours: ſi nous les recevons nous *déviderons* ſelon nos forces. L'indulgence du Public daignera nous ſoutenir & nous encourager.

A qui mieux mieux: on la noce de Nicaiſe, fête villageoiſe repréſentée en ſociété le 3 Août 1769 à l'occaſion de la fête de S E. M. le Comte MOSZYNSKI grand Panetier de la Couronne, Chevalier des Ordres de l'Aigle-Blanc & de

St. Stanislas &c. &c. composée par M. Dusaussoir, le jeune, Conseiller de S. M. le Roi de Pologne, *à Varsovie chez M. Grœll Libraire de la Cour.*

L'ouvrage que nous annonçons ici, n'étant par sa nature, propre qu'à faire une sensation *éphémère*, & l'impression qu'il peut avoir faite, ayant cessé avec le jour de la fête de Mgr. le grand Panetier de la Couronne, nous nous fussions abstenus d'en parler, si nous n'y eussions été d'ailleurs engagés par quelques considérations particuliéres.

D'abord nous avons avec empressement saisi une occasion de rendre au Seigneur qui fut l'objet de ce divertissement, notre hommage, tout faible qu'il est. Nous n'ignorons pas que semblable à un petit ruisseau qui se perd dans un fleuve majestueux où il n'est pas même apperçu, l'éloge que nous pourions faire de M. le Comte Moszyński serait à peine remarqué, & se perdrait dans la foule de ceux que méritent à son Excellence, un génie élevé, une ame empreinte des traits les plus touchants de l'humanité, un abord aisé, affable: enfin cet accord heureux de qualités rares, dont chacune en particulier rendrait estimable des hommes ordinaires.

En second lieu, nous avons cru devoir donner quelque chose à l'amitié qui nous a liés avec M. Dusausoir, pendant le tems qu'il a passé en ce pays; & c'est un des motifs qui nous ont engagés à parler de son ouvrage. Mais sachant par nous-mêmes, le peu de prétention qu'il y mettait, nous nous garderons bien de nous récrier avec le flateur dont parle Horace: *belle! bene! recte!* nous supprimerons mêmes toutes sortes d'éloges que l'Auteur n'a jamais quêtés; & nous observerons que le respect & la reconnaissance qui lui avaient mis la plume à la main, auraient bien dû lui sauver les dégoûts qu'il a essuyés. En effet, on n'a pas épargné à M. D. les turlupinades les plus grossiéres, les sarcasmes les plus sanglants, tant à l'occasion de son drame, que de l'épitre qui le précéde. De faux plaisants ont décoché dans l'obscurité des ténébres, des fléches empoisonnées dont ils ont cru blesser plusieurs personnes à la fois: mais leur procédé nous semble de la plus grande indécence. L'innocent Auteur de la *nôce de nicaise* est un exemple frapant de cette vérité malheureusement trop connue, qu' avec les intentions les plus droites, on n'est pas à l'abri des traits de la méchanceté. Nous ne dirons rien de plus à cet égard; & notre extrait sera fort-succint, puisque, comme

déja nous l'avons fait remarquer, le drame en question est un de ces *ouvrages du jour*, dont l'idée se dissipe avec la lumiére du soleil.

Peut-être l'Auteur ne méritait-il pas les sarcasmes sanglants dont il a été accueilli : peut-être aussi eût-il été plus prudent de sa part, de se pénétrer mieux de cette vérité par laquelle il débute dans son avertissement: *Je sais qu'il peut paraître indiscret de rendre publics des ouvrages faits pour la société.*

Nous nous contenterons de faire quelques remarques en faveur des étrangers qui ne possédent pas encore bien la Langue Française, & qui pouraient imiter quelques tours de phrase, & quelques pensées, qui ne nous semblent pas assez justes. Dans la phrase que nous venons de transcrire, nous croyons que ces mots, *pour la société*, font un sens louche. En effet, l'Auteur aurait dû dire, *pour l'amusement d'une société.* Il ne peut y avoir d'indiscrétion *à rendre publics des ouvrages FAITS POUR LA SOCIETE.*

La versification de l'épitre en remercîment, imprimée à la tête de la piéce, est faible: mais la pensée que voici est peu juste.

- - *Pour un Seigneur chéri plus que moi-même,*
Si j'osai rassembler des fleurs,
Tu fus par ton adresse *extrême,*
Les porter jusqu' au fond des cœurs.

Le premier vers ne dit pas ce que l'Auteur veut dire : il faut deviner sa pensée ; & le Lecteur n'aime pas qu'on le mette à la torture. La figure des *fleurs portées dans les cœurs*, est une fausse figure. Ce serait un fort mauvais service à rendre à quelqu'un que d'*enfoncer des fleurs jusqu' au fond de son cœur* : cette galanterie couterait trop cher. D'ailleurs *adressé* n'est pas le mot qu'il falait : c'était *expression du sentiment*.

C'est peut-être trop nous arrêter sur *un ouvrage fait pour la société*.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

INSTRUCTION DONNÉE PAR CATHERINE II. &c.

Traduite en français. à Lausane, chez Franc. Grasset & Comp. 1769. & se trouve chez M. Grœll &c.

L'Impératrice de Russie ayant nommé une Commission, chargée de travailler à la rédaction d'un nouveau CODE DE LOIS, a osé prendre sur elle de guider les pas des rédacteurs dans le dédale immense & ténébreux qu'ils avaient à parcourir. La lecture réfléchie de l'ouvrage que nous annonçons, fera sentir, mieux que nos faibles éloges, que l'on ne pouvait fournir à ces modernes *Thésées* un fil plus secourable.

Les vues éclairées de l'auguſte législatrice ſe ſont portées ſur tous les objets propres à concourir au bonheur général des peuples, & à aſſurer celui de chacun de ſes ſujets. Tout reſpire l'humanité, cette vertu ſi glorieuſe aux maîtres du monde, trop négligée du plus grand nombre d'entre eux. L'ouvrage ne formant point un corps de réflexions liées, n'eſt guére ſuſceptible d'un extrait : mais nous croirons en avoir donné à nos Lecteurs, l'idée la plus ſublime, en tranſcrivant l'apoſtille de la main même de S. M. PRUSSIENNE, dans la dépêche de ce Prince adreſſée à S. E. M. le Comte de SOLMS, ſon Miniſtre.

" J'ai lu avec admiration l'ouvrage de l'Impératrice : je n'ai pas voulu lui dire tout ce que j'en penſe ; parceque elle aurait pu me ſoupçonner de flaterie : mais je puis vous dire, en ménageant la modeſtie, que c'eſt un ouvrage mâle, nerveux, & digne d'un grand homme. L'hiſtoire nous dit que SEMIRAMIS a commandé des armées : la REINE ELIZABETH a paſſé pour une bonne politique : l'Impératrice Reine a montré beaucoup de fermeté à l'avénement de ſon Régne : mais aucune femme n'avait été législatrice. Cette gloire était réſervée à l'Impératrice de Ruſſie, qui la mérite ".

Après un tel éloge, prononcé par un si bon juge, notre devoir est *d'admirer & nous taire.* La LEGISLATRICE DU NORD ne peut-être louée dignement, que par le Prince qui en est le HEROS. Quand nous ajouterions que les Codes FREDERIC & CATHERINE effacent les chef-d'œuvres des *Lycurgues* & des *Solons*, ce ne serait rien dire.

Dyonisius Longinus de sublimitate c. a. d.

Traité du sublime, traduit du Grec de Longin. à Leipsik 1769. & se trouve à Varsovie chez M. Grœll.

Monsieur Moras Professeur en philosophie à Leipsik, Auteur de cette importante traduction, a pris, pour la rendre si non parfaite, du-moins d'une très-grande utilité, la peine de consulter toutes les éditions de Longin, qu'il a pu se procurer, & de les conférer ensemble. Il se flate qu' avec cette pénible précaution, il aura évité bien des fautes dans lesquelles sont tombés ceux qui l'ont précédé dans cette même besogne. On trouve à la fin d'une savante préface du Traducteur, la liste des diverses sources où il a puisé. Les amateurs de la bonne antiquité ne peuvent qu' être infiniment obli-

gés au Professeur de Leipsik, de leur avoir procuré une édition plus correcte d'un Rétheur qui dans la partie *du sublime*, avait réuni sur lui seul les suffrages de tous les connaisseurs de son tems ; & qui jouit encore de ceux des connaisseurs de notre siécle. Mais l'ouvrage de M. M. étant écrit en latin, ne peut être connu que des savants de son pays, ou de ceux qui n'entendant pas le français, ne sont point en état de consulter l'excellente traduction de M. Despréaux.

ACTA LITTERARIA. *scripsit Christ. Adolphus Klotzius. Librum, si malus est, nequeo laudare. Juvenal. à Altenbourg chez Richter, & se trouve à Varsovie chez M. Grœll 1769.*

Voici une production de l'Allemagne, qui paraît en forme de Journal huit fois par an. M. Klotz parle dans ses feuilles non seulement des ouvrages qui sortent de la plume de ses compatriotes, mais même de ceux que la presse de France fait éclorre. On trouve dans sa maniére de critiquer beaucoup de justesse, & une liberté mâle de dire son avis, qui dans ce siécle doucereux peut bien déplaire aux Auteurs médiocres, mais qui peut encore plus tourner à l'avantage des Lettres.

Nous avons sous les yeux les 3e & 4e parties du 5e Vol. nous allons les faire connaître à nos Lecteurs. La 1re des deux parties que nous annonçons, contient IX articles, non compris *l'éloge* d'un savant Allemand nommé Rimard.

Dans le premier il est question des ouvrages de M. *Schœpfling* historiographe du Roi de France, publiés par M. *Ring*, Conseiller de Cour de S. A. S. M. le M. de B. D. à Ausbourg &c. avec la vie de l'Auteur *encore vivant.*

De tout cet article, long, mais judicieux, nous ne citerons qu'un seul trait : - - -

" Egit ne vero aliquid quidquam, ubi *se-*
" *rica vel nolosérica veste nigrâ Schœpflinum,*
" ut narrat, cum inter *Principes vel Ma-*
" *gnates*, vel in solemnitate *versétur* ; cum
" sibi relictus communi ? & metuebamus
" ne facundus vir narraret, quibus capillis,
" suis an adscititiis, optimus senex utatur.
" Nec his ille contentus fuit : liberalior
" est ac disertior. *Incœnatum cubitum ire,*
" *duos in vita morbos catarrhales exper-*
" *tum fuisse, atque interdum insomnes no-*
" *ctes agere* Schœpflinum, vultu severo
" commemorat. Ubi me pœnitet omnium,
" qui vitas virorum Doctorum scripserunt,
" nullus enim ut talia nobis narraret, quæ

sponte

" ſponte ſua *Ringius* effundit, precibus ullis " adduci potuiſſet ".

Il eſt vrai qu'on ne peut pas s'arrêter à de plus futiles objets, & plus indignes de la gravité de l'Hiſtoire. Il nous a ſemblé, en tranſcrivant ce paſſage, entendre *Suétone* nous dire gravement que *Tibére aimait beaucoup le fromage*, & que *Céſar Auguſte s'était fait venir des durillons à force de ſe grater.*

Le ſecond Article rend compte d'un ouvrage ſous ce titre : *Eſſais ſur la peinture en moſaïque, par M. le V * * * avec cet épigraphe :* non norunt hæc monimenta mori : *enſemble une diſſertation ſur la pierre ſpéculaire des anciens : à Paris chez Vincent* 1768. Le Journaliſte dit beaucoup de bien de l'ouvrage, & nous l'en croyons ſur ſa parole.

On trouve dans le 5e Article l'ouvrage ſuivant : *Sylloge nova epiſt. var. argum : Vol. V. Norinbergæ* 1769. c. à. d. *Nouveau recueil de lettres ſur divers ſujets, Tome 5. à Nuremberg* 1769.

De l'avis même du Journaliſte, ce recueil eſt formé de matériaux d'inégale valeur. Ce jugement nous paraît fondé.

Article IVe. *Racolta d'antiche ſtatue, Buſti, Baſſi-rilievi, ed altre ſculture reſtaurate da Barthol. Cavaceppi, Volume Io. Romæ*

1768. *fol. cum Tab. æn. LXI.* c. à. d. Recueil d'anciennes ſtatues, buſtes, bas-reliefs & autres morceaux de ſculture rétablis par Barth. Cavaceppi, 1768. à Rome, ouvrage enrichi de LXI planches.

Les talents de *M. Cavaceppi*, pour rétablir les ouvrages mutilés des anciens artiſtes, ſont ſi connus, que l'on ne peut ſans injuſtice lui refuſer les juſtes éloges qui lui ſont dus. Notre Journaliſte lui rend auſſi une juſtice flateuſe, mais méritée, & nous feſons de bon cœur chorus avec lui.

L'Art. V. rend compte d'un ouvrage du P. Khell Profeſſeur au Collége des Nobles de Marie Thérèſe, à Vienne chez Trattner 1769.

Dans cet ouvrage le P. K. explique clairement & ſavamment pluſieurs médailles rares & précieuſes. Nous connaiſſons perſonellement ce ſavant Jéſuite, & nous n'avons point été ſurpris d'entendre dire au Journaliſte d'Altenbourg, que ſa maniére de traiter ſa matiére eſt telle qu'on la peut attendre d'un ſavant qui s'applique depuis long-tems & avec une approbation générale, à la ſcience des médailles.

L'Art. VI. eſt l'extrait d'un ouvrage Allemand, vraiment intéreſſant par l'importance des matiéres qui le compoſent, & par le mérite perſonel de ſon Auteur, M. *Schirachius* Profeſſeur de Belles-lettres à l'Académie

de Halle. Nous nous proposons de faire connaître cet ouvrage du mieux qu'il nous sera possible, dans le volume du mois prochain.

L'Article VII rend compte d'une tragédie d'Euripide, traduite en latin par un M. G. Kattaler, ensemble d'une Diatribe de M. Valkenar, qui a enrichi de notes la tragédie ci-dessus: (Hyppolite). Nous ne croyons pas cette mignature propre à être enchassée ici. Nous ne dirons rien non plus des autres jugements de plusieurs ouvrages contenus dans ce volume: ce ne sont presque que des annonces.

La 4e partie du Journal de M. Klotz contient VII Articles. Ier Des *antiquités d'Herculanum*, sur quoi ou peut consulter le *Journal étranger* publié par MM. l'Abbé *Arnaud* & *Suard*, depuis l'année 1759. 2. *Les vies des Académiciens de Gottingen*, par Jean Math. Gesner. 3. L'ouvrage de M. L. de Longchamp, contenant un *abrégé chronologique de la littérature française* &c. que le Journaliste trouve faible & mal exécuté, & dont nous avons depuis long-tems jugé comme lui. 4. *Ortographe* latine. 5. De *l'usage des statues chez les anciens*, ouvrage plein de recherches savantes & curieuses. 6. L'éloge d'un savant Allemand. 7. Extrait

du cinquiéme volume des mêlanges de littératute, d'hiſtoire & de philoſophie par M. d'Alembert. L'Académicien Français eſt aſſez mal traité ici, nous ne prendrons pas ſur nous de le vanger : un pygmée ne doit pas ſervir de ſecond à un géant. Seulement nous dirons à M. K. une des raiſons qui peuvent avoir concouru à engager les Ecrivains Français à ſe montrer dans leur langue, & puiſque M. K. le veut abſolument, *à bannir entiérement de France la langue latine ; ſi vrai, qu'à peine y trouverait-on une ſeule perſonne capable d'écrire dans cette langue.* Il faut que M. K. ſache que depuis long-tems les Dames Françaiſes ſont en poſſeſſion de décerner les courones littéraires ; & que pour s'accomoder à leur goût, pour obtenir les ſuffrages flateurs de ce ſexe ſi reſpectable, les Auteurs Français ont dû ſe ſervir d'une langue connue à leurs juges. Si je voulais pouſſer plus loin la juſtification, je demanderais ſérieuſement, ſi *Démoſthénes* écrivait en latin, ou *Cicéron* en grec : ces queſtions ne me ſemblent pas trop impertinentes : M. K. & mes Lecteurs en jugeront. Quoique dans l'article dont je parle, & M. d'Alembert, & la Nation Françaiſe en corps, ſoient paſſablement mal traités, & qu'en qualité de Français j'aie *ma* part au gâteau, je n'en ſuis pas moins empreſſé a rendre à M. K. la juſtice

qui lui eſt due, & à joindre mon faible ſuffrage aux éloges que lui aſſurent, de la part de tous les ſavants à qui la langue dans laquelle il écrit eſt connue, ſa ſagacité, ſes vues ſaines, ſon jugement ſûr & exquis, & ce qui m'en plaît davantage la noble franchiſe avec laquelle il s'explique. Je ſuis ſeulement-fâché que ſon tréſor littéraire, (étant écrit en LATIN) *ſoit perdu pour toute la France.*

DZIEIE RZECZY-POSPOLITEY RZYMSKIEY

Od założenia Rzymu aż do Ceſarzow krotko porządkiem lat opiſane z Francuſkiego języka na Polſki przełożone przez *X. Jana Albertrandego* Soc. JESU Theologa od ktorego przydane ſą obſzerne przypiſki, nietylko ſamę Hiſtoryą, ale też Geografią dawną, Rzymian obyczaie, rządy, obrządki, igrzyſka, ofiary, urzędy &c: obiaśniaiące. Tom pierwſzy od założenia Rzymu do końca wieku Szoſtego. Tom drugi od początku wieku Siodmego, do upadku Rzeczy-Poſpolitey, in 8vo. w Warſzawie. Nakładem Michała Grela J. K. MCI Kommiſſarza y Bibliopole 1768.

C'eſt-à-dire,

ANNALES ROMAINES,

Ou abrégé chronologique de l'hiſtoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu' aux Empereurs, traduites du Français en Polonais, par le P. Jean Albertrandi, *de la Comp. de JESUS, avec des notes du traducteur pour l'intelligence non ſeulement du texte mais auſſi de la Géographie ancienne, des mœurs, du gouvernement, des cérémonies, des ſpectacles, des Magiſtratures Romaines. 2. Vol. in 8vo. aux dépens de Michel Gröll Commiſſaire & Libraire de S. M. à Varſovie 1768.*

L'ouvrage que nous annonçons ici, eſt diviſé en deux tômes comme le titre l'annonce: le premier renferme les ſix premiers ſiécles de Rome: le ſecond contient ce qui s'eſt paſſé de remarquable pendant le ſeptiéme ſiécle, & une partie du huitiéme, jusqu'à la ruine de la République, c. à d. jusqu' aux Empereurs.

On eſt communément aſſez injuſte, pour mettre un faible prix aux traductions: nous oſons cependant dire que c'eſt un des emplois le plus difficile de la république des Lettres. Ce genre exige une connaiſſance parfaite de la langue originale & de celle dans laquelle on traduit. Ce n'eſt pas encore

assez; & un traducteur borné à la connaissance des langues, donnera bien une version exacte de son original; mais quelle sécheresse ne s'y fera pas sentir, si cet homme manque de goût & de discernement; s'il n'est pas parfaitement au fait des mœurs, des usages, des loix de la nation dont il entreprend de faire connaître l'histoire! Une bonne traduction est donc un ouvrage très-estimable; & un bon traducteur a des droits incontestables à l'estime & à la considération des savants & des amateurs des Lettres. C'est à ce titre que le P. A. s'est acquis une juste estime par l'ouvrage que nous avons sous les yeux, & dont nous rendons compte. La réputation littéraire de ce savant Jésuite nous dispense de prendre ici l'inutile peine de le faire connaître: nous nous contenterons de dire, que quelque éminente que soit l'idée que le Public instruit peut s'en être faite, elle est encore fort au-dessous du mérite réel de notre Auteur. Cet éloge dans la bouche d'un Français, en faveur d'un Jésuite, ne peut pas être suspect. Nous venons à l'ouvrage même.

Il y a douze ans environ qu'il parut en France & en Hollande un excellent Livre sous ce titre: *Annales Romaines, ou abrégé chronologique de l'histoire Romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu' aux Empereurs.*

L'auteur (M. Philippe de Maquier) eſt connu dans la République des Lettres, par différents ouvrages qui prouvent également & la fertilité de ſa plume, & la juſteſſe de ſon diſcernemunt. Perſonne n'ignore que *l'abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, du *P. Hénault*, ouvrage qui ſeul aurait immortaliſé ſon Auteur, a ſervi de modéle à différents Ecrivains, qui comme à l'envi l'un de l'autre, ſe ſont empreſſés de concourir à l'accompliſſement de cette eſpéce de prophétie de M. de Voltaire: *C'eſt la ſeule maniére*, dit le Poéte du 18 ſiécle, (parlant de l'ouvrage de M. Hénault) *dont il faudra déſormais écrire toutes les grandes hiſtoires.* (Siécle de Louis XIV. t. 2.) Il faut avouer que M. P. a parfaitement rempli les obligations qu'il impoſe à lui même & à tous qui voudront courir la même carriére; „ de „ rendre un très-court abrégé presqu' auſſi „ intéreſſant, auſſi inſtructif, que les grands „ corps d'hiſtoire; y mettre à la portée de „ tous les lecteurs, ſans affectation, & ſans „ que l'art s'y faſſe ſentir, tout ce qu'un „ homme de génie peut recueillir d'une „ lecture longue & réfléchie; faire diſparaître les détails & conſerver leurs réſultats; tracer des portraits reſſemblants, & „ n'employer que des touches eſſentielles & „ caractériſtiques; tout approfondir & paraître tout effleurer. „

Un ouvrage qui dans un court espace, réunit des avantages si solides & si variés, est vraiment un bon ouvrage. Tel est celui de M.P. au-reste ce que nous disons ici & de cet ouvrage & de son Auteur, est moins l'effet d'une vanité frivole que l'on pourait soupçonner dans un compatriote, que celui du désir sincére de rendre un homage légitime au P. A. qui a su choisir pour tâche une matiére utile par elle-même, plus utile encore par la maniére dont l'Auteur Français l'a traitée. C'est surquoi nous ne pouvons nous refuser la satisfaction d'appuyer encore un peu. L'Ouvrage de M. P. contient deux parties essentielles à tout abrégé chronologique; & une troisiéme qui n'est qu'accessoire. La premiére partie roule sur l'histoire même, divisée en siécles, & rangée pour les événements selon l'ordre des années. La seconde est composée de colomnes, qui jusqu'à l'année 244. de Rome, ne sont qu'au nombre de deux. L'une est consacrée aux savants & illustres, l'autre offre les noms des princes contemporains. L'une & l'autre contient, outre la simple nomenclature, & les dates, différentes particularités très-propres à faire connaître le mérite des écrivains, & à débrouiller l'ordre de la succession des princes qui ont gouverné différents états.

Depuis l'année 244, époque de l'établiſſement des Conſuls, l'Auteur a ajouté une troiſiéme colonne, où l'on trouve les noms des conſuls, tribuns - militaires, décemvirs &c. le tems où ils ont exercé leur magiſtrature, en comptant les années ſelon qu'elles ont ſuivi la fondation de Rome, & ſuivant qu'elles ont précédé la naiſſance de J. C.

La troiſiéme partie, que nous regardons comme l'acceſſoire des deux autres, eſt formée des remarques de l'auteur, qui ſuivent chaque ſiécle. Elles ſont tout-à-la-fois claires, judicieuſes, profondes, néceſſaires pour l'intelligence de l'hiſtoire. Il y a dequoi contenter & le critique le plus ſévére, & le légiſte le plus profond, & le financier le plus ſyſtématique, & le politique le plus rafiné.

Le traducteur a ſuivi exactement ſon auteur, à quelques petites fautes près, qu'il a pris la liberté de corriger dans le texte, ou de relever dans les notes; mais qui tout bien conſidéré, ne ſont que de peu de conſéquence. Les notes que le traducteur a faites lui-même ſont fort amples; il s'eſt épargné, il eſt vrai, la peine de citer ſes garants, pour ne point groſſir trop un ouvrage augmenté presque de moitié par les notes: mais il a avoué ingénument dans une ſavante préface, qu'il a puiſé dans différents

Auteurs. Le P. A. ne s'attribue par modeſtie, que *le mérite très-mince de compilateur, ou d'abréviateur:* mais ce ferait lui faire injuſtice, que de l'en croire ſur ſa parole. Si la modeſtie pare les vrais ſavants, elle ne doit pas empêcher les connaiſſeurs de les apprécier au-deſſus du taux qu'ils fixent d'eux mêmes. D'ailleurs qui ne ſait qu'en fait d'antiquité, *on ne peut faire des livres qu'avec des livres.*

Le titre de cette traduction annonce aſſez l'objet de ces notes; nous en feronsconnaître l'importance & l'utilité dans le Journal du mois prochain, où nous en prendrons quelques-unes en conſidération; le P. A. nous permettra bien d'y corriger quelques défauts; ce ſera une ombre au tableau, qui lui donnera du luſtre; & ſervira à relever le prix des autres remarques infiniment plus nombreuſes que celles que nous nous propoſons de critiquer, & dans leſquelles le Zoïle le plus envénimé ne trouverait rien à reprendre.

Powinności każdego Człowieka.

C'eſt-à-dire, *Les devoirs de l'homme dans chaque état.*

Rien ne prouve mieux la bonté d'un Ouvrage, que l'empreſſement du Public à

en enlever ſucceſſivement les éditions. Il a paru au mois de décembre de l'an dernier, une troiſiéme édition de l'ouvrage dont nous venons de tranſcrire le titre. Ce ſuccès ne doit point étonner: tel eſt le ſort honorable des écrits marqués au coin de l'utilité réelle: tel eſt celui qui nous annonçons, en recommandant aux ſavants de vouloir le traduire reſpectivement en leur langue. L'auteur, eſt le *P. Samuel Chrościkonſki*, des Ecoles Pieuſes, dont pluſieurs autres ouvrages de *Phyſique Expérimentale*, & de *Morale*, nous fourniront matiére à orner nos journaux à venir.

Après avoir prouvé dans l'introduction de ſon ouvrage, le beſoin qu'ont tous les hommes de connaître leurs devoirs à fond, le P. C. entre en matiére, & renferme en dix chapitres les principaux de ces devoirs. Nous donnerons ici le titre de chacun de ces chapitres. I. Des devoirs de l'homme envers Dieu & la Religion. II. Des devoirs de l'homme par rapport à ſon ame. III. Des devoirs de l'homme par rapport à la conſervation de ſa vie, & envers ſon corps. A l'occaſion des devoirs dont il eſt traité dans ce chapitre, l'auteur prouve par des arguments nombreux & ſolides, que le *Suicide* & le *Duel* ſont également contraires à la Religion & à la ſaine raiſon. Nous recom-

mandons sur l'article des duels la lettre sur ce sujet, qu'on lit parmi celles d'Héloïse (de M. Rousseau) elle nous paraît un chef d'œuvre d'éloquence & de raison, & nous avons lieu de penser qu'il en sera de même chez tout Lecteur réfléchi. Revenons au P. C. Art. IV. Des devoirs réciproques des péres & des enfants. V. Des devoirs envers la Patrie. VI. Des devoirs des juges, des avocats & autres personnes chargées des affaires d'autrui. VII. Des devoirs des Magistrats. VIII. Des devoirs des maîtres, des serviteurs & des sujets. IX. Des devoirs par rapport à la société. X. Des devoirs des amis. L'Auteur, comme on le voit, embrasse tous les états, ajoutons qu'il enseigne à chacun ce qu'il doit pratiquer ou éviter dans son état, afin d'y vivre d'une maniére conforme aux sages vues de la providence, aux vues de la société, & à son intérêt personel. Nous aurions bien souhaité pouvoir offrir à nos Lecteurs quelques traits de cet excellent ouvrage, par lesquels on aurait pu juger non seulement de la droiture des intentions de l'Auteur, mais encore de son style : il ne est nous guére possible de rien détacher : ce serait faire perdre l'ensemble des raisonements qui etroitement liés les uns aux autres, forment une chaîne solide qu'il est dangereux d'affaiblir en sé-

parant mal-adroitement quelques-uns des chaînons qui la compoſent. Nous ſommes donc forcés à renvoyer au livre même.

L'ouvrage eſt terminé par une exhortation à remplir ces devoirs, c'eſt un morceau pathétique & touchant autant que ſolide. L'Auteur y fait une récapitulation des diverſes obligations qu'il a preſcrites ; & porte ſes Lecteurs à les remplir avec exactitude & avec joie, en leur en feſant ſentir la néceſſité, par des raiſons frapantes puiſées dans les Saintes Ecritures. L'ouvrage eſt dédié aux jeunes Cavaliers penſionaires du Collége des Nobles des Ecoles pieuſes à Varſovie, à l'éducation desquels le P. C. a conſacré ſes travaux pendant pluſieurs années.

Les Auteurs ſe peignent dans leurs ouvrages. D'après ces axiôme, après avoir lu le livre du P. C. on ne poura que ſe former une idée extrêmement favorable du cœur & de l'eſprit de ce reſpectable Religieux. Nous n'avons pas le bonheur de le connaître perſonellement : mais des gens de mérite nous ont aſſurés, que c'eſt un Savant ſans faſte ; un homme ſolide ſens pédantiſme ; qu'il eſt plein d'erudition, ſans être affecté. C'eſt, nous a-t-on dit, ce que l'on ſent à chaque page de ſon livre, où il expoſe les ſentiments dont il eſt vraiment pénétré, vec cette ſorte d'onction qui ſans tenir de

l'effervescence de la chaire, sied si bien à un honnête homme qui cherche à faire naître dans les cœurs des sentiments de probité & de vertu. Les Lettres honorent sans doute ceux qui les cultivent: mais on doit dire, que des Auteurs tels que le P. C. honorent infiniment les Lettres.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

LE SIECLE de LOUIS XV. &c.

A Lausane, & se trouve à Varsovie chez Michel Gröll.

LE peintre inimitable de la philosophie, de l'humanité, de la raison, celui qui nous donna il y a quelques années un grand tableau d'un grand siécle sous un grand Roi, a enrichi depuis la République des Lettres du siécle d'un Roi bien aimé. Il le destine à servir de suite au siécle de Louis XIV; & on voit avec plaisir que ces deux *pendants* sont faits pour figurer ensemble & s'embellir mutuellement. Cependant, oserons nous le dire? quelque intéressant que soit le siécle de Louis XV, nous croyons qu'il l'eût été bien davantage, si l'Ecrivain s'était trouvé par rapport au tems de ce même siécle, dans une distance égale à celle où il a tracé le siécle de Louis XIV. Quelque

exact, quelqu'impartial que ſe propoſe d'être un auteur, il eſt des vérités dans le récit des quelles la plume ſe trouve, malgré elle, gênée par la préſence des vivants. C'eſt de quoi nous avons cru nous appercevoir en plus d'un endroit de cet ouvrage: nous allons en rendre compte. Au-reſte, nous prévenons nos lecteurs que nous ne ferons point ici une analyſe méthodiquement ſymétriſée, & par-là même ennuyeuſe. Les Ecrits de M. de V. ſont en poſſeſſion de l'admiration des vrais connaiſſeurs, & préſentent peu de choſe à la critique. Ainſi étant auſſi loin que nous le ſommes de la malignité de certains périodiſtes, qui n'annoncent des ouvrages que pour s'égayer aux dépens de l'urbanité comme du bon ſens, nous ne reléverons pas quelques négligences, ou quelques inexactitudes dans les faits. Quant au ſtyle, on trouvera ici celui de l'auteur, à qui l'âge n'a fait encore rien perdre de ſon feu.

Nous pourons dire ici: *ſouvent trop d'abondance appauvrit la matiére.* Il faudrait copier tout l'ouvrage, ſi nous voulions mettre ſous les yeux de nos lecteurs, tous les traits intéreſſants ou par le mérite du fond, ou par les graces du coloris, ou par la force d'un pinceau précis, mâle & nerveux, qu'il contient.

Nous

Nous allons rendre d'abord compte de la marche de l'Auteur, & nous choisirons quelques fleurs dans ce champ vaste, & où elles naissent à chaque pas.

Le premier volume contient 23 chapitres : l'Auteur présente d'abord un tableau racourci de l'état de l'Europe à la mort de Louis XIV. Il vange authentiquement PHILIPPE, Régent de France, des calomnies dont des écrivains obscurs autant que passionés, ont gratuitement chargé la mémoire de ce Prince. Il entre ensuite en matiére. L'élévation du Cardinal DE FLEURI au Ministére, la Guerre de 1741. les commencements brillants de cette guerre, les désastres que les Français éprouvérent en Allemagne, tout cela doit être lu dans l'ouvrage même. On y verra avec plaisir le trophée mérité que M. de V. éléve à la fermeté de MARIE - THERESE, fermeté à laquelle cette Auguste Princesse dut des succès d'autant plus flateurs, d'autant plus glorieux, qu'ils étaient son ouvrage. L'Auteur fait passer sous les yeux de ses lecteurs tous les événements intéressants de cette guerre, dans laquelle l'Europe entiére se trouva enfin engagée malgré elle.

Mais c'est sur-tout dans le récit des Campagnes de S.M.T.C. en Flandre, que les Fran-

çais retrouveront déployés en grand, & d'un ton vraiment pathétique, ces ſentiments de zêle & d'amour pour un Monarque BIEN AIME, ſentiments dont le germe eſt dans le cœur de tous les Français. Les louanges que M. de V. donne au Héros de Fontenoi, ſont d'autant moins ſuſpectes de flaterie, qu'on ne peut pas accuſer le peintre de Louis XV. d'avoir décoré ce Prince aux dépens des énemis qu'il avait en tête: M. de V. trop judicieux pour refuſer aux énemis de la France, le juſte tribut que la valeur & la conduite leur aſſurent, a rendu juſtice à chacun d'eux en homme que l'impartialité & la raiſon guident.

Un Epiſode bien touchant de ce grand tableau, eſt celui du prince Edouard. Les larmes coulent à la lecture des malheurs d'un jeune héros, que ſon humanité, ſa valeur, ſa douceur, ſa patience, ſa modeſtie dans les ſuccès, ſa conſtance dans les revers, rendaient peut-être digne d'un meilleur ſort.

On verra par le récit de la révolution de Gênes, que la dureté d'un vainqueur peut donner du courage à ceux de qui il a cru devoir le moins attendre des coups de fermeté & de réſolution. Ce Ier vol. eſt terminé par l'élection d'un *STADHOUDER* en Hollande.

Venons à préſent au choix que nous avons promis : la démarche que fit la Reine de Hongrie en prêtant l'ancien ſerment du Roi André II, lui gagna tous les eſprits : ce ſerment eſt aſſez remarquable pour mériter de trouver place ici : il eſt de l'an 1222, & contient ces mots : *Si moi, ou quelqu'un de mes ſucceſſeurs, en quelque tems que ce ſoit, veut enfreindre vos priviléges, qu'il vous ſoit permis, en vertu de cette promeſſe, à vous & à vos deſcendants, de vous défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.* . . . . " La Reine ne " fut couronnée à Presbourg que quelques " mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en " fut pas moins Souveraine : elle l'était " déja de tous les cœurs, par une affabilité " populaire que ſes ancêtres avaient rare- " ment exercée ". Le courage & la fermeté de cette auguſte Princeſſe ſont tracés d'un pinceau auſſi mâle que l'eſt l'ame de l'Impératrice Reine.

Au ſiége d'Ypres, " le Marquis de *Beau-* " *veau* Maréchal de camp, qui marchait à " la tête des grenadiers de Bourbonnais, & " de Royal-Comtois, reçut une bleſſure mor- " telle . . . . . il dit aux ſoldats qui le " portaient : *mes amis, laiſſez-moi mourir,* " *& allez combattre.*

Louis XV. faible convaleſcent à Metz, " quand on lui rendit compte des tranſports " inouis de joie, qui avaient ſuccédé à ceux " de la déſolation, en fut attendri juſqu'aux " larmes ; & en ſe ſoulevant par un mou- " vement de ſenſibilité qui lui rendit des " forces, *ah !* s'écria-t-il, *qu'il eſt doux* " *d'être aimé ainſi ! & qu'ai-je fait pour* " *le mériter ?*

On ſait que le gain de la Bataille de *Fontenoi* fut dû au conſeil hardi que donna M. le Duc de Richelieu, & à la modeſte déférence du Comte de Saxe, qui voulut bien ſe prêter à exécuter les idées d'un autre. Après cette victoire, " le Roi " de France allait de Régiment en Régi- " ment : les cris de *victoire* & de *vive-le-* " *Roi*, les chapeaux en l'air, les étendarts, " les drapeaux percés de balles, les félicita- " tions réciproques des Officiers qui s'em- " braſſaient, formaient un ſpectacle dont " tout le monde jouiſſait avec une joie tu- " multueuſe. Le Roi était tranquile, té- " moignant ſa ſatisfaction & ſa reconnaiſ- " ſance à tous les Officiers généraux, & à " tous les Commandans des corps ; il or- " donna qu'on eût ſoin des bleſſés, & qu'on " traitât les énemis comme ſes propres " ſujets.

" Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce " triomphe, se fit porter vers le Roi : il " retrouva un reste de force pour embrasser " ses genoux, & pour lui dire ces propres " paroles : *Sire, j'ai assez vécu : je ne sou-* " *haitais de vivre aujourd'hui, que pour* " *voir votre Majesté victorieuse. Vous* " *voyez,* ajouta-t-il en suite, *à quoi tien-* " *nent les batailles.* Le Roi le releva & " l'embrassa.

. . . . . Le Maréchal de Saxe dit au Roi: " Sire, il faut que j'avoue que je me repro- " che une faute : j'aurais dû mettre une " redoute de plus entre les bois de Barri & " Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût " des Généraux assez hardis pour hasarder " de passer en cet endroit ". Qu'il y a de générosité dans un tel aveu ! & qu'il faut être vraiment grand, pour avoir la force de le faire.

" Cependant le Roi envoya un Aide-major " de l'armée, nommé M. de *la Tour,* Offi- " cier très-éclairé, porter au Roi de Prusse " la nouvelle de la victoire. Cet Officier " rencontra le Roi de Prusse au fond de la " Basse-Silésie, du côté de Ratibor, dans une " gorge de montagnes, près d'un village " nommé Friedberg. C'est-là qu'il vit ce " Monarque remporter une victoire signalée

" contre les Autrichiens. Il manda à son allié le Roi de France : *J'ai acquité à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoi.*

M. de V. ne s'attache pas seulement à peindre les grands événements qui frapent par le merveilleux, il nous offre encore ces objets petits pour ceux à qui la nature a refusé un cœur, & toujours intéressants pour les ames sensibles ; parce qu'ils se rapportent à l'humanité entiére. C'est ainsi qu'il parle d'un arbre singulier de l'inde : mais employons ses propres expressions. " Le " séjour de *Tinian* sauva l'équipage (du " Commodore vaisseau Espagnol) : cette île, " plus fertile que celle de Fernandez, offrait " de tous côtés en bois, en eau pure, en " animaux domestiques, en fruits, en légu- " mes, tout ce qui peut servir à la nouri- " ture, aux commodités de la vie, & au ra- " doub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de " plus singulier, est un arbre dont le fruit " ressemble, pour le goût, au meilleur pain; " TRESOR REEL, qui transplanté, s'il se " pouvait dans nos climats, serait bien pré- " férable à ces richesses de convention, " qu'on va ravir avec tant de péril au bout " de la terre ".

Les braves actions de tant d'Officiers & de soldats sont innombrables dans toutes

les guerres : mais il y en a de si singuliéres, de si uniques dans leur espéce, que ce serait manquer à la Patrie que de les laisser dans l'oubli. En-voici une, par exemple, qui mérite d'être conservée à jamais dans la mémoire des Français.

" Le Prince héréditaire de Brunswik veut " surprendre auprès de Vésel un corps " d'armée, commandé par le Marquis de " Castre. Ce Général Français, qui se doute " du dessein du Prince, envoie à la décou- " verte, pendant la nuit, Mr. d'Assas Capi- " taine au Régiment d'Auvergne. A peine " cet Officier a-t-il fait quelques pas, des " grenadiers énemis en embuscade le sai- " sissent & l'environnent à peu de distance " de son Régiment ; ils lui présentent la " Baïonette, & lui disent que s'il fait du " bruit il est mort. M. d'Assas se recueille " un moment pour mieux renforcer sa voix, " il crie : *à moi Auvergne, voilà les énemis.* " Il tombe aussi-tôt percé de coups.

Ce dévouement, digne des anciens Romains, ajoute M. de V. aurait été immortalisé par eux. On dressait alors des statues à de pareils hommes, dans nos jours ils sont oubliés.

Nous pensons en avoir dit assez pour faire naître le goût de connaître mieux le

Siécle de Louis XV. mais nous recommandons sur-tout aux Lecteurs le chapitre qui offre le tableau des progrès de l'esprit humain pendant ce siécle.

Il est dans cet ouvrage bien des articles délicats à plusieurs égards, & qui ne sont pas les moins brillants, & les moins agréables pour un certain genre de Lecteurs. Nous n'en avons pourtant point fait mention, & nous espérons que les personnes réfléchies nous tiendront compte de notre silence.

****

CANAL
pour
amener à Paris l'eau de la riviére d'Ivette, au moyen de laquelle cette capitale se trouvera plus embellie, & mieux pourvue d'eau salubre & bonne à boire.

Nous croyons faire plaisir aux Seigneurs étrangers, en leur annonçant que les ordres du Roi de France sont donnés pour l'exécution du projet formé depuis longtems par feu M. de Parcieux, & que nous venons d'annoncer. C'est M. Perronet de l'Académie des Sciences, & premier Ingé-

nieur des Ponts & Chauſſées, qui eſt chargé de toutes les opérations néceſſaires à cet objet : & c'eſt à M. le Contrôleur général (*) que l'Etat, la ville de Paris & l'Académie des Sciences ont cette obligation. Voici un abrégé de cette idée heureuſe d'un des plus grands Mathématiciens dont l'Académie des Sciences puiſſe ſe glorifier.

M. de Parcieux, toujours animé d'un zêle patriotique, ſoufrait depuis long-tems de voir la capitale preſque entiérement privée d'eau, d'un élément ſi néceſſaire à la ſalubrité & à la propreté d'une grande ville, à la commodité & à la ſanté des citoyens. Il avait parcouru long-tems les environs de Paris, pour y découvrir des eaux, ſoit de ſource, ſoit de riviére, qui puſſent être amenées pour les uſages de cette ville. Parmi toutes celles qu'il avait examinées, les unes n'étaient pas d'une qualité ſuffiſamment bonne; les autres n'avaient pas aſſez de pente ; d'autres enfin ne pouvaient parvenir aux endroits les plus élevés de la ville, qu' après avoir traverſé des vallées immenſes, des riviéres même; & il falait pour les y conduire, conſtruire des ponts-aqueducs d'une étendue prodigieuſe, dont la dépenſe ne permettait pas même d'en projetter l'exécution.

(*) Mr. Mainon d'Invau.

Enfin après un grand nombre de recherches inutiles, il crut appercevoir dans la rivière d'Ivette toutes les qualités néceſſaires pour répondre à ſes vues. Quelque importante que fût cette découverte, M. de Parcieux ne ſe permit pas de l'annoncer tout d'un coup au Public : il voulait ſe mettre auparavant en état de lui démontrer la poſſibilité du projet qu'il méditait. Il s'aſſura d'abord que la pente était ſuffiſante pour que l'eau pût parvenir aux quartiers les plus élevés de la ville ; il prit la peine de tracer lui-même la route que devait ſuivre le canal & d'en dreſſer une carte. Il eut la ſatisfaction de voir que la nature en avait fait tous les frais. Dans tout l'eſpace que le canal avait à parcourir, deux vallées de peu d'étendue, celle de Rougis près Courvoi, & celle de la Riviére de Biévre, étaient les ſeules qui s'oppoſaſſent au libre cours d'eau ; & les ponts-aqueducs néceſſaires pour les traverſer, ne formaient pas un objet de dépenſes très-conſidérable, du-moins relativement à la grandeur & à l'utilité du projet.

Un ſeul point, & c'était un des plus eſſentiels, ne paraiſſait pas ſuffiſamment éclairci : c'était la qualité d'eau d'Ivette. Un jugement ſolemnel diſſipa les doutes. Ce jugement fut rendu par deux Corps les plus capables de décider la queſtion, l'Académie

des sciences, & la Faculté de médecine de Paris : il en résulte que l'eau de la riviére d'Ivette est plus pure que celle d'Arcueil, & même que celle de Ville-d'avrai, & qu'elle approche beaucoup de la pureté de celle de la Seine.

Si l'estime & la reconnaissance du Public sont la véritable & la plus flateuse récompense que doivent ambitionner les savants qui travaillent pour la société, M. de Parcieux n'eut rien à désirer à cet égard : son projet fut reçu avec cet empressement & cette sensibilité dûs aux travaux utiles.

Nous avons lieu de penser que les Seigneurs étrangers, pour qui Paris a des charmes, trouveront un motif de-plus dans le voyage à faire en cette capitale, par l'assurance d'y avoir plus de commodités pour un des plus grands besoins de la vie animale.

ARTS.

GRAVURE.

Les Amateurs seront bien-aises d'enrichir leur collection d'estampes, du portrait de S. M. I. dessiné par M. *Réclam*, & savamment gravé à Berlin par M. *Berger*. Cette partie n'étant pas de notre ressort, nous nous sommes adressés avec confiance, à un artiste

bien connu, & juſtement eſtimé dans cette capitale, dont les qualités de l'ame ſont au niveau de ſes talents ſupérieurs. Voici le jugement que nous en avons reçu ſur la gravure que nous annonçons ici.

On ne peut refuſer aux deux artiſtes qui ont concouru à rendre le portrait de l'Empereur, la juſtice de reconnaître beaucoup de ſoins & de préciſion dans ce morceau. Cette eſtampe, gravée à l'eau-forte, ſe ſoutient également, par le moëlleux des chairs, l'élégance des contours, & la variété d'une touche auſſi ſpirituelle que légére, qui, hardie où il le faut, effleure à peine, où les traits ne doivent pas être marqués. En général, il n'y a pas juſqu' aux fleurons & aux ornements, dans cette eſtampe, qui ne méritent des éloges. Tout gagne aux yeux des connaiſſeurs. S'il ne reſte rien à déſirer à M. Réclam, après le burin de M. Berger, les vœux de l'un & de l'autre de ces deux excellents artiſtes doivent être comblés, ayant eu l'honneur de conſacrer leurs talents à nous tranſmettre auſſi honorablement pour eux, le portrait intéreſſant de JOSEPH II.

Cette Gravure achevée d'un Prince accompli, ſe trouve à Varſovie, chez Michel Grœll, Libraire & Commiſſaire de S. M. dans Marie-ville.

GEOGRAPHIE.

Nouveau théâtre de la Guerre en Pologne, Turquie, Ruſſie, *par M*** Chevalier de St. Louis, ancien Capitaine d'Infanterie au Régiment de ***, ſe vend à Paris chez Croiſey Graveur & Marchand d'eſtampes & de Géographie, quai des Auguſtins à la Minerve.*

Cette nouvelle Carte eſt très-propre à mettre toutes ſortes de perſonnes en état de ſuivre les marches des combattants, & de connaître l'importance des opérations de guerre annoncées dans les papiers publics. Mais elle eſt ſur-tout intéreſſante pour ce pays. Ainſi nous croyons faire plaiſir aux curieux de les informer qu'ils en trouveront des exemplaires, à un juſte prix, chez le Sr. Grœll.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

ANECDOTES.

I.

Le pére Baudouin, à qui cette capitale doit l'établiſſement des *enfants-trouvés*, qui eſt connu en ce pays ſous le nom de *Maiſon de l'Enfant-Jéſus*, vint un jour faire la quête dans le palais d'un grand Seigneur, où il y avait grand dîner. Préſentant à la ronde

son assiéte aux convives, un d'eux, quand le pére en fut à lui, au-lieu d'aumone, lui lança un soufflet bien appuyé. Le Pére Baudouin, sans s'émouvoir, répondit : *voilà pour moi, Monseigneur, à présent je vous prie de me donner quelque chose pour mes enfants.* Une douceur si marquée, si rare, fit rentrer le Seigneur en lui-même : il se jeta au cou du pére Baudouin, pleura au-lieu d'excuses, & lui fit un fort gros présent. Quand on sait réparer ainsi une faute, on mérite encore des éloges. C'est des personnes d'un caractére aussi grand, qu'on doit dire :

Du devoir il est beau de ne jamais sortir :
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

II.

Madame Cornuel étant à dîner chez elle, un laquais lui annonça la visite d'un Seigneur de la Cour, qui passait pour impuissant : la Dame ordonna de faire entrer, & ajouta ce proverbe français : *à qui chapon mange,* (*elle mangeait alors d'un chapon,*) *chapon lui vient.*

III.

Dans le tems que le feu Maréchal Comte de Saxe commandait en Flandre, on arrêta

un grenadier d'une belle taille, pour fait de maraude ; & on le mena au Général. Ce que ce soldat avait pris, pouvait être de la valeur de six francs (10 fl. pol.) & il allait être pendu : N'ès-tu pas bien misérable, lui dit le Général, de t' être risqué à perdre la vie pour si peu de chose ? *pardi, mon Général*, répondit le soldat, *je la risque tous les jours, cent fois, pour cinq sols.* Ce bon mot lui sauva la vie.

IV.

Lorsque quelqu'un rapportait à Empédocles, *qu'il ne pouvait trouver aucun savant* : je ne m'en étonne pas, répondit le Philosophe : car il faut que celui qui cherche un savant, le soit premiérement.

V.

Un militaire éleva, en présence de Sigismond I, les dignités de son état, & mépriſa les magistratures; le Roi lui dit : *vous ferez mieux de vous taire : apprenez, que si tous les magistrats faisaient bien leur devoir, nous n'aurions pas besoin de gens de guerre.*

VI.

André Zaluſki diſait, que la ſcience apprenait aux jeunes la ſobriété, qu'elle donnait aux vieillards de la conſolation, des richeſſes aux pauvres, & de l'éclat aux riches.

VII.

Jean III. (Sobieſki) retournant de la glorieuſe Campagne de Vienne, fut complimenté par un Orateur qui le compara à Céſar victorieux de Pharnace, en lui diſant: *Sire, vous êtes venu, vous avez vu, vous avez vaincu.* Le Roi répondit: il eſt vrai que je ſuis venu, que j'ai vu; mais c'eſt Dieu qui a vaincu. C'eſt qu'il avait été queſtion de combattre les énemis naturels des Chrétiens, qui preſſaient la capitale de l'Empire d'Allemagne. Les vrais héros ſont toujours modeſtes.

Ce 16 Janvier 1770.

Je n'ai rien d'autre à vous dire, Monsieur, sur votre second cahier, si non que le fait, qui y est attribué au Pére Baudouin & qui lui ferait honneur, n'a jamais existé. C'est une vieille historiette arrivée à un Prêtre Savoyard à Turin, qui nous a été contée à M. Baudouin & à moi par le Général Monet, alors Gouverneur du Prince Adam Czartoryski.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur
Sliwicki.

Nous avons donné l'anecdote du P. *Baudouin*, sur la foi d'un homme estimable & digne de confiance : mais nous ne garantissons rien. Au-reste, quand les contes sont bons dans leur genre, on ne doit pas chicaner sur le lieu de la scêne.

AVERTISSEMENT.

Le Public de tous les Pays a déſiré en-vain juſqu'à préſent une carte complète & exacte du Royaume de Pologne. Ce vaſte Empire, qui doit être regardé comme un grand objet d'attention pour tout le monde, ſoit par ſa poſition avantageuſe, ſoit par l'influence infinie qu'il a dans les affaires de l'Europe, eſt à préſent devenu le théâtre de ſcênes bien étonnantes. On ſe flate que la publication d'une pareille carte ſera d'autant plus agréable aux Officiers, aux hommes d'Etat & aux curieux de Géographie, qu'elle ſurpaſſe toutes celles qui ont paru juſqu'à ce moment, & qu'elle eſt même unique dans ſon genre. Elle paraîtra à Paque prochaine, en ſeize grandes feuilles parfaitement bien gravées. On aura ſoin d'y ajouter l'échelle des meſures reſpectives, & de déſigner les Etats limitrophes, ſavoir, la Livonie, la Ruſſie, la Moldavie, la Hongrie, la Siléſie, la Pomerellie & la Pruſſe. Ces ſeize feuilles ſont arrangées de façon qu'elles quadreront parfaitement les unes avec les autres, ſoit qu'on les réuniſſe en une grande carte, ou qu'on les rélie ſéparement dans un Atlas, ou bien dans des étuis pour les Officiers & les voyageurs: pour ce qui eſt de ces derniers on fera en même tems à leur uſage une

carte générale de ce Pays toute pareille, dont ils pouront ſe ſervir pour ſavoir dans quelle feuille il faut chercher chaque lieu & chaque riviére. Et pour avoir une deſcription claire de la Pologne, & voir d'un ſeul coup d'œil ſes diviſions & ſous-diviſions en Provinces & Diſtricts, ſelon les différens noms de ſes Etats & de ſes Jurisdictions, on a jugé néceſſaire de joindre à cette carte une introduction en Langue Françaiſe, Allemande & Polonaiſe. L'Entrepreneur pour ſe montrer au Public auſſi raiſonable qu'on peut l'être, propoſe les avantages ſuivants.

Tous ceux qui ſouſcriront d'ici en trois mois, ne paieront pour la carte entiére en ſeize feuilles, incluſivement avec la carte générale deſtinée aux Voyageurs, que deux Ducats; au-lieu que ceux qui n'auront pas ſouſcrit n'en pouront faire l'acquiſition qu'à quatre Ducats. C'eſt pourquoi on prie tous les Libraires de recevoir les ſouſcriptions & de livrer, d'ici au dernier de Mars, le nombre de leurs ſouſcrivans aux Libraires ſuivans, à Breslau chez le Sieur Guillaume Kron, à Leipzig chez les Sieurs Ber. Chrétien Breitkopf & Fils, à Varſovie chez le Sieur Grœll, Commiſſaire de S. M. le Roi, pour que l'Entrepreneur ſe puiſſe

régler par rapport aux exemplaires, & en délivrer le nombre néceſſaire à la foire prochaine de Leipzig. On ne vendra pas ces cartes ſéparement, mais toutes enſemble: & celui qui ſouſcrira onze exemplaires aura le douziéme gratis. Le 12. Janvier 1770.

Il eſt à propos de faire imprimer cet avis à Varſovie le 9. Févr. 1770.

Sliwicki.

NOUVELLE EDITION

DU DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIQUE

17 Volumes *in-folio* de Diſcours & 8 Volumes de Planches ; *propoſée par ſouſcription.*

Un Ouvrage qui renferme toutes les connaiſſances humaines, qui comprend le détail de tous les Arts & de toutes les Sciences, qui a couté vingt-cinq ans de ſoins & de travaux, qui eſt le produit des veilles de plus de quarante Hommes de Lettres, dont pluſieurs ſont du premier mérite, n'a beſoin ni d'éloge ni de recommandation. L'ENCYCLOPEDIE, malgré les fautes & les omiſſions qui peuvent s'y trouver, eſt encore

le plus beau monument que les hommes dans aucun tems aient jamais élevé à la gloire des Lettres.

La premiére Edition de ce Dictionnaire étant entiérement épuisée, la Compagnie qui en avait projeté la refonte & la rédaction en ayant reconnu l'impossibilité, & cet Ouvrage étant aujourd'hui d'un prix excessif, on a cru qu'une nouvelle Edition entiérement & exactement conforme à la premiére, même papier, même format, même caractére, imprimée ligne pour ligne, mot pour mot, serait très-favorablement accueillie du Public.

Le prix de cette nouvelle Edition par souscription, sera de 840 liv. pour les 17 Volumes de Discours & les 8 Volumes de Planches. On fera observer que le prix de la premiére Edition était par souscription de 956 livres, & que le prix actuel de cette premiére Edition est de 13 à 14 cens livres, quand on peut la trouver ; car les sept premiers Volumes sur-tout sont devenus très-rares.

Conditions & ordre de la livraison.

On paiera actuellement en souscrivant, 48 liv.
En recevant chaque Volume de Discours, 24 liv. & pour les 17 Volumes, ... 408 liv.
En recevant chaque Volume de Planches, 48 liv. & pour les 8 Volumes, . . . 384 liv.

840 liv.

Les trois premiers Volumes de Discours paraîtront au mois de Janvier 1770, avec le premier Volume de Planches; les autres Volumes paraîtront de trois mois en trois mois, on les délivrera à mesure pour la facilité des Souscripteurs.

La souscription ne sera ouverte que jusqu'à la publication des premiers Volumes; & comme cette Edition n'a été tirée qu'à très-petit nombre, on ne recevra que 800 souscriptions. Tout l'Ouvrage sera publié dans trois années au plus tard; on en prend l'engagement solemnel. Les derniers Tomes des Planches seulement ne pouront paraître que dans la quatriéme année, parce qu'il faut avoir le tems de refaire les Planches, & de les faire tirer avec soin.

P. S. On a annoncé dans quelques Gazettes étrangéres une Edition contrefaite de l'Encyclopédie. Les Avis publiés & les Prospectus qu'on a répandus à ce sujet ne sont pas même écrits en Langue Française. Nous nous contenterons de rapporter à cette occasion une Lettre de M. Tissot, l'un des plus célébres Médecins de l'Europe; elle suffira pour détromper le Public & le désabuser.

Lettre de M. TISSOT.

Lausanne, 31 Mars 1769.

« Je n'ai ni n'aurai, Monsieur, aucune part à « l'Encyclopédie d' . . . . ; deux raisons m'en « empêchent : la premiére, c'est que l'idée de cor- « riger les ouvrages d'Auteurs vivans me choque; « la seconde, c'est que quand j'aurais pu en avoir « la volonté, je n'en aurais point trouvé le tems. « Voilà ce que vous pouvez marquer de ma part

" aux illustres Editeurs de cet Ouvrage, qui se " trompent s'ils croient avoir quelque chose à " craindre d'une contrefaçon ; toute l'Europe " éclairée sentira fort bien qu'eux seuls peuvent " perfectionner l'ouvrage qu'ils ont si courageuse- " ment entrepris. Vous pouvez rendre public le " contenu de cette Lettre ".

On souscrit actuellement chez les principaux Libraires de l'Europe.

A Varsovie chez Michel Grœll, Libraire de la Cour.

SUPPLEMENS A L'ENCYCLOPEDIE, *ou* DICTIONNAIRE RAISONNE DES SCIENCES, DES ARTS ET DES METIERS, *proposés par souscription.*

Des Libraires associés avaient projetté de refondre entiérement l'immense Dictionnaire de l'Encyclopédie & d'en faire un ouvrage nouveau ; mais on leur a représenté que la refonte d'un pareil livre pourait être encore plus difficile & plus longue que ne l'a été la premiére exécution ; qu'une refonte faite à la hâte ne ferait qu'ajouter de nouvelles imperfections à celles que les Auteurs même de ce Dictionnaire y reconnaissent ; que les Editeurs n'ayant pas à la fois sous leurs mains tous les matériaux de la refonte, il serait impossible de mettre l'enchaînement nécessaire dans toutes les parties de l'ouvrage, parce que les premiers volumes renvoient & correspondent aux derniers ; qu'on fait d'ailleurs sans cesse des progrès & des découvertes dans les Arts & dans les Sciences ; que les

Sociétés savantes ajoutent chaque année de nouvelles lumiéres aux anciennes; qu'une seconde édition corrigée serait par conséquent bientôt suivie d'une troisiéme, celle-ci d'une quatriéme, & que le Public se verrait ainsi obligé de sacrifier sans cesse un ouvrage considérable & très-couteux. Pour parer à tous ces inconvénients, pour épargner une dépense au Public, & pour ne point donner de regrets aux prémiers Souscripteurs, les Libraires associés se sont déterminés à abandonner cette entreprise; ils se bornent à donner quelques Volumes de Supplémens bien faits & bien ordonnés sur toutes les parties de ce Dictionnaire.

Ces *Supplémens* comprendront toutes les nouvelles découvertes qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, & les découvertes les plus anciennes qui auraient pu être omises dans la premiére édition de l'Encyclopédie; on y relévera les omissions & les fautes contenues dans toutes les parties de l'ouvrage. Ces *Supplémens* formeront un Dictionnaire particulier, dont chaque partie portera le nom de son Auteur, & sera le complément de la même matiére contenue dans les dix-sept Volumes de l'ouvrage; ainsi le lecteur pourra se servir très-facilement de ces *Supplémens*: car cherchant, par exemple, le mot *transpiration*, il aura recours aux *Supplémens*, pour voir les corrections & augmentations de ce mot, &c. &c.

S'il arrivait que les Etrangers donnassent quelques Editions de l'Encyclopédie avec des corrections, augmentations ou remarques qui en valussent la peine, on en profitera dans ces Supplémens.

Ces Supplémens seront imprimés dans le même format, avec le même papier & caractére que l'Encyclopédie: chaque Volume sera du prix de 24 livres pour MM. les Souscripteurs.

La Souscription est actuellement ouverte chez les principaux Libraires de l'Europe.

A Varsovie chez Michel Grœll, Libraire de la Cour.

On paie douze livres en souscrivant, & vingt-quatre livres en recevant chaque Volume; on tiendra compte de l'avance de douze livres sur le dernier Volume.

J'ai vu par ordre de Mgr. le Grand Chancelier de la Couronne un Manuscrit ayant pour titre: Journal Polonais Volume du mois de Janvier, *& je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait Varsovie le 22 Janv. 1770.*

SLIWICKI.

TABLE.

VOLUME DE JANVIER.

	Pag.
Avant-propos.	
Dépit contre la fortune -	1
Réflexion morale sur l'homme -	6
Quatrain à une jeune Demoiselle &c.	7
Epigramme - - -	7
Discours sur le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés &c.	8
Le mérite réel. Fable -	15
Impromptu - - - -	15
Le mensonge nécessaire. Epigramme	16
Les réflexions inutiles -	16
Réflexions sur l'éducation	19
Epigramme - - -	25
Autre - - -	25
Autre - - - -	26
Réflexions sur les avantages de l'esprit, préférés à ceux de la beauté, dans les personnes du sexe - -	26
La beauté, l'esprit, la vertu. Piéce de Mademoiselle de Scuderi -	39
Reproches à un amant infidéle	40
Bouquet à Me. la C. de B * * *	41
Traductions diverses - -	42
Enigmes - 45 &	46
Chanson bachique - -	46

Petit poême latin ſur la doctrine de Pythagore, de la métempſycoſe 50
Autre petit Poême ſur l'opinion du Docteur Méad touchant les ſymptômes & les effets de la rage &c. - - 54
Spectacles - - - 60
Ode ſur le tems - - 67
Nouvelles littéraires - 72
A qui mieux mieux, ou la Noce de Nicaiſe, fête villageoiſe &c. - - 72
Inſtruction donnée par Catherine II. &c. 76
Traité du ſublime &c. - 78
Acta litteraria - - - 79
Dzieie Rzeczy-Poſpolitey Rzymſkiey, c'eſt-à-dire Annales Romaines 85
Powinnośći każdego człowieka c. a. d. les devoirs de l'homme dans chaque état 91
Le Siécle de Louis XV. &c. 95
Canal pour amener à Paris l'eau de la riviére d'Ivette &c. - - 104
Arts. gravure - - 107
Géographie - - - 109
Anecdotes - - - - 109
Avertiſſement - - 114
Nouvelle édition du Dictionaire encyclopédique &c. - - - 116
Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionaire raiſoné &c. - - 119
Table - - - 121

FAUTES A CORRIGER
dans
LE VOLUME DE JANVIER.

Pag. 4. lig. 1. *de la*, liſez: *de ta.*
Pag. 59. l. 20. eſt une poule, *liſez*; en une poule.
Pag. 92. l. 4. tranſorire, *liſez*: tranſcrire.
Pag. 94. l. 18. ces, *liſez*: cet.

JOURNAL POLONAIS.

- - - *maxima pericula ſemper dant veniam culpae.*

Claudianus.

Pour FEVRIER 1770.

A VARSOVIE.
AUX DEPENS DE MICHEL GROELL
Libraire & Commiſſaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permiſſion des Supérieurs.

Cz-15-II
część 2

JOURNAL POLONAIS.

FEVRIER 1770.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS
à
S. E. Mgr. le C. O. G. P. G. d. Lith. *au jour de S. André dont S. E. porte le nom.* - 1769.

Monseigneur !

Les destins ont sur vous réuni
leurs bienfaits :
Ce qui rendrait plusieurs hommes parfaits,
Chez vous se trouve sans mélange:
Naissance, esprit, cœur noble & généreux,
Et compagne au-dessus de ma faible louange.
Que faut-il plus pour être heureux ?

Que vous ſouhaiter donc ? un cours long & proſpére.
Goûtez long-tems, Seigneur, un ſort délicieux!
Que des Parques la main légére
Pour vous pendant cent ans ne ceſſe de filer!
Quand aux Dieux on ſait reſſembler,
Ce n'eſt pas trop d'un ſiécle ſur la terre.

ETRENNES
à
S. A. Me. la Princeſſe C * * *. G. D. P.

Dans l'Olympe avec appareil
Hier les Dieux tinrent conſeil ;
Vous en fûtes l'objet, Princeſſe trop charmante!
Et des Dieux la main bienfeſante
Cherchait des étrennes pour vous.
Ce n'eſt pas, dit Jupin, une petite affaire.
Quel préſent pouvons-nous lui faire,
Qui ſoit digne d'elle & de nous ?
Beauté, vertu, douceur de caractére,
Graces, eſprit, heureux talent de plaire,
Sont des tréſors qu'elle réunit tous.
Eh bien ! ajoutons-y ſanté ferme & durable;
Que d'accord avec nous la Parque favorable
Reſpecte ſes jours précieux!
Mais nous ne pouvons rien de plus pour cette Belle.
S'il nous était permis de la rendre immortelle,
Elle ſerait bientôt EGALE AUX DIEUX.

ETRENNES
à
S. A. Mgr. le P. A. C****** G. D. P. &c. &c. &c.

S'il eſt vrai que l'on doit des étrennes aux dieux,
Dès le tems des Romains, comme le dit l'Hiſtoire,
On doit également ce tribut précieux
Aux mortels qui des dieux nous retracent la gloire.
De ce devoir ſi gracieux,
Prince, aujourd'hui ſoufrez que je m'acquite:
Je ne ſais point de dieu qui mieux que vous mérite
D'être encenſé par les morte's.
Comme *Oſiris* vous auriez des autels,
Si de nos jours c'était encor la mode
De conſacrer une pagode
A ces hommes vraiment divins,
Qui trouvent leur bonheur dans celui des humains.
Mais, parmi tous ces dieux de l'Egypte & de Rome,
Que pour leurs bienfaits on renomme,
En-eſt-il un d'égal à vous?
Aiſément vous les primez tous.

Pour ſe les rendre plus propices
Ce n'était pas aſſez de prodiguer l'encens;
Il falait par des ſacrifices
Arroſer leurs autels de ſang,

Ou les charger du-moins d'une fraîche guirlande.
Plus grand, Seigneur, plus généreux,
Vous dispensez de toute offrande:
Vous vous plaisez à prévenir les vœux.
Aussi quel que soit l'avantage
De tous ces dieux du premier âge,
A * * *, vous l'emportez sur eux.
On leur bâtit des temples somptueux,
On leur adressait des prières,
On leur donna des sacrificateurs:
Mais ils logeaient entre des PIERRES:
VOTRE TEMPLE EST DANS TOUS LES COEURS.

BOUQUET
à

Mlle. la Princesse J. L. *au jour de Ste. Elisabeth, 19 Novembre 1769.*

Vous brillez par le caractére,
Par un esprit fin, vif, perçant;
Avec l'heureux talent de plaire,
Votre cœur est doux, bienfesant;
En vous on pense voir un ange.
Vous possédez sans nul mélange
Les graces unies aux vertus.
Que pourait-on vous souhaiter de plus,
Quels vœux faire pour vous au jour de votre fête?
Un seul: que de CLOTHO la main discréte

File lentement vos beaux jours,
Et qu'elle en étende le cours
Bien au-delà de l'ordinaire trame !
Quand on ſait reſſembler aux Dieux,
Bien moins par la beauté, que par les dons
de l'AME,
ON DEVRAIT ETRE IMMORTELLE COMME EUX.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

AUTRE
à
LA MEME.

Les vers ſuivants nous ont été remis avec cette apoſtille:

" J'avais écrit l'année paſſée un petit " poême polonais pour le jour de nom de " la Princeſſe J. dans lequel je l'avais placée " au ſacré vallon. Il m'eſt venu cette an- " née une idée qui me paraît même encore " aujourd'hui aſſez *drôle* ; je ne laiſſe pas, " MM. de vous l'envoyer ".

Un rimeur ennuyeux, dont la verve indiſcrète
Célébra l'an paſſé, comme il put, votre fête,
PRINCESSE, pour bouquet vous preſenta, dit-on,
Un FAUTEUIL à côté du Seigneur APOLLON.

Oh! le plaisant projet! comment peut-il nous plaire?
Pour orner l'HELICON, il dépare la TERRE.

Nous ne sommes point-du-tout de l'avis de l'Auteur modeste de ces vers : *drôle* n'est point le mot qui convient à son idée : *ingénieuse* nous semble plus juste.

VERS
à
S. E. Me. la Comtesse Staroſtine O * * *.

Pour bien représenter la mére des amours,
Pendant dix ans entiers le peintre d'Alexandre
Rassembla les beaux traits, les plus charmans contours
Des Beautés de la Grece, & tâcha de les rendre.
De votre seule image occupant son pinceau,
Aujourd'hui, s'il vivait, ADORABLE COMTESSE!
Il vous peindrait; & son tableau
Rendrait jalouse la Déesse.

SUITE
DES REFLEXIONS SUR L'EDUCATION (*).

DES MAITRES.

On ſait aſſez en quoi la plupart des maîtres font conſiſter ce qu'ils appélent l'éducation. Les uns ſe contentent d'enſeigner les Langues mortes, comme ils les ont appriſes : d'autres y joignent quelques traits pris au haſard, ſans ordre ni méthode : les plus hardis y ajoutent une idée ſuperficielle de la Géographie qu'ils ignorent ; & le travail des uns & des autres ſe réduit à préſenter preſque toujours inutilement à l'eſprit des mots toujours nouveaux, & montés ſur des préceptes auxquels l'imagination ſe refuſe ; parce qu'ils lui ſont préſentés avec ſéchereſſe & ſtérilité. Loin d'inſtruire un enfant, on le fatigue : les agréments & les avantages de l'Hiſtoire lui ſont toujours inconnus : il la regarde comme un fardeau plus propre à l'accabler qu' à le fortifier. La géographie n'eſt pas plus heureuſe ; ces détails faſtidieux lui en font déteſter les préceptes les plus amuſants : ſa captivité l'occupe tout entier.

(*) La premiére partie a paru dans notre précédent Journal P.

Pour prévenir ces dégoûts, & ramener l'eſprit & le cœur à des principes plus ſurs & plus ſolides, ſuivons les maîtres eux-mêmes dans les opérations ordinaires. Il ne ſera pas difficile de prouver que leur conduite ne fait pas moins d'obſtacle à l'éducation, que celle des parents, & que l'une & l'autre n'eſt pas ſans reméde. Les erreurs ſe réduiſent à trois principales ; elles ſont trop intéreſſantes & trop peu connues, pour ne pas entrer dans quelques détails.

I°. Les maîtres perſuadés que la gêne eſt la mére du ſuccès dans l'éducation, ſe croient en droit de commander à la vivacité de l'enfance, & penſent qu'elle doit toujours être prête à écouter des ordres effrayants ſous le nom de régles & de préceptes. Ce n'eſt pas aſſurément connaître la nature : & vouloir fixer le mouvement & l'inconſtance à cet âge, eſt une entrepriſe folle & inutile. On peut bien à la vérité obtenir d'un enfant de fixer les yeux ſur un livre ; mais ſon imagination, pour venger cette docilité forcée, ne s'y occupe que des moyens de s'en diſtraire. Eſclaves de la crainte & des châtiments, les enfants peuvent-ils ſe prêter ſérieuſement à des préceptes qui ſont le trouble de leurs jours naiſſants ?

Ce n'eſt pas que je veuille qu'on les laiſſe à eux-mêmes ; ce ſerait abandonner un vaiſſeau ſans pilote à la merci des vents & des flots. L'un & l'autre excès deviendrait funeſte. Il faut ici plus qu'en toute autre occaſion, ce juſte milieu, ce difficile tempérament d'où dépend le ſuccès des entrepriſes les plus délicates : car il ne faut que conſulter l'eſprit de l'homme, pour s'appercevoir que la liberté lui eſt naturelle, & par conſéquent néceſſaire ; que ſans elle, il ne ſaurait rien faire qui porte les caractéres de la perfection.

Dire qu'il n'y a que le corps qui ſoit à la gêne, c'eſt ne pas connaître la nature de l'enfance & ſes faibleſſes : c'eſt une erreur de croire que les enfants ſont les maîtres de retenir, ou de ne pas oublier ; il ne faut qu'avoir été enfant pour convenir, ſi l'on eſt de bonne foi, que la crainte des châtiments paſſe en habitude & produit en eux l'entêtement dans le faux préjugé, par la honte qu'on leur a inſpirée d'ignorer quelque choſe, ou de ne l'avoir pas retenue. Ainſi bien loin de faire un crime à un enfant d'ignorer quelque choſe, ne doit-on pas plutôt l'engager à s'inſtruire & à demander ce qu'il a oublié ? on eſt ſûr de réuſſir, pour peu qu'on ſuive ſes inclinations.

Les enfants ſont autant de voyageurs dans une terre étrangére ; ils veulent tout ſavoir, tout connaître ; leur cacher quelque choſe ſuffit pour leur inſpirer l'envie de le voir. Pourquoi donc ne pas profiter de ces diſpoſitions naturelles ? un maître zélé & ingénieux ne peut-il pas tirer de grands avantages de leur ſincérité & même de leur amour-propre ? Les louanges & les récompenſes flatent à tout âge ; & il n'eſt pas d'enfants qui ne ſoient jaloux d'être élevés au-deſſus des autres.

Quels progrès ne pourait-on pas attendre, ſi on pouvait leur faire enviſager l'étude comme un amuſement ! cette poſſibilité n'eſt cependant pas un paradoxe. Je remonte au principe : tout dépend des commencements. J'en appéle à l'expérience, & il n'y a, j'oſe le dire, que la contrainte qui donne aux enfants du dégoût pour l'étude.

Il en eſt de l'étude comme des aliments : par une ſageſſe infinie de l'Auteur de la nature, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie eſt tellement à la portée de notre ſentiment, que nous nous en ſervons ſouvent ſans preſque aucun examen de la raiſon. Ainſi toute méthode qui s'écartera de la nature, ne ſera pas la véritable. La Poéſie & la Philoſophie conviennent unanimement que

les préceptes de l'art doivent être conformes à ceux de la nature ; & leur suffrage est ici d'un grand poids.

Sur le pié qu'est l'éducation, il ne faut rien moins que changer de conduite à l'égard des enfants ; c'est-à-dire, qu'il ne faut présenter l'étude que par le côté le plus avantageux, & jamais ne la faire servir de punition. Il y aura bien plus de sureté à faire naître d'abord le sentiment : le sentiment fera naître à son tour l'amour de l'étude. Alors la honte attachée à l'ignorance, sera une punition d'autant plus efficace, qu'elle affecte l'esprit plus sensiblement. Il ne faut que suivre la nature de l'homme & son penchant à la liberté ; c'est elle qui régle presque tous les actes de la volonté. Cette détermination libre devient un plaisir, & s'applaudit de tous ses efforts : l'esprit fait tout, & n'épargne rien en faveur de la liberté ; & les opérations de la liberté tournent toujours au profit de l'esprit ; le plaisir qu'il y trouve le dédomage de la peine que lui fait d'abord la nécessité de s'appliquer. Il s'y accoutume facilement, & ce qui n'était d'abord qu'un effort de complaisance, devient une occupation qu'il ne quitte qu'à regret. D'où il suit nécessairement que l'idée que l'on se forme des choses, porte plus ou moins la volonté sur l'objet que l'esprit lui présente.

Après ces réflexions, il ne paraîtra plus étonnant que le jeu ait sur l'étude de si grands avantages aux yeux des enfants: comme il ne se présente à leur imagination que sous les formes les plus séduisantes, leur volonté s'y porte toujours avec plaisir. Il serait difficile de rectifier leurs idées à cet égard; le jeu ne saurait avoir pour eux des formes effrayantes: tout le secret consiste donc à chercher des moyens inconnus d'en ralentir l'ardeur. Il serait, je crois, plus aisé d'ôter à l'idée du travail ce qu'elle a de pénible & de rebutant: il est encore des moyens propres à en assurer le succès.

La contrainte est le principe de tout ce désordre: la volonté ne veut point être forcée; il ne faut que l'encourager, & c'est un sûr moyen de porter, comme d'eux-mêmes, les enfants au travail; & les enfants, je le répéte, agissant volontairement, feront plus de progrès; car il semble que la nature fasse mouvoir en nous des ressorts qui nous portent toujours à ce qui nous plaît davantage.

II°. La maxime & la régle des maîtres ordinaires est *de charger les écoliers de devoirs, toujours en vue du progrès dans les langues mortes:* mais ces sortes d'études longues & pénibles n'opérent pas toujours la rapidité du succès; & c'est ce que l'expé-

rience confirme tous les jours. Juſqu'à préſent elles n'ont été ſuivies que d'un dégoût invincible; & il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Ce n'eſt pas la multitude des mets qui donne de l'embonpoint; elle ne fait que charger l'eſtomac ſans le fortifier; & les préceptes multipliés, loin d'orner l'eſprit & de former le jugement, n'apportent que la confuſion & le déſordre. Il n'y a, j'oſe l'avancer, que l'ordre & la méthode qui éclairent l'étude, & qui lui aſſurent les lumiéres qu'on attribue en-vain au travail long & ſuivi. Pourquoi ne pas abréger, ou du-moins partager le tems de l'étude, pour laiſſer quelque tems les jeunes gens à leurs idées. On peut comparer une longue étude à une pluie d'orage abondante; elle n'amollit point la terre; elle ne fait que couler ſur la ſurface ſans la pénétrer. Il eſt donc d'une conſéquence infinie de remédier à l'ennui preſque toujours ſuivi du dégoût. Dans une étude volontaire & courte, la bonne volonté peut ſuppléer aux diſpoſitions: cet article n'a pas beſoin de plus longs détails.

III°. Enfin, ſi les maîtres ſavaient proportioner le raiſonement & les préceptes aux forces de leurs éléves, la raiſon & l'éducation ſe perfectioneraient davantage. Tous, je le ſuppoſe, ont de bonnes intentions, & ne cherchent qu'à faire briller un enfant: leur

zêle eſt louable, mais à pure perte. Il eſt évident qu'ils commencent l'éducation par où ils devraient la finir. Dès qu'un enfant commence à lire, les rudiments de la langue latine ſont les premiers livres qu'on lui met entre les mains : c'eſt une régle établie par l'uſage ; & ce livre, tout inutile qu'il eſt à cet âge, a toujours eu l'honneur de la préférence: on ne s'aviſe guére de lui en diſputer la poſſeſſion. Je ne prétends pas non plus la lui diſputer toute entiére; & je crois qu'on gagnerait bien du tems, ſi l'on s'en tenait à faire conjuguer & décliner ſeulement. Ce que l'enfant ne comprendrait pas, pourait bien lui être expliqué & rendu ſenſible par des exemples familiers. Mais paſſer bruſquement à des traductions informes de latin en français, & de français en latin (*), dans une profonde ignorance d'une infinité de connaiſſances curieuſes & indiſpenſables pour l'intelligence de la langue latine, c'eſt préſenter les ténébres pour la lumiére ; c'eſt enſeigner laborieuſement l'ignorance ; c'eſt fermer les voies ſimples & naturelles de l'éducation. Que de peines! que de difficultés

(*) On peut appliquer ceci à toutes les langues dans leſquelles on fait compoſer en latin, ou traduire dans cette derniére langue.

cultés pour mettre en pratique les régles obſcures de la ſyntaxe ! Les thêmes, comme les verſions, ne ſont qu'un amas de mots impropres, de ſoléciſmes, qui cependant ont couté bien de la peine à chercher dans un dictionaire. On corrige les fautes ſans les faire ſentir; puis on dicte un latin façonné, qui pour être expliqué n'en eſt pas moins intelligible.

D'ailleurs commencer par la compoſition, c'eſt aller contre l'ordre naturel : la compoſition des thêmes ne doit être qu'une imitation des façons de parler des Auteurs latins; & toute imitation doit ſuivre ſon original.

Il s'en trouve qui avouent de bonne foi, que la traduction du latin en français eſt un exercice plus naturel & plus utile pour les commençants : ce n'eſt point lever la difficulté : c'eſt quitter une route égarée, mais ce n'eſt point prendre la véritable. Car quel embarras pour un enfant qui ne ſait faire ni conſtruction, ni choiſir dans ſon dictionaire la vraie ſignification de la plupart des mots, qui varient ſous différents rapports : ſon Auteur n'eſt pour lui qu'un tiſſu d'énigmes ; & ſes efforts n'annoncent qu'un travail inutile, & l'ignorance de certaines connaiſſances qui auraient dû précéder cette opération.

Comment un enfant pourait-il entendre une langue que les maîtres mêmes n'entendent qu'avec le ſecours de pluſieurs autres ſciences. Les Poétes & les Hiſtoriens fourniſſent ordinairement la matiére de l'explication : on ne ſaurait diſconvenir que cette carriére devient extrêmement difficile ſans les principes de la Géographie & la Mythologie. Il y a donc de l'injuſtice d'obliger un enfant à développer les ſens d'un Auteur toujours envelopé de myſtéres impénétrables, ſans le ſecours des ſciences que je viens d'indiquer.

Je ne prétends pas ici m'ériger en cenſeur; je n'ai ni aſſez de capacité, ni aſſez de préſomtion pour vouloir corriger le genre humain. Qu'il me ſoit cependant permis de demander à ceux qui ont tant de déférence pour les anciens, pourquoi ils les abandonnent lorſqu'il s'agit de l'éducation. Les Perſes & les Lacédémoniens ne nous fourniſſent-ils pas des moyens de la perfectioner; ils n'avaient pas d'autres objets que nous ; tous leurs préceptes ne tendaient qu'à former de bons citoyens par la pratique des vertus morales ; nous n'avons qu' à les ſuivre dans leurs écoles publiques, & voir l'objet de leurs exercices.

Les Romains, ces maîtres du monde, dignes objets de notre admiration, & notre

modéle dans les vertus militaires & civiles, commençaient-ils l'éducation par l'étude de la langue gréque, qui était à leur égard, ce que la langue latine eſt par rapport à nous ? On ne voit pas qu'ils aient enviſagé cette langue comme le fondement de leur éducation : leur langue maternelle fut toujours l'objet de leurs premiers travaux ; ils ne paſſaient à d'autres exercices qu'après en avoir appris les principes & les beautés. Voilà ſur quel fondement ils aſſuraient le ſuccès de leur éducation ; & ce n'eſt pas ſans raiſon : les avantages qu'ils en retiraient ſont aſſez conſidérables ; & je ne ſais pourquoi on ne les a pas imités juſqu' à préſent.

Pour ne pas ſortir des bornes d'un eſſais, n'ayant pour objet qu' d'indiquer les moyens d'une bonne éducation, qu'on me permette ici une réflexion que me fournit l'expérience. On gagnerait beaucoup à ouvrir la carriére de l'éducation par les principes de la langue maternelle : à enviſager les deux langues du côté des principes, les rapports ſont ſenſibles & infinis.

Ces grands maîtres ne bornaient pas là leurs premiers exercices : ils trouvaient dans leur propre fond de quoi occuper les jeunes Romains. La forme du gouvernement, leurs intérêts avec les autres peuples,

leur politique, leur commerce, leur religion, leurs lois, la guerre enfin, fesaient la matiére & le sujet de leurs leçons. Ce sont ces connaissances qui ont formé ces grands capitaines, ces magistrats éclairés, ces habiles politiques, & ces fiers ambassadeurs qui fesaient trembler les plus grands Princes jusques sur leurs trônes.

Voilà aussi quels devraient être les premiers exercices de notre éducation : il ne nous importe pas moins d'avoir ces connaissances. Nous sommes tous nés pour servir chacun dans notre état notre patrie. On pourait ensuite à l'exemple des anciens Romains, passer à la connaissance des langues mortes. Mais il faut toujours préparer un enfant à la connaissance des régles qu'on veut lui donner, lui faire connaître l'ordre & la liaison des principes, & lui inspirer d'avance ceux dont les autres dépendent & qu'ils suppose nt. Ce n'est pas pour l'ordinaire, dit un maître de l'art, la capacité naturelle qui manque aux jeunes gens, c'est la méthode. De-là naissent ces dégoûts dangereux qui souvent ont fait abandonner l'étude à ceux mêmes qui avaient les meilleures dispositions; & cela n'est pas surprenant. Plus un enfant a de disposition, plus il est rebuté de ne rien comprendre : l'inexpérience lui cache les défauts de méthode

il se décourage, il croit manquer de lumiéres, parce qu'il n'apperçoit que des ténébres.

On pourait donc employer utilement les premiéres années de l'éducation, à donner aux jeunes gens les connaissances générales par les secours de la Géographie, de l'Histoire & de la Mythologie. Ces principes pourraient encore être utilement accompagnés d'une idée générale du Gouvernement, du Commerce, de la Religion, de la Politique des principaux Etats, sur-tout de l'Europe, de quelques traits choisis de l'Histoire & de la Fable amenés naturellement, & des époques les plus remarquables de la Chronologie, sans oublier de faire voir sur des Cartes Géographiques les Etats dont on veut donner une idée. La Mythologie, la Doctrine Chrétienne, en un mot tous les principes généraux qui peuvent faciliter l'intelligence des sciences qu'on doit leur enseigner dans la suite, doivent être solidement établis; parce que c'est au sensible de ces sciences, qu'il faut d'abord appliquer l'enfant; & c'est-là ce qui doit servir à exercer sa mémoire. On connaît assez l'avantage des leçons présentes sur des cartes; cette méthode est d'un grand secours, & doit être d'autant plus suivie, qu'elle est la plus conforme à l'inclination de l'enfance. La leçon

ainſi abrégée, ne cauſe ni l'ennui ni le découragement inſéparables du travail ; tant il eſt vrai que ce qui n'a pas l'air d'étude eſt toujours ſûr de plaire ; & l'eſprit dans tous les âges eſt toujours avide de nouveautés.

Tout le monde convient de l'utilité de ce ſyſtême : mais perſonne n'en veut avouer la néceſſité. Les uns effrayés de la nouveauté, ou entêtés du préjugé, n'oſent riſquer le moindre examen, pas le moindre eſſais. D'autres plus raiſonables, mais auſſi condamnables, conviennent bien qu'il y a beaucoup à rectifier dans la méthode ordinaire ; mais ils craignent de violer le reſpect dû aux anciens, en abandonnant la route dans laquelle ceux-ci les ont précédés.

J'avoue qu'on ne ſaurait trop ſe tenir en garde contre cette foule de novateurs, dont les principes n'ont de mérite que la nouveauté, & qui ſe trouvent preſque toujours détruits par l'expérience ; mais il faut leur tenir compte d'avoir cherché & propoſé des moyens qu'ils ont cru propres à perfectioner l'éducation.

Ce que je viens de propoſer ne convient pas moins à l'éducation publique ; il n'y aurait preſque rien à changer dans l'Univerſité de Paris : les exercices, & la ſageſſe de ſes réglements ſont honneur à la raiſon ; il

y aurait trop de danger à les abandonner entiérement. Les éléves qu'elle a formés, & les grands hommes qui en ont été la gloire & le soutien, lui assurent pour toujours l'honeur de la bonne éducation. Mais ne pourait-on pas, sans déranger ses exercices, procurer à la jeunesse confiée à ses soins quelque utile soulagement dans l'étude ? Oui, j'ose le dire, & ceux qui préſident à ces exercices le sentent assez pour ne me pas désavouer.

Si MM. les professeurs trouvaient dans leurs écoliers une certaine connaissance de la Géographie, de l'Histoire & de la Mythologie, & si cette étude ne coutait que quelques instants destinés aux exercices ordinaires, quelle joie, quelle satisfaction pour ces maîtres zélés, de voir ces jeunes plantes s'embellir chaque jour entre leurs mains ! il en résulterait des avantages considérables.

1°. Les traductions seraient beaucoup moins vicieuses.

2°. Les explications plus faciles pour les écoliers, & moins pénibles pour les professeurs.

3°. Les exercices publics feraient honneur aux maîtres & aux éléves.

4°. Enfin les jeunes gens sortiraient du Collége beaucoup plus formés, & ne se trouveraient pas si étrangers dans la société.

Mais quel tems de la journée donner à ces exercices ? on en est si avare dans les Colléges, qu'il ne paraît pas trop possible de trouver des instants qui ne soient utilement remplis. Il ne faudrait que retrancher quelques petits exercices qui, quoique bons en eux-mêmes, pouraient certainement être supprimés, au-moins en partie, sans s'éloigner du but que se propose l'Université. C'est aussi pour entrer dans ses vues, que je propose ces petits exercices : ses travaux n'eurent jamais d'autre objet que de rendre, par la connaissance des langues mortes, les jeunes gens vertueux & bons citoyens. L'étude de la Langue Latine n'aura rien à craindre de cette nouveauté. La Géographie, l'Histoire & la Mythologie, loin d'en retarder les progrès, doivent au-contraire l'aider & en être aidées, puisque ces sciences lui servent comme d'interprétes.

MM. les professeurs sentent eux-mêmes qu'il n'y a que ces connaissances qui aient applani les difficultés qui les ont arrêtés ; & il serait donc nécessaire d'établir tous les jours, ou au-moins les jours de congé, une conférence sur les sciences dont je viens de

parler. Cet exercice, au-lieu de détourner les écoliers de leurs études ordinaires, les porterait par curiosité, à étudier avec plus d'ardeur.

Mais concluons par une réflexion sur les défauts dont on accuse les jeunes gens. Les maîtres se retranchent ordinairement sur l'indocilité & sur le défaut de dispositions : double invention de l'ignorance & de la négligence : la conduite des parents & des maîtres présente mieux les causes du désordre. L'indocilité de l'enfance est de deux sortes, l'une formelle, l'autre matérielle. La molle complaisance des parents pour leurs enfants & le défaut de confiance aux maîtres, font naître la premiére: l'impatience & la mauvaise humeur de la part des maîtres ne donnent que trop souvent lieu à la seconde. Enfin le peu de succès dans l'éducation ne vient pas pour l'ordinaire du défaut de dispositions : les préceptes des maîtres trop multipliés, & presque toujours au-dessus de la portée des enfants, en sont la cause & le principe : d'où il est aisé de conclure que les maîtres & les parents doivent presque toujours s'imputer le mal d'une mauvaise éducation.

Par M. Buy de Mornas Géographe du Roi & des Enfants de France.

L'éducation de la Jeuneſſe étant dans tous les pays, dans tous les gouvernements, l'objet le plus important, nous avons cru faire un bien réel en préſentant le morceau réfléchi & ſenſé qu'on vient de lire. Il nous a ſemblé que M. de Mornas a bien vu la ſource du mal fâcheux auquel il montre la néceſſité de remédier; & que les moyens qu'il offre pour corriger les abus de la mauvaiſe éducation, ſont vrais, judicieux, & par-là propres à faire toucher le but propoſé. Qu'on ne diſe pas que ce projet formé par un Français pour ſes compatriotes, doit croupir dans le pays pour lequel il a été fait : ce ſerait perdre de vue ces maximes inconteſtables : *la vérité & les honnêtes gens ſont de tout pays, & pour tout pays.* Pourquoi, ſi les réflexions de l'Auteur ſont judicieuſes, ne ſeraient-elles pas applicables à l'éducation par-tout où ce travail eſt tel qu'on le dit ici. Pourquoi, ſi les moyens de ſoulager les maîtres, de ſauver aux enfants les dégoûts & l'ennui, d'accélérer leurs progrès, ſont ſurs & efficaces ; pourquoi, diſons-nous, ne réfléchirait-on pas ſur les premiers, & ne ferait-on pas uſage des derniers. Nous n'entendons du-tout point nous faire les ſaints de notre ſermon ; mais nous diſons ſans crainte, qu'il n'eſt point de nation, point de collége, point d'établiſſe-

ment pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, qui ne ſoit dans le cas de dire ici :

mutato nomine de te
Fabula narratur.

Nous avons préſenté le miroir : nous ne pourons qu' applaudir à ceux qui auront la ſageſſe de s'y reconnaître, & la force de ſe corriger.

L'ABEILLE ET L'ENFANT.

Fable allégorique.

Volant du jaſmin à la roſe,
Certaine abeille exprimait par haſard,
Le doux parfum dont ſe compoſe
Un miel plus pur que le nectar.
Un jeune enfant, d'un pas rapide,
Accourt, la ſuit de fleurs en fleurs;
L'attrape enfin : mais au-lieu de douceurs
Dont le flatait ſon eſpérance avide,
Il ne trouva qu'un aiguillon perfide,
Dont le poiſon lui fit verſer des pleurs.

De cette courte allégorie
Il eſt aiſé de pénétrer le jour:
Nous ſommes cet enfant, Sylvie,
Et cette abeille, c'eſt l'amour.

ENIGMES.

On a dû expliquer l'énigme française du mois dernier, par *la boule de savon*. L'énigme latine est un jeu de mots, qui ne peut être rendu en français.

Ire énigme.

Je suis un triple cabinet,
Percé de plus d'une ouverture;
Chacun s'y comporte en secret;
Celui qui reçoit la paquet,
Ne le reçoit pas sans murmure.
Deux personnes y font aussi triste figure,
Qu'un criminel qu'on conduit au gibet.

AUTRE.

Je suis libre, & ne puis sortir de la maison;
Sans bouger cependant, en tous lieux je figure:
On ne pourait sans moi point faire d'oraison;
Et l'immortel sans moi changerait de nature.
De me priser un peu n'ai-je donc pas raison?
Plus utile au savant, que l'argent n'est au prince,
On me voit dans Paris, on me voit en province;
J'y suis toujours debout, le plus droit que je puis:
J'ai des sœurs comme moi nécessaires au sage;
L'enfant par nos secours fait son apprentissage;
Mais c'en est trop, Lecteur, devine qui je suis.

AUTRE.

Pour que je ſerve d'interpréte
De ce qu'un autre ſent,
L'on me coupe la tête
Fort inhumainement.

Mich. Borch.

AUTRE.

Je ſers le riche & l'indigent ;
Je foule en mon chemin le mort & le vivant.
Mais bien ſouvent un traître
Enterre ſans tombeaux
Et moi même & mon maître
Dans le milieu des eaux.

LOGOGRIPHE.

Je ſuis un adjectif
Mépriſable, offenſif;
Dans moi l'on voit un poême
Siége du tendre & du beau ;
Où le fameux Boileau même
Peignit d'un ſi mauvais pinceau
Namur & ſa conquête.
L'on voit encore à ma tête
Un vocatif, un pronom,
Un nombre, une conjonction,

Un oiseau qui sauva Rome
Des fureurs des Gaulois;
Les plaisirs de l'hippodrome,
Une invention des François;
Les miroirs de l'ame humaine,
Où la joie & la douleur,
L'amour, l'ambition, la haine,
Sont peints ainsi que la pudeur;
Une Nymphe aimable & belle,
Qu'une déesse cruelle,
Jalouse de Jupiter,
Fit précipiter en mer;
Enfin l'être suprême,
Lecteur, qui t'a créé toi même.

Par le même.

FABLES EN QUATRAINS,

qu'on peut aisément faire apprendre aux enfants.

Un pauvre loup était à la miséricorde
D'un homme à qui quelqu'un des chasseurs demandait:
L'as-tu vu? non, dit-il; puis le montra du doigt:
Voilà comment la bouche avec le cœur s'accorde.

Embraſſant ſes petits le ſinge s'en défait
Par une tendreſſe maudite;
A force d'applaudir ſoi-même à ce qu'on fait,
On en étouſe le mérite.

Un vaiſſeau périſſait; & comme en ce naufrage
Chacun feſait des vœux au plus fort de l'orage,
Un de ceux qui nageaient, cria: ne laiſſons pas,
En priant bien le ciel, de remuer les bras.

Les muſes ſe ſont empreſſées de célébrer en diverſes langues l'heureuſe naiſſance d'un Prince dans l'illuſtre Maiſon CZARTORISKI. On a bien voulu nous faire parvenir quelques-unes de ces piéces; & nous nous feſons un plaiſir d'en parer notre Journal, & un devoir de marquer par-là, à S. A. Mgr. le P. ADAM les ſentiments du reſpectueux dévouement que nous lui devons.

AD CELSISSIMUM PRINCIPEM
ADAMUM FELICEM CONSTANTINUM
DUCEM IN KLEWAN ET ZUKOW

CZARTORYSKI

ADAMI TERRARUM PODOLIÆ GENERALIS, ET
ISABELLÆ de Comitibus à FLEMMING
FILIOLUM RECENS NATUM
GENETHLIACON
MDCCLXX.

I.

Casta faves Lucina! novâ domus inclyta fulget
Luce, novum quando pignus amoris habet.
Scilicet Augustæ deerat laus unica Genti
Hæredes plures gloriæ habere suæ,
In quos, ipsa quibus radiat, diffundere soles
Posset & æternum spargere fausta jubar.
Dat proles aliis venturo tradere sæclo
Nomina, fortunæ donaque *cæca* suæ;
Non genus hic tantum, præclara ast facta, sequentes
Restituunt ipsi commemorantque Patrum.
Horum qui seriem spectat, tabularia famæ
Se, Heroum & fastos pervoluisse putat.

II. *In-*

II.

Inclytæ domûs Genius.

Ad tua blande puer cunabula fundere flores
Si vellem, me opibus vinceret Hybla ſuis.
Si gemmas, atque igne imitantes aſtra pyropos,
Pactolus & Ganges fors meliora darent.
Sed Patris & clarûm facta inclyta congero avorum:
Non potis eſt orbis nobiliora dare.
Hæc modo cunarum ſint ornamenta tuarum,
Mox fient vitæ gloria ſumma tuæ.
Talia dum tribuo, me ſpecto; munera namque
Quæ capis, hæc olim reſtituiſſe voles.

Toż Oyczyſtym ięzykiem.

Kſiążę, gdybym chciał u twych pieluch ſypać kwiatki,
Hybla bymię ſwoiemi przemogła doſtatki.
Gdybym perły koſztowne; drożſzemi kleynoty
Obdarzył by cię Paktol, albo Ganges złoty.
Lecz maſz dzieła Oycowſkie y cnych Dziadow czyny,
Nad które koſztownieyſzey świat nie zna daniny.
Te niemowley kolebki, tym czaſem, ozdoby
Niech będą. W krótce chwalą właſney twey oſoby.
Tak' ſię iednak, z mey ręki wziętym cieſz zaſzczytem,
Zebyś go twym potomkom wypłacił z profitem.

L'Auteur anonyme de ce poême *Généthliaque* verſifie avec beaucoup de facilité : on ſent que chez lui les vers coulent de ſource. Mais cette qualité, qui ſeule ne fait pas le poéte, eſt accompagnée de l'énergie & du goût, que ne ſoupçonne pas même le ſimple verſificateur. Quand un Journaliſte s'arrête ſur quelque partie d'un ouvrage dont il rend compte, il prétend louer l'ouvrage entier par la juſtice qu'il rend à quelques-uns des morceaux qu'il en détache. C'eſt dans cette intention, qui nous eſt inſpirée par la vérité, que nous tranſcrirons ici pour la ſeconde fois quelques diſtiques de ce poême.

Non genus hic tantum, præclara aſt facta, ſequentes
Reſtituunt ipſi commemorantque Patrum.
Horum qui ſeriem ſpectat, tabularia famæ
Se, Heroum & faſtos pervoluiſſe putat.

Le poéte ſous le nom du *génie* du Prince naiſſant, n'eſt pas moins adroit, ni moins heureux : il ne veut pas joncher de fleurs le berceau de l'illuſtre enfant, ni le charger de diamants :

Sed patris & clarûm facta inclyta congero avorum :
Non potis eſt orbis nobiliora dare.

Voilà la noble guirlande que le poéte offre au jeune Prince, couronne ſi noble, comme il le dit heureuſement lui-même, que tout l'or & les pierres précieuſes que le *Pactole* & le *Tage* roulent dans leurs eaux, n'en pouraient former une qui le fût davantage. C'eſt donc des vertus de ſon auguſte pére, des illuſtres aïeux qu'eſt tiſſue la couronne du jeune prince : cette penſée eſt noble, grande, & a tout le mérite de la juſteſſe la plus exacte. Le poéte inſpiré par ſon enthouſiaſme, annonce que ces précieux ornements du berceau du prince, ſeront un jour le principal fondement de ſa gloire, par ſon attention à les imiter, & à les rendre à ſa nation.

Hæc modo cunarum ſint ornamenta tuarum,
Mox ſient vitæ gloria ſumma tuæ.

Si les poétes ſont quelquefois prophétes, on peut aſſurer que notre auteur a rencontré parfaitement juſte dans ſa prédiction. *Fortes generantur fortibus . . . . nec imbellem progignit aquila columbam.* Nous avons ſouligné l'épithéte *cæca* ; & nous nous flatons que ſi l'Auteur veut bien y réfléchir, il ſera de notre avis. Sa piéce eſt ſuivie d'une traduction polonaiſe : elle part de la

main d'un ſavant, que ſon talent pour la verſification dans ſa langue maternelle, a fait connaître déja plus d'une fois très-avantageuſement.

VERS
à
l'occaſion de l'heureuſe naiſſance de ſon Alteſſe le PRINCE ADAM CZARTORYSKI, Fils du Prince Général de Podolie, préſentés de la part de Meſſieurs Morſki, Fils de Mgr. le Caſtellan de Léopol.

Aimable enfant! dont la naiſſance
Réjouit ces bords malheureux!
Si tu pouvais de ton enfance
Percer les voiles ténébreux;

Tu verrais un peuple immenſe,
L'allégreſſe dans les yeux,
Célébrer de ta préſence
Le moment ſi précieux.

Pour nous, que la reconnaiſſance
Tient attachés à tes AIEUX,
Nous ne pourions dans le ſilence
Cacher nos tranſports & nos vœux.

PRINCE, vivez long-tems, & vivez dans la gloire,
Que vos jours ſoient filés par les doigts de la paix,
Et vos exploits gravés au temple de mémoire !
Ce ſont là de nos cœurs les SINCERES SOUHAITS.

MM. Morſki donnent dans cette piéce, une preuve de leur ſincére & juſte reconnaiſſance envers S. A. Mgr. le Prince Général, qui doit flater ce Prince ; ils donnent auſſi à leur patrie un avant-goût de ce qu'elle doit eſpérer pour l'avenir des talents rares de ces deux jeunes cavaliers. Ils ont fait l'honneur du corps des Cadets ; ils feront l'honneur de la Pologne.

Nous nous croirions indignes de tenir la plume, ſi nous l'employions ici à relever quelques légéres fautes de méchaniſme dans la verſification de ces deux jeunes auteurs. Nous ſavons qu'il ne faut pas étoufer les talents naiſſants ſous un tas de lauriers prématurés : mais nous ſavons auſſi que c'eſt un crime de les décourager par des critiques pédanteſques.

Rien n'eſt bagatelle, rien n'eſt inutile pour un eſprit réfléchi ; il ſait tirer un merveilleux parti des choſes mêmes que les eſprits ſuperficiels & inconſéquents regardent comme les plus vaines & les plus futiles. L'Auteur de la Fable que nous allons tranſcrire, avait un eſprit de la premiére trempe, puiſqu'il a ſu tirer une utile moralité de ces petits bons hommes de cartes, qui ont été ſi long-tems en poſſeſſion de plaire, ſous le nom de *Pantins*. On va me dire d'abord, que par conſéquent cette fable n'eſt pas nouvelle: j'en conviens: mais, répondrai-je, qu'importe, ſi elle eſt bonne. La vérité & l'inſtruction ſont de tous les tems ; & une idée ſpirituelle & ſage, quoique ancienne, doit être préférée à une ſottiſe nouvelle.

LE PHILOSOPHE & LE PANTIN.

FABLE.

Un Philoſophe, en voyant d'un Pantin
La voltigeante & bizarre ſtructure,
Se lamentait ſur le goût enfantin
Qu'on a pour exciter ſa comique figure,
Quand un fil allongé dilate ſes reſſorts,
Et fait à nos regards, avec mainte poſture,

En ſautillant grimacer tout ſon corps.
Quel tems, s'écria-t-il, que le ſiécle où nous ſommes !
Nous voyons en enfants ſe transformer les hommes ;
L'eſprit leur offre envain ſes utiles tréſors,
Loin d'eux ſans nul retour le tems s'envole, on l'uſe
A mouvoir d'un carton l'aſſemblage indécent,
Dont l'ébranlement nous amuſe,
Ainſi que l'on charme un enfant
Qu' avec une poupée enchante ſa nourice.
Notre *Héraclite*, après ce beau diſcours,
Voulut pourtant eſſayer l'exercice
Qui fait faire au Pantin & ſes ſauts, & ſes tours :
Mais le fil qu'il toucha, délia de ſa langue,
Sans le ſavoir, les mouvements nouveaux :
Et le *Pantin* à ſon tour en ces mots
Au philoſophe adreſſa ſa harangue.
"Les tours, les grimaces, les ſauts
"Que je fais quand un fil ébranle ma ſtature,
"Qui ſelon vous n'amuſent que les ſots,
"Des hommes néanmoins expriment la peinture.
"Pour vous, la vanité ; voilà votre vrai fil ;
"Qu'on le touche, on vous verra faire
"Souple, pliant, actif, ſubtil,
"Mille tours pour la ſatisfaire.
"Ames avides ! qu'un fil d'or

Eclate, en cent façons il ébranle votre ame;
Et pour groſſir votre tréſor,
Que ne fait point en vous l'ardeur qui vous enflâme !
La corde de ton arc, amour impérieux!
N'eſt-elle pas le fil d'où naît cette ſoupleſſe
Qui remue avec tant d'adreſſe
Les cœurs que tu ſoumets au pouvoir de tes feux ?
Caprices, paſſions, préjugés, ignorance,
Vous étes des fils auſſi forts,
Qui des plus violents tranſports
Chez les mortels excitent l'indécence.
Notre ſage à ces traits connaiſſant les humains,
Au *Pantin* impoſa ſilence ;
D'un fil chacun de nous éprouve la puiſſance;
Va, dit il, *plus que toi, nous ſommes des Pantins.*

ARTICLE SECOND.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXCELLENTISSIMÆ ILLUSTRISSIMÆ DOMINÆ COMITISSÆ URSULÆ ZAMOYSCIÆ, OMNIBUS INGENII LAUDIBUS ORNATISSIMÆ VIRGINI, COROLLAM HANCCE EPIGRAMMATUM, ANGELUS MARIA DURINI EX COMITIBUS MODOETIÆ, ARCHIEPISCOPUS ANCYRANUS, NUNTIUS APOSTOLICUS, OBSEQUII ERGO D. D. D. 1769.

Tel eſt le titre d'une brochure, ſans nom d'imprimeur ni de ville, qui contient trente-deux *épigrammes latines*, & une *ode* dans la même langue, compoſées par M. LE NONCE DURINI, à l'occaſion d'un OUVRAGE ELEGANT EN BRODERIE, exécuté par Mlle LA COMTESSE URSULE ZAMOYSKA FILLE DE M. LE COMTE ZAMOYSKI ORDINAT DE LA COURONNE ET PALATIN DE PODOLIE &c.

Dans le même recueil ſont auſſi deux épigrammes ſur un tableau repréſentant S. M. le R. de Pologne, & exécuté en laine, que l'Auteur des épigrammes trouve *trop fortement ombré.* Toutes ces épigrammes ſont traduites en polonais, par M. J. C. *Minaſowicz. Chan. Cathédral de Kiovie, Secrétaire de S. M. le R. de Pologne :* on y a joint des *ſtances* & une *ode anacréontique ;* les premiéres par M. *l'Abbé Alexandre de Sanctis, Secrétaire de Mgr. le Nonce ;* & l'autre par M. *l'Abbé Louis de Subleyras,* relatives au même ſujet.

De cette guirlande précieuſe par l'heureux choix des fleurs, & leur fraîcheur, nous ne détacherons qu' un ſeul brin, qui nous ſemble ſuffire à donner de l'ouvrage entier, l'idée la plus avantageuſe : nous choiſiſſons pour cela *l'épigramme* 29.

An tibi larga parum, ZAMOSCIA! fata videntur,
Quod præclara tibi ſit data ſorte domus?
Quod Patre ZAMOSKO, *matre inclyta* PONIATOWSKA,
Sis VENUS *ore, opibus* JUNO, MINERVA *manu?*
Quodque favis lepor hyblæis, tibi dulcior, & quod
Tantam ipſæ charites non habeant charitem?

Quod patruus tibi Rex? CIVIS, SOPHUS, ILLE, FUTURUS,
DURA MINUS, PATRIÆ, DENT MODO FATA PATER.
Quod te tota colat patrii gens incola regni,
Quod fluat in laudes caſtalis unda tuas?
Ni quoque te Phœbo, Phebique ſororibus addas?
O tot inexpletum laudibus ingenium!

Czyliż wyroki ſzczodre ieſzcze dały mało,
Że ci w przeſwiętnym Domu rodzić ſię doſtało?
Ze z Oyca Zamoyſkiego z Poniatowſkiey matki,
Kunſzt maſz w ręku z Minerwy, z Junony doſtatki.
Ze twoy wdzięk ieſt nad Hyble ſłodſzy miodorodne,
Jakiego y Gracye nie maią łagodne?
Ze twym wujem Krol mądry? y niech tylko lżeyſzy
Los pozwoli, Oyczyzny Oycie naypewnieyſzy.
Ze Twa cnota, Twe Jmie, ze czcią w kraiu ſłynie.
Ze Kaſtalſki na Twoie zdroy pochwały płynie
Jeſzcze Muzom, Febowi, odbieraſz zaſzczyty?
O tylu pochwałami Rozumie nie ſyty!

Rien de plus adroit que le tour que prend ici M. le Nonce, pour tracer d'un seul coup de pinceau les portraits des illustres Maisons PONIATOWSKA & ZAMOYSKA ; rien de plus délicat que la maniére dont est formé ce groupe intéressant. Ce n'est pas seulement à la jeune divinité que l'Auteur offre son encens, les illustres Auteurs de ses jours, son auguste oncle ROI, CITOYEN, PHILOSOPHE, sont aussi l'objet mérité du culte sincére & réfléchi de S. E. Quand l'encens fume sur de tels autels, l'usage ne peut en être qu' honorable ; & il est permis d'imiter le vainqueur de l'Asie, qui le répandait à pleines mains.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire les deux épigrammes sur le portrait du Roi, dont nous avons parlé plus haut.

1.

Tentantem os regis textrici ducere lana,
Artificem vidit Phœbus, & indoluit.
Immortale decus, mortalis reddere posset
Ne manus, offusis sic vetuit tenebris.

2.

Tam bene quæ regis potis est effingere vestes,
Tam male cur regis reddidit ora manus ?
Artificis facile est opus excusare sinistrum,
Ars etenim, os regis reddere nulla potest.

Chącego twarz Krolewską, włoczką Rzemieślnika
Wyrazić, widział Febus, y żal go przenika.
Więc zaszczyt nieśmiertelny, by ręką zrobionym
Smiertelną nie był, cieniem zabronił, śpuszczonym.

* *
*

Ta ktorey stroy tak dobrze krolewski się darzy,
Czem ręka wyraziła zle kształt Krola twarzy?
Wymowić to mniey kształtne dzieło łacno zgoła:
Bo kunszt żaden twarz Krola potrafić nie zdoła.

. . .

Les connaisseurs en poésie polonaise trouveront que le traducteur à su se rendre propres les graces de son original.

On sera aussi satisfait des deux piéces italiennes qui terminent ce recueil. Nous n'ajouterons qu' un mot: la réputation littéraire de Mgr. le Nonce est si bien établie, que nous sommes dispensés de faire connaître mieux ce Prélat, que ses éminentes qualités rendent bien digne de la confiance dont l'honore le vicaire de J. C. mais oserons-nous inviter S. E. à occuper ses crayons à tracer *ex professo*, le portrait du cœur & de l'esprit de Mlle la Comtesse ZAMOYSKA. Que de fleurs décorent un

champ si vaste & si fertile ! Nous donnerons dans un moment une piéce italienne dont l'Auteur a essayé en petit, ce que nous osons demander ici en grand : mais nous allons auparavant rapporter un distique latin sur la guirlande de M. le Nonce, & la traduction qu'en a fait un jeune Cavalier Polonais ; puis nous y ajouterons une piéce de vers français de la main du même poéte, & nous terminerons par là notre extrait.

Quos, filiis, veros reddit ZAMOYSKIA flores,
Dulciloquo pingis, Dotte Durini, sono.
M. l'Abbé F . . .

Traduction.

ZAMOYSKA, par ses fils, aux fleurs donne la vie,
DURINI nous les peint par sa douce harmonie.
Mich. Borch.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

VERS
du même
à
Mlle la Comtesse Ursule Zamoyska
sur
le même sujet.

ZAMOYSKA, quand je vois que de ta main légére
Tu rends d'un ton si vrai cette fleur printaniére,
Que l'aurore voit naître & lucifer mourir;
Trompé par sa beauté, je voudrais la cueillir.

Mais quand de tes beaux vers la touchante harmonie,
Durini, nous décrit ce bel art de Phrygie,
Que Minerve autrefois ſeule a ſu poſſéder ;
Les Muſes, dis-je, ſavent auſſi broder.

Le jeune Auteur a fait ici *un coup de maître*, d'un ſeul trait il peint deux effets également admirables. La penſée du dernier vers ſur-tout eſt fort ingénieuſe, & très-heureuſement rendue, elle vaut ſeule un long poême.

Nous placerons ici la piéce italienne dont nous avons parlé ; elle eſt d'un fort habile homme que ſa modeſtie nous défend de nommer, & nous ne diſſimulerons pas qu'il nous en coute pour le ſatisfaire ſur ce point. Mais en retour d'une complaiſance pénible pour notre cœur, nous le prions de nous communiquer deux Tragédies qu'il a compoſées en italien, dans le goût de celles de *l'abbé Metaſtaſio*, c. a. d. des *tragédies lyriques*. Un ami commun nous en a fait voir quelques morceaux détachés, qui nous donnent une grande idée du tout. On nous a parlé auſſi d'une diſſertation du même ſur le *théâtre tragique*, que l'on nous aſſure

contenir d'excellentes réflexions. Si, comme nous oſons le croire, on ne nous en a point impoſé, la retenue de M. F . . . . . eſt un vol pour le *Public Littérateur ;* & nous l'exhortons à la reſtitution. Nous lui offrons la voie de notre Journal, que nous le prions de ne pas dédaigner.

ALLA SIGNORA CONTESSINA ZAMOYSKA.

LA VERA FELICITA.

Bella Virtu ! tu ſola
Rendi contento un Cuor.

1.

Nó, non è ver che *Aſtrea*
Sdegnata à noſtri danni,
Spiegando al Cielo i vanni
Seco ti traſſe ancor.
Bella Virtu ! &c.

2.

Sente ciaſcuno in ſeno
S tuoi veſtigi impreſſi
Gl'empi, ſi gl'empli iſteſſi
Per lor tormento ognor.
Bella Virtu ! &c.

3.

Il peso tuo leggiero
Non già penoso e grave,
E'l giogo tuo soave
Jo ritrovai finor,
Bella Virtù! &c.

4.

Felice à cui tu porgi
Colle tue mani intatte
Da casto petto il latte
Pegno del tuo favor:
Bella Virtù! &c.

5.

E piu d'ogn' altra ancora
E un Alma, al Ciel gradita,
Se in chi le die la Vita
Ritrova il tuo splendor
Bella Virtù! &c.

6.

D'una tal guida ognora
L'orme a seguire intesa
Pura perviene e illesa
Di Gioventù nel fior.
Bella Virtù! &c.

7.

Allor che nelle vene
Placido più non langue,
Ma ſi riſente il Sangue
D'inſolito calor.
Bella Vertù! &c.

8.

La tempeſtoſa piena
De' violenti affetti
Tra gli orgini riſtretti
Ritrova i ſuoi furor.
Bella Virtù! &c.

9.

Paſſa coſi la Vita
Di gioja in gioja verace,
Ne toglier può la pace
Di perderti il timor.
Bella Virtù! &c.

10.

Che ſciolti alfine i lacci
Della terrena Salma,
Paſſa a goder poi l'Alma
De' Dei l'eterno Amor.
Bella Virtù! tu ſola
Rendi contento un Cuor.

SUITE
de
l'extrait du Journal de M. *Klotz*, intitulé : ACTA LITTERARIA. Chapitre VI. de la 3e partie du Ve Vol.

Hiſtoriſche Zweifel, und Beobachtungen, Erſte Sammlung von Briefen. Halæ apud J. J. Curtium 1768. c. a. d. *DOUTES HISTORIQUES &c. par M. Schirachius Profeſſeur de Belles-lettres en l'Académie d'Altenbourg &c.*

Voici celui des extraits de M. K. dont nous avons promis dans notre précédent Journal de rendre un compte plus détaillé, que nous n'avons cru devoir le faire à l'égard des autres articles dont nous avons parlé : c'eſt ici un recueil de lettres, au nombre de 15. dans chacune desquelles M. S. traite une matiére différente. On ſent aiſément que l'intérêt de cet ouvrage eſt inégal ; & on n'exige pas de nous ſans doute que nous nous arrêtions ſur chacun des morceaux en particulier. Dans la néceſſité de faire un choix, nous ne dirons rien de quelques lettres de ce recueil, où l'Auteur ſe propoſe de juſtifier des *paſſages, ou des Auteurs entiers qu'il a pris la peine de rectifier ſur d'anciens manuſcrits.*

M. S. penſe qu'il y a bien de l'incertitude dans l'Hiſtoire ancienne, (lettre I.). Ce doute n'eſt pas nouveau : il y a long-tems que *M. le Gendre de S. Aubin* a démontré le problême dans ſon ouvrage qui porte pour titre : *Traité de l'opinion.* On trouve au Tom. 5. un chapitre intéreſſant, dans lequel l'Auteur traite amplement & profondément *de l'incertitude de l'Hiſtoire.* Revenons à M. S. il montre beaucoup de répugnance à ajouter ſur-tout foi à *l'ancienne Hiſtoire Romaine.* " Les Héros de l'ancienne Rome, " dit-il, ſurpaſſent de beaucoup ceux de tous " les autres Peuples & de tous les tems : " leur ſtature eſt au-deſſus de l'homme ; on " n'a jamais rien fait de comparable à leurs " grandes actions. Comment cela eſt-il " arrivé ? *par une ſuite de l'amour de la* " *liberté.* L'amour de la liberté a régné " dans la Gréce, ſans produire cependant " rien d'égal à ce que nous liſons des Ro- " mains. *La conduite y a beaucoup con-* " *tribué :* mais pourquoi cette cauſe n'a- " t-elle pas toujours produit les mêmes ef- " fets ? Pourquoi a-t-elle enfanté, dans cer- " tains tems ſeulement, ces objets de notre " admiration ? La Gréce compte des hom- " mes courageux, des hommes que leurs " actions, leur grande ame a élevés au- " deſſus du commun : mais toujours on voit

" l'homme dans le Héros. Les grands " hommes chez les Grecs ſont ſemblables " à leurs ancêtres peints par Homére. Il " en eſt tout autrement chez les Romains. " Quelle cauſe aſſignerons-nous donc de " cette différence ? l'Hiſtoire des premiers " habitans de l'Italie, après la ruine de " Troie, eſt pleine de fables incroyables & de " faits étonnants. Tel eſt le ſort de toutes " les nations : dès que nous ſommes par- " venus au tems des Rois (de Rome) la " vérité ſe montre, & on ne lit plus rien " d'incroyable ; mais la vérité de l'Hiſtoire " Romaine fuit avec *Tarquin*. Ce change- " ment fut la ſuite de la nouvelle forme du " gouvernement : il s'agiſſait de contenir " le peuple ; & pour cela, on ne trouva point " d'expédient meilleur que la ſuperſtition " & l'opinion de la protection & de la fa- " veur ſinguliéres des Dieux. De-plus les " Patriciens devaient inſpirer aux peuples " l'admiration & le reſpect pour leur Corps. " Comment pouvaient-ils y réuſſir mieux, " qu'en perſuadant au peuple que des mar- " ques évidentes aſſuraient la Nobleſſe de la " faveur de *Mars* & de *Jupiter* &c. ".

M. S. convient modeſtement qu'il ne ſait quelle confiance méritent pluſieurs traits de l'Hiſtoire Romaine (lett. 2.). Tels ſont

l'action de *Mucius Scœvola ;* celle de *Clélie* dont *Dénys d'Halicarnasse* nous donne une petite idée, & que *Tite-Live* exalte fort haut. L'audace *d'Horatius Coclès*, à la considérer en elle-même, est fort au-dessous de ce qu'en dit Tite-Live, qu'on soupçonne de l'avoir imaginée. Les *Annales* sont suspectes à juste titre, (lett. 3.); elles furent la source de toutes les fables sur les prétendus secours des Dieux. Cependant tout ce qu'elles rapportent n'est pas incroyable : le courage enflamé par la superstition, a souvent triomphé contre l'attente. Les prêtres ont commandé à presque tous les anciens Peuples; & on leur doit l'honneur de plusieurs victoires.

Il n'y a selon M. S. aucune meilleure maniére d'examiner l'Histoire Romaine, que de s'assurer de la confiance qui peut être due à chacun des Auteurs qui nous l'ont transmise. Il fait un essais de cet examen sur *Dion Cassius* (lett. 4. X.); & il ne le range pas dans la classe des principaux Auteurs de l'Histoire ancienne, & ne le respecte pas autant que bien des gens le font. Dion avoue lui-même que l'ardeur de se faire un nom l'a porté à écrire, premiére source des défauts qu'on peut lui reprocher. D'ailleurs c'était un courtisan flateur, qui cherchait à plaire au Sénat de son tems, suivant le goût duquel il

a rapporté bien des choſes paſſées : il avait peu de jugement, beaucoup de ſuperſtition. Habile dans quelques parties des lettres, il fut malheureux imitateur des Auteurs qui l'avaient précédé ; & cette imitation ſervile l'emporta au point de ſemer dans ſon ouvrage hors de propos des harangues inutiles & puériles. C'eſt ainſi que penſe de Dion notre Auteur ; & il appuie ſon ſentiment de divers exemples qui mettent dans un grand jour la crédulité & la ſuperſtition de l'Hiſtorien Romain. Il ne raconte point les prodiges, ſur l'opinion commune ; mais il cherche à les confirmer par ſon propre témoignage. Il ne ſait ce qu'il doit raconter, ce qui mérite l'honneur d'être tranſmis à la poſtérité, & ne fait aucun choix de ſes matiéres &c.

On voit que M. S. en veut beaucoup à Dion ; ce n'eſt pas que nous prétendions juſtifier cet Auteur de toutes les imputations du ſavant Allemand : nous ſavons que les perſonnes inſtruites & réfléchies penſent à l'uniſſon, que Dion Caſſius n'eſt guére croyable par les choſes extraordinaires qu'il rapporte. Nous aurions cependant ſouhaité qu'on ne l'eût pas tant maltraité.

Dans ſa XII lettre M. S. examine la queſtion importante de la cauſe de la décadence

de l'Empire Romain. Il convient que la translation du siége de cet Empire de Rome à Constantinople y a pu contribuer. Il pense de même de la division qui en fut faite ; mais il donne pour premiéres causes de ces désastres la facilité que des gens consacrés par état à Dieu & au culte de ses autels, trouvérent à entrer dans le cabinet des princes, à s'ingérer dans les affaires de l'Etat ; la faiblesse des Empereurs, qui leur attira le mépris des païens ; les factions, les disputes théologiques entre les Chrétiens : voilà selon M. S. la vraie, ou plutôt les vraies causes du bouleversement & de la ruine de ce vaste Empire. Nous n'avons garde de toucher ici une question si délicate ; & nous sommes loin d'adopter les idées du savant Allemand dans toute l'étendue qu'il leur donne.

La XIII. lettre est intéressante par son objet : M. S. y prend à tâche de venger la Nation Juïve des traits envénimés de haine que M. de V. a lancés contre elle, dans un ouvrage qu'on lui attribue, sous le titre de *Philosophie de l'Histoire*. L'Auteur Français fait peu de cas de l'Historien Juif, (Flav. Joseph) qu'il accuse de partialité : mais M. S. en convenant de ce défaut, croit qu'on doit en penser plus avantageusement.

Dans la lettre XV. M. S. demande *pourquoi les anciens n'ont point composé d'Histoire*

universelle. Il répond que, pour les raisons qu'il en donne, ils ne l'ont pas pu, & que d'ailleurs dans leur tems ce projet ne leur parut ni utile, ni nécessaire, ni honorable. Il faut lire cette lettre en entier, pour sentir mieux la solidité des raisonements de M. S. à ce sujet.

A la fin de son ouvrage, M. S. donne un avis fort-sensé à tous ceux qui blâment à tout moment le génie & les mœurs des Goths. Il prouve assez bien que les autres Peuples de leur tems ne valaient guére mieux, quoiqu'ils se crussent seuls capables de penser juste de tout.

Si l'on nous demande à présent quel jugement nous portons des lettres de M. S. nous dirons que l'importance de leur objet, le style de l'Auteur, la profonde érudition qui y est répandue, en font un ouvrage estimable; & nous invitons les savants à enrichir la République des lettres par la traduction d'un écrit qu'on ne peut trop faire connaître.

En effet, les doutes que M. S. forme sur l'Histoire Romaine, sont d'autant mieux fondés, que l'on peut soupçonner du-moins la fidélité de cette Histoire, sur bien d'autres traits que ceux que le savant Allemand a rapportés. Qui croirait que le combat si

vanté des *Horaces* contre les *Curiaces*, & qui a fourni à Corneille l'ainé le ſujet d'une ſi belle tragédie, n'eſt peut être qu'un réchaufé de l'Hiſtoire Gréque ? Plutarque ſera notre garant.

" THEGEE & PHAREE villes d'Arcadie " dans le Péloponéſe, preſqu'île de la " Gréce, après s'être fait la guerre fort " long-tems & avoir perdu bien des ſoldats, " étant de nouveau ſur le point de combattre, " réſolurent pour épargner le ſang, de " choiſir trois fréres de chaque côté, qui vi- " deraient la querelle. Ceux de Thégée " prirent les trois fils de Reximaque; & " leurs énemis leur oppoſérent les trois fils " de Démonſtrate. Ce combat où régnait " le courage & l'émulation ſe fit en préſence " des deux armées ; deux des fils de *Rexi-* " *maque* ayant été tués, CRITOLAUS qui " était le troiſiéme, prit la fuite ; comme " les autres en le pourſuivant vinrent à " s'écarter, il ſe retourna, fit face, les attaqua " ſeul-à-ſeul, & s'en défit l'un après l'autre. " Il tua ſa ſœur qui vint pleurer, au milieu " de ſon triomphe & parmi les acclamations " de la ville, la mort de ſon amant, l'un " des trois que Critolaüs avait vaincus, & " à qui elle avait été promiſe. Comme on " feſait le procès au vainqueur, à cauſe de

" ce meurtre, ſa mére obtint ſa grace par " ſes larmes, ſes raiſons & ſes priéres ".

Nous laiſſons aux Lecteurs le ſoin & la liberté de faire ici les réflexions qui naiſſent naturellement d'une conformité auſſi parfaite, que celle que préſentent les Hiſtoires Gréque & Romaine ſur ce point. Nous aurons bientôt occaſion de nous expliquer plus ouvertement ſur le peu de confiance que mérite l'Hiſtoire Romaine, non pas ſeulement *ſous les Conſuls*, comme le remarque M. S. mais encore *ſous les Rois*, & pour tout dire enfin, *dans ſon entier*. Avant de finir cet article, nous recommandons aux jeunes gens de lire avec attention la harangue que *Corneille* met dans la bouche du *vieil Horace* plaidant pour ſon fils: ils y trouveront un chef-d'œuvre d'éloquence.

Satyra przeciw Bożnikom czyli Bezbożnym Deiſtom. *Z francuſkiego wierzem polſkim nie Rythmowym przez ſ. E. M. K. K. ſ. K. M. S. z innemi przydatkami. Przełożona 1766. w Drukarni Mitzleronſkiey.* c. a. d. *Satyre contre les Déiſtes, traduite du français en polonais.*

On y a ajouté des traductions de pluſieurs piéces françaiſes relatives à l'objet ſur lequel roule la ſatyre.

Ce petit recueil eſt dédié à S. E. Mgr. le Comte Joſeph André Zaluſki, Evêque de Kiovie & de Czernikowie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle-blanc &c. Le choix du Mécéne fait honneur au diſcernement de l'auteur de ce recueil : les lumiéres vaſtes & profondes de S. E. Mgr. l'Evêque de Kiowie, ſon amour pour les lettres, l'aménité de ſon caractére, ont établi depuis long-tems la réputation de ce Prélat. Au - reſte le mérite littéraire eſt héréditaire dans la famille de Zaluſki : la Pologne conſerve avec un ſoin tendre & reconnaiſſant, le ſouvenir des perſonnes de cette famille, qui ont illuſtré par leurs écrits les faſtes de la République ; & la Bibliothéque immenſe & précieuſe dont la généroſité de l'Evêque de Kiowie offre libéralement les ſecours au Public, prouve le goût de la bienfaiſance innée dans ſes aïeux, & dont notre Prélat a hérité comme de leur nom.

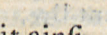
Quant à l'auteur dont nous annonçons l'ouvrage, on ne peut lui refuſer les juſtes éloges que lui aſſure l'emploi glorieux qu'il fait de ſes talents, en les conſacrant à l'honneur & à la défenſe de la Religion, dans un tems où il ſemble que ceux qui ont reçu du Créateur une plus ample portion de lumiéres, ne veulent s'en ſervir que pour calomnier leur ſouverain bienfaiteur.

Le mérite de notre auteur ne se borne pas à la pureté des intentions ; on ne peut que louer sa poésie, noble sans faste, & de cette belle simplicité que demandait la cause dont il a embrassé la défense. Nous avons été frapé de quelques fautes typographiques qui défigurent en plus d'un endroit la poésie française insérée au-devant de chacune des piéces en langue polonaise. p. e. dans le sonnet de *Desbarreaux :* on lit ce vers,

Et ta clémence même demande *que je périsse.*

L'auteur l'avait fait ainsi,

Et ta clémence même *attend* que je périsse.



Le Magasin des pauvres, artisans & gens de la campagne. par Me. le Prince de Beaumont. 2 *Vol. & se trouve chez M. Grœll à Varsovie dans Marie-ville* &c.

Me. de B. après avoir fait des efforts très-louables, pour concourir à l'instruction des jeunes personnes du sexe, dans les conditions élevées, n'a pas dédaigné de descendre aux états les plus bas. Toutes les personnes que leur peu de fortune, & même une misére décidée privent des instructions né-

ceſſaires autant que ſalutaires, dans la voie de leur ſalut, en trouveront ici de très-ſolides & tout-à-la-fois à la portée des gens les plus ſimples. Si on n'a pas fait encore à cet ouvrage l'honneur mérité de le traduire en polonais, nous invitons quelque zélé paſteur des ames, à vouloir ſe charger de ce ſoin: mais malgré les meilleures intentions, il ſera toujours difficile d'en tirer beaucoup de fruit, attendu que, ſur-tout en ce pays, les perſonnes pour qui ce magaſin eſt fait, ſavent rarement lire. Nous oſons ſuggérer une idée: c'eſt que dans chaque paroiſſe, on prenne la peine de mettre ces bons avis en action: nous voulons dire que l'on faſſe choix de ceux & celles qui ſavent lire, & qu'en préſence des autres habitans, on leur faſſe lire à eux-mêmes la partie de chacun des interlocuteurs, à-peu-près comme on fait lire une piéce de théâtre. Il ſerait bon que le paſteur fût préſent, pour ajouter de ſon propre fond des réflexions capables de donner un plus grand éclairciſſement aux matiéres. Ce ſerait l'affaire d'une heure par chaque dimanche; & ce tems, pour tout le monde, ſerait du-moins auſſi bien employé de cette maniére, qu'on le ferait en s'enivrant de biére, ou d'eau-de-vie.

GASPARI SCHUTZII RERUM PRUSSICARUM HISTORIA, EX CODICE MANUSCRIPTO AUCTORIS EDITA. Gedani, typis & impensis Joannis Schreiberi, Senatus & Athenæi typographi, 1769. c. a. d. *HISTOIRE DE PRUSSE PAR GASPAR SCHUTZ, IMPRIMEE SUR LE MANUSCRIT DE L'AUTEUR. à Dantzik chez & aux dépens de Thomas Jean Schreiber, imprimeur du Sénat & de l'Académie de la même ville 1769. & se trouve chez M. Grœll à Varsovie dans Marie-ville.*

Nous annonçons aujourd'hui la découverte d'un véritable trésor littéraire. L'Histoire de M. S. après avoir été pendant 170 ans renfermée dans la chambre de l'Hôtel de ville de Dantzik, voit enfin le jour. Ce n'est ici qu'une traduction, à la vérité; mais traduction faite par l'auteur même, de son propre ouvrage écrit d'abord en allemand. C'est ce qu'on lit dans la préface que l'éditeur anonyme a mise en tête de cet ouvrage, & dans laquelle il nous apprend que l'auteur ayant considéré que son livre était perdu pour tous ceux des savants qui n'étaient pas instruits dans l'idiome allemand, il se détermina à le traduire en latin.

L'utilité de *l'Histoire de la Prusse*, sera reconnue de toutes les nations qui aiment

à s'inſtruire : mais ce ſecours eſt de premiére néceſſité pour la Nation Polonaiſe, qui par rapport à la Pruſſe, ne peut pas être regardée comme étrangére ; & qui ne ſeſant au-contraire qu'un même corps avec cette Province, paraît ſeulement devoir en être diſtinguée, parce qu'elle parle une langue différente.

L'éditeur aſſure avec confiance que les perſonnes inſtruites, & à qui les langues latine & allemande ſeront également familiéres, préféreront après la comparaiſon, la verſion latine que nous annonçons. C'eſt un préjugé qui nous paraît aſſez favorable, pour nous diſpenſer d'ajouter rien de plus. L'ouvrage en langue allemande eſt d'ailleurs ſi connu, que tout ce que nous pourions dire, n'apprendrait rien de nouveau à perſonne.

SPOSOB ROBIENIA WĘGLOW : czyli ſztuka Węglarſka w Języku Francuſkim przez Pana Duhamel du Monceau. Napiſana tłumaczenia Niemieckiego notami pomnożona, a teraz dla przyſłużenia ſię Narodowi ſtaraniem y koſztem J. W. Jmc. Pana Jacka Małachowſkiego Referendarza wielkiego koronnego Piotrkowſkiego y Grodeckiego

kiego Starosty Orderu Orła białego, y S. Stanisława w Polszcze, a S. Jędrzeia w Moskwie Kawalera, na oyczysty ięzyk przełożona y do druku podana.

W Warszawie 1769 znayduie się u Michała Grölla J. K. Mci. Komissarza y Bibliopole, c. a. d. L'ART DE FAIRE LE CHARBON &c.

Parmi les ouvrages utiles que l'Académie des sciences de Paris a donnés au public, LA DESCRIPTION DES ARTS & METIERS, dont l'ouvrage que nous annonçons fait partie, n'est pas un des moins remarquables. Il n'est pas de notre tâche de faire ici l'éloge de M. DUHAMEL DU MONCEAU, auteur de ce cahier: mais nous croyons devoir dire que l'Auteur de cette traduction a rendu un vrai service à sa nation. Les Seigneurs Polonais qui possèdent de vastes forêts dans leurs domaines éloignés des rivières navigables & des grandes villes, & qui par-là même ont peu de facilité pour débiter leurs bois en nature, trouveront dans les principes de l'Académicien Français, des moyens faciles & surs de tirer de cette partie de leurs possessions un profit considérable & certain. La manipulation qu'on enseigne ici, fera produire du charbon mieux

conditioné, en plus grande quantité, & à moindres frais, qu'on ne l'a fait par le passé. Par cette triple considération, nous recommandons l'ouvrage que nous annonçons, à tous ceux qui se piquent d'entendre l'économie, ainsi qu'aux personnes qui n'y sont pas encore fort versées. A la fin du cahier est une planche qui met sous les ieux, d'une maniére très-claire, & très-facile à saisir, les différents procédés à observer dans la confection des fourneaux à charbons. Cet ouvrage se publie en polonais, sous la protection & aux dépens de Son Excellence Monseigneur le Comte MALACHOWSKI, grand Référendaire de la Couronne. On n'aurait pu souhaiter pour les arts un protecteur plus zélé & plus éclairé : ce n'est pas le seul service dont la Pologne soit redevable à ce Seigneur, qui se fait un plaisir sensible d'être le bienfaiteur de sa patrie.

MERCURE DE FRANCE, *pour les mois de Septembre, Octobre & Novembre 1769. & se trouvent chez M. Grœll.*

Ce Journal est si connu, que nous nous croyons dispensés d'en faire ni l'éloge ni la critique. Nous nous contenterons de remarquer que parmi les piéces des volumes que nous annonçons, & dont un grand nombre est marqué au coin de l'utile, ou de

l'agréable, on n'en voit cependant aucune qui dédomage de ces CONTES inimitables qui ſont ſortis de la main de M. Marmontel. Nous avons détaché quelques articles qui ſe trouvent employés dans notre Journal de Janvier, tant par raiſon de l'agrément ou de l'intérêt des morceaux mêmes, que dans le deſſein de faire connaître mieux en ce pays, une production périodique que nous avons priſe pour modéle. Le libraire qui fait généreuſement les frais du préſent Journal, reçoit réguliérement le Mercure de France, qui forme 18 Volumes par année; & il l'offre par abonnement ou de toute autre maniére, aux amateurs de la Littérature Françaiſe, à des conditions trés-raiſonables.

ABREGE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE OTTOMANE, *par M. de la Croix. à Paris, & ſe trouve à Varſovie chez M. Grœll.*

L'ouvrage admirable de M. le Préſident HENAULT a été imité par pluſieurs auteurs; mais tous n'ont pas eu le même ſuccès; parce que ſans doute ils n'avaient pas les mêmes talents. *Monſieur de la Croix* mérite qu'on tire ſon nom de la foule: le tableau qu'il préſente de la *Maiſon Ottomane*, eſt intéreſſant par le fond, par la maniére

judicieuſe dont l'auteur l'a exécuté, & plus encore par les circonſtances actuelles. Nous nous flatons que nos lecteurs en trouveront l'ordonnance réguliére, les ſituations heureuſement rendues, le coloris gracieux, vif, ou animé, ſuivant que les diverſes nuances à marquer l'ont exigé. Les perſonnes qui aiment à s'inſtruire, pouront par la lecture de cet ouvrage, ſe former une ſorte de ſyſtême généalogique d'une Maiſon très-illuſtre, & de ſes plus fameuſes peuplades. Celui qui ne veut que s'amuſer ſeulement, trouvera dans l'Hiſtoire des Empereurs Turcs, des traits curieux & frapants de ſageſſe, de courage, de généroſité, d'humanité: mais la plus belle médaille a ſon revers; les diamants ont leurs défauts; on y lira auſſi des traits de férocité, d'orgueil & de barbarie. Tel eſt l'homme; il allie les contraires; à certains égards, il ſurpaſſe par ſes vices les animaux les plus cruels, & les plus vils; à d'autres égards, il eſt au-deſſus même de ſa nature excellente dans ſon principe.

L'Hiſtoire d'un Peuple naturellement féroce & belliqueux, n'offre néceſſairement, ainſi que le remarque M. D. L. C. que des guerres, des ravages, des incendies, des dévaſtations. On ne lit guére dans l'Hiſtoire d'un tel Peuple, que des priſes de villes ſaccagées & ruinées, des batailles

gagnées, ou perdues. Telles furent toutes les nations destructrices, sous le nom faussement imposant de CONQUERANTS. Dans la crainte d'inspirer à nos lecteurs l'horreur & l'ennui qui résultent de ces faits, toujours à-peu près les mêmes, nous leur allons présenter une esquisse des mœurs & des usages de ces Peuples.

Outre que nous sommes bien-aises de faire connaître par-là, la maniére d'écrire de l'Auteur, nous avons lieu de penser que notre extrait aura quelque chose de plus agréable & de plus piquant, que si nous présentions les terribles effets de cet art si noble, dont tout l'honneur consiste à ravager les Provinces, nager dans le sang & ne faire d'un vaste & florissant pays, qu'un seul bûcher. Il n'est pas besoin d'avertir que nous ne fesons que transcrire les phrases de l'Auteur.

" La religion Mahométane consiste dans " cinq articles principaux: la foi, la priére, " le jeûne, l'aumone & le pélérinage. Les " Mahométans croient en un seul Dieu; leur " profession de foi s'exprime en cette sorte : " *il n'y a point d'autre Dieu, que Dieu : Ma-* " *homet est son Prophéte.* Ils disent que J. " C. est un grand Prophéte ; mais que Ma- " homet est plus grand que lui, comme " Jésus Christ était plus grand que Moïse.

« De même ils ont un grand reſpect pour « l'ancien Teſtament & pour l'Evangile : « mais ils prétendent que l'autorité de « ces livres ſacrés a ceſſé du moment que « Mahomet reçut de Dieu l'Alcoran.

« Tout Muſulman doit vaquer à la priére « cinq fois en 24 heures : au lever de « l'aurore, à midi, ſur les quatre heures du « ſoir, au coucher du ſoleil, & pendant la « nuit. Ils ſont fort ſcrupuleux à remplir « ces devoirs. Des crieurs publics montent « aux heures marquées, dans de petites « galeries qui ſont autour des Moſquées, « pour avertir le peuple de prier. Le « vendredi chacun va faire ſa priére dans « les Moſquées ; & depuis Amurath, le « grand Seigneur ne manque guére de s'y « rendre comme les autres. On ſait que le « *vendredi* eſt à-peu-près ce qu'était le « *ſamedi* chez les Juifs, & ce qu'eſt le di- « manche chez les Chrétiens : mais il n'eſt « pas aiſé de donner raiſon du choix que « Mahomet fit de ce jour : peut-être fut-ce « ſimplement par ſingularité. Quelques- « uns diſent que ce fut en mémoire du « jour où il entra victorieux dans Médine, « d'autres prétendent qu'il voulut honorer « le jour auquel Dieu finit la création du « monde. Quoi qu'il en ſoit, le vendredi, « chez tous les Mahométans, eſt en grande

" vénération : ils croient qu'à pareil jour " doit se faire le dernier jugement, après la " résurrection générale. Ils ne laissent pas " cependant de travailler & d'ouvrir leurs " boutiques le vendredi, comme les autres " jours de fête. Toute la dévotion consiste " à faire sa priére un peu plus longue : " mais le plus grand nombre va la faire " dans les Mosquées ".

La maniére dont les anciens Turcs s'y prenaient pour proclamer leurs Kans, nous a paru mériter l'honneur d'être rapportée : elle servira à prouver que chez ces Peuples, comme chez bien d'autres, la simplicité des mœurs & des institutions a bien dégénéré. " Lorsqu'ils (les anciens Turcs) voulaient " proclamer un Kan, ils élevaient sur un " feutre, celui qu'ils avaient choisi : puis " le promenaient neuf fois en rond, aux " acclamations de toute la nation. Ils le " fesaient ensuite monter à cheval ; lui " mettaient autour du cou certaines piéces " de soie dont on tenait les extrémités ; & " que l'on serrait au-point de faire perdre " la respiration & la connaissance à l'élu. " Alors on dévelopait cette étoffe ; & les " premiéres paroles que prononçait le pa- " tient en revenant à lui, ne manquaient " pas d'être interprétées superstitieusement :

« on en conjecturait la durée, le bonheur, « ou le malheur de son régne «.

On ne remarquera pas moins de changement dans la partie des mœurs de ces Peuples. Les anciens Turcs « imitaient « en tout les HUNS leurs ancêtres ; & « quoique le tems apportât toujours quelque changement dans leur façon de vivre, « on ne laissait pas de reconnaître leur véritable origine . . . . Chez ces Peuples « les rebelles & les assassins étaient punis « de mort : ils traitaient avec la derniére « rigueur les adultéres : on les privait par « le milieu du corps, après les avoir privés « de la partie qui les avait rendu coupables. « Un œil crevé dans une dispute, un bras, « une jambe cassée, étaient rachetés par la « femme ou la fille de l'un des adversaires. « On condamnait les vôleurs à rendre dix « fois autant qu'ils avaient pris. Les funérailles des morts étaient des devoirs « religieux, celui qu'ils observaient le plus « scrupuleusement. Lorsque quelqu'un « était mort, on plaçait le corps sous une « tente, sur une espéce de lit de parade : « toute la famille du mort, rassemblée au « tour de la tente, sacrifiait des moutons « & des chevaux. Les plus proches parents « se coupaient 7 fois le visage, pour mêler « leur sang à leurs larmes. Cette cérémonie

" était suivie de fêtes & de festins, où l'on " ne manquait guére de s'enivrer à l'hon- " neur du mort (*). Si la femme du défunt " n'avait point eu d'enfants de son époux, " on l'obligeait de s'enterrer toute vive " avec lui.

" Le jeûne des Mahométans est bien plus " rigoureux que celui des Chrétiens: il " consiste à ne prendre aucune nouriture " depuis de soleil levé, jusqu'au coucher. " Leur carême, qu'ils appélent *ramadan*, " n'est pas à comparer avec le nôtre. Per- " sonne chez eux n'en est exempt, pas même " pour cause de maladie. Pendant tout ce " mois, on ne doit manger que deux fois " en 24 h. le matin avant le lever de " l'aurore, & le soir au lever des étoiles. " Les mosquées, toujours ouvertes, sont " alors remplies de dévots Musulmans, qui " s'occupent à prier, à lire, à faire des au- " mones. Les artisans n'interrompent pas " pour cela leurs ouvrages. Mais ils sont " plus exacts à faire leurs priéres, & géné- " ralement plus sérieux & plus rangés.

(*) Combien de nations peuvent ici dire, comme le docteur dans la comédie *d'Arlequin Empereur dans la lune*, c'est tout de même chez nous.

" Les maris doivent s'abstenir de tout com-
" merce avec leurs femmes ; celles mêmes
" qui sont publiques cessent de l'être pen-
" dant tout ce tems. Mais par une inter-
" prétation trop littérale de la loi, les
" nuits du ramadan sont des nuits de plai-
" sir & de bonne-chére. Toutes les rues
" sont éclairées ; on boit, on mange, on se
" promène, & l'on se dédomage abonda-
" ment des abstinences du jour.

Le grand seigneur peut, quand il le veut, entendre incognito ce qui se passe dans l'assemblée du Divan. Il s'assied pour cela près d'une fenêtre qui est pratiquée au-dessus du tribunal. L'Auteur cite à cette occasion un fait arrivé sous ACHMET I. que nous avons cru devoir rapporter ici. Ce prince malheureux dans une guerre contre la Perse, ne laissait pas de faire de grandes dépenses en fêtes & en divertissements. " Ses libéralités fréquentes lui
" gagnaient le cœur des gens de guerre.
" Il sut le métiter cette année (*), par une
" autre vertu non moins estimable que la
" bienfesance. Le grand Visir tenait un
" jour le Divan, ou grand conseil, suivant
" l'usage, en l'absence de sa Hautesse. Un
" Spahis entra dans la salle & demanda ju-

(*) 1017 de J. C. 1608 de l'Hégire.

" ſtice, en préſentant un placet au miniſtre. " Celui-ci le prit ; mais ſans daigner y jeter " les yeux, il ſe fit lire une autre requête : " furieux & déſeſpéré le Spahis tire auſſi- " tôt ſon cimeterre, & fait tomber le Viſir " à ſes piés. Les aſſiſtants s'écrient ; cha- " cun s'arme pour punir le coupable : tout- " à-coup on entend s'ouvrir une petite fe- " nêtre, pratiquée au-deſſus du tribunal, & " l'on voit le grand ſeigneur qui, d'un ton " de maître, défend qu'on faſſe le moindre " mal au Spahis. S'étant enſuite fait ap- " porter la requête, il l'examine lui-même, " la trouve juſte, & fait expédier à l'inſtant " un ordre par le teſchierji-bachi, pour la " ſatisfaction & la ſureté du Spahis. Cette " action fit beaucoup d'honneur au Sultan, " qu'on avait cru juſqu' alors uniquement " occupé des plaiſirs du ſerrail ". La fenêtre dont il eſt parlé dans ce trait, ſe nomme la fenêtre dangereuſe. Il n'eſt pas difficile de concevoir que la crainte d'être ſurpris par le maître à commettre des injuſtices, ne ſoit un frein merveilleux qui contient puiſſament les Viſirs.

On ſait que l'Alcoran, dans un article exprès & précis, défend aux Muſulmans l'uſage du vin : mais on ſait auſſi que ce précepte n'eſt obſervé que par ceux qui ne peuvent l'enfreindre. Nous liſons dans

notre Auteur (t. 1. p. 314) " fameux Edit " du grand Seigneur Amurat IV. qui per- " met non seulement aux cabaretiers de " vendre du vin publiquement, mais encore " à tous les Turcs d'en boire à discrétion, " malgré le précepte de l'Alcoran, qui con- " damne l'usage de cette liqueur ". Mais comme si les hommes ne pouvaient rien faire qui ne portât l'empreinte de leur inconséquence naturelle, le même édit dé- " fend le tabac à fumer & le café, comme " choses pernicieuses ".

On lit aussi dans ce même ouvrage les excès auxquels la passion du vin porta plusieurs Rois de Perse, dont un entre autres, permettait cette liqueur, & défendait sous peine de la vie de fumer du tabac: ce prince fut si sévére à faire respecter & observer sa défense, qu'il tua de sa main plusieurs personnes qu'il surprit à fumer.

Nous croyons pouvoir joindre ici un détail assez curieux, plus intéressant encore, quoique peu honorable aux Princes Chrétiens: c'est celui que notre Auteur fait des tributs immenses dont un grand nombre d'Etats achétent la protection des Turcs. La Transylvanie paie encore aujourd'hui 10 mille sequins. " La Moldavie " paie de tribut par an 1°. au grand Sei-

" gneur, cent vingt bourſes d'argent mo-
" noyé ; chaque bourſe contenant 500
" écus, qui font ſoixante mille écus. 2°. 10
" mille okes de Cire, chaque oke peſant
" deux livres & demie. 3°. 10 mille okes
" de miel. 4°. Six cents quintaux de ſuif
" pour l'arſenal. 5°. Cinq okes de peaux
" aprêtées. 6°. Cinq cents piéces de ca-
" nevas, pour des habits & des chemiſes
" aux eſclaves qui ſont ſur les galéres. 7°.
" 13 cents okes de cire pour l'arſenal. 8°.
" au premier Viſir dix bourſes d'argent, ou
" 5 mille écus ; & des peaux de marte
" zibeline pour une veſte. 9°. au Viſir
" Cheaihia, ou premier maître d'Hôtel, une
" bourſe de 500 écus. 10°. au Defterdar,
" ou grand Tréſorier, autant qu'au maître
" d'hôtel.

" Outre ce tribut annuel, le Voivode paie
" encore tous les trois ans, pour ſa princi-
" pauté, cent cinquante bourſes ou 75 mille
" écus au grand Sultan ; à la Validé, ou
" Reine mére, cinquante bourſes ; au favori
" du Sultan dix bourſes ; au Chef des Eu-
" nuques noirs, dix bourſes, ſans compter
" les préſents qu'il eſt obligé de faire au
" grand Viſir, & aux principaux bachas ".
(L'Auteur cite Ricaut pour ſon garant).

La Valachie eſt encore plus maltraitée : outre qu' en tems de guerre, chacune de ces

trois Provinces est obligée de fournir sept à huit mille hommes. La République de *Raguse*, paie par an 500 sequins. Venons à des récits moins sérieux. Chacun sait au-moins en gros (& c'est assez) combien un Sultan a de ressources pour satisfaire un penchant voluptueux. Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos Lecteurs, ces tableaux indécents: nous aimons mieux les inviter à manger avec le Grand-Seigneur.

" L'Auteur nous dit que la tempérance " & la sobriété sont d'ordinaire aussi na- " turelles au Souverain qu'au reste de la " nation. Il mange en été trois ou quatre " fois le jour; en hiver une ou deux fois " seulement. L'heure des repas n'est pas " réglée; il ne prend conseil que de son " appétit; c'est pourquoi ses officiers sont " toujours prêts à servir, à quelque heure " qu'il le demande. Il est assis sur une pile " de carreaux de brocards, les jambes en " croix, à la mode des orientaux. Sa table " est fort-basse, & faite d'argent massif, avec " un petit bord haut de deux doigts. Une " grande serviette lui couvre les genoux; " on en met une autre sur son bras gauche " pour essuyer ses mains & sa bouche.

" Près de lui sont plusieurs sortes de petits " pains, très-délicats & sortant du four, sui- " vant le goût des Turcs. Ces pains faits

" du plus pur froment, ſont pétris avec du " lait de chévres dont on nourit pour cet " effet un grand troupeau dans les bois du " ſerrail. Le cuiſinier du Sultan travaille " dès avant le jour ; parceque ce prince " ayant coutume de ſe lever à l'aurore, peut " avoir beſoin de manger. Le maître " d'hôtel fait faire l'eſſais des mets qu'on " porte auſſi-tôt à ſa Hauteſſe. Un autre " grand Officier les poſe, à genoux, ſur la " table, laquelle montée ſur un pivot, " tourne au gré du prince ; car perſonne " ne lui ſert ni ne lui coupe ſes viandes : " elles ſont ſi tendres, qu'il n'a beſoin que " de ſes doigts pour ſéparer la chair des os. " Il ne fait pas plus d'uſage de couteau, " que de fourchette ; ſon pain tendre & " mollet ſe rompant ſans beaucoup de " peine.

" On ne lui ſert point de ſel, & ce qu'il " mange n'eſt point aſſaiſoné d'épices. " Ses mets les plus délicieux ſont les pi- " geoneaux rôtis, les poulets, le mouton " & l'agneau rôtis & bouillis. On ne lui " ſert point d'entrées ; & ſon deſſert con- " ſiſte en quelque patiſſeries, ou confitures. " S'il mange du fruit, c'eſt à ſes collations, " comme auſſi du fromage de milan, dont " on fait grand cas en Turquie.

" Ce prince mange seul, environné de ses " muets & de ses bousons qui gardent un " profond silence ; mais qui par leurs sin- " geries & leurs grimaces s'étudient à le " divertir. Il leur jéte quelquefois un " ou deux de ses pains, qu'ils partagent " aussi-tôt entre eux, avec de grandes mar- " ques de respect & de reconnaissance : c'est " une marque de faveur singuliére. Sa " boisson ordinaire est une liqueur faite de " plusieurs sortes de fruits, avec du jus de " citron & du sucre. Il l'avale avec une " cuillére de bois, quoiqu'on lui serve de " petits vases de porcelaine & d'autres de " noix d'Inde enchassés sur un pié d'or en- " richi de pierreries. Tous les plats sont " d'or, ayant chacun leur couvercle de même " métal. Au tems du ramadan, ou carême " des Turcs, la table du grand Seigneur est " toute servie en porcelaine jaune, cette " couleur étant regardée comme la plus " triste, & celle qu'on porte dans le Deuil ".

Rien n'est si commun chez les Mahométans que les ablutions ; parce qu'ils sont persuadés que les souillures de l'ame s'effacent & s'en vont par le bain, avec les souillures du corps.

Le

Le gros bon-sens des Turcs les sert quelquefois assez heureusement : nous en allons rapporter quelques exemples. Sous Achmet I. Nassuf qui d'esclave vendu pour trois Sultanins (à peu-près 26 fl. de Pologne) parvint en trois ans, non seulement au Viziriat, mais amassa des trésors, & acquit une autorité dont son maître devint avec raison jaloux, fut décolé, ou étrangle par l'ordre d'Achmet. On rapporte de lui deux ruses, dont l'une est connue, & a été employée souvent dans le cas de la défiance : la-voici. Lorsqu'il était à son gouvernement de Diarbeck, dans la ville de ce nom, il fut informé que les principaux habitants, ses énemis secrets, ne cherchaient que les occasions de lui nuire. Pour découvrir leurs mauvaises intentions, il fit répandre le bruit qu'il enverrait le lendemain un courier à Constantinople. Plusieurs profitérent de l'occasion, & chargérent le courier de lettres pour le Sultan, dans lesquelles ils se plaignaient hautement du Gouverneur. Ces lettres furent portées à Nassuf, qui manda ceux qui les avaient écrites, & les fit tous étrangler.

L'autre ruse lui fit plus d'honneur. Etant grand Vizir, il sut que le Bacha de *Satalie*, capitale de la CARAMANIE, fesait de grandes concussions, & commettait toutes

sortes d'injustices pour s'enrichir. Dans un voyage que Nassuf fit dans cette province, il envoya chercher un Juif de *Satalie*, & le chargea de vendre dans la ville une boule d'or, couverte de pierreries, en lui défendant de dire de quelle personne il la tenait. L'avare Gouverneur apprit bientôt que le Juif voulait vendre un bijou précieux, dont il avait déja refusé six mille Sultanins, (environ 50000 fl. de Pologne); il fait sur le champ arrêter le vendeur, se saisit de la boule, & produit publiquement plusieurs témoins qui déposent qu'elle appartient au Gouverneur à qui on l'a vôlée. Le Juif cependant donne avis de son emprisonement au grand Vizir, qui se rend en diligence à *Satalie*: il se fait apporter la boule dans l'assemblée du peuple, en tire par un petit ressort, un billet où son nom était écrit; & par ce moyen ayant convaincu le Bacha de mensonge, il le fit pendre avec ses témoins.

L'Auteur a accompagné le corps de son Histoire non pas d'une nomenclature séche des Rois de Perse, Moscovie, Pologne &c. (comme on l'a fort gauchement fait dans tous les soi-disant abrégés chronologiques), mais de précis assez instructifs de l'Histoire des Kans de Tartarie (grande & petite) des Sophis de Perse, des Soudans d'Egypte & des Empereurs

Mogols. On y trouve auſſi des abrégés ſuffiſants des Souverains de Hongrie, Bohême, Pologne, Ruſſie &c. Nous relèverons ſeulement un article dans lequel l'Auteur nous a ſemblé diminuer (ſans doute ſans mauvaiſe intention) la gloire d'une action qui fut auſſi utile à la Chrétienté, que glorieuſe au plus grand Roi que la Pologne ait placé ſur ſon trône. Nous voulons parler de la levée du ſiége de Vienne, par la valeur des troupes Polonaiſes, commandées par JEAN SOBIESKI. Voici ce que nous trouvons dans notre Auteur . . .

" . . . . à la ſeule vue des Polonais les " Turcs ſont tout-à-coup ſaiſis d'une ter- " reur panique : le nom de *Sobieſki* porte " dans leur camp l'épouvante & le déſordre ; " ils abandonnent à la hâte leurs travaux, " leurs canons, leurs bagages mêmes ; & ſe " prenant les uns les autres pour des Polo- " nais, ils fuient ſans s'arrêter juſqu'au " Raab, c. a. d. l'eſpace de 25 milles d'Alle- " magne. Jamais déroute ne fut ſi prompte ".

Il nous a ſemblé que le récit de cette mémorable journée méritait d'être rendu avec des traits plus marqués : à peine eſt-elle faiblement crayonée dans notre Auteur. A l'entendre, ce ne fut pas un combat que la levée du ſiége de l'Empire d'Allemagne.

Nous avouons que SOBIESKI eſt notre Héros : nous voulons lui rendre les fleurons que ce récit croqué a dérangés dans la couronne qu'il mérita le 7 Septembre 1683. nous prions pour cela nos lecteurs de conſulter l'Hiſtoire de *Sobieſki* par M. l'abbé *Coyer*.

Nous ne devons pas oublier d'obſerver à nos lecteurs, que M. de L. C. a placé à la tête de ſon ouvrage, une table alphabétique, qui renferme une explication des termes & des noms Turcs employés dans cette Hiſtoire. Au moyen de cette table les lecteurs pourront avec facilité ſe faire une idée ſure des charges, dignités, diſtinctions des officiers de l'Empire Ottoman ; ainſi que des principaux uſages mœurs & rites de cette nation ; & ſans ce ſecours ou eût été arrêté à chaque pas par des mots barbares, & auxquels on n'aurait ſu quelle idée attacher.

Nous finirons ici notre extrait : mais nous recommandons la lecture de cet excellent ouvrage, à tous ceux qui deſirent avoir des connaiſſances certaines de l'origine & des progrès de la Nation Turque. L'article des croiſades eſt ſur-tout digne de remarque. On s'appercevra aiſément qu'en général, il y a dans cet ouvage une conformité très-grande entre les opinions de l'Auteur &

celles du célébre Académicien Français (*) qui nous a donné un mémoire ſavant & plein de recherches profondes ſur les Huns: & cette conformité ne peut que tourner ici au profit de la vérité.

PHISIOCRATIE, ou conſtitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain; recueil publié par Dupont, des ſociétés royales d'agriculture de Soiſſons & d'Orléans, & correſpondant de la ſociété d'émulation de Londres: avec cette épigraphe: ex natura jus, ordo, & leges, ex homine arbitrium, regimen & coërcitio. F. Q. 6 Vol. y compris les diſcuſſions, les développements, à Yverdun, & ſe trouve à Varſovie chez M. Grœll.

La collection que nous annonçons dans cet article, contient un nombre conſidérable de morceaux, tous du plus grand intérêt; & qui ont été publiés autrefois ſéparément. Pour en rendre l'utilité plus ſenſible M. D. a pris la peine de les raſſembler en un corps: mais ſon mérite ne ſe borne pas au ſeul titre de rédacteur; membre lui-même de pluſieurs ſociétés d'Agriculture, pluſieurs des piéces

(*) M. de Guignes.

qu'on lit dans ce recueil, ſont de ſa main. Les *nations commerçantes*, & celles qu'on nomme *agricoles*, trouveront ici des vues profondes, des principes lumineux ſur les procédés à ſuivre relativement au choix des meilleurs moyens de faire un commerce véritablement utile ; ſur la liberté que ce commerce exige, & ſur la nature des bornes qu'il lui convient de lui preſcrire ; ainſi que ſur les moyens de tirer le parti le plus convenable des productions de la terre. Les piéces qui compoſent cet excellent recueil, étant preſque toutes ſoumiſes à un calcul mathématique, on ſent qu'elles ne ſont guére ſuſceptibles d'un extrait : c'eſt ce qui a cauſé notre embarras dans le choix que nous nous propoſions de faire de quelques unes de ces piéces, pour en préſenter au-moins un échantillon à nos lecteurs. Mais nous avons été tout-d'un-coup tirés de peine, en apprenant qu'il ſe débite ici réguliérement chaque ſemaine une *feuille économique*, qui conſiſte ſur-tout dans d'excellentes traductions en langue polonaiſe, de ce qui eſt écrit en français &c. ſur l'économie. Par cette conſidération nous renvoyons aux Auteurs de cette feuille, l'ouvrage dont nous venons de parler, comme un bien qui leur appartient à titre très-légitime.

L'HOMME AU LATIN : *ou la destinée des savants. Histoire sans vraisemblance. à Londres chez John Nourse 1769. & se trouve à Varsovie ches M. Grœll.* 1 Vol.

Voici un ouvrage tout fait pour exciter la bile des pédants : comment, diront ces MM. mépriser, blasphémer les langues *gréque & latine ! ô tempora ! ô mores* ! Doucement MM. personne instruit ne contesta jamais à ces deux langues leur utilité réelle ; mais tout savant raisonable conviendra qu'on n'est pas *un vrai savant*, pour être barbouillé de l'une & de l'autre de ces teintures. Pour mériter à juste titre le nom de *savant*, il faut à la connaissance des *langues mortes*, joindre le goût, cette qualité si nécessaire pour discerner le *vraiment utile* des *savantes fadaises :* il faut encore bien d'autres qualités que les pédants ne soupçonnent pas même ; & dont il ne nous appartient pas de faire leçon *aux vrais savants.*

Il nous était venu d'abord en idée de faire ici un extrait raisoné de ce livre : mais après de mûres réflexions, nous avons rejeté cette idée, dans la juste crainte de nous faire des énemis qui, tout ainsi que des grenouilles coassant dans un marais près

d'une hôtellerie de campagne, interrompent le repas des voyageurs qui y sont logés, viendraient par leurs cris troubler la tranquilité de notre solitude. Nous nous contentons donc de recommander aux jeunes gens qui visent à la qualité *d'auteurs*, de se bien pénétrer des sages réflexions que présente à plusieurs égards *l'homme au latin*.

Cet homme singulier s'appelait *Xangxung*, né dans un village de Franconie appelé *Vassetruding*: son éducation dirigée d'abord par le maître d'école de son village, se perfectiona sous les ieux de sa maraine Madame la Baronne de *Krakikdorf*. " Elle le " prit chez elle & le mit sous la direction " d'un précepteur qu'elle choisit elle-même " dans le grand nombre de ses adorateurs. " Elle était déja vieille : mais étant fort-riche, elle n'en manquait pas. Le précepteur de l'homme au latin " était un jeune abbé " poupin, ignorant & pédant, comme ils le " sont pour la plupart : M. l'abbé, en caressant son rabat, enseignait la *latino-græco-* " *topo - géo - hydro - physico - cosmo - astro-* " *historicologie*. Il descendait ensuite à " l'appartement de Me. lui disait des fadeurs, " fesait sa partie, trichait, gagnait, soupait " amplement & s'en retournait ivre ".

Cependant, à force d'entendre parler latin &c. le futur ſavant commençait à perdre le ſens commun. " Il était devenu un " petit Philoſophe ; du-moins il en avait " tous les dehors ; il était impérieux, fier, " orgueilleux, ſolitaire : il mépriſait ſes " camarades, & dédaignait les jeux de " ſon âge ".

Il nous ſemble que cette courte ironie eſt un tableau très-vrai. comme très-plaiſant, de MM. les pédants, qui ſemblables à ces nobles de fraîche date, prennent la miſantropie orgueilleuſe pour l'annonce de la philoſophie ; comme les nobles modernes prennent la morgue & la hauteur pour la marque de la nobleſſe. Madame la Baronne meurt : le pére de l'H. au L. l'envoie ſe perfectioner à *l'univerſité de Nuremberg :* la tête tourne à notre ſavant ; & il fut à l'âge de 20 ans, ce qu'on appéle *un homme de lettres achevé* . . .

" Ainſi hériſſé de grec & de latin, notre " homme crut avoir atteint le plus haut " degré de perfection ; il lui ſemblait tenir " dans chaque main l'honneur & la fortune ". Son pére inſtruit du mauvais ton de ſon fils, ſe remarie, & le bannit à jamais de ſa préſence : mais *Xangxung* ne crut pas devoir

regretter une perte si légére pour un homme qui savait le grec & le latin.

Il vient à Londres, est tout surpris du procédé des libraires vis-a-vis des Auteurs : cependant il écrit contre le ministére ; on le met en prison ; sa femme vend tout pour lui procurer sa liberté ; il l'obtient : un commis du ministre l'avait offerte à cette femme *sans bourse délier :* mais un savant du mérite de X. ne pouvait avoir qu'une *Pénélope* pour femme. Le ministére recherche notre savant ; il chante dans de nouvelles feuilles, la palinodie des premiéres ; il commençait a être plus heureux : mais ce maudit commis le replonge dans de nouveaux malheurs ; & la sagesse de son épouse les lui occasionne. X. forcé de fuir comme il peut, passe les mers, & vient à Paris.

Jusqu'ici l'Auteur de ce livre a soutenu assez heureusement le personage de pédant qu'il a d'abord donné à son *Héros :* mais il nous semble que dès qu'ils sont à Paris, ils oublient l'un & l'autre, leur premier but ; l'un de rendre ridicules des animaux qui sont jugés l'être par tout le monde ; & l'autre de viser sans titres, à celui *d'homme universel.* Nos lecteurs jugeront de la justesse de notre remarque.

Rebuté de tous les dégoûts que ſes ſublimes connaiſſances lui font avaler, X. veut ſe faire *écuyer d'Académie:* on lui repréſente les fatigues inſéparables de cet état ; il s'en dégoûte. Un abbé le produit dans le monde, comme ſon ſubſtitut dans l'emploi de tromper les dupes, ſous le nom de *connaiſſeur :* mais tout cela lui réuſſit mal. Retombé dans ſa premiére miſére, & ſe promenant un jour aux Thuileries, il reconnaît un ancien *ami intime.* Celui-ci qui eſt dans une fortune brillante, ne veut pas le reconnaître en public, *à cauſe de la décence ;* mais il l'enmena chez lui, où entre quatre ieux, il lui fit de grandes amitiés ; lui donna ſa table & une penſion honnête, pour lui faire compagnie, & avoir l'œil ſur les détails de ſa maiſon. Tornil, c'eſt le nom de cet ami, avait abuſé la ſœur d'un jeune ſeigneur, qui lui fit propoſer un duel : Tornil aurait répandu l'argent à grands flots : mais on voulait du ſang ; & Tornil le ménageait : enfin X. ſe bat & tue le Duc ſon le nom de ſon ami : il quitte la France, arrive au Havre, & y trouve une penſion de mille livres, que lui promet un capitaine de Vaiſſeau, de la part du Roi, s'il veut paſſer en Amérique. Il ſigne : mais un autre capitaine lui ouvre les ieux ſur le danger qui le menace ; on l'a engagé pour le faire

travailler, comme un négre, aux plantations. Celui-ci offre à notre ſavant de le prendre à bord, & de le paſſer à Amſterdam, où il lui répondait d'une fortune conſidérable, s'il ſavait bien les principes de la langue anglaiſe: " car les Hollandais, dit le capitaine, aiment la langue anglaiſe à la fureur: & je n'y fais point de voyage, " qu'ils ne me ſollicitent de leur amener " quelqu'un pour la leur enſeigner ". Nous remarquerons en paſſant que ce M. le capitaine n'a point de caractére décidé: il ſauve X. du ſort d'être eſclave en Amérique, pour le mener en Hollande mourir de faim, comme on le verra tout-à-l'heure: mais a-t-il voulu le tromper? a-t-il voulu l'obliger? *Sub judice lis eſt.*

Quoi qu'il en ſoit, X. ſans connaiſſances en Hollande, ne pouvant s'y faire entendre; il fait cette triſte, mais juſte réflexion, " qu'avant d'aller en Hollande enſeigner " l'Anglais, il aurait dû lui-même apprendre " le Hollandais ". Il va à *Louvain*, dans l'eſpérance de ſe tirer mieux d'affaire par le moyen de la langue gréque. Il s'adreſſe fiérement au Recteur de l'Univerſité, qui frapé de ſon ton d'aſſurance, eſt un peu ému d'abord: mais ſe remettant bientôt, il dit à notre grec: " je n'ai jamais appris le grec;

" & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. " J'ai eu le bonnet de Docteur sans savoir " le grec: je possède 10 mille florins de " revenu, sans savoir le grec : je dors douze " heures par jour, je fais mes quatre repas, " je me porte bien, & cependant je ne sais " pas le grec. Enfin je ne crois pas que le " grec soit nécessaire à aucun être vivant ".

Frapé comme d'un coup de foudre, X. se retire, traverse la Flandre, subsistant à peine du produit de sa belle voix, qui lui vaut alors quelquefois un morceau de pain noir. Sur quoi il s'écrie : " hélas ! lorsque la " musique fesait ma récréation, je voyais " chacun s'extasier à m'entendre, sur-tout " les femmes ; aujourd'hui qu'elle fait mon " unique ressource, on m'écoute avec " mépris ".

Tout en chantant, le-voilà de retour à Paris. Il veut entrer à l'opéra : le directeur lui demande ses titres : *j'ai une belle voix*, répondit X. *je crois que mes talents suffisent pour m'annoncer.* " Je vois bien que vous " ne connaissez pas ce pays-ci, dit le direc- " teur, les talents ne sont pas ce dont vous " avez le plus besoin, il vous faut des pro- " tecteurs ; cherchez-en, alors je vous re- " cevrai, & il lui ferma la porte au nez ".

Enfin, comme dit le proverbe, *le diable n'eſt pas toujours à la porte d'un pauvre homme*: X. dédie un livre à un Seigneur, par le crédit duquel il devient directeur de comédie. Outre que l'idée eſt fauſſe, puiſqu'il n'y a point de directeur de comédie en France, & que les comédiens ſont ſous l'autorité des gentilshommes de la chambre, c'eſt qu'elle jure ici avec les premiers traits du caractére de X. On nous a montré d'abord un pédant encroute: & *voici venir* un homme d'un jugement ſolide, d'un goût exquis, d'un génie ſupérieur; qui réuſſit, quoique avec bien de la peine, *à purger le théâtre des immondices qui l'avaient juſqu' alors infecté*. " Le public applaudiſſait à ſes choix, " & le ſpectacle preſque abandonné était " devenu plus floriſſant que jamais ". M. *Rémond de S. Mand*, examinant les éclogues de M. Fontenelle, ſe plaint *qu'on lui a enlevé ſon berger, pour mettre à ſa place un homme d'eſprit*: nous pouvons nous plaindre qu'*on nous a enlevé notre pédant, pour lui ſubſtituer un homme de goût*. Ce qui eſt d'autant plus mal-à-droit que la métamorphoſe n'eſt prévenue par aucun retour de X. ſur lui-même.

Les Auteurs qui avaient conſacré leurs talents, au théâtre, & dont le plus grand nombre avait déplu à X. parce que leurs

piéces n'étaient pas marquées au coin de ce goût sûr qui le guidait dans le choix de celles qu'on lui présentait ; ces Auteurs rebutés, conspirent contre le sévére Directeur. Ils sentaient trop combien un tel homme était dangereux, pour ne pas chercher à s'en défaire. Au-reste le moyen qu'ils voulaient employer pour le perdre, était innocent : " ils s'étaient réunis sourdement, " pour composer un ouvrage contre les " mœurs, la religion, le gouvernement, le " Roi même : déja cet ouvrage, qui devait " paraître sous le nom de X. & le présenter " sous le point de vue d'un athée, d'un " séditieux & d'un scélérat, était prêt à voir " le jour, lorsqu'un malheureux poéte, (à " qui en rebutant sa piéce il avait fait pré- " sent de deux louis d'or) fut mis du " complot ". Celui-ci avertit son bienfaiteur, qui a encore le tems de se sauver. Il arrive heureusement en Angleterre, où il trouve son épouse occupée des préparatifs de son voyage pour venir le trouver en France. Sa femme était toujours sage : mais ce qui n'était pas inutile, elle était riche alors.

On ne s'attend pas de voir le pére de X. en Angleterre : c'est cependant lui que des vôleurs attaquent sous les fenêtres de l'ap-

partement où ſon fils recevait les complimens de ſon épouſe ſur ſon heureuſe arrivée. X. par pure mouvement d'humanité vole au ſecours *d'un homme ;* & quand il l'a reconnu pour ſon pére, il le fait porter chez lui. La petite ſociété mieux réfléchie change de ton : le pére de X. renonce à la grandeur, ſon fils au métier d'écrivain ; ils ſe bornent à cultiver en paix la philoſophie dans une petite Province, & n'en vivent pas moins heureux. Nous leur en feſons compliment, & nous ſouhaitons que tous les pédants qui reſſemblent à X. dans les premiéres années de ſa vie littéraire, changent auſſi heureuſement que lui.

Les métamorphoſes, ou l'âne d'or d'Apulée, Philoſophe platonicien, avec le Démon de Socrate, *traduit en français avec des remarques. 2 Tomes, à Francfort & à Leipſik 1769. & ſe trouve à Varſovie chez M. Grœll.*

ABRE-

ABREGE RAISONE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, SACREE & PROFANE, *à l'uſage des penſionaires du Collége des Nobles de Varſovie, de la Compagnie de Jéſus, avec cette épigraphe : vult brevitate placere. Martial. T. Ier à Varſovie de l'imprimerie royale, au Collége de la Compagnie de Jéſus, 1766. & ſe trouve chez M. Grœll.*

Il y a longtems que le P. Wyrwicz nous fait eſpérer une nouvelle édition de ſon *abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle* &c. Le public l'attend avec l'empreſſement qu'excite dans ceux qui aiment à s'inſtruire, le deſir de voir les premiers eſſais ſe perfectioner ſous la main de leurs auteurs. Nous oſâmes, il y a environ deux ans, propoſer par écrit au ſavant Recteur, quelques obſervations ſur l'incorrection des notes hiſtoriques placées à la fin de cet abrégé : & le P. W. nous fit répondre par un tiers, que c'étaient des erreurs typographiques : nous l'avions jugé ainſi de nous-mêmes : mais nous invitons le P. W. à faire réparer ces fautes dans une édition plus ſoignée, plus réguliére, & qui ſera par-là même d'une utilité infiniment plus grande. Quant au fond de l'ouvrage, ſon titre en donne une idée ſuffiſante.

ANECDOTES.

Un Suisse qui était chargé d'enterrer les morts à l'armée, fut accusé devant le Général d'enterrer pêle-mêle morts & vivants. Le Général le tança rudement de cette inhumanité ; à quoi le Suisse, pour se justifier, répondit : Monseigneur, *si je voulais écouter toutes leurs représentations, je ne finirais jamais ; ils sont assez morts.*

Un homme pria à souper un de ses amis ; & comme pour premier plat on servit des raves, le convié dit qu'en son pays on les servait à la fin ; celui qui le régalait lui répondit : *on fait ici tout de même.*

LESCO II. Roi de Pologne, dit à ceux qui lui remontraient que la simplicité de ses habits le confondaient avec ses sujets : *j'aime bien mieux que ma gloire & ma vertu me distingue de mes sujets, que le diadême, ou la pourpre.* Les Rois de France Louis XII. & Henri IV. pensérent de même.

Casimir IV. Roi de Pologne, issu de la famille des JAGELLONS, disait à la Reine son épouse, toutes les fois qu'elle se plaignait à lui de la sévérité de Dlugosz précepteur des princes : *il n'y a point de musique qui me soit plus agréable, que les pleurs de mes fils, châtiés par leur gouverneur.* Combien peu de parents en diraient autant aujourd'hui !

Ladislas Roi de Hongrie & de Bohême, étant encore jeune, disait : *ceux qui ignorent les Belles-lettres, me paraissent des bêtes & non pas des hommes.*

Un jeune homme représentait à un magistrat, qu'il ne devait point s'exposer aux fureurs d'une troupe de factieux : jeune homme, répondit le grave magistrat, *il y a loin de la main d'un scélérat, au cœur d'un homme de bien.*

Le Pape Jules II. disait que les *Belles-lettres* étaient *de l'argent aux roturiers de l'or aux nobles & des diamans aux princes.*

Un Ecclésiastique de condition disant la messe, & fatigué du bruit que fesaient plusieurs personnes qui causaient avec indécence, assez près de l'autel, se tourna, & leur dit : *allez causer plus loin ; vous croyez peut-être que c'est un laquais qui dit ici la messe.*

Diogéne Laërce avait coutume de dire, *que les Dieux s'étaient réservé les vérités, & avaient abandonné aux hommes les opinions.*

Auguste, après la bataille d'*Actium*, alla visiter le tombeau d'*Alexandre :* mais il se dispensa d'aller voir ceux des Rois d'Egypte, disant : *j'ai voulu voir un Roi ; mais je n'ai nulle envie d'aller voir des morts.*

UWIADOMIENIE.

Służyć towarzyſtwu ludzkiemu, pożytkowonego podług przemożenia ſwego obmyślaiąc, powinność ieſt każdego do tegoż towarzyſtwa wchodzącego. Służyć temuż towarzyſtwu uſilnego dokładaiąc ſtarania, aby miłość ku cnocie, ku naukom, ku prawdzie coraz ſię bardziey rozkrzewiała, ieſt to liczbę zgodnych ſług iego na przyſzłe czaſy pomnażać, a na łaſkawe y czaſow ninieyſzych, y potomności zaſługować względy. Te to tak pożyteczne dla rozumnego, tak miłe dla poczciwego człowieka przyczyny ſprawiły, iż pewne oſoby zapatrzywſzy ſię na prędki on, a prawie nie ſłychany wzroſt nauk za panowania ſzczęśliwego, a day Boże iak naydłużſzego Krola Jmci P. N. M. Tron Polſki teraz poſiadaiącego, zachęceni przykładem innych ku pomnożeniu nauk nieuſtanney pracy nie żałuiący, zamyśliły wydawać piſmo Peryodyczne pod tytułem: *Zabawy przyiemne y pożyteczne wſzelkiego ſtanu ludziom z ſtawnieyſzych wieku tego Autorow zebrane, za pozwoleniem Zwierzchności.* Przyiemność tych zabaw pominąwſzy nawet piora wdzięków, o ktore iednak uſilnie ſtarać ſię będziemy, wyniknie z rozmaitości y wyboru materyi y pamięci na to, iż czytanie pracą będąc, ulżenia czytelnikowi z ſtrony Autorow wyciąga. Pożytek zaś

piſania tego, niezawodnie pokaże ſię z ważności rzeczy, ktore do Wſzelkiego literatury, nauk wyzwolonych umieiętności nawet wyżſzych rodzaiu, rozciągaiąc ſię, będzie zawieraſo. Co tydzień arkuſz ieden tego Piſma będzie wydawany u Pana Michała Grela Kommiſſarza y Kſięgarza J. K. Mci, w Marywillu we Wtorek. Arkuſz cały będzie płacony groſz ieden ſrebrny.

ANNONCE.

Le même que ci-deſſus, traduite en français.

Il eſt du devoir de tous ceux qui ſont partie de la ſociété, de rendre, autant qu'il eſt en leur pouvoir, ſervice à la même ſociété. Se conſacrer au ſervice du genre humain en s'efforçant d'augmenter l'amour de la vertu, des connaiſſances utiles, de la vérité, c'eſt perpétuer en quelque façon la claſſe de ces zélés amateurs du bien public, & s'attirer à ſoi même l'eſtime de ſes contemporains & la reconnaiſſance de la poſtérité. Ce ſont ces motifs ſi flateurs à l'eſprit, ſi utiles à l'honnête homme, qui ont engagés quelques perſonnes à publier un écrit périodique, ſous le titre ſuivant :

Amuſemens utiles & agréables pour les perſonnes de tous états, recueillis des plus fameux écrivains.

L'exemple de pluſieurs autres perſonnes qui emploient tous leurs talents pour l'aggrandiſſement des ſciences, l'eſſor incroyable que ces mêmes ſciences ſemblent avoir pris ſous le préſent régne, ont de plus en plus excité les Auteurs de cette entrepriſe à profiter de l'inclination des perſonnes de tout état pour ce qui peut contribuer à cultiver l'eſprit.

L'agréable, ſans parler même des ornements du ſtyle dont on ne laiſſera pas de prendre ſoin, proviendra de la variété des piéces inſérées, & du ſoin qu'on aura de ſe ſouvenir que la lecture étant de ſoi-même un travail, il faut que les Auteurs cherchent à rendre ce travail le moins pénible qu'il eſt poſſible. L'utilité ſe fera voir par le choix des matiéres intéreſſantes, appartenantes à preſque toutes les branches de littérature, aux belles-lettres, & aux ſciences même plus élevées.

Il paraît toutes les ſemaines une feuille de cet écrit chez le Sieur Grœll Commiſſaire & Libraire de S. M. à Marie-ville ; le prix de chaque feuille eſt d'un gros d'argent.

Il y a longtems que nous ſouhaitions de faire connaître non ſeulement au public de Pologne, mais même aux étrangers, que cette capitale poſſéde un grand nombre de perſonnes aſſez zélées pour concevoir les projets le plus propres à y entretenir l'émulation, & aſſez inſtruites pour les exécuter glorieuſement.

Nous oſons nous flater d'avoir obtenu quelque eſtime des perſonnes qui ſont à la tête de l'établiſſement littéraire dont il eſt parlé dans l'annonce ci-deſſus. Nous rendons juſtice à leurs talents, & à leur érudition ; & nous félicitons ce pays de l'heureuſe idée que ces mêmes perſonnes ont conçue, dans la vue de donner au commerce des lettres plus d'activité. Quelque vaſte que le projet paraiſſe, la maniére dont il a été rempli juſqu'à préſent, doit raſſurer les gens de lettres & les amateurs ſur l'avenir. L'accueil gracieux, mais mérité, que l'on a fait aux feuilles qui ont paru juſqu'à préſent, ſera pour les Auteurs un motif de plus qui les encouragera & les ſoutiendra ; & le public ne peut que gagner beaucoup dans des efforts toujours plus heureux que ne peut manquer d'inſpirer ſa bienveillance.

Michał Gröl Kommiſſarz y Kſięgarz J. K. Mci Nadworny naywiękſze ſtaranie ſwoie w tym zakłada, aby zadoſyć czyniąc obowiązkom Stanu ſwego, ſtał ſię pożytecznym dla Obywatelow Kroleſtwa Polſkiego przez wydawanie rożnych Kſiąg, y Piſm. Z tey przyczyny kazał też wydrukować Kalendarz Polſki na teraznieyſzy Rok, ktory dla ułożenia ſwego, tudzieſz dla pożytecznych rzeczy, ktore wſobie zawiera, nie może bydz poczytany za daremne Dzieło. Rożnym zaś przypadkom

przypisać trzeba, że tenże Kalendarz dopiero w tym tygodniu wygotowany iest, przez co też nie było można prędzey uwiadomić o tym wszystkich Jch Mćiow, ktorzy by sobie życzyli onego nabydź. Takowe uwiadomienie teraz następuie, y wzwyż wyrażony Nakładnik tym mniey wątpi, iż ten Kalendarz Polski mile będzie przyięty, lubo dopiero w teraźnieyszym iako iuż drugim Miesiącu tegoż Roku wychodzi, im pożytecznieysza y do widzenia rzadka rzecz iest, że w tym Kalendarzu nie tylko kalendarz Lacinskiego, Niemieckiego, y Greckiego Kościołow, tudzież Zydowski, ale też Turecki, á na ostatku y Starodawny Rzymski się znayduie, ktory w Listach Łacinskich w używaniu iest, y przy czytaniu starych Autorow wielce potrzebny. A to wszystko pokazuie się w nim na iedney kartce w sześciu Kolumnach wraz z wyrażeniem wszystkich Dni publicznych w Polszcze. Dla innych też wiadomości, tak do rożnych nauk, iako też *ad Statum* Krolestwa Polskiego, oraz do Ordynacyi Poczt w kraiu ściągaiących się, tudzież dla wielu innych ciekawości ktore ten Kalendarz w sobie zawiera, nie będzie nikt kosztu na nabycie onego łożonego żałował, ile że się sam przez piękność swoią rekommendować będzie. W ordynaryiney oprawie kosztuie Złotych trzy y 7½ Gr. W lepszey zaś Złot. pięć. Znayduie się u wzwyż wyrażonego

Nakładnika w Marywilu Nro. 19. iako też w rożnych Poczt-Ambtach, w Warszawie Dnia 25 Februarii 1770.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

AVERTISSEMENT.

Le même que ci-dessus, traduite en français.

L'Editeur de ce Journal ne cherche rien avec plus de zêle, que de se rendre utile, comme son état l'exige, aux habitants de ce Royaume, par la Publication de divers écrits. Dans cette vue, il a fait imprimer pour cette année un ALMANAC en langue polonaise, qui ne sera pas regardé comme superflu, si l'on considére l'ordre qui y est observé & les choses utiles qu'il contient. Divers empêchements ont fait qu'il n'a pu paraître que cette semaine, & on a remis jusqu'aujourd'hui à en avertir les amateurs. L'Editeur doute d'autant moins d'un accueil favorable pour ce nouvel Almanac, quoiqu'il ne paraisse que dans le deuxiéme mois de cette année, qu'il est moins commun & plus utile qu'aucun autre; puisqu'il contient, non seulement le Calendrier des églises *Latine*, *Allemande* & *Gréque*; non seulement celui des *Juifs*, mais aussi celui des *Turcs*, & enfin l'ancien Calendrier Romain, dont on a coutume de faire usage dans les lettres latines, & qui est très-nécessaire pour la lecture des anciens. On trouve

tout ceci à l'ouverture, sur un feuillet en six Colonnes, avec différentes remarques sur les jours mémorables & publics en Pologne. On se flate aussi, que personne ne regrettera d'avoir fait l'acquisition de cet Almanac, vu qu'on y a ajouté toutes sortes de choses instructives, tant des affaires d'Etat de Pologne, que de celles qui ont rapport aux Postes, & autres, & qu'il plaira par sa propreté même. Le prix est en reliure ordinaire 3 fl. & 1 bon gros, & en bonne reliure 5 fl. On le trouve chez l'Editeur de ce Journal dans Marie-ville Numero XIX. & dans la plupart des Bureaux de Postes. Varsovie ce 20. Février 1770.

TABLE.

VOLUME DE FEVRIER.

	Pag.
Vers à S. E. Mgr. le C. O. G. P. G. de Lith. &c. - - -	1
Etrennes à S. A. Me. la Princeſſe C * * *	4
Etrennes à S. A. Mgr. le P. A. C * * * * &c.	5
Bouquet à Mlle la Princeſſe J. L.	6
Autre à la même - -	7
Vers à S. E. Me la Comteſſe Staroſtine O * * *	8
Suite des réflexions ſur l'éducation	9
L'abeille & l'enfant. Fable allégorique	27
Enigmes - - - -	28
Logogriphe - - -	29
Fables en quatrain - -	30
Genethliacon ad Celſiſſimum Adamum Felicem Conſtantinum Czartoryſki	32
Vers à l'occaſion de l'heureuſe naiſſance de S. A. le P. Adam Czartoryſki &c.	36
Le Philoſophe & le Pantin. Fable	38
Nouvelles littéraires. Excellentiſſimæ illuſtriſſimæ Dominæ Comitiſſæ Urſulæ Zamoyſciæ, omnibus ingenii laudibus ornatiſſimæ Virgini, corollam hancce epigrammatum, Angelus Maria Durini ex Comitibus Modoetiæ, Archiepiſcopus Ancyranus, Nuntius apoſtolicus, obſequii ergo D. D. D. 1769. -	41

Vers à Mlle la Comteſſe Urſule Zamoyſka &c. - - - 46
Alla Signora Conteſſina Zamoyſka. La vera felicità - - 48
Suite de l'extrait du Journal de Mr. Klotz, intitulé : Acta Litteraria - 51
Satyra przeciw Bożnikom &c. 59
Le Magaſin des Pauvres, Artiſans & gens de la campagne, par Me. le Prince de Beaumont &c. - - - 61
Gaſpari Schutzii rerum Pruſſicarum hiſtoria &c. - - - 63
Spoſob robienia Węglow &c. 64
Mercure de France - - 66
Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ottomane &c. - - 67
Phiſiocratie, ou conſtitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain &c. - 85
L'homme au latin: ou la deſtinée des ſavants &c. - - 87
Les métamorphoſes, ou l'âne d'or d'Apulée &c. - - 96
Abrégé raiſoné de l'hiſtoire univerſelle ſacrée & profane &c. 97
Anecdotes - - - 68
Uwiadomienie - - - 101
Annonce - - - 102
Avertiſſement - 106
Table - - - - 108

Ex mandato Illmi. Excellentiſſimi ac Reverendiſſimi Loci Ordinarii legi librum ſub titulo: *Journal Polonais* pour le Mois de Février, ablatiſque quae reſecanda cenſui, nihil Catholicæ Religioni boniſque moribus contrarium in eo reperiri exiſtimo. Varſaviæ 22. Februarii 1770.

IOANNES ALBRERTANDI.
Soc. JESU.

FAUTES A CORRIGER
dans
LE VOLUME DE FEVRIER.

Pag. 35. lig. 8. des, *lisez*: de ſes.
P. 44. l. 4. Poniatowſka & Zamoyſka, *lisez*: Poniatowſki & Zamoyſki.
P. 46. l. 11. quos filiis, *l.* quos filis.
Ibid. l. 12. DURINI, *l.* DURINE.
P. 47. l. 4. *les muſes, disje, ſavent auſſi broder*, liſez: *les muſes disje, alors, ſavent auſſi broder.*
P. 70. on ſait que le vendredi eſt à peu près -- -- ajoutez, chez les Turcs.
P. 72. l. 13. privait, *l.* ſciait.
P. 76. l. 1. "fameux édit, *l.* "un fameux édit.
P. 83. l. 2. de abrégés ſuffiſants des ſouverains &c. *l.* des abrégés ſuffiſants de l'hiſtoire des ſouverains &c.
P. 84. l. 17. où, *l.* on.
P. 88. l. 2. repas, *l.* repos.

JOURNAL POLONAIS.

- - - maxima pericula ſemper dant veniam culpae.

Claudianus.

Pour MARS 1770.

A VARSOVIE.
AUX DEPENS DE MICHEL GROELL
Libraire & Commiſſaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permiſſion des Supérieurs.

JOURNAL POLONAIS

Cz-15-II
część 3

JOURNAL POLONAIS.

MARS 1770.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE.

Me-voici dans ma ſolitude,
Au milieu des objets les plus
beaux, les plus doux,
Qui réunis avec l'étude,
Trompent l'ennui d'un tems que je paſſe
ſans vous ;
A cela près, j'y ſuis en quiétude.

Les Anciens fameux, du bon goût inſpirés,
M'entretiennent en votre abſence ;
Et comme de tout tems ils furent admirés,
Je ſuis ſûr que leur connaiſſance

Vous fit blâmer cent fois ces Esprits conspirés
Qui, manquant de reconnaissance
Pour les heureux secours qu'ils en avaient tirés,
Veulent être les seuls Auteurs de leur science,
Et des plumes d'autrui parés,
Des anciens trésors couvrent leur indigence,
Abusant de la confiance
Dont ces illustres Morts les avaient honorés.

J'ai trop peu de talents pour leur en faire
homage ;
Cependant si j'osais dire d'où je les tiens,
Je nommerais les Anciens,
A qui j'en dois presque tout l'avantage :
Mais que serait-ce d'un suffrage
Né de progrès tels que les miens.

Je me borne donc à décrire
Quelques-unes des qualités
De ces Modèles que j'admire :
Heureux, si vous pouvez y lire
Quelques-unes de leurs beautés !

Mais comme des beautés nouvelles
Brillent encor de toutes parts,
Et présentent à mes regards
Des fleurs qui seront immortelles,
Dans le bouquet que je vais vous offrir . . . .
Mais je tremble de les ternir.

Jeune encor, me ſentant de plaiſirs plus avide,
Je liſais avec paſſion
Les charmantes leçons de l'amoureux *Ovide*,
Les plaiſirs de *Catulle* & ceux d'*Anacréon*;
Je regrettais alors le Moineau de *Lesbie*;
J'étais, avec *Tibulle*, enchanté de *Délie*;
Et *Properce* à mes yeux plus tendre, plus flateur,
Imitait la Gréque Elégie
D'un ton plus rempli de douceur.

Bientôt chez l'Affranchi *Térence*,
Cherchant le ſel & l'élégance,
J'admirais cet Auteur ſi pur dans ſes Ecrits;
Quoique moins embelli des graces de l'Attique,
Il me ſemblait ravir dans le genre comique,
A *Ménandre* même le prix.

Molière ſon diſciple, & bientôt ſon émule,
Ce grand fléau du ridicule,
Plein de ſel, d'agrément & de naïveté,
Eût, pour le ſurpaſſer, fait tout ce qu'il faut faire,
S'il eût moins écouté l'oreille du Vulgaire,
Qu'une pure pureté.

Par la majeſté de *Virgile*
Mon eſprit fut preſque ébloui.
Lucrèce, profond, difficile,
Me parut digne d'être ouï.

Le premier sur les pas d'*Homère*
Seul eut la gloire de marcher;
Le pouvoir des Césars ne put même empêcher
Qu'en tous lieux il n'eût l'art de plaire;
Et ses émules n'ont pu faire
Que desirer d'en approcher.

Après *Italicus* & *Stace*
L'on vit l'*Arioste* & le *Tasse*
Faire pour l'imiter les plus heureux efforts:
Mais l'art, toujours jaloux des dons de la nature,
Trop souvent sous l'éclat recélant l'imposture,
Ne fit qu' affaiblir leurs essors.

Sous les lois du bon sens, de la délicatesse,
Horace nous conduit sans jamais s'égarer.
Pour le savoir, l'esprit, les graces & l'adresse,
A qui peut-on le comparer?
Censeur judicieux, aimable Satyrique,
Grand & harmonieux Lirique,
Il chasse le vice & l'ennui,
Et de son art fameux nous donnant la pratique,
Le goût qu'il a formé, devenu plus critique,
Ne se satisfait qu'avec lui.

Juvénal après lui cultivant la Satyre,
Par excès de Vertu semble toujours médire;
Son air est sans cesse irrité:
Cependant j'aime à voir cet Ecrivain habile,
Avec *Perse* imitant la fougue de *Lucile*,
Fuir Rome où l'on ne peut soufrir la Vérité.

Deſpréaux dont le ſoin rend ſi purs les Ouvrages,
Avec *Horace* ici recevrait mes hommages,
S'il n'eût eu trop de paſſion
A blâmer des Auteurs dont l'imprudente veine
Méritait l'oubli, non la haine,
Et ſemblait faire ombrage à ſon ambition.

Dans le vaſte champ de l'Hiſtoire
Je vais ſouvent fouiller ces Régiſtres ſacrés,
Dignes de conſerver & les faits & la gloire
Des Héros qu'elle a conſacrés.
Le noble mépris de la vie,
L'amour tendre de la Patrie,
M'enflâment d'une noble ardeur;
Au récit de ces grands Exemples,
Je brûle d'entrer dans ſes Temples
Par la carriére de l'honneur.

Salluſte, égal à *Thucydides*,
Et *Tite-Live* ſont mes guides
Egaux, quoique très-différents;
Le premier plus nerveux, plus noble dans ſon ſtyle,
L'autre plus abondant & dès-là plus utile,
Tous deux dignes enfin des honeurs les plus grands.
L'un comparable au *Grec* par la rapide audace;
D'*Hérodote* dans l'autre on voit briller la grace;
De *Théopompe* en lui l'on reſſent la douceur;
Toujours auſſi coulant lorſqu'il eſt Orateur.

A l'un on ne ſaurait qu'ôter ou que reprendre,
A l'autre on ne peut ajouter.
Le plaiſir que tous deux ſont prendre,
Fait que dès qu'on peut les entendre,
On n'eſt jamais las d'écouter.

De la plus vaſte politique
Tacite eſt un riche tréſor;
Florus ſubtil & poétique,
Ferme & concis, me plaît encor.

Suétone moins agréable,
En parlant des *Céſars* n'eſt pas moins reſpectable
Par l'amour de la Vérité:
Et *Patercule* aurait mon goût, ma confiance,
Si, comme il a beaucoup de latine élégance,
Il eût de la ſincérité.

Pour la plus aimable Doctrine,
Le ſtyle aiſé, poli, doux, vrai, flateur,
Souvent je commence avec *Pline*:
Et pour le ſel, la raillerie fine,
De *Lucien* je ſuis admirateur:
Il faut qu'avec lui tout badine.

Quelquefois animé d'une ſublime ardeur,
Je cherche l'auſtére ſageſſe;
Et *Sénéque* vivant avec trop de ſplendeur,
En prenant ſouvent l'air frondeur,
Me plaît & cependant me bleſſe:
L'on n'entre pas aſſez dans l'humaine faibleſſe
Lorſque l'on vit dans la grandeur.

L'austérité dans la fortune,
Ne peut dans le fond que blesser,
Et doit au malheureux sembler fort importune,
Lorsqu'il voit que le sage en affectant trop l'une,
A l'autre ne peut renoncer.
Du grand *Marc-Antonin* j'aime mieux la science,
Qui dans la suprême puissance
Conseille à l'Univers ce qu'il sait pratiquer ;
Et qui dans ce grade suprême,
Commande à ses sujets beaucoup moins qu'à soi-même,
Grand & sage sans s'en piquer.

Pour mieux entremêler l'agréable & l'utile,
Quelquefois pour charmer doucement ce Hameau
Des Airs champêtres de l'Idylle,
De *Théocrite* & de *Virgile*
Je fais enfler le chalumeau.
La grace presque négligée,
Dans les vers du premier ne me flate pas moins
Que la façon plus arrangée
Du dernier chez lequel j'aperçois plus de soins.

Le fameux *Chantre de Mantoue*,
A parmi ses Bergers introduit beaucoup d'art ;
Chez le *Syracusain* la Nature se joue,
Et semble seule y prendre part :

Cependant à cet art, qui beaucoup mieux se
cache,
C'est ordinairement que notre cœur s'attache.

Que dans son amoureuse joie
Galatée me plaît, lorsque se dérobant
Elle veut que *Tircis* auparavant la voie,
Et l'attire d'un coup qu'elle porte en fuyant.

Qui dans la divine Eloquence,
Cette Maîtresse des Esprits,
Fera cas de la véhémence,
Au fameux *Démosthène* accordera le prix:
Mais il ne se pourra, s'il aime l'abondance,
Le grand savoir, la douceur, l'élégance,
Qu'il ne préfére *Cicéron.*

Et si de ce bel art il veut la connaissance,
Que dans *Quintilien* il puise la science;
L'un lui donne l'exemple & l'autre la leçon.
Heureux qui devenu maître de la parole,
N'en fait jamais d'usage ou perfide ou frivole!
Et qui sachant convaincre, affermir, émouvoir,
Ne veut toucher le cœur qu'en faveur du
devoir!
Qui pour la vérité rend toujours ses Oracles,
Et pour la Vertu seule enfante des Miracles!

Tels on vit, consacrant leur plume & leurs
travaux
A purger de vices le Terre,
Et *Théophraste* & la *Bruyére*
Adoucir leurs leçons par de riches Tableaux:

Là nous voyons ce que nous ſommes,
Ce que ſont après tout les plus grands des Héros,
Qui ſous de plus brillants défauts,
Ne ſont dans le fond que des Hommes.

Heureux qui dans ces traits frapés de main de maître,
Dans ces Portraits parlants oſe ſe reconnaître !
Ces traits ſont de notre ame un fidéle miroir,
Mais inutile à ceux qui craignent de s'y voir;
Ils ſont de la cenſure une fine envelope,
Un agréable Miſantrope,
Qui feſant notre bien, même ſans le ſavoir,
Nous corrige, nous plaît, & ſait nous émouvoir.
Quelquefois il déplaît, mais ſans vouloir le faire,
Et c'eſt toujours pour nous un utile adverſaire;
Il montre les endroits qu'on voudrait ſe cacher
Et quoique fort-ſévére,
Il l'eſt d'une façon qui ne ſaurait fâcher.

Quelles richeſſes l'Angleterre
Ne m'étale pas dans *Milton !*
Qui marche de plus près ſur les traces d'*Homére ?*
Et qui mieux qu' *Adiſſon* d'un air grand & ſévére
Nous peint le ſuperbe *Caton*,
N'emportant de regret en mourant dans Utique,
Que de voir avec lui mourir la République.

Du grand & sublime *Corneille*,
Au jugement de l'Univers,
La Muse à chaque pas enfante une merveille,
Et jamais dans leurs faits divers,
Les Romains n'ont été si grands que dans ses vers.

Le tendre & délicat *Racine*
Partageait avec lui l'estime & la faveur;
Si sa Muse fut moins divine,
Elle fut plus humaine, & parla mieux au cœur.

Ces Maîtres de la Tragédie,
Comme le grand *Maffei* l'honneur de l'Italie,
Des Grecs les plus fameux rétablirent le goût;
Corneille de *Sophocle* imita le génie;
Et les sujets touchants que *Racine* manie
Offrent *Euripide* par-tout.

Que je bois à longs traits des eaux de l'Hipocrêne
Avec le naïf *la Fontaine*,
Animant les Rochers, les Arbres, les Ruisseaux!

Fabulistes, quittez une inutile peine;
Après *Esope* & lui, vous mettrez à la gêne
Le bon sens de leurs animaux.

Je vois les Muses éplorées,
La *Sapho* Française n'est plus;
Et les graces envain sont par nous implorées,
Leurs attraits pour nous sont perdus.

Il ſemble qu' avec elle expire
L'art charmant de toucher les cœurs;
Jamais on ne ſut mieux écrire,
Et le Parnaſſe qui ſoupire
Juſtifie aſſez nos douleurs.

Peut être que ſon cœur fut tendre;
Mais il fut mille fois encor plus délicat.
Tombeau, ne preſſez pas ſa cendre!
Fleurs, que par-tout elle ſema,
Repandez-y tout votre éclat!

Oiſeaux que vos accents viennent s'y faire entendre!
Fondez en pleurs tendres Amours!
Ici git votre Mére, elle y git pour toujours.

Combien d'autres eſprits, d'une immortelle gloire,
Viennent s'offrir à ma mémoire!
Voiture, Sarrazin, Balzac, Régnier, Ségrais,
Et d'autres dont les noms ne périront jamais.

Mais il eſt tems que je finiſſe;
Et même avec raiſon je crains
Que des objets que je dépeins,
Vous ne trouviez encor trop légére l'eſquiſſe.
Tous ces Eſprits fameux, leurs Ouvrages divers,
Leur nombre, leurs beautés, & ſur-tout ma faibleſſe
Jointe à votre délicateſſe
Impoſe ſilence à mes vers.

ODE
in
LAUDEM VITÆ PRIVATÆ
&
RUSTICÆ.

Linque Parnaſſi biſidum cacumen,
Laureis crines redimita ſertis,
Ruſtici & mecum modulare ſiſtro,
Muſa quietem.

Ille frugalem cupiens in uſum
Pauca, non vano capitur nitore
Gloriæ, ſacri rabido nec auri
Pallet amore.

Suetus agreſtes habitare villas,
Deſpicit magnas locupletis ædes;
Et gravi gaudet proprios aratro
Vertere campos.

Dum ſuæ carpunt Cytiſum Capellæ
Flexiles inter corylos, avenas
Impares inflans, vigiles propellit
Pectore curas.

Huic focos præbent epulaſque ſylvæ,
Meſſis exilio Cererem miniſtrat,
Fertilis vitis gravidas, quot annis,
Porrigit uvas.

Decipit viſco, laqueiſque turdos,
Cuſpide & curſu leporem fatigat ;
Et cibis tecto, pecus ære curvo
Captat aquoſum.

Membra proſtrato viridi ſub ulmo
Sæpe tranquillum faciunt ſoporem
Gratior flatus, crepitansque blando
Murmure vivus.

Mich. S * * *
ſcribebat.

Le jeune auteur chante les plaiſirs de la vie ruſtique : il nous raméne à ces mœurs douces & ſimples, à cet âge d'or ſi vanté, ce beau Phénix dont nous trouvons l'exiſtance dans la brillante imagination des poétes, mais que nous ne trouvons que là. Le tableau que M. S * * * préſente de la vie tranquile d'un habitant de la campagne, eſt ſimple comme le ſujet qu'il traite ; & ſa poéſie eſt douce & coulante :

Dum fucæ carpunt cytisum capellæ,
Flexiles inter corylos, avenas
Impares inflans, vigiles propellit
Pectore curas.

Il semble entendre un berger du *Lignon*, ou un heureux habitant de la vallée de *Tempée*, soupirer mollement ses amours sur son chalumeau, à l'ombre des saules. L'Auteur suit dans toutes leurs nuances, les diverses positions d'un agriculteur, qui contents de son sort & des dons de la nature, n'ambitionne ni les magnifiques palais des Grands, ni leurs repas somptueusement homicides, ni leurs plaisirs pompeusement ennuyeux. Un gazon verd, un ruisseau argentin, lui fournissent l'un un lit commode, l'autre une boisson pure, qu'il préfére *au vin de Hongrie :* des fruits qu'il a cueillis & cultivés lui-même, composent avec un pain qui a été arrosé de ses sueurs, toute l'ordonnance de sa table. Un exercice modéré soutient son appétit, & l'introduit dans le palais tranquile de *Morphée :* il assaisonne tous ses mets plus délicatement, plus savoureusement, & avec bien moins de danger que ne pourait le faire le cuisinier le plus recherché. C'est au récit d'un genre de vie si heureux, qu'il est permis de s'écrier : *oh !*

feli-

felices agricolæ, sua si bona norint! Ou comme dit un poéte français :

O trop heureux payſans! s'ils connaiſſaient leur bien.

Nous devons auſſi des éloges à la modeſtie de M. S * * *, il ne dit pas *fecit*, il a fait, mais *faciebat*, il feſait. Les grands hommes ont toujours employé ce terme: comme s'ils avaient voulu par-là, faire entendre qu'ils ſe croyaient encore bien en-deçà de la perfection; tandis qu'un tas de petits *Grimauds* ſe croient facilement au-delà.

Plutarque remarque qu' Apelles, un des plus grands peintres de l'antiquité, mettait, toujours au bas de ſes tableaux, quelque achevés qu'ils fuſſent, *faciebat*, il les feſait: pour marquer par ce mot, qu'ils ne lui ſemblaient pas encore aſſez parfaits. Il ne mit le mot *fecit*, que ſous trois de ſes ouvrages. Le premier fut le portrait d'Alexandre le Grand, tenant en main le foudre de Jupiter. Ce portrait, au rapport de *Plutarque*, était ſi achevé, & ſi reſſemblant, qu'on diſait *que l'Alexandre de Philippe était invincible, & celui d'Apelles inimitable.* Le ſecond tableau était celui de Vénus endormie ; & le troiſiéme celui de la même déeſſe

sortant de la mer. M. S * * * n'est pas encore un Apelles: mais il est aussi modeste, ce qui est très-louable.

LE MEPRIS DE L'ENVIE.

ODE.

Que l'envie à son gré m'offense!
De ses traits cruels la vengeance
N'armera jamais mes discours.
Toi, muse qui me fut fidéle,
Si jamais mon dépit t'appéle,
Abandonne-moi pour toujours.

Périsse la plume inhumaine
Qui, vil instrument de la haine,
Répand un fiel injurieux!
Les *Lettres* ont de puissants charmes:
Mais ce sont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux.

Un *Auteur* avide de nuire,
De ceux qu'il s'obstine à détruire
Trace d'infidéles tableaux;
Et trop sûr d'un malin suffrage,
Il livre leur nom d'âge en âge
A des mépris toujours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime
Tâchons d'affaiblir ſes tranſports:
Et craignons que notre imprudence,
En éterniſant la vengeance,
N'en éterniſe les remords.

DYSSERTACYA

O Początku Kłaniania ſię lub życzenia zdrowia Kichaiącym.

Niektorzy mniemaią iż zwyczay życzenia zdrowia Kichaiącym ſwoy wziął początek od *Kolendy*. To mniemanie zaſadza ſię, bez wątpienia, na podobieńſtwie winſzowania y życzenia ktore ſię za zwyczay czynią w tych dwoch okolicznościach. Zobaczemy niżey, ieżeli to zdanie na gruntownych zaſadza ſię przyczynach. Zacznieymy założyć materyą o ktorey przed ſię wzieliśmy mowić.

Nikomu, z własnego doſwiadczenia, nie ieſt tayny ten zwyczay powſzechny winſzowania y życzenia ktore ſię czynią poſpolićie między ludźmi na zdrowie Kichaiącym; mowią w tey okoliczności *Vivat! na Zdrowie!* Prawda y to, że między ludźmi

obyczaynemi na kłananiu się tylko Kichaiącemu przestaią bez winszowania y życzenia zdrowia; ale to na iedno wychodzi. Chcianoby dowiedzieć się na czym może się zasadzać ten zwyczay?

Jest to pewna że niema nikogo między pospolstwem, ktoryby naymnieysze w tym do pogaństwa znalazł podobieństwo, ani nawet naymnieysze podeyrzenie. A mała liczba uczonych, ktorzy rozumieią że wszystko umieią, y że nic przed niemi utaić się nie może, w tym się zgadzaią, iż tego zwyczaiu początek wcale iest Chrześciański.

Pospolicie mniemaią, iż ten zwyczay nie iest dawnieyszy od roku 591, po Narodzeniu P. JEzusa, y że się zaczął za Papieża *Grzegorza pierwszego*, z przyczyny pewney zaraźliwey choroby, ktora na ten czas w Rzymie panowała, y ktora zależała na tak gwałtownym Kichnieniu, ktore o śmierć wielu przyprawiło ludzi. Jnśi twierdzą że to działo się w roku 619 P. JEzusa: *Piotr Messie* Szlachcic Hiszpański (*) y *Duverdier* mowią, że ci, ktorzy tą byli zarażeni chorobą, kichali aż do zakonczenia życia, y że tey, tak nadzwyczayney chorobie, ktora

(*) w swey Kśiąszce pod tytułem: Lekcye rożne *Piotra Messie* Szlachcica z Sewilu, tłumaczoney przez Norberta *Grugeta*.

tych umorzyła, ktorzy ſię Kichnieniem zarażali, ktorey przypiſać potrzeba zwyczay, ktorego tu ſzukamy początku.

Cytuią *Autorow* ktorzy ten opiſuią przypadek, a między innemi *Sygoniuſza*, ktorego aby (w rzeczach ſtarożytnych) zdanie było poważane, żądaią. Lecz podobieńſtwo raczey przypadkow, muſiało bez wątpienia, przymnożyć wiary zdania tego. Ale choroba, o ktorey tu wzmianka, raz bywſzy za prawdziwą uznana, doznano iz nic naturalnieyſzego nie było, iako mowić tym ktorzy nieſzczęſliwym takowym byli zarażeni przypadkiem, *na zdrowie! niech cię Bog ma w ſwey Opiece!* A to podobieńſtwo do prawdy, tę natychmiaſt rozſiało pobożną baykę, przez Dzieiopiſow do wierzenia łatwych.

Mimo winney Sygoniuſzowi powagi, y innym Dzieiopiſom ktorychem cytował, ſądzę, iż, za podeyrzaną bardzo mieć można tę chorobę ktora w krotkim czaſie tych umorzyła ktorzy kichali. Nic podobnieyſzego, moim zdaniem, do Baiek; y to wſzyſtko co o tey piſano chorobie, za powieść poczytuię falſzywą, ktora między poſpolſtwem zagęściła ſię, y ktorey łatwo wiarę dano bez dowodow.

Lecz przypuścmy ią, tę chorobę przedziwną, gdy ią przyięto za prawdziwą, y o ktorey ſię wadzić z nikim nie myślę: przynaymniey tylko mowię: iż ta Choroba, ani ieſt, ani bydź nie mogła pierwſzym początkiem życzenia, ktore ſię oświadcza kichaiącym, a tego mi nikt przeczyć nie będzie mogł, gdy dowiodę iż te życzenia były użyte w czaſach daleko dawnieyſzych, od tego, ktorego ſię oznacza ta choroba, ktorą cytuią Dzieiopiſowie ktorych zbiiam. Ta tedy odemnie założona ſtarożytność w ſparta ieſt Dzieiopiſami trochę poważnieyſzemi od *Sygoniuſza*.

Nim zacznę wchodzić w moie dowody, niech mi ſię tu godzi uważyć, że Baika o śmiertelnym Kichnieniu, bydź nie może tylko zdaniem nie wyrozumianym błędow *Talmuta*. Jakoż podług X. *Calmeta* zwykli byli Hebrayczykowie mawiać do Kichaiących: *Chaim*, (dobrego ći życzę zdrowia). A co godna ieſt uwagi, to ieſt, że Rabinowie ktorzy wydali *Talmuta*, zmiankę czynią o pewney tradycyi, podobney do Chrzeciańſkiey, ktora acz dawnieyſza, nie mniey iednak ieſt baieczna. Powiadaią tedy, *iż od początku świata, Kichnienie było w ludziach znakiem śmierci, poki Jakob nie otrzymał od Boga że ta uſtała kara.*

Jz tąd twierdzą że ten ieſt początek zwyczaiu życzenia zdrowia Kichaiącym. Faſſz tym iawniey ſię tu pokazuie że Piſmo Swięte o tym nic nie mowi, ani o niczym do tego podobnym. Z pierwſzego tedy ſpoyrzenia widzieć można, że gdyby był Jakob tyle miał łaſki aby mogł to otrzymać od Boga, a żeby kichnienie nie było iuż znakiem, iako pierwey, śmierci, Kichnienie ſtaiąc ſię na ten czas niepotrzebne byłoby iuż wcale uſtało; ponieważ rzecz reprezentowana przez nie, iużby nie była, tedy y znak reprezentuiący tey rzeczy powinień był wraz z nią także iuż uſtawać.

Sposob naypewnieyſzy do doyścia zwyczaiu tego, ieſt go ſzukać u Poganow. Albowiem, od niepamiętnego czaſu znaiduie ſię u poganow to życzenie. A Dzieiopiſowie ſtarożytności częſto o nim wzmiankę czynią. *Apuleuſz* o nim wſpomina w Dziewiątey Części ſwoiey Xięgi pod tytułem: *Złoty Osieł.* Tenże Autor w Hiſtoryi Młynarki tak mowi: " Mąż ktory ſiedział u " ſtołu na przeciwko żonie ſwoiey uſłyſzał " Głos pochodzący z pod koſza młyńſkiego " ktory za nią był, y rozumieiąc że Ona to " kichnęła życył iey zdrowia, za pierwſzym " razem, iak zwykło ſię mowić w takowey " okoliczności ". O czym uczony tłumacz

w swoich Konotatkach, następuiącą czyni uwagę: "Poznać można z tego textu, y "z wielu innych od starodawnych, wzię- "tych, iż był u nich ten zwyczay życzenia "Kichaiącym mowiąc do Nich: *Niech ći "Jowisz dopomaga*, albo *niech ći sprzyiaią "Bogowie*, iako to y po dziś dzień ieszcze "ten zachowuie się zwyczay: J nie tylko "ći ktorzy innych słyszeli kichać, te dla "nich przyiemne czynili życzenia, ale "każdy zwykł był ie sobie samemu czynić, "kiedy się zakichnął. Co iest potwierdzone "dawnemi wierszami greckiemi z ich "Księgi *Anthologia* zwaney (*) y bardzo "dotkliwemi przeciwko człowiekowi nos "nader wielki maiącemu: Sens tych "wierszow zawiera w sobie: że pewny "człowiek nie mawiał sobie samemu *Strzeż "mnie Jowiszu*, kiedy kichał, z tey przy- "czyny, iż iego nos tak był wielki y tak "oddalony od uszow, że siebie kichaiącego "nie mogł słyszeć".

Pliniusz właśnie podchwytuie ten zarzut tym wątpliwym pytaniem: *Cur sternutantes salutamus*, czemuż się kłaniamy kichaiącym? y daley o tym mowiąc powiada tenże Pli-

(*) w Liście XI. Rozdziale XII. taka ich była prożba: ZEU BOZON, *miey mnie Jowiszu w swey opiece.*

niuſz: iż *Tyberiuſz* nigdy nie opuſzczał tey ku innym powinności; ale też chciał ażeby ią pilnie także ku niemu zachowano, y ſłuſznie.

Pewny przeieżdzaiący Kraie ktory acz w pewnym opowiadaniu nie ſpomina Autora, dośyć nam obſzerne y dokładne opiſanie daiąc o Afryce, powiada: iż w takowey okoliczności, daleko większą cześć oſwiadczaią Ceſarzowi Monotapackiemu; Bo iak tylko kicha, wielkie iego cały dwor wydaie okrzyki radości, ktore iako odgłoſy, od iednego do drugiego, roznieſione bywaią po całey Stolicy.

Jeżeli kto pragnie doſadnieyſzych dowodow tego ſtarożytności zwyczaiu, o ktorym tu mowa, znaydzie ie w Kſiąſzce zwaney *Fad-der*, ktora w ſobie krotkie zawiera zbieranie Kſięgi *Jenda-Vesla* albo Zebranie punktow naycelnieyſzych Mędrcow Religii, przez dawnieyſzego *Zoroaſta* ogłoſzoney, a przez nowego *Zoroaſta* wprowadzoney za czaſow *Dariuſza* czyli *Dara* Syna *Hyſtaſpy*, ktora podzielona ieſt na 100 Części, Drzwiami czyli Bramami nazwane; Owoż co ieſt w Artykule ſiodmym mow: AHUNAVAR y ASHIM VUHU, *kiedy kto kicha*. Nie czekano tedy w kraiach wſchodnich na Epokę choroby roku 591. dla oſwiadczenia

przychylnego życzenia kichaiącym. U Grekow nadewszystko widzieć można częste o tym zwyczaiu wspomnienia. Pierwszy z Dzieiopisow tego Narodu, ktory naypierwszą o tym uczynił zmiankę, iest podług mego zdania *Xenophon* w pismie swoim o sławnym powrocie dziesięciu tysięcy Grekow, w ktorym tenże Dzieiopis tę nam zostawił okoliczność. *Gdy młody Cyrus, chcąc wykonać dzieło niebespieczne, zabawny był zachęceniem do odwagi Woysko swoie, trafiło się w ten czas że ieden zakichał żołnierz, co za znak naypomyślnieyszy poczytane było od całego woyska; y wszyscy przytomni zkwapliwie mu rzekli, niech cię Bog spomaga. Przydaie y to Xenophon: że za rozkazem Cyrusa pokłony oddano Bostwu na podziękowanie za dobre rokowania ktore tym kichnieniem odbierało woysko.*

Możnaby, zdaniem moim, przestać na tym dowodzie, ażeby być przekonanym, iż nasz zwyczay swoy wziął początek od naydawnieyszey starożytności. Lecz nie dosyć na tym żeśmy iego dowiedli początek, zobaczmy teraz na czym się zasadzać może.

Znayduią się u Poganow dwie tego zwyczaiu przyczyny: Pierwsza ma w sobie coś wysokiego, ktore nas uczy, że naywiększa część starożytności przez uszanowanie tylko

kichaiącym ſię kłaniała. Lecz dla łatwieyſzego zrozumienia, wiedzieć potrzeba, że ſtarodawni ludzie, głowę człowieka mieli za coś ſwiętego, y Boſkiego, tak o tym powiada *Athereuſz* w Kſiędze II. Rozd. XXV. *Firmian* także mowi: *iż Bog głowę człowieka nad ciałem poſadził ażeby była Panſtwem y niby ſtolicą naynyżſzey władzy nad zwierzętami.* Galenus (*) nad wſzyſtkiemi człowieka członkami pierwſzeńſtwo głowie daie. *Plato* w Rozmowie ſwoiey pod tytułem: Timée, głowę *całym* nazywa *ciałem.* Na oſtatek ſtarodawni wſzyſcy głowę mieli za ſtolicę mądrości, ktora całym rządzi ciałem, y iako nayzacnieyſzey ciała części, należyty iey oddawali pokłoń; przez głowę y na ſwą głowę przyſięgali; widzemy w *Wirgiliuſzu* że takową Niſus czyni przyſięgę (**) *per caput hoc juro; per quod Pater ante ſolebat.*

Kiedy u Monarchow Jednowładnych Azyiſkich, rozkaz iaki znaczny od Nich odbieraią Poddani, płazem pod tronem padaiąc, rękę na ſwą kładą głowę, daiąc przez to znać, że nie tylko natychmiaſt ślepo ten wypełnią rozkaz, ale że ieſzcze ſą gotowi głowę utracić raczey, niż go nie wypełnić.

(*) w Traktacie ſwoim o tęgich chorobach.

(**) Æneid. w Kſiąſzce IX.

Z tego uſzanowania głowy ſtarożytnych, pochodzi, według zdania bardzo poważnych Dzieiopiſow, życzenia zwyczay y kłaniania ſię kichaiącym. A ponieważ ſtarodawni uważali że kichnienie od tey przednieyſzey pochodzi części ciała, ktora u nich w wielkim była poſzanowaniu, rozumieli ſię bydz obowiązani oſwiadczenia kichaiącym ſwoie uſzanowanie; y ta ieſt pierwſzą pobudką y przyczyną tego zwyczaiu.

Z czaſem do tey przyłączyła ſię druga pobudka o ktorey nas uwiadomia *Caſaubon*, ktory cytuiąc text *Athéneuſza*, powiada: że niektorzy ſtarodawni poczytawſzy kichnienie *za nieiaką chorobę*, przydali byli przez boiazń, pewny ſpoſob modlenia ſię, do życzenia w przod przez uſzanowanie wprowadzonego, y dla tey ći to przyczyny w takowey okoliczności mawiali: *Niech cię Joviſz zachowa!* iako y teraz poſpolſtwo ieſzcze mowi: *Niech cię Bog wſpomaga.*

Uważyć iednak tu nie zawadzi, iż ta boiazń ſtarodawnych wcale nie była gruntowna y inſzego nie miała fundamentu tylko nieumieiętność ich Lekarzow: Naſi zaś maią *kichnienie* za znak pożyteczny, y tak nam iego użyćie wyrażaią: *Skutek iego zwyczayny* (mowią:) *ieſt utrząśnienie w Mozgu ſprawić; umyſły pobudzać y ruchawość przymnażać humorow.* Jakoſz w rze-

czy ſamey, nikogo niemaſz, ktoryby z właſnego doſwiadczenia nie mogł pomiarkować że kichnienie oczyſzcza organy naſze, y wolnieyſze ſprawuie odetchnienie; A nadewſzyſtko powonieniu całą przywraca dotkliwość; albowiem ten zmyſł ieſt iakoby przytarty y przytępiony, kiedy rano obudzamy ſię; ale ſię ſtaie żywſzy y poniekąd oſtrzeyſzy przez kichnienie. Starodawni ktorzy tych wſzyſtkich nie czynili uwag, y tych wſzyſtkich nie uważali iego ſkutkow, zaſtanawiaiąc ſię na powierzchowności, uważali byli w kichnieniu nieiake tylko ſkrzywienie ſię, ktore im zdawało ſię bydź ſzkodliwe. Trzęśnienie ſię gwałtowne podług ich, zdawało grozić nieſzczęśliwemi ſkutkami, ktore rozumieli uprzedzać wzywaiąc Bogow na pomoc tym, ktorych zarażonych tym widzieli; y ſpodziewali ſię przez to, odwracać wſzyſtko co w tey gwałtowney chwili widzieć mogli nieſzczęſnego.

Ale iako nieumieiętność za ſobą poſpolicie pociąga zabobonność, a nadewſzyſtko w poſpolſtwie, rzecz ieſzcze godna uwagi względem kichnienia, ieſt, że ſtarodawni z niego wieſzczbę uczynili, ktorą za dobrą, lub złą mieli podług okoliczności.

Plutarkus mowi: że przed ſławną Ateńczykow przeciw *Xerxeſowi* bitwą, gdy *Thémiſtokles* ofiary czynił na ſwoim Okręcie,

ieden z przytomnych na iego będący prawicy zakichnął; Wieszczek na ten czas przytomny natychmiast zwycięstwo rokował Grekom y zbicie Persow.

To Wrożenie zasadzało się na prożnych zabobonach starożytnych ludzi, ktorzy (iako powiada *Eustacheusz* (*)) byli tego mniemania, *że kiedy kto zakichnął na ich lewicy, znak to był nieszczęścia; a kiedy to stało się na ich prawicy pomyślnym było znakiem.* Powiada nam także S. *Augustyn*, że, z przyczyny tychże zabobonow, starodawni ludzie kładli się znowu na swoie łożka, kiedy im się trafiało kichnąc pod czas obuwania się.

Tak wielkie zabobony albo raczey, tak podłe y nikczemne, nie bardzo zdobią starożytnych Mężow; y dla tego wybaczyć nie mogę *Arystotelesowi*, iż umyślnie pytanie czynił dla dowiedzenia się: *Dla czego iest dobry znak kichać od południa do północy, a złym znakiem mieć ten zły przypadek od północy do południa.* Zdaie mi się, iż Filozof iaki był *Arystoteles*, powinienby był pożyteczniey użyć swego czasu, niżeli na szukaniu takowych fraszek; Nie przepuszczę także *Plutarkowi*, iż mowił: *że czart So-*

(*) w swoiey Kśiąszce wykładu Homera.

krateſa ktory tylu dręczył pracowitych prożniakow, nic inſzego nie był iako nadtchnieniem ktore Jemu prez kichnienie przychodziło.

Uczony Angielczyk *Pan Brown* umyślnie o tym mowę napiſał, ktora ſię znayduie w iego traktacie *o Błędach poſpolſtwa.* Tenże Autor uważa że zwyczay życzenia zdrowia kichaiącym *ieſt powſzechny u wſzyſtkich Narodow.* Jakoż, ieżeli dać potrzeba wiarę naypoważnieyſzym tym, ktorzy Kraie rożne obiechali, tak ſię znayduie ten zwyczay, w Afryce y w Jndyach, iako y w Europie. A X. *Tachard* nas upewnia, że w Kroleſtwie Siam w Azyi, nie opuſzczaią nigdy życzyć ſzczęśliwego y długiego życia wſzyſtkim tym, ktorzy kichaią.

Tym czaſem niektorzy utrzymuią, że powſzechnym nazwać ten zwyczay nie można, gdyż niektorym podlega Excepcyom, y w iedney nawet części Anglyi; Ci, albowiem tegoż Narodu, ktorzy za granicą ſwoiey nie byli Wyſpy, dopuſzczaią innym kichać iakby tego nie poſtrzegali; A ći tylko u nich ktorzy w cudzych byli Kraiach wprowadzaią tam z ſwey podruży tę poniekąd ludzkość.

Przeczytawſzy całą Pana *Browna* mowę, wielcem ſię dziwował, iżem nic w niey nie znaſazł z zabobonow ieſzcze dotąd trwaią-

eych w Niemczech między pospolstwem; gdzie mocno wierzą y teraz, że gdy przytrafia się komu kichnąć pod czas iakiey rozmowy, z ktorey sobie iakiego życzy skutku, iest to znak pomyślności, y że rzecz pożądana zyiści się, co swym ięzykiem zowią *etwas beniesen*, to iest: wykichnąć rzecz iaką. W takowych też okolicznościach, Przytomni nigdy nie omieszkiwaią wielkiego y serdecznego winszowania czynić temu ktory tak szczęśliwie zakichnął; sam tego byłem swiadkiem, y wszelką nie raz miałem sposobność dochodzenia tych zabobonow na samym mieyscu, pod czas mego po rożnych Niemieckich Prowincyach pomieszkania.

Nie omieszkywaią nigdy także zdrowia życzyć kichaiącym y w Polszce; gdzie wiara się pospolicie także daie powszechnemu zdaniu o Chorobie roku 591. ale żadnych nieuważałem zabobonow, ani podłości w tym oświadczeniu ludzkości.

Z tych rożnych potwierdzonych Uwag wnosić można, że początek zwyczaiu życzenia Zdrowia lub kłaniania się Kichaiącym, żadnego niema związku z Kolędą. Chociaż te oba zwyczaie między nas nie były wprowadzone tylko przez naśladowanie starodawnych, to iest: Poganow. Ale też

y o oboygu mowić należy, ze iako ſą teraz wyczyſzczone od wſzelkiey zabobonow myśli; ſą też chwalebnieyſze niż nagany godne, a przez to, nic nie zaſzkodźi ie zachować.

Ktorzy z moich Czytelnikow w tey mierze innych, procz tych odemnie ſpomnionych chcą ſię radzić Autorow, bądz to dla ſwey rozrywki lub dla nabycia o tym wiadomości większey, cytać mogą co X. *Strada* Jezuita *w ſwoim pięknym traktacie o kichaniu* napiſał; w nim wykłada przyczynę dla ktorey ſię kichaiącym kłaniaią; Uznaie y dowodzi, że od poganow ten pochodzi zwyczay.

Marcin Schoochius o kichnieniu piſząc, powiada: że pochodzi od rozdrażnienia niżſzych Błonek nosdrzy; y na inſzym mieyſcu mowi: *Kichnienie pochodząc z głowy nie ieſt naganne, miłe mu czyniemy oſwiadczenie: Nie naśmiewayćie ſię z tey wytworności, gdyż od Aryſtoteleſa pochodzi.*

Pewny Profeſor Kielſki, ktory także o zwyczaiu kłaniania ſię kichaiącym piſał, zgadza ſię w tym, iż ten ieſt zwyczay ieſzcze nam pozoſtały z Poganſtwa; ale też przyznaie że tak był zachowany u Zydow, iako u Grekow y Rzymiań; a toli raczy on przepuſzczać Chrześcianom y nawet im tego

pozwala zwyczaiu, byleby tylko nie przydali do niego zabobonow iakich. Można iednak wierzyć bezpiecznie, iż obyczayność w tey mierze, bynaymniey nie będzie nadwerężona przez rozprawę tegoż Profesora; gdyż w teraznieyszym wieku obawiać się niepodobna, ażeby kto kłaniaiący się osobie kichaiącey, y Jey na ten czas iakie oświadczaiąc przyszłoyne życzenia, miał y pomyślić o iakich zabobonach.

Chcąc wszelkiey unikać przykrości y nie przerywać, przez odstąpienie, ktore na czas nie mały, zaprowadziłoby mnie było daleko, od przednieyszego odemnie na początku założonego celu; Z tey tedy przyczyny, umyśliłem na tym tu mieyscu mowić o iednym ieszcze zwyczaiu, z ktorego bardzo często źle przytrafiaią się przypadki, ktore codziennie w społeczności uważaią się. A iako ten poniekąd zgadza się z pierwszym, tuszę, iż osoby ciekawe wiedzieć: *Dla czego za znak obyczayności y uszanowania poczytuie się, kiedy człowiek zdeymuie czapkę lub kapeluszu przed inszą Osobę.* Mieć mi za złe nie będą kiedy tu o tym nieco powiem.

Zwyczay odkrywania głowy dla uczczenia innych, nie zawsze iako niektorzy podobno rozumieią był zachowany. *Markus Varro* y *Pliniusz* nas uczą, iż z początku nie na znak uszanowania osoby, gdy przed

Urzędnikami głowę odkrywano, *ale raczey to czyniono*, iak mowią dawni Autorowie, *dla ſtania ſię bardzo mocnym y zdronym, y ażeby udawać y takim ſię pokazywać.* A Drugi (*) uważa w tey okoliczności, że tak wielu przyzwyczaiło ſię było walecznych Mężow ſtarożytnych do nie nakrywania ſobie nigdy głowy, że iakiekolwiek bywały odmiany y niepogodne czaſy, nigdy nikt nie mogł do tego ich przywieść by ſobie kiedy głowę nakryli. Taćy byli *Juliuſz Cezar*, *Annibal*, a naybardzey *Maſſiniſſe*, ktory do wielkiey przyſzedł ſtarości, acz nigdy nie nakrywał głowy, ani ſię ochraniał od wody, wiatrow, śniegow, ſłońca. Toż ſamo o *Adrianie* y *Seweriuſzu* Ceſarzach powiadaią (**). Można y do tych, inſzy ſwiżſzy y dobrze wyiadomy przydać przykład: to ieſt: o Karolu XII. Krolu Szweckim, ktory nie tylko chodził aż do śmierći w tych ſamych butach ktore wzuł wyieżdżaiąc z Stokolmu niewyzuwſzy ich nigdy. ani we dnie ani w nocy; ale też głowy nigdy nie nakrył: tak dalece, że ſpiąc iednego dnia w Benderze na podłey Kanapie y głowę

(*) P. Meſſie du Verdier.

(**) w Kſiąſzce pod tytułem: Alexander od Alexandra dziennika, Kſięga 2. Rozd. 19.

podług swego zwyczaiu nie nakrywszy, pewny z iego Oficyerow włożył mu czapkę: obudziwszy się Monarchą daleko ią od siebie rzucił y mocno za to, na tego gniewał się Oficyera. Możnaby przedłużyć ten Rozdział niezliczonemi przykładami, ktore iednak rzeczy by lepiey nie dowiodły. Zaczym uważmy teraz: od ktorego tedy czasu, zwyczay odkrywania głowy w obecności iakiey poważney osoby zaczął bydź znakiem uszanowania y poniżenia się. Oto co nam o tym donosi Plutarkus w swoich wątpliwych pytaniach: Ten zwyczay ztąd pochodzi, że u starożytnych, ten ktory Bogom ofiarę czynił, głowę miał nakrytą, czapką poświęconą, y że na ten czas Monarchom y Panom zdało się, iż dla użycia obyczayności y uczczenia Ofiarodawcy przystało, ażeby odkrywali przed nim głowę, z przyczyny iego godności; y ażeby też nie zdawało się, że pod czas odprawienia iego przezacney funkcyi, chcą się z nim rownać, a bardziey ieszcze z Bogami, nie swiadcząc uszanowania ich Ofiarodawcy.

Tenże sam Autor przydaie, iż iako starożytni pospolicie, z nienakrytą zwykli po ulicach chodzić głową; tak y ten był zwyczay, że kiedy człowiek swego napodkał nieprzyiaciela lub kogo inszego ktory mu

ſię niepodobał, tedy głowę przechodząc koło niego nakrywał; zkąd z przyczyn całych tych przeciwnych ſtało ſię potym, iż oſądzono za rzecz przyzwoitą y wcale uczciwą odkrywać głowę przed Monarchą, ſtarſzemi y przyiaciołami, a tak nie znacznie wzmogł ſię ten zwyczay.

Jakoż, nie można w rzeczy ſamey, żywſzego dać komu dowodu naſzego ku niemu uſzanowania, albo powżiętey przyiażni, iako przez baczność odkrywania głowy w Jego obecności. *Galiot de Nargny* (*) mniema, *iż odkrywać głowę przez uſzanowania, ieſt to dać do zrozumienia, że odkrywaiąc część nayprzednieyſzą y naygodnieyſzą ciała, ofiaruie ſię y poddaie ſię niby człowiek pod moc tego, ktoremu ſię kłania, uznaiąc ſię być niżſzym y od niego podleyſzym. Ludwik Célie* toż ſamo myśli, kiedy mowi: *że, iako głowa nayprzednieyſzy ieſt ze wſzyſtkich innych członkow, ktoremu wſzyſtkie inne ſą poſłuſzne y na iego ſłużą obronę, znakiem ieſt uſzanowania kiedy ieſt upokorzony y odkryty* (**).

(*) w ſwoiey o człowieku Kſiędze.
(**) Kſięga II. o wyborności człowieka.

Uwaga ktora mi zapewne ieſt oſobliwſzą, to ieſt: że aczkolwiek bydz może wybornośc człowieka y głowy iego, wzgląd ktory innym oſwiadczamy odkrywaiąc głowę w ich obecności, ieſt zaiſte rzeczą bardzo naprzykrzoną być przymuſzonym zdeymować uſtawicznie y kłaść kapeluſz lub czapkę. Dalekoby lepiey było, gdyby zamiaſt tego oſwiadczenia niewygodnego y częſto przykrego używanego w Europie, żeby mowię, chciano przyzwyczaiać ſię oſwiadczać ſobie ludzkości przez pokłoń lub znak ręki, podług zwyczaiu wſchodnich Narodow, bez odkryćia głowy.

DISSERTATION
ſur
L'origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent (*).

Quelques perſonnes penſent que l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent, eſt une ſuite de celui des *étrênes*. Cette conjecture eſt fondée ſans doute ſur la conformité des vœux & des ſouhaits qui accompagnent or-

(*) Nous attendons de la même main une *diſſertation ſur l'origine des étrênes.*

dinairement chacun de ces deux ſuſages. Nous verrons plus bas, ſi cette opinion a quelques motifs ſatisfeſants : commençons à établir la matiére que nous nous propoſons de traiter.

Il n'eſt perſonne qui ne connaiſſe par expérience cet uſage univerſel des vœux & des ſouhaits qui ſe font parmi le commun du peuple, pour la conſervation de ceux qui *éternuent*. On dit dans cette occaſion : *Dieu vous aide ! Dieu vous aſſiſte* ! Il eſt vrai qu' entre les gens polis on ſe contente de ſaluer celui qui éternue, ſans ajouter ni vœux ni ſouhaits ; mais cela revient au même.

On recherche ſur quoi cet uſage peut être fondé : il eſt certain que parmi le peuple, il n'eſt perſonne qui y trouve la moindre ombre de paganiſme, ou qui en ait ſeulement le ſoupçon : & le petit nombre de ces ſavants qui croient tout connaître, & *à qui rien n'échape*, s'accordent aſſez à y donner une origine tout-à-fait chrétienne.

On croit communément que cette coutume ne remonte pas plus haut qu'à l'an 591 de J.C. & qu'elle a commencé ſous le pontificat de *Grégoire premier*, à l'occaſion d'une maladie épidémique qui régna en ce tems en Italie, qui conſiſtait dans un éternue-

ment si violent, que beaucoup de monde en mourut. D'autres fixent cette époque à l'an 619 de J. C. *Pierre Messie* gentilhomme Espagnol (*), & *Duverdier* disent que ceux qui étaient attaqués de cette fâcheuse maladie, *éternuaient jusqu'à extinction de vie*, & que c'est cette maladie si extraordinaire, puisqu'*elle faisait mourir ceux à qui il survenait un éternuement*, qui a donné lieu à l'usage dont nous recherchons ici l'origine.

On cite des Auteurs qui rapportent ce fait ; & entre autres *Sigonius*, dont on veut qu'en matiére d'antiquités, le suffrage soit respectable. Ce qui peut avoir accrédité beaucoup cette opinion, c'est sans doute la probabilité des faits. La maladie en question, une fois supposée, on a vu que rien n'était plus naturel, que de dire à ceux qui étaient attaqués de ce funeste symptôme, *Dieu vous assiste! Dieu vous conserve!* & la vraisemblance a bientôt fait débiter cette pieuse fable par des écrivains faciles à persuader.

Malgré toute la déférence due à *Sigonius*, & aux autres Auteurs que j'ai cités, je crois

(*) Dans son livre intitulé : Diverses leçons de P. Messie Gentilhomme de Séville, traduit par Claude Gruget.

qu'on peut regarder comme fort-suſpecte cette maladie qui emportait en peu de tems ceux qui éternuaient. Rien à mon avis ne ſent plus la fable; & je regarde tout ce qui en a été écrit, comme une tradition erronée qui a fait chemin parmi le peuple, & qui s'eſt accréditée ſans beaucoup de fondement. Mais admettons, puiſqu'on le veut, cette maladie ſinguliére, ſur laquelle je ne prétends diſputer avec perſonne; je me retranche du-moins à dire qu'elle n'eſt pas, ni ne ſaurait être l'origine primitive des ſouhaits que l'on fait en faveur de ceux qui éternuent. C'eſt ce qu'on ne poura me conteſter, ſi je démontre que ces ſouhaits ſont d'une datte bien plus reculée que celle qu'on aſſigne à la maladie dont parlent les Auteurs que je combats. Or l'antiquité de cette date, je la fonde ſur le témoignage de pluſieurs Auteurs, un peu plus reſpectables que *Sigonius*.

Avant d'entrer dans le détail de mes preuves, qu'on me permette d'obſerver ici, que la fable de l'éternuement mortel, n'eſt peut-être qu'un réchaufé indigeſte des erreurs du *Talmud*. En effet, ſelon le P. Calmet, les Hébreux avaient coutume de dire à ceux qui éternuaient: CHAIM (je ſouhaite que vous viviez); &, ce qui eſt

digne de remarque, les Rabins Auteurs du *Talmud*, font mention d'une tradition assez semblable à celle des Chrétiens, & qui quoique plus ancienne, n'est guére moins fabuleuse. Ils disent donc, que *dès le commencement du monde, l'éternuement fut chez les hommes un signe de mort ; jusqu'à ce que JACOB eut obtenu de Dieu la cessation de ce fléau.* Voilà comment ils rendent compte de la coutume *de saluer ceux qui éternuent.* La fausseté est ici d'autant plus évidente, qu' indépendament de ce que l'Ecriture ne nous dit rien de semblable, ou qui en approche, on voit au premier coup d'œil, que si *Jacob* avait eu assez de crédit pour obtenir de Dieu, que l'éternuement ne fût plus un signe de mort, comme auparavant, l'éternuement devenant alors inutile, il eût cessé ; puisque la chose représentée n'aurait plus existé, le signe représentatif de cette chose devait cesser avec elle.

Le moyen le plus sûr de trouver une origine précise de cette coutume, c'est de la chercher dans le paganisme. On trouve ces souhaits de tems immémorial chez les païens ; & les Auteurs de l'antiquité en font fréquemment mention. Apulée en parle au neuviéme livre de son Ane d'or : c'est dans *l'histoire de la meûniére*, où l'Auteur

dit : " Le mari qui était à table vis-a-vis " de sa femme, entendant le bruit qui " partait de dessous la cage, qui était der- " riére elle, & pensant que c'était elle qui " éternuait, la salue la premiére fois, en " disant ce qui se dit en pareille occasion ": sur quoi le savant traducteur fait dans ses notes, la remarque suivante. " On voit " par ce passage, & par plusieurs autres des " anciens, que c'était la coutume de saluer " ceux qui éternuaient, en leur disant : " *Jupiter vous assiste !* ou *les Dieux vous* " *favorisent !* comme il se pratique encore " aujourd'hui. Non seulement ceux qui " entendaient éternuer, fesaient ces souhaits " favorables ; mais chacun avait aussi cou- " tume de les faire pour lui-même, lors- " qu'il avait éternué. C'est ce qui est " prouvé par une ancienne épigramme gré- " que de l'anthologie (*), fort outrée, contre " un homme qui avait le nez extrêmement " grand. Le sens de cette épigramme est, " que cet homme ne se disait pas, *Jupiter* " *m'assiste*, quand il éternuait, parce que " son nez était si grand, & si éloigné de ses " oreilles, qu'il ne s'entendait pas éternuer.

(*) Ep. XI. du XII. ch p. la priére était, SEU BOSON, *Jupiter sauve-moi.*

Pline éléve préciſément la queſtion dans le problême, *cur ſternutantes ſalutamus?* pourquoi ſaluons-nous ceux qui éternuent? & en traitant ce ſujet, Pline dit que *Tibére* ne manquait jamais à ce devoir envers les autres; & qu'il voulait auſſi qu'on fût exact à le remplir envers lui: cela était juſte.

Un voyageur qui dans une relation anonyme nous a donné une deſcription aſſez circonſtanciée de l'Afrique, dit qu'en tel cas, on fait bien plus d'honneur à l'Empereur du Monotapa. Dès qu'il éternue, toute ſa Cour ſe répand en cris de joie, qui ſont rendus comme en écho dans la capitale.

Veut-on une preuve plus forte de l'antiquité de l'uſage dont nous traitons? on la trouvera dans le *Sad-der*. Ce livre qui contient un abrégé ou extrait du *Zenda-veſta*, ou la rédaction des principaux points de la religion des Mages, annoncée par l'ancien Zoroaſtre, & rétablie par le nouveau, du tems de *Darius*, ou Dara fils *d'Hyſtaſpe*, eſt diviſé en 100 articles que l'on appéle *portes*. Voici ce qu'on lit à l'article ou porte 7: dis, AHUNAVAR, & ASHIM VAHU, *quand quelqu'un éternue*. On n'a donc pas attendu dans l'Orient, pour faire des vœux en faveur de ceux qui éternuent, l'époque

de la maladie de 591. Mais c'eſt ſur-tout chez les Grecs, qu'on voit une mention fréquente de cet uſage.

Celui des Auteurs de cette nation, qui en a parlé le premier, c'eſt, à mon avis, *Xénophon*, dans ſon ouvrage de la fameuſe *retraite des dix mille*, où cet hiſtorien nous a conſervé cette circonſtance. *Cyrus le jeune, ſur le point d'exécuter une action périlleuſe, était occupé à donner du courage à ſes troupes : il arriva alors qu'un ſoldat éternua, ce qui parut à l'armée d'un heureux préſage : les aſſiſtants lui dirent alors avec empreſſement : Dieu vous aide ! Xénophon ajoute que, par ordre de Cyrus, on adora la divinité, pour le bon augure qu'on en recevait.*

On peut, ce me ſemble, ſe contenter de ce paſſage de Xénophon, pour demeurer perſuadé que l'origine de notre coutume eſt de l'antiquité la plus reculée. Mais ce n'eſt pas aſſez d'en avoir conſtaté l'origine; voyons ſur quoi elle peut être fondée.

On trouve chez les Païens deux motifs de cette coutume : un premier qui paraît n'avoir rien que de relevé, & qui nous apprend que la plupart des anciens ne ſaluaient ceux qui éternuaient, que par reſpect : & pour le comprendre, il faut ſavoir que les

anciens regardaient la tête de l'homme, comme quelque chose de sacré & de divin ; c'est ainsi qu'en parle *Athénée* liv. II. c. 25. Firmian dit, que *Dieu a placé la tête de l'homme au-dessus du corps, afin qu'en elle fût l'empire & le gouvernement des bêtes. Galien* (*) donne à la tête sur tous les membres de l'homme la principauté. *Platon*, dans son dialoge intitulé *Timée*, appéle la tête, *tout le corps*. Enfin, tous les anciens regardaient la tête comme le siége de la sagesse, qui gouverne tout le corps ; &, comme au plus beau de tous les membres, ils lui rendaient un homage entier. Ils juraient par la tête, ou sur leur tête ; nous voyons que Nisus dans *Virgile* fait un serment de cette nature (**):

Per caput hoc juro ; per quod pater ante solebat.

Chez les princes despotiques d'Asie, quand leurs sujets reçoivent d'eux quelque ordre important, ils mettent la main sur la tête, en se prosternant au piés du trône ; & cela pour marquer non seulement qu'ils vant obéir aveuglément ; mais encore qu'ils sont prêts à perdre la tête, plutôt que de désobéir.

(*) Traité des malad. aig.
(**) Æneid. L. IX.

De ce respect des anciens pour la tête, est venue, selon plusieurs Ecrivains très-respectables, la coutume de saluer ceux qui éternuent : parce que les anciens remarquant que l'éternuement venait de cette partie du corps, ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de faire homage à ceux qui éternuaient. Voilà le premier motif qu'on trouve de cet usage.

Dans la suite des tems, à ce premier motif s'en trouva joint un autre, dont nous instruit *Casaubon*, qui sur le passage *d'Athénée*, que quelques anciens ayant regardé l'éternuement *comme une maladie*, ils avaient ajouté, par crainte, une formule de priéres au salut introduit d'abord par respect : c'est pourquoi ils disaient à cette occasion : Jupiter vous conserve! comme le petit peuple dit encore aujourd'hui, Dieu vous assiste !

Nous remarquerons cependant que cette crainte des anciens était mal fondée, & n'avait pour principe, qu'un défaut de connaissances de la part des médecins. Ceux de notre tems regardent *l'éternuement* comme un symptôme avantageux, & ils nous en marquent l'usage: *son effet ordinaire*, disent ils, *est de donner des secousses au cerveau, d'exciter les esprits, & d'augmenter le mouvement des humeurs.* Il n'est en effet personne qui par sa propre expérience, ne soit

en état de reconnaître que l'éternuement nous débouche les organes, & nous fait reſpirer avec plus de facilité, & ſur-tout qu'il rend à l'odorat toute ſa ſenſibilité : ce ſens ſe trouve comme émouſſé le matin quand on s'éveille ; mais il devient plus vif, & s'aiguiſe en quelque maniére par l'éternuement. Les anciens qui n'avaient pas fait toutes ces réflexions, & remarqué tous ces uſages, & qui s'étaient arrêtés aux apparences, avaient trouvé dans l'éternuement, une ſorte de convulſion qui leur paraiſſait dangereuſe ; ſelon leur idée, cette ſecouſſe violente ſemblait menacer de quelque ſuite fâcheuſe, qu'ils croyoient devoir prévenir en implorant les dieux en faveur de ceux qu'ils en voyoient attaqués ; & ils eſpéraient de détourner par-là, ce qu'il pourait y avoir de ſiniſtre dans ce mouvement convulſif.

Mais comme l'ignorance traîne ordinairement à ſa ſuite la ſuperſtition, & ſur-tout dans le peuple, il faut encore remarquer ſur le chapitre de l'éternuement, que les anciens en avaient fait un préſage, qu'ils regardaient comme *bon*, ou comme *mauvais*, ſelon les circonſtances.

Plutarque nous apprend qu'avant la fameuſe bataille des Athéniens contre *Xercés*, *Thémiſtocle* ſacrifiant ſur ſon vaiſſeau, & un

des

des assistants ayant éternué *à sa droite*, l'augure qui était présent, prédit à l'instant la victoire des Grecs, & la défaite des Perses.

Cette prédiction était appuyée sur la vaine superstition des anciens, qui, au rapport *d'Eustache* (*), avaient pour opinion, que *quand quelqu'un éternuait à leur gauche, c'était un signe malheureux ; & que si cela arrivait à leur droite, c'était un signe favorable.* S. *Augustin* nous apprend aussi que, par cette même raison de superstition, les anciens se remettaient au lit, quand il leur arrivait *d'éternuer en se chaussant.*

Une superstition de cette force, ou pour mieux dire, de cette faiblesse, ne fait guére d'honneur à MM. les anciens; aussi je ne saurais passer à *Aristote*, d'avoir fait une question expresse à l'effet de savoir, *pourquoi il est d'un bon augure d'éternuer depuis midi jusqu'à minuit, & d'un mauvais augure d'avoir le même accident depuis minuit jusqu'à midi.* Il semble qu'un philosophe tel qu' *Aristote*, aurait pu employer son tems plus utilement qu'à la recherche de telles misères. Je ne passerai pas non plus à Plutarque d'avoir dit, *que le démon de Socrate*, qui a tourmenté tant de laborieux

(*) Eustache comment. sur Homére.

fainéants, *n'était autre chose qu'une inspiration qui lui venait par l'éternuement.*

M. Brown, savant Anglais, a composé sur cette matiére un discours exprès, qui se trouve dans son *traité*, ou *essai sur les erreurs populaires*. Cet Auteur remarque que l'usage de saluer ceux qui éternuent, est *universel ;* en effet, si on en croit aux plus respectables des voyageurs, on trouve cet usage en Afrique, aux Indes, tout comme en Europe. Et le P. *Tachard* nous assure que dans le royaume de Siam, en Asie, on ne manque pas de souhaiter une longue & heureuse vie à tous ceux qui éternuent.

Cependant il est des personnes qui soutiennent que quand on donne cet usage pour *universel*, la thése soufre quelques exceptions ; & même à l'égard d'une partie des Anglais. Ceux de cette nation, qui n'ont pas voyagé hors de leur île, laissent, dit-on, éternuer les gens, sans s'en appercevoir : mais ceux qui ont été dans les pays étrangers, rapportent ordinairement de leurs voyages cette petite civilité.

En parcourant le discours de M. *Brown*, j'ai été surpris de n'y rien trouver d'une superstition encore en usage parmi le peuple d'Allemagne. Le vulgaire y est encore dans la persuasion que l'éternuement venant à propos de quelque discours dont ils souhaitent

l'accompliſſement, eſt un augure favorable, & comme un ſigne que la choſe ſouhaitée arrivera. C'eſt ce qu'ils appélent dans leur langue, *etwas benieſen*, *éternuer quelque choſe*. Les aſſiſtans ne manquent jamais, dans ces occaſions, de faire de grands & affectueux compliments de félicitation à celui qui a ſi heureuſement éternué. C'eſt ce que j'ai été pluſieurs fois à portée de vérifier ſur les lieux, pendant le ſéjour que j'ai fait dans différentes contrées de l'Allemagne.

En Pologne, on ne manque jamais à faire des vœux pour ceux qui éternuent: on y croit tout ſimplement à l'opinion commune de la maladie de 591: mais je n'ai remarqué ni ſuperſtition ni faibleſſe mêlées à cette civilité.

On peut, ce me ſemble, conclure de ces diverſes réflexions & autorités, que l'origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent, n'a aucun rapport avec celle des étrênes; quoique l'une & l'autre de ces coutumes ne ſe ſoient introduites parmi nous, que par une imitation des anciens, & par conſéquent des païens. Mais on doit auſſi dire de toutes les deux, que comme elles ſe trouvent aujourd'hui dégagées de toute idée de ſuperſtition, elles ſont plus louables que mauvaiſes, & que rien n'empêche de les pratiquer.

Ceux de mes lecteurs qui voudront consulter, pour leur plaisir ou pour leur instruction, d'autres Ecrivains sur cette matière, que ceux dont j'ai parlé, pouront se satisfaire avec le P. Strada Jésuite, qui a fait un joli *traité de l'éternuement;* il y découvre la raison pour laquelle on salue ceux qui éternuent, & reconnaît que c'est une coutume venue des païens.

Martin Schoochius, qui a écrit de *l'éternuement*, prétend qu'il vient de l'irritation des membranes inférieures des narines: il dit en quelque part de son ouvrage: *l'éternuement qui vient de la tête, étant sans blâme, nous lui fesons un honnête accueil: ne vous moquez pas de cette subtilité; elle est d'Aristote.*

Un Professeur de Kiel qui a aussi écrit sur la coutume de saluer ceux qui éternuent, convient que cette coutume est un reste du paganisme; mais il avoue qu'elle était en usage chez les Juifs aussi bien que chez les Grecs & les Romains. Cependant il veut bien faire grace aux Chrétiens sur cela, & la leur permettre, pourvu qu'ils n'y mêlent point de superstition. Sur ce principe, on peut s'assurer que la politesse ne soufrira point de la décision de ce professeur; car de nos jours il n'est pas à craindre que personne pense jamais à la superstition, en saluant

une perſonne qui éternuera, & en lui feſant alors quelque ſouhait honnête.

Pour éviter le déſagrément de m'interrompre par une digreſſion qui m'aurait fait perdre de vue, pour trop long-tems, l'objet principal que je m'étais propoſé, j'ai remis à la fin de mon ouvrage, à parler d'un uſage très-commun en Occident ; qui s'obſerve journellement dans la ſociété ; & qui me paraît venir fort à propos à mon ſujet. J'en dirai donc ici quelque choſe ; & j'ai lieu de penſer qu'on ne ſera pas fâché de ſavoir *pourquoi on regarde comme une marque de politeſſe & de reſpect, qu'un homme ſe découvre devant un autre ?*

La coutume de ſe découvrir pour faire honneur à quelqu'un, n'a pas toujours été en uſage, comme bien des gens ſe l'imaginent peut-être. *Marc Varron* & *Pline* nous apprennent que ce ne fut pas d'abord par révérence que l'on ſe découvrait devant les magiſtrats ; *mais bien le feſait-on*, diſent d'anciens Ecrivains, *pour ſe faire robuſtes & ſains, & afin de paraître & ſe montrer tels.* Un Auteur (*) remarque à cette occaſion, que pluſieurs vaillants hommes de l'antiquité s'étaient tellement accoutumés

(*) Voyez P. Meſſie du Verdier &c.

à ne se couvrir jamais la tête, que, quelques fussent les intempéries des saisons, on ne put les engager à se couvrir. Tels furent *Jules César*, *Annibal*, & sur-tout *Massinisse* qui parvint à une haute vieillesse sans s'être jamais couvert *pour eau, pour vent, pour neige, ou pour soleil.* On dit la même chose des Empereurs Adrien & Sévére (*); à quoi on peut ajouter un exemple moderne bien connu; je veux dire celui de Charles XII. Roi de Suéde, qui non seulement porta jusqu'à sa mort les mêmes bottes qu'il avait chaussées en partant de Stokolm, sans les quitter ni le jour ni la nuit; mais ne se couvrit non plus jamais la tête: jusques-là que dormant un jour à Bender sur un mauvais sopha, la tête découverte, selon sa coutume, & un de ses officiers la lui ayant couverte d'un bonnet, le prince à son réveil le jeta bien loin, & se fâcha sérieusement. On pourait grossir cet article par des citations nombreuses: mais elles n'ajouteraient rien de plus.

Depuis quand donc la coutume de se découvrir la tête en présence de quelqu'un, a-t-elle commencé à être une marque de respect & de soumission? Voici ce que nous en apprend Plutarque en ses problêmes.

(*) Vide Alex. ab Alex. Dier. gen. l. 2. c. 19.

Cette coutume vient de ce que chez les anciens, celui qui sacrifiait aux Dieux, avait la tête couverte d'un bonnet sacré ; & qu'il sembla aux princes & seigneurs, que pour user de politesse, & faire honneur au Sacrificateur, il convenait qu'ils se découvrissent devant lui, à cause de sa dignité, & afin qu'il ne parût pas que dans le moment de ses hautes fonctions, ils voulussent s'égaler à lui, encore moins s'égaler aux Dieux, en ne fesant pas honneur à leur Sacrificateur.

Le même Auteur ajoute que comme les anciens marchaient assez ordinairement dans les rues la tête découverte, c'était un usage, quand un homme rencontrait son énemi, ou quelqu'un qui lui déplaisait, qu'il se couvrît la tête pour passer devant lui. D'où il arriva, que par la raison des contraires, on pensa qu'il était convenable & décent qu'on se découvrît devant le Prince, les supérieurs, ou ses amis, & qu'insensiblement l'usage s'en établit.

En effet on ne peut donner une marque plus sensible du respect que l'on porte à quelqu'un, ou de l'amitié qu'on lui avouée, que par l'attention que l'on a à se découvrir en sa présence. *Galiot de Nargny* (*) pense

(*) En son liv. de l'homme.

que *se découvrir la tête pour faire honneur, c'est donner à entendre que découvrant la partie principale & le plus digne membre du corps, on s'offre & se met au pouvoir de celui qu'on salue, se reconnaissant son inférieur.*

Louis Célie pense la même chose, quand il dit que, *comme le Chef est le principal de tous les autres membres, auquel ceux-ci obéissent, & servent pour sa défense, c'est un signe d'honneur quand il est humilié & découvert* (*).

Une réflexion qui ne m'est pas particuliére assurément, c'est que quoi qu'il puisse être *de l'excellence de l'homme & de son chef,* & de la déférence qu'on marque aux autres en se découvrant en leur présence, c'est quelque chose de bien fatiguant que d'être sans cesse obligé d'ôter & remettre un chapeau, ou un bonnet. Il serait beaucoup mieux qu'au-lieu des salutations incommodes pratiquées en Europe, on voulût s'accoutumer à se rendre des civilités, par une simple inclination, ou un geste de la main, à la maniére des Orientaux, sans se découvrir.

(*) Liv. II. de l'exc. de l'homme.

On a beau dire que nos connaiſſances ont été portées plus loin que celles des anciens ; que nous avons en hiſtoire, en phyſique, hiſtoire naturelle, aſtronomie &c. fait des découvertes importantes qu'ils ne ſoupçonnaient pas même. En avouant cet avantage que nous avons en effet ſur les anciens, on ne peut leur refuſer le mérite très-réel de l'invention. D'ailleurs leurs mœurs, leurs, uſages contiennent des choſes dont la connaiſſance nous eſt indiſpenſablement néceſſaire pour l'intelligence de leurs écrits : tout autant de raiſons de leur payer le juſte tribut d'eſtime & de reconnaiſſance qui leur eſt dû. Ce ne peut donc qu'être avec un avantage ſenſible, que l'on fouille dans les tréſors de l'antiquité, ainſi que le dit judicieuſement l'Auteur de la diſſertation qu'on vient de lire : les recherches de cette nature ſont toujours très-ſatisfeſantes.

Quant à l'objet de la diſſertation, il eſt plus intéreſſant qu'on ne le penſera peut-être d'abord. Quoique l'erreur attachée à l'opinion que l'on combat ici, ne ſoit pas de nature à occaſioner des ſuites fâcheuſes, il y a toujours de la gloire à rectifier les idées des perſonnes qui cherchent à s'inſtruire ; & nous penſons qu'on ſaura gré à l'Auteur des recherches qu'il a pris la peine de faire,

pour démontrer plus ſenſiblement qu'on ne l'avait encore fait, que *la coutume de ſaluer ceux qui éternuent, remonte beaucoup plus haut qu'à l'an 591 de l'Ere vulgaire.*

Nous ajouterons ici en faveur de cette vérité, un paſſage dont nous ſommes ſurpris que l'Auteur de la diſſertation n'ait pas eu connaiſſance: il eſt tiré de la ſatyre de *Pétrone:* c'eſt à l'endroit où il raconte que *Gyton* s'était caché ſous un lit, parce qu'*Aſcyltos* le cherchait accompagné d'un crieur public. " Comme il était ſuſpendu ſous ce " lit, & qu'il retenait ſon haleine, afin de " n'être pas découvert, il fut enfin contraint " d'éternuer, mais de telle force que le lit " en branla. *Eumolpe* l'ayant entendu, ſe " tourna du côté du lit & ſalua *Gyton; ad* " *quem motum Eumolpus converſus, ſalvere Gytono jubet* ".

Le ſtyle de l'Auteur eſt ſimple, mais pur, & tel qu'il nous ſemble que doit être celui des écrits qui ont plus pour objet l'utile, que l'agréable.

On a dû expliquer les énigmes du mois dernier, ſavoir, la premiére par *le confeſſional*, la ſeconde par *la lettre I.* la troiſiéme par *la plume*, la derniére par la *bar-*

que. Le mot du logogriphe eſt *odieux*, dans lequel on trouve *ôde*, *ô* interjection, *Dieux*, *je pronom*, *Deux*, *ou*, *oie*, *jeux*, *j'eus* verbe, *ieux*, *io*, *Dieu* &c.

ENIGMES.

On demande qui eſt celui

Qui, de ſon propre ſang exécrable bourreau,
Des humains, d'un ſeul coup, mit le quart au tombeau.

M. BORCH.

ENIGME.

Dès le moment de ma naiſſance
Je pris ma forme & ma grandeur;
Et je n'eus pas plus de groſſeur
A vingt ans, que dans mon enfance.
De même que tous les humains
Je connais la terre pour mére:
Nul ne peut ſe dire mon pére.
Je n'ai ni bras, ni piés, ni mains.
Je ſuis ſans yeux, ſans nez, ſans bouche,
Même ſans aucun ſentiment.
Pour tant je réſonne hardiment
Tout auſſitôt que l'on me touche.
Ma voix éclate aſſez ſouvent;

De loin je peux la faire entendre:
Pour cet effet, elle fait prendre
La même route que le vent,
Et avec la même viteſſe.
Je diſtribue confuſément,
A ceux-ci du contentement,
Et à ceux-là de la triſteſſe.
Moi ſeule, par un heureux ſort,
J'habite chez un grand Monarque;
Je n'appréhende point la parque,
Et je ſuis utile à la mort.

Th. K.

* *

LOGOGRIPHE.

Je ſuis un meuble de ménage,
Qui te ſert à plus d'un uſage:
Mais ſi-tôt que je ſuis percé,
De moi l'on ne tient aucun compte;
Et du prodigue alors, pour augmenter ſa honte,
On dit qu'il eſt moi tout craché.
Neufs piés forment mon tout; tourne-les à ton gré,
Tu trouveras d'abord un Dieu champêtre,
Enflant ſa flûte au pié d'un hêtre;
Le nom de ce manan qui chaſſe devant ſoi
Animal peu priſé, mais de fort bon aloi.
Je t'offre auſſi le nom de l'animal lui-même,
Lorſque l'on meurt de faim, l'aliment que l'on aime.

Dont on uſe toujours, ſans jamais s'en laſſer ;
Ce qu'un boiteux voudrait chérement acheter.
Plus une dignité de grand relief en France ;
Ce que poſſéde un homme au ſein de l'indigence ;
En muſique un ton fort commun.
Mais je finis, lecteur, de peur d'être importun.

MICHEL BORCH.

COMPLIMENT
fait à un Protecteur,
AU NOUVEL AN.

L'année eſt écoulée, une autre année la ſuit ;
Le tems édifie & détruit ;
Tout eſt ſoumis à la puiſſance
De ce tyran inconſtant & léger :
J'oſe pourtant le défier
De prendre jamais rien ſur ma reconnaiſſance.

O. M.

FABLES EN QUATRAINS.

Le crocodile noble & de race hautaine,
Vantait de ſa maiſon les titres anciens ;
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine
A ſavoir où j'irai, qu'à ſavoir d'où je viens.

Une vache raillait, avec peu de justice,
Un bœuf qu'à la charue elle voyait tirer:
Mais comme on la menait, un jour, au sacrifice,
Adieu, lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

Pour son époux mourant, une femme éperdue,
Veut mourir; la mort vient, & la femme pâlit:
C'est pour lui, non pour moi, que vous êtes venue,
Lui dit elle, en tremblant; le voilà dans son lit.

Un loup querellait un agneau
Qui ne savait pas troubler l'eau;
A tous coups l'injuste puissance
Opprime la faible innocence.

WIERSZE
Z OKOLICZNOSCI NARODZIN JWJMCI PANA JANA ZAMOYSKIEGO. PRZEZ JMCI P. M.

Dnia pewnego trudami y pracą znurzony,
Spoczynku zażywałem na piekney morawie,
Kwiateczkami usłaney, miłym snem zmorzony,
Gdzie strumyk czysty, płynął po zieloney trawie,

Gdym uyrzał we ſnie obłok znagła otworzony,
Zkąd wyſzły piękne iaſny woz ciągnące pawie
Ktory wraz zlekka od nich był ku mnie ſpuſzczony
W nim mąż ſwiętny na złotem tkaney ſiedział ławie,
Poważny y ſędziwym wiekiem ozdobiony,
Jego zaraz poznałem po iego poſtawie
Geniuſza ktoremu naſz kray wydzielony
By go maiąc w opiece utrzymywał w ſławie,
Ze ſię ku mnie weſoło zbliżył zadziwiony,
Dla czego tak radoſną pytam go ciekawie
Maſz poſtać, gdy Kray w troſkach teraz zanurzony?
Niedziw ſię temu Synu odpowie łaſkawie,
Ktoż oyczyznie przychylny nie rozweſelony
Gdy ſię wſzelkie nieſzczęścia kraiu kończą prawie,
Czego ieſt pewną Wrożką Zamoyſki zrodzony
Z Matki Jagieloniſkiego plemienia w Warſzawie
Cnego Jana potomek z Jędrzeia ſpłodzony:
Te dwa imiona noſząc oboch zrowna w ſławie
A herbowną Jelitą będąc uzbroiony
Swą oyczyznę wyzwoli, pognębi bezprawie,
Czemu niech krai weſelém będzie napełniony
Niech Boga błaga by był pomocny tey ſprawie.
To wyrzekł, iam ſię ocknął, teraz obudzony,
Co mi ze ſnem zniknęło widzę iuż na iawie.

ONUFRY MORSKI.

TRADUCTION
de
LA PIECE CI-DESSUS.

L'autre jour, fatigué & las, & forcé par la laſſitude, à me repoſer ſur un beau gazon ſemé de fleurs ; & déja ſommeillant auprès d'un ruiſſeau qui coulait au travers de la prairie, j'apperçus dans mon ſommeil, une nuée qui s'ouvrit ſubitement, & d'où ſortirent deux paons attelés à un char éclatant, que ces aiſeaux de Junon ſemblaient tirer légérement. Un homme brillant de lumiére, y était aſſis ſur un ſiége tiſſu d'or ; ſon air était grave, & ſon âge avancé : je le reconnus à ſon maintien, pour le génie tuléraire de ma nation, chargé de la protéger, & de la maintenir dans ſa gloire. Le voyant s'approcher de moi d'un air joyeux, je lui demandai avec ſurpriſe, la cauſe de cette gaieté, dans un tems où ce pays eſt plongé dans l'affliction. " Ne t'étonne point, mon " fils, me répondit-il ! quel cœur animé & " pénétré de l'amour de la patrie, ne s'ou- " vrirait pas à la joie, quand les malheurs " de cette chére patrie, ſont prêts à finir ! " j'en ai un PRESAGE CERTAIN : il vient " de naître un fils dans la Maiſon de ZA- " MOYSKI. Cet aimable enfant d'une

MERE

" MERE DU SANG DE JAGELLON, nous " rendra *Jean* ſon illuſtre oncle, *André* ſon " aïeul. Ces deux noms qu'il porte, il en " égalera la ſplendeur. Les fléches qui " au nombre de trois forment le fond de ſes " armes, marquent que par les fléches de " la vertu il abatra & détruira les vices. " Ainſi, que la nation entiére s'abandonne " ſans crainte à des tranſports légitimes ! " qu'elle ne ceſſe d'invoquer le Tout-puiſ- " ſant ſon ſeul ſoutien ! ".

A ces mots, je m'éveillai, & je remarquai que ce ſonge myſtérieux était heureuſement réaliſé.



On trouve dans cette piéce une imagination vive, riche, brillante : les images en ſont nobles & juſtes, les deſcriptions pompeuſes. C'eſt ce qu' exige des Auteurs Boileau dans ſon art poétique.

Soyez vif & preſſé dans vos narrations ;
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

Le tour qu' a pris ici l'Auteur, eſt ingénieux & adroit. Tous les vrais Polonais doivent être touchés en liſant les noms

de ces grands hommes que la famille ZAMOYSKI a en divers tems donnés à la nation. L'auguſte rejeton de cette famille qui a ſi bien mérité de ſes compatriotes, eſt donc pour cette même nation un préſent du ciel, qui doit être cher à ſon cœur. Il héritera des vertus patriotiques de ſes illuſtres aïeux; il ſera ſemblable aux reſpectables Auteurs de ſes jours; il fera le bonheur de ſon pays.

ARTICLE SECOND.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DESCRIPTION DES VILLES DE BERLIN & POTZDAM, *& de tout ce qu'elles contiennent de plus remarquable : ouvrage traduit de l'Allemand avec privilége de* S. M. L. R. de PRUSSE, & de S. A. E. L. E. de SAXE : *à* BERLIN *chez* FREDERIC NICOLAI *Libraire sous les arcades* 1769. *& se trouve à Varsovie chez Michel Grœll.*

On lit dans l'avertissement mis en tête de cet ouvrage, qu'il *a été principalement composé pour l'utilité des étrangers.* Le but qu'on s'est proposé nous paraît parfaitement rempli : on n'a oublié dans cette description aucun des articles nécessaires, utiles, curieux & agréables, qui peuvent concourir à la satisfaction des étrangers qui désireront connaître non seulement en gros les deux villes ci-dessus, mais encore les ressources que chacune d'elles offre relativement aux arts, sciences, commerce, agréments & commo-

dités. On pourait être surpris que Berlin & Potzdam soient aujourd'hui embellis au point que nous les présente la description que nous annonçons, si on ne connaissait la force & les ressources du génie actif, profond, sublime du GLORIEUX MONARQUE qui donne des lois au Brandebourg. Aussi quelque riche & abondant que soit le tableau dont on trouve ici une faible esquisse, il ne surprendra aucun de ceux qui savent que S. M. P. réunit, dans un degré éminent, aux talents supérieurs dans le militaire & le politique, toutes les connaissances littéraires & scientifiques.

Mais, pourquoi cet éloge? il n'en a pas besoin:
Les doctes Filles de mémoire
Prendront pour lui le même soin,
Qu'il prend chaque jour pour leur gloire.

****

LETTRES DE MILORD RODEX, *pour servir à l'histoire du* 18. *siécle. Ætas parentum, pejor avis, tulit nos nequiores; mox daturos progeniem vitiosiorem: Hor. od. 6. l. 3.*

C'est ici un roman dans le goût de tant d'autres: l'Auteur s'est proposé, à ce qu'il dit, de mettre la vertu dans un beau jour; mais il lui a donné pour pendants des ta-

bleaux du vice trop attrayants. Ceux-ci pourraient bien fixer par préférence les ieux & le cœur d'un grand nombre de lecteurs: inconvénient fâcheux ſans doute pour les mœurs, mais preſque inſéparable des ouvrages de cette nature. Ils nous rappélent la mal-adreſſe de ce prédicateur, qui dans un ſermon de la Madeleine, para avec un ſoin ſi recherché, l'appartement mondain de cette illuſtre pénitente, qu'aucun de ſes auditeurs ne fut d'humeur à le quitter pour aller à la *ſainte baume*. Nous ne dirons donc rien du fond, ni des acceſſoires de ce roman en forme de lettres. Mais nous croyons pouvoir ſans riſque préſenter à nos lecteurs l'extrait de la ſeconde lettre (*), où l'on trouve ce qui ſuit.

" Un homme ſingulier a paru; il a dit: " les français n'ont pas de muſique; ils " croient avoir des opéra, & il n'en ont " pas. On l'a cru: & ſur ſa parole, tout " tout le monde s'eſt élevé contre la muſi- " que françaiſe. Chacun revénant ſur les " louanges données pendant un ſiécle & " demi à *Lully*, à *Campra*, *Rameau*, *Mondon- " ville*, on a ſoutenu, écrit & prouvé " qu'on avait cru avoir été amuſé par leurs

(*) Cette lettre eſt écrite de Paris.

" chefs-d'œuvre, mais qu'on s'était trompé. " Dans le fort de cette mode, celui qui " l'avait établie, donna un petit opéra dans " le goût italien, sur des paroles françaises, " quoiqu'il soutînt que la langue française " n'était pas du tout propre à la musique. " Il a été bien reçu; on y a accouru en " foule; on l'a admiré. Les éloges qu'on a " donnés à l'ouvrage, ont tellement enivré " son auteur, qu'il ne s'est pas apperçu de " ceux qu'on a encore osé donner depuis à " *Armide, Thésée, Hyppolite & Castor* ".

Sans vouloir réveiller ici la dispute qui a partagé la France en deux sectes, au sujet des musiques française & italienne, nous regardons le morceau que nous venons de transcrire, comme renfermant une critique aussi vraie que légére. Après tout, qu'a gagné *Rousseau* à fronder, comme il l'a fait jusqu'ici, les opinions les plus raisonables? le titre de *contradicteur misantrope*: conquête peu flateuse. Mais il y a des esprits inquiets, qui tout entiers à l'ambition de faire parler d'eux, qui les consume, sont peu délicats sur le choix des chemins qui conduisent à la célébrité. Nous comparons ces savants atrabilaires, à ces fléaux de l'humanité, qui prennent pour devise, *oderint, dum metuant*. *Rousseau* nous paraît assez dans ce cas; différent du fameux

Arétin, en cela seulement qu'il n'a pas affiché si à nu l'impiété : mais très-semblable au mordant Italien, en ce que comme lui, il n'a fait servir ses talents qu'à dégrader les Lettres, la Religion & la Société.

DISCOURS de M. LE MARQUIS CESAR BECCARIA BONESANA, *noble Patricien Milanais, Professeur Royal de la chaire nouvellement établie par ordre de S. M. I. pour le commerce & l'administration publique, prononcé à son installation dans les Ecoles palatines. à Lausane chez Fr. Grasset & comp. 1769. & se trouve chez M. Grœll à Varsovie.*

Ce discours nous a été communiqué fort tard ; depuis longtems nous en entendions parler par des personnes judicieuses & instruites, comme d'un écrit plein de grandes vues, de principes lumineux, & qui devait être regardé comme le triomphe des Lettres de l'Histoire, de la Politique, de la Philosophie & de la Raison. Quelque pompeux que soit cet éloge, la lecture nous a convaincus qu'il était mérité : c'est ce que nous allons nous efforcer de faire sentir à nos lecteurs.

M. B. destiné par son auguste Souveraine à faire des leçons publiques des deux sciences les plus nécessaires, les plus négligées jusques vers la fin du siécle dernier, " ces " sciences si utiles aux Etats, qui font con- " naître les moyens de conserver leurs ri- " chesses, de les augmenter & d'en faire le " meilleur usage "; commence par se féli- citer de l'heureux avantage qu'il vient d'obtenir par le choix de sa Souveraine. Ce préambule amène tout naturellement l'éloge de l'auguste Princesse qui honore également le trône sur lequel elle est assise, & l'humanité qu'elle daigne regarder avec une bonté utile du haut de ce point éminent de gloire. Après quoi M. B. entre en matiére.

Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait sur le sujet intéressant de ce Discours; on attend encore du trône bien des réglements néces- saires pour donner la perfection à l'ouvrage. " Cependant une prédilection bienfesante " veut déja qu'on enseigne en langue vul- " gaire cette science (du commerce & de " l'administration publique), qu'une pru- " dence inutile, disons mieux, qu'une pré- " caution dangereuse soustrayait aux yeux " du public, d'autant plus imprudemment, " que toutes les sciences en général, & " celle de la Potitique en particulier, " s'agrandissent & s'approchent de l'évidence,

" à mesure qu'elles subissent plus fréquem-
" ment l'examen & la critique des divers
" génies. Il faut d'ailleurs que la lumière
" se répande & soit aidée par le grand ressort
" de l'opinion publique, pour prévenir les
" abus, & surmonter une foule de préjugés
" qui résistent aux plus sages dispositions.
" Ce sont ces préjugés qui empoisonnent
" dans les sujets les plus salutaires déter-
" minations. Des craintes ridicules, des
" préventions malignes ou mal fondées, des
" erreurs protégées par un usage infructueux,
" s'opposent constamment aux nouveautés
" les plus utiles, quoique les plus redoutées.
" ECLAIREZ LES HOMMES, VOUS VER-
" REZ DISPARAITRE CES FANTOMES
" DANGEREUX; L'OBEISSANCE DUE
" AUX ORDRES SUPERIEURS DE-
" VIENDRA PLUS PROMTE & PLUS
" DOCILE, PARCE QU'ELLE SERA PLUS
" LIBRE & PLUS REFLECHIE ".

Les sciences, pour être vraiment utiles, doivent être encouragées par les Maîtres du monde il faut aussi que les citoyens qui s'y consacrent, se fixent pour point de vue le but glorieux de tous leurs travaux, c. a. d. la confiance des Souverains; & qu'ils soient animés par l'espérance fondée de partager avec eux l'emploi le plus flateur, celui de la

souveraineté. Mais faut-il suivre dans l'étude des sciences dont on parle ici, une aveugle expérience ? doit-on préférer l'habitude méchanique à des principes surs, des maximes appuyées d'un raisonement solide ? c'est ce que M. B. ne pense pas. Il ne suffit pas, selon lui, de connaître les vérités générales, il faut descendre à tous les détails, pénétrer sur-tout & développer les combinaisons compliquées de la politique. " S'il " est nécessaire, par exemple, de savoir que " les quatre moyens principaux de faire " fleurir le commerce sont 1°. la concur- " rence dans le prix des choses, 2°. l'éco- " nomie dans la main d'œuvre, 3°. le bon " marché dans le transport des marchan- " dises ; 4°. enfin l'intérêt modique de " l'argent ; il n'est pas moins essentiel de " savoir que l'on anime l'industrie des ma- " nufactures, en allégeant les droits d'entrée " des matiéres premiéres, & les droits de " sortie pour celles qui ont été travaillées " dans le pays, de même qu'en chargeant " l'entrée des marchandises étrangéres, & " la sortie des matiéres premiéres non tra- " vaillées ".

Nous oserons hasarder ici quelques réflexions sur le passage que nous venons de transcrire. Il nous paraît que tout ce que dit M. de B. dans ce passage, n'est pas de la

même juſteſſe. Ses quatre principes ſont d'une évidence palpable : mais les moyens par leſquels l'illuſtre Auteur propoſe d'animer l'induſtrie, ne nous ſemblent pas propres à opérer les bons effets qu'il en attend. Nous nous ſommes expliqués ſur ce point dans un diſcours ſur l'architecture (*), publié à Vienne en Autriche en 1762, dont l'Auteur annoncé dans le titre ne fut que le prête-nom. " Mais c'eſt ſur-tout au luxe, à ce " fléau des Etats trop reſſerrés, & qui fait " la gloire & la proſpérité des grands ro- " yaumes, au luxe que tant de ſinges des " vrais philoſophes & des vrais politiques " décrient davantage à proportion de ce " qu'ils en connaiſſent moins les reſſources, " que les hommes durent ce ſuperflu au- " jourd'hui ſi néceſſaire, ces embelliſſements " ſi délicats & ſi recherchés. Ce fut au " luxe que l'on dut ces arts divins, la pein- " ture, la ſculture, la gravure &c. Ainſi " que toutes les profeſſions méchaniques " qui ſervent l'architecture en ſous-ordre ". Nous expliquâmes notre penſée dans une note, en ces termes : " *& la proſpérité des* " *grands royaumes.* Pour conſerver à cette " vérité en ſaine politique & en bonne lo- " gique, toute ſa force & ſa juſteſſe, il faut

(*) Page 13.

" ſuppoſer que l'Etat a dans ſon propre fond " les premiers élémens du luxe ; que l'in- " duſtrie qui les met en œuvre, eſt excitée, " ſoutenue, encouragée par les profits qui " réſultent de l'exportation chez l'étranger, " d'une partie conſidérable de ces produc- " tions enfants de la vanité, de la moleſſe " & des jolis airs. Car rien n'eſt plus cer- " tain, qu'un Etat qui eſt obligé de tirer " du dehors ces mêmes productions, ſe rui- " nera à la longue, s'il en prend le goût, " quelque vaſte & riche qu'on le ſuppoſe. " Un tel Etat eſt mis à contribution par des " voiſins plus faibles mais plus induſtrieux. " C'était ainſi qu' avant l'établiſſement des " manufactures des Gobelins, de la ſavonerie, " & de celles des glaces de S. Gobin, la " France était à la merci de *Veniſe* & des " *Flamands* ".

Que prétendons-nous conclure de ce long récit de nos propres idées ? que la facilité qu'on accordera à l'entrée des matiéres premiéres ſera de peu d'avantage pour l'encouragement des manufactures, ſi la nation eſt entichée des productions étrangéres. Nous aurions donc ſouhaité que M. B. eût pris la peine de guérir ſes compatriotes de cette maladie aujourd'hui ſi univerſellement épidémique. Nous ſoutenons deplus que la précaution *de charger & l'entrée des mar-*

chandiſes étrangéres, & la ſortie des matiéres premiéres non travaillées, ſeront de la plus parfaite inutilité. La premiére de ces déterminations de la part du Souverain occaſionera toujours des fraudes, des contrebandes ; demandera des frais immenſes de régie, par l'entretien néceſſaire des commis qui devront veiller à l'exécution de la loi. Ainſi on mettra ſans ceſſe la moitié des ſujets aux priſes avec l'autre. D'ailleurs la vanité qui ne trouve rien de trop cher, paiera les droits, quelque forts qu'ils ſoient, pourvu qu'elle ſe ſatisfaſſe. Le Souverain gagnera beaucoup par les douanes : mais les ſujets s'appauvriront en proportion. On eſt en droit de nous demander à préſent quels moyens nous voulons ſubſtituer à la place de ceux que nous combattons. Nous en offrons un fort-ſimple : que les Princes donnent conſtamment l'exemple de n'uſer que des productions de leur pays ; cet exemple toujours efficace, ménera bientôt au but.

Revenons à M. B. & diſons avec lui, que pour bien poſſéder une ſcience, il ne faut pas négliger celles qui lui ſont analogues. " Une chaîne immenſe lie toutes les vérités " les unes aux autres ; ainſi elles ſont toutes " plus flottantes, plus confuſes & plus in- " certaines à meſure qu'on les reſſerre &

" qu'on les limite. Elles seront au-con-
" traire plus simples, plus grandes & plus
" sures; on leur verra prendre un essor plus
" élevé, à mesure qu'on leur ouvrira un
" plus vaste champ, & qu'elles s'éléveront
" à un point de vue plus éminent ".

C'est ce que M. B. prouve par le tableau humiliant de ces tems & de ces pays où les armes & l'anarchie féodale étoufaient jusqu'au germe des sciences. Ce morceau est d'une force & d'une chaleur proportionées à l'importance de la matiére: l'auteur le termine par une réflexion judicieuse s'il en fut jamais: que c'est un canon antipolitique, *que l'oisiveté soit nourie par la bienfesance publique, & obtienne le prix qui n'est dû qu'à un utile travail.*

M. de B. veut que tous les membres de la société concourent à en soulager les besoins, & lui soient utiles. Il prétend avec beaucoup de raison, qu'en comparant les divers emplois des hommes, on verra avec une admiration mêlée de joie, la chaîne qui nous lie par des offices mutuels: de façon qu'ils nous deviendront plus chers & plus respectables, " non à raison du faste & de la
" pompe qu'ils étalent, mais à raison de
" l'utilité qu'ils apportent, & des difficultés
" qu'ils ont la gloire d'avoir vaincues. Ap-
" prenons une bonne fois, combien peu

" doit être reſpecté l'orgueilleuſe indolence
" de ceux qui au milieu des images ternies
" de leurs aïeux, croupiſſent dans la pareſſe,
" ſur-tout en la comparant au travail bien-
" feſant & induſtrieux du ſimple & groſſier
" agriculteur. En admirant l'auſtére céno-
" bite, nous ne mépriſerons pas ſans doute
" l'humble pére de famille partageant un
" pain, fruit de ſes ſueurs, avec les tendres
" éléves de la nation ".

Il faut voir dans l'ouvrage même le paſſage que les hommes ſubirent ſucceſſivement d'un état à un autre : comme de chaſſeurs ils devinrent agriculteurs, commerçants, manufacturiers : comment les échanges furent remplacés par la monoie. M. B. aſſigne à ces différentes révolutions les cauſes les plus ſimples, comme les plus naturelles. Mais c'eſt dans le tableau de la marche du commerce, où l'Auteur a déployé une érudition vaſte, une ſagacité pénétrante, un jugement ſolide. Cet excellent morceau doit être lû dans l'ouvrage même : on y verra avec ſatisfaction combien noblement M. B. aime à rendre juſtice aux Vauban, aux Melon, aux Monteſquieu, aux Uſtaris, aux Ulloa, aux Hume, aux Génovéſi. On voit que c'eſt un grand homme qui couronne d'une main judicieuſe d'autres grands hommes, dont il partage les lauriers.

Le reſte du diſcours regarde principalement la province du Milanais : nous la félicitons du choix que l'AUGUSTE SOUVERAINE qui lui donne des lois, a fait, pour lui confier le ſoin des affaires de cet Etat, d'un homme que M. B. appéle " un homme " rare, à qui les connaiſſances les plus pro- " fondes d'une vaſte littérature ſont auſſi " familiéres que les plus ſages maximes du " gouvernement ; chez qui les vertus les " plus magnanimes, l'affabilité, l'humanité, " l'égalité d'ame paraiſſent avec d'autant " plus d'éclat, qu'elles brillent dans un plus " haut rang ". Ce miniſtre ſi admirable eſt M. *le Comte de Firmian.* Le tribut de louange que M. B. lui paie ici ne doit pas ſurprendre : c'eſt un miniſtre de THERESE, on doit les grands hommes aux grands Rois.

Il nous reſte à parler de la préface qui eſt en tête de ce diſcours : elle eſt *de main de maître.* On y reconnait ſans peine un écrivain pénétré de la force de vérités frapantes & utiles qui ſont l'ame de ce diſcours ; & qui a l'art heureux de préſenter ſes idées ſous l'aſpect le plus intéreſſant & le plus propre à convaincre. Nous allons en tracer une éſquiſſe. " N'en déplaiſe au célébre " citoyen de Genéve, toujours éloquent, " mais quelquefois un peu trop ſombre, il

eſt

" eſt inconteſtable que les ſciences ont fait " un grand bien à l'humanité. On n'a, " pour s'en convaincre, qu' à jeter un coup " d'œil rapide ſur ce qu'était l'Europe, il y a " deux ſiécles, à l'exception de l'Italie, *qui* " *appelait alors tous les ultramontains du* " *nom de Barbares* (*). On verrait ce " qu'était la France avant le régne de " Louis XIV. (**), & pour les ſciences " mêmes, dans quelles ténébres étaient en- " core la phyſique, l'aſtronomie, la chi- " rurgie, le commerce, l'agriculture . . . . " L'étude qui a fait le plus de bien aux " hommes, eſt ſans doute la philoſophie ; " non à la vérité cette philoſophie hardie, " qui, ſans conſulter ſa faibleſſe, va toujours " au-delà de ſes forces & de ſa ſphére ; " mais cette recherche modeſte de la vérité, " qui craint autant de la bleſſer, qu'elle " deſire de l'approfondir ; & c'eſt ce flam- " beau qui commence à éclairer les travaux " de la Politique économique ".

ESPRIT DE SULLY, ou extrait de tout ce qui ſe trouve dans les mémoires de *Maximilien de Béthune Duc de Sully*, principal

(*) Introd. au ſiécle de Louis XIV. p. 232.
(**) Introd. au ſiécle de Louis XIV. ibid.

Miniſtre de HENRI LE GRAND, concernant ſon adminiſtration des finances, & ſes maximes de police &c. à Dresde & à Varſovie, chez Michel Grœll, 1768.

Cet ouvrage, où l'on trouve réunies en un corps lié & ſuivi, les maximes les plus utiles pour l'adminiſtration des finances, ce nerf des Etats, & pour la manutention d'une bonne police, eſt un vrai ſervice rendu au Public. Les compilateurs ont droit à la reconnaiſſance de tous ceux qui veulent par goût, ou doivent par état s'inſtruire dans cette partie intéreſſante. Ils y trouveront les principes les plus lumineux, les axiômes les plus ſages, pour fonder & ſoutenir une économie prudente, également éloignée des excès de la prodigalité, & des bornes trop reſſerrées de l'avarice, défauts auſſi honteux pour les Princes, que fâcheux pour les peuples.

Parmi les motifs louables qui ont guidé les compilateurs, ils veulent ſur-tout qu'on s'arrête à celui-ci : " ils ont été engagés à " travailler au préſent abrégé, par la conſi- " dération du peu d'avantage qu'on retire " des ouvrages ſyſtématiques ", mais ſelon ces MM. " cette ſtérilité ne doit pas être " rejetée ſur les ouvrages de cette nature. " Il eſt peu de lecteurs qui ſoient accou- " tumés à penſer ſyſtématiquement ; à con-

" ſidérer les choſes en grand ; & qui puiſ-
" ſent, ou qui veuillent y employer aſſez
" de tems & de loiſir. Voilà pourquoi les
" ouvrages ſyſtématiques, *dont l'utilité n'eſt*
" *pas douteuſe*, ont produit juſqu'à préſent
" ſi peu de fruit ".

Nous ne craignons pas de dire que nous ſommes d'un ſentiment tout contraire à celui de MM. les compilateurs : nous penſons que les eſprits ſont de beaucoup trop portés vers les ſyſtêmes. C'eſt une fureur qui a gagné tous les états : tout eſt ſyſtême aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de goût pour les ouvrages ſyſtématiques, *qu'on en retire peu de fruit.* Mais cette utilité *des ouvrages de cette nature*, quelle qu'elle puiſſe être, à parler en général, *eſt-elle ſi peu douteuſe*, dans le cas de l'adminiſtration des finances ? C'eſt ce dont nous ne ſommes pas bien convaincus. Nous dirons même hardiment qu'il n'y a point d'étude moins ſuſceptible du ton ſyſtématique que celle-ci: & nous frémiſſons encore quand nous penſons à Law & à ſon ſyſtême. Faut-il appuyer notre ſentiment de quelque autorité reſpectable ? Ecoutons *Sully* lui-même, il va être notre garant. " La néceſſité de mettre
" une réforme dans les finances, frapant les
" plus aveugles, le nouveau conſeil voulut

" dans ſon commencement, que cet hon-
" neur lui fût dû; & il en fit compoſer un
" projet, par ceux d'entre eux qui ſe pi-
" quaient d'avoir dans l'eſprit plus de péné-
" tration & de méthode, FRESNE & LA-
" GRANGE-LE ROI. Mais après qu'ils
" eurent enfanté ſur cette matiére un gros
" volume, il en arriva comme de la plu-
" part des ſyſtêmes qu'on a inventés &
" qu'on inventera. Rien de plus merveil-
" leux dans la ſpéculation; rien de plus
" ſcabreux dans la pratique; & le Roi,
" qu'ils avaient entretenu des plus magni-
" fiques eſpérances, ne s'en trouva pas plus
" avancé au bout de l'année qu'il avait
" paſſée à Paris, attendant de jour en jour
" l'effet de leurs promeſſes ".

Pénétrés comme nous le ſommes de cette vérité en politique, que les gouvernements différents dans leur conſtitution, ne peuvent être ramenés, ſans danger, ſous une même forme d'adminiſtration, nous n'avons garde de recommander à la nation Polonaiſe l'ouvrage dont nous parlons, comme devant être le bréviaire des perſonnes qui ſe trouvent à la tête des finances de cet Etat; mais nous ne laiſſerons pas de dire que tout gouvernement, quelque forme d'adminiſtration qu'il ait adoptée, y trouvera des vues générales,

dont la sagesse de ses ministres poura faire, avec les modifications requises, une heureuse expérience.

PRZYPADKI ROBINSONA KRUSOE,
Z Angielskiego igzyka na Francuski przełożone y skrocone
OD PANA FEUTRY
Teraz Oyczystym igzykiem wydane.

2 *Volumes in* 8vo. *Varsovie chez Michel Grœll* 1769.

c. a. d. AVANTURES DE ROBINSON CRUSOE, ouvrage traduit de l'anglais en français, par M. FEUTRY, à présent traduit en langue maternelle (polonaise) &c.

Les savants & les gens de lettres, pour se relâcher de leurs contentions ordinaires, se font des divertissements particuliers, suivant la diversité de leur génie. Tycho-Brahé fesait des verres pour toutes sortes de lunettes, forgeait & polissait des instruments de mathématiques. M. d'Andilly cultivait des arbres. Barclay élevait des plantes & des fleurs. Balzac s'amusait à faire des pastilles, Peiresc avec ses médailles & ses curiosités antiques, l'abbé de MAROLLES avec ses estampes. Ange Politien chantait

des airs & jouait du Luth. Rohault allait de boutique en boutique voir travailler les artisans. Le GRAND ARNAULD lisait à ses heures de récréation les livres agréables qui lui tombaient sous la main. GALILEE lisait *l'Arioste*. La REINE DE SUEDE lisait *Martial*. Bussy-Rabutin se jouait avec *Pétrone, Catulle, Ovide*. Grotius & Valois se récréaient à faire des vers latins. Guy-Patin écrivait des lettres à ses amis, exercice assez ordinaire aux savants. D'autres ont pris plaisir à composer des traités sur des sujets bizarres. C'est ainsi qu' anciennement SYNESIUS écrivit *de Calvitio* ; que SENEQUE fit une relation grotesque de la mort de l'Empereur Claudius ; & que dans ces derniers tems Pierrius s'est avisé de faire l'éloge *de la barbe* ; HOLSTEIN *l'éloge du vent de nord* ; HEINSIUS *l'éloge de l'âne* ; que Balzac a fait *le Barbon* ; MENAGE *la métamorphose du* pédant parasite (moumaur) *en perroquet*, & la *requête des dictionaires* ; SARRAZIN *la pompe funébre de Voiture* ; le P. SOURCIA Religieux de l'Ordre du Mont-Carmel, *l'éloge funébre de très-haut & très-enfoncé philosophe FRISEZOMORON:* l'abbé de SERRAND, *le testament politique de* MANDRIN, *& l'éloge funébre du même.*

Dans le même esprit que les personages célébres que nous venons de nommer, un

ſavant de cette capitale, dont tous les moments ſont précieuſement employés, a pris dans ſes heures les moins intéreſſantes la peine d'enrichir ſa langue d'une traduction des *avantures de Robinſon*, cet illuſtre avanturier. Mais comme s'il avait craint qu'un ouvrage de cette nature ne parût jurer avec la gravité de ſon état & de ſon caractére, il n'a pas voulu y mettre ſon nom ; & nous a fortement priés de ne le point faire connaître.

Nous ne dirons rien de cette traduction qui doit être déja ſuffiſamment connue dans le pays, ſi ce n'eſt que nous devons faire remarquer qu'elle porte avec elle deux avantages conſidérables. Le premier c'eſt qu'elle eſt faite d'après une autre traduction françaiſe, dans laquelle M. F. a judicieuſement élagué tout le rédondant & l'ennuyeux des réflexions à perte de vue, & des digreſſions trop étrangéres au fond de l'ouvrage, & qui n'étaient propres qu'à le faire perdre de vue, pour trop longtems. L'autre avantage de cette traduction, eſt qu'elle ne dépare point l'original. Mais nous recommandons ſur-tout la préface toute entiére du traducteur. La lecture de *Robinſon* ne peut être qu'utile ; quoique ce voyageur de cabinet ne doive être regardé que comme

un roturier dont les enfants ont fait une brillante fortune, si on le compare aux Guliver, aux Mâcé, aux Sadeur, aux Baron de la Hontan. D'ailleurs on ne peut refuser à l'Auteur de *Robinson* l'honneur d'avoir fait le premier pas dans le pays des espaces imaginaires. Mais celle de toutes les imitations de *Robinson*, à laquelle nous donnons la palme, c'est l'allégorie ingénieuse que présentent *les voyages de Wanton*, ouvrage moral autant qu'il en soit, mais plus agréable qu' aucun de ceux que nous venons de citer, si on excepte Guliver, auquel cependant nous croyons que Wanton ne céde à aucun égard.

L'ouvrage dont il est question dans l'article qui suit, ne pouvait être placé plus heureusement qu'après celui que nous venons d'annoncer : du-moins il nous paraît que ce que nous avons cru devoir en dire, recevra plus de force & de justesse, par la proximité des deux ouvrages : ç'à été notre dessein.

LES AVANTURES, OU LA VIE DU NOUVEAU ROBINSON, CHEVALIER DE KILPAR. *Traduction libre de l'anglais, attribué au célébre M. Fiedling, avec figures; deux tomes en un seul volume, à Francfort & Leipsik aux dépens de la Compagnie, 1769. & se trouve à Varsovie chez M. Grœll.*

Il ne faut pas juger cet ouvrage sévérement selon le titre qu'il porte : c'était sans doute celui qui lui convenait le moins. *Kilpar* n'a, à le bien prendre, aucune conformité avec *Robinson*. Il n'est question dans ce roman, d'ailleurs fort-sensé & fort-utile à bien des égards, que de la vie d'un militaire, qui après des avantures assez ordinaires, se trouve par un naufrage, jeté d'abord seul dans une île. Il y passe quelque tems, en compagnie de lui-même ; il y retrouva un jour une maîtresse qu'il avait dû épouser à Berg-op-Zoom, & que tout devait lui faire croire morte. Et pour ne laisser pas le tableau à-demi peint, le pére de cette Demoiselle, s'y trouve peu de tems après. K. épouse sa maîtresse, avec aussi peu de formalités qu'on en met dans les mariages parmi les sauvages : mais ce n'était pas sa faute ; il était lui troisiéme dans cette île. Son épouse le rend pére d'une fille, qu'il éléve conjointement avec la mére de cet enfant ;

quand elle a atteint l'âge de dix ans, ſes parents, par un heureux haſard, reviennent dans leur patrie (l'Angleterre). La jeune perſonne eſt bleſſée encore par un haſard, d'un coup de fuſil dans une forêt ; elle meurt de ſa bleſſure : ſes parents lui ſurvivent, & ſe conſolent mutuellement de la perte de leur fille ; c'en était vraiment une. Le caractére de *Cécile*, (c'eſt le nom de la jeune perſonne), excite l'admiration : & la conſtance d'un enfant de 15 ans à ſon dernier moment, ſa fermeté, ſa piété, ſa réſignation, ſon amour ſi vrai, ſi tendre pour ſes parents, tireraient des larmes des yeux les moins diſpoſés à en verſer. Voilà un leger crayon des avantures de K. dans ſon île, & depuis ſon retour en Europe : celles qui les précédent ne ſont en général guére plus intéreſſantes. Des affaires de garniſon, le ſiége de Berg-op-Zoom emporté par les Français, des parties de débauche, de jeu &c. voilà ce qu'on lit dans le premier tome. Nous avons déja parlé de ce qui forme le ſecond. Par où donc ce livre peut-il intéreſſer ainſi que nous l'avons dit ? par un grand nombre de réflexions ſolides, ſages & pieuſes. C'eſt par-là que nous allons le faire connaître.

Le C. K. bleſſé à Berg-op-Zoom pris d'aſſaut par les Français, évanoui, ſe trouve

en reprenant ſes eſprits, dans une maiſon inconnue, environné de gens qu'il ne connaiſſait pas mieux. Il demande la mort comme une grace, ſe croyant au comble des malheurs, par la perte de ſa maîtreſſe, (Mlle Konigsberg fille d'un riche marchand de Berg-op-Zoom, perſonne belle & vertueuſe, que K. devait épouſer). Un Prêtre Français le conſole, le calme, & le raméne à la raiſon & à la réſignation aux ordres de la providence. " Les diſcours de cet homme " pieux achevérent de me fortifier. Tous " les hommes ſont fils du même pére, me " diſait-il ; le même ſoufle les anime ; ils " doivent s'aimer, ſe conſoler, s'aider mutu- " ellement à ſupporter les peines inſépa- " rables de l'humanité. Au fond, toutes " les religions recommandent l'amour de " Dieu & celui du prochain : il n'en eſt au- " cune qui ne contribue au maintien de la " ſociété ; ſans doute je fais les vœux les " plus ardents pour que vous reveniez de " vos erreurs, pour que vous marchiez d'un " pas ferme dans le chemin de la vérité, j'y " contribuerais volontiers d'une partie de " mon ſang ; mais ſi mes larmes, ſi mes " priéres n'obtiennent pas cette grace du " Ciel, ſi mes diſcours ne vous perſuadent " pas, je gémirai au fond de mon cœur, " ſans ceſſer de vous aimer, je n'en ſaiſirai

" pas avec moins d'empreſſement toutes les " occaſions de vous obliger. Pourquoi haïr! " pourquoi voir avec horreur de malheu- " reuſes créatures qui méritent toute notre " pitié, & à qui on ne peut reprocher que " d'être plongées dans les ténébres?

Notre Chevalier chargé de la garde d'un fort, ſe fait des énemis par ſa conſtance à tenir & ſoldats & officiers dans le devoir & la diſcipline. Un de ſes camarades moins ami des régles & de l'ordre, lui fait une querelle: K. refuſe de ſe battre: il ne veut *tirer l'epée que pour la défenſe de ſa patrie, ou celle de ſa vie.* Ces maximes *Gothiques* indiſpoſent ſon Corps contre lui. Retournant chez lui ſon agreſſeur l'attaque bruſquement dans la rue: K. le déſarme, lui offre la vie. Artkanſon (c'eſt le nom de l'officier duelliſte), reconnait que K. eſt le maître de ſa vie: *mais,* ajoute-t-il, *notre combat ne finira que par la mort d'un de nous deux.* Il paſſe au même moment un officier du même régiment; K. lui remet l'épée d'A. & ſe retire, " en réfléchiſſant ſur la bizar- " rerie du point d'honneur qui lave ſouvent " dans le ſang de l'offenſé l'offenſe qu'il a " reçue; préjugé auſſi cruel qu'injuſte. Quelle " profeſſion! que celle où la bravoure ſup- " plée les autres vertus; où quiconque ſe " bat a toujours raiſon: où l'on craint plus

" le reproche que le crime ; où les choſes " les plus oppoſées telles que la vertu, le " vice, l'honneur, l'infamie, la vérité, le " menſonge, peuvent tirer leur événement " d'un combat ; où une ſale d'armes eſt le " ſiége de toute juſtice ; où il n'y a d'autres " droits que la force, d'autre raiſon que le " meurtre ! "

Dans la nuit du jour de ſon combat involontaire, K. ſauve la vie à une homme que pluſieurs perſonnes attaquaient à la fois ; cet homme eſt pourtant bleſſé, K. le fait porter dans une maiſon, il ſe trouve que c'eſt ſon énemi qu'il a ſecouru. Celui-ci reconnait tous ſes torts, & devient l'ami chaud d'un homme que, ſans raiſon, il a voulu perdre de ſang froid.

K. a épouſé une femme qu'il avait connue d'abord dans une ſituation triſte, & obligée par des ſecours d'argent donnés d'une main noble & généreuſe : cette femme devenue opulente, par des ſucceſſions inattendues, ſauve la vie à ſon bienfaiteur détenu en priſon, & accuſé, à tort, d'un aſſaſſinat. *Mis jenning* fait connaître l'innocence de K. & ils s'uniſſent aux piés des autels. De concert l'époux & l'épouſe tirent de priſon un M. *Bruſs*, un honnête homme, qu'un fripon de procureur n'avait obligé que pour le faire enſuite, à ſon gré, languir dans les

fers. M. *Bruß* veut s'épancher en remerciments, Myladi l'arrête, lui donne douze guinées, le retient avec elle à dîner, & lui promet pour l'avenir des secours plus efficaces. " Quelle façon d'obliger ! la plu- " part des bienfaiteurs font rougir le mal- " heureux qui est l'objet de leur libéralité ; " leur générosité écrase ; le faste, l'ostenta- " tion percent au travers de leurs bien- " faits; ils sentent leur supériorité ; & ils la " font sentir ". C'est dans ces grands sentiments trop rares, que Myladi disait un jour avec transport à son époux : " ô " mon ami ! que les hommes entendent " peu leurs vrais intérêts, lorsqu'ils refu- " sent à leurs semblables les secours que " ceux-ci sont en droit d'en exiger ! la " nature a mis nos plaisirs dans la pratique " de nos devoirs ; quiconque les cherche " ailleurs, coure après une chimére ".

Myladi après avoir vécu plusieurs années comme un ange consolateur, meurt d'une maladie à laquelle tout l'art humain ne peut apporter de reméde. Tout est employé & tout est inutile. Son époux l'adorait ; & l'objet de ses tendres sentiments en était trop digne. Cette perte irréparable le jéte dans le délire ; ce fut son salut ; il prit sans connaissance des remédes qu'il eut rejetés, s'il eût connu le danger où il était.

" Quels pincipes ! la vie eſt toujours un " bien, de quelques maux qu'elle ſoit tra- " verſée ; c'eſt d'ailleurs un dépôt dont " nous devons un compte exact à celui qui " nous l'a confié. Il ne nous appartient " pas de prévenir l'inſtant où on nous le " demandera ".

C'était contre ſon gré que K. avait pris le parti des armes ; il était noble, mais peu riche, il n'avait point fait fortune à la guerre ; la mort de ſa femme ſans enfants, le remit au même état où il s'était vu avant ſon mariage : les parents de Myladi reprirent tout ce qui appartenait à cette femme ; & toute la fortune de K. conſiſtait dans ſa compagnie. La paix ſe fait, ſon régiment eſt réformé, & il falait prendre un parti. " Je ne puis, dit-il ici, m'empêcher de ré- " fléchir ſur le tort irréparable que les pa- " rents font à leurs enfants, en les contrai- " gnant d'embraſſer un état pour lequel ils " ſentent de la répugnance . . . . On a " beau dire, un homme de condition peut- " il être médecin ? peut-il être avocat ? " pourquoi non ? je ne vois qu'une choſe " incompatible avec la naiſſance : c'eſt la " baſſeſſe ; & je ne l'attache qu'au vice ".

Les avantures de K. ſont coupées par quelques épiſodes, qui ſont une agréable diverſion. On lit avec plaiſir, même avec

admiration, les avantures de Mlle *Koniſſek*, enlevée à Berg-op-Zoom par un Général Français, qui veut *faire ſon bonheur*, & qui ne peut réuſſir à la ſéduire. Elle s'échape par la fenêtre d'une maiſon de campagne. Juſqu'ici tout eſt raiſonable, parce que tout eſt naturel. Mais Mlle Koniſſek, tombée du Ciel dans cette île déſerte, où K. a abordé peu de tems auparavant ; eſt un reſſort forcé qui crie déſagréablement dans la machine. Cette même hiſtoire d'une fille préſentée comme très-aimable & très-vertueuſe, eſt coupée à ſon tour, par un autre épiſode fort-intéreſſant. Cette Demoiſelle & une jeune fille qui n'a pas toujours été ſage, mais qui lui a aidé dans ſa fuite généreuſe, arrivent chez un philoſophe, dont le caractére était tel qu'il honorait à la fois l'humanité, la philoſophie, la vertu & les lettres. Il ne vivait que de racines & de fruit, ne buvait que de l'eau. Mais il ſe prêtait aux faibleſſes de ſes hôtes & leur fit ſervir différentes ſortes de viandes. Pour lui, il ne changea rien à ſa maniére ordinaire de vivre. Deux jeunes perſonnes étaient étonnées de ce ſyſtême ; voici comme il leur en rendit raiſon.

" Je me ſuis retranché depuis longtems " l'uſage des viandes, comme contraire, com-

" comme pernicieux à la ſanté ; cet uſage " me paraît d'ailleurs bleſſer l'humanité. " Les bêtes ont du ſentiment : il y a de la " barbarie à les en priver, pour ſatisfaire " ſon appétit. Admirez un peu l'inconſé- " quence de l'homme : il trouve le loup " cruel, parce qu'il mange les agneaux ; " & il s'appéle *la créature raiſonable, la " créature par excellence*, lui qui ne fait " nulle difficulté d'égorger, pour ſa nouri- " ture, une foule d'animaux de toute eſpéce, " timides & innocents, de les engraiſſer, " de les faire ſouvent mourir dans les plus " horribles tourments pour trouver leur " chair plus délicate ".

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de rapporter encore deux réflexions de notre Auteur, qui quoique répétées depuis des ſiécles ſans beaucoup de ſuccès, n'en ont pas moins de droit à l'eſtime & à l'admiration des perſonnes réfléchies. Mlle Koniſſek devenu Myladi K. dans l'île dont nous avons parlé, donne le jour à une fille. " Il n'était " pas queſtion de lui donner une nourice ; " mais nous aurions été à Londres, que c'eût " été la même choſe. Sa mére s'en était " expliquée avec moi, dans le commence- " ment de notre mariage. Jamais, dit " elle, jamais je ne ſoufrirai qu'un autre que

" moi allaite mes enfants: que de risques " de toute espéce ne courent pas ces inno- " centes créatures, lorsqu'elles sont nouries " par une femme mercénaire? Si vous voyez " des enfants mal constitués, mal sains, " faibles, délicats, n'en cherchez pas d'autre " raison. Si vous voyez leurs inclinations " vicieuses se développer avec l'âge, & pro- " duire quelquefois les effets les plus fu- " nestes, attribuez-les au lait qu'ils ont sucé. " Ah! mon ami! une mére ne serait-elle " pas obligée de nourir ses enfants! c'est " son premier devoir. Qui est-ce qui aura " soin de son enfant, si elle l'abandonne. " Est-il vraisemblable qu'une étrangére, " une femme de la lie du peuple, ait les " entrailles d'une mére? "

Le Chevalier K. revenu en Europe, se réconcilie avec la fortune; il fait l'acquisition de la terre qui avait appartenu à sa premiére femme, & où il avait gagné tous les cœurs par ses bienfaits. Quand il en prend possession, les habitants lui donnent une fête champêtre, qui est terminée par un grand repas donné au château, où le Seigneur & la Dame se confondent avec ces bonnes gens, qui ne peuvent trouver de termes pour marquer leur reconnaissance. Le récit de cette fête amène les réflexions suivantes: " Qu'il " en coûte peu pour contenter ceux que la

" fortune a placés au-dessous de nous ! une " légére civilité, la moindre prévenance " nous les attache ! & qu'il y a d'inhumanité " à leur refuser si peu de chose ! C'est ce " que font pourtant la plupart des Grands ; " on dirait que leurs inférieurs sont d'une " nature différente ; par leurs airs fastueux " & mépriſants, par leur ton impérieux & " choquant ils insultent leurs semblables ; " il n'y a pas jusqu'à leur politesse qui ne " porte l'empreinte du mépris ". Nous placerons à ce propos ici un couplet d'un opéra comique français qui offre en quatre vers le sens des réflexions que nous venons de transcrire :

Il est facile à la grandeur
De régner toujours sur notre âme ;
Un coup d'œil gâgne notre cœur,
Une politesse l'enflâme.

Nous finirons ici notre extrait : il nous semble que quelque commun que soit le fond de cet ouvrage, nous aurons réussi à en présenter les parties accessoires, de maniére à plaire aux lecteurs qui aiment à penser & à sentir : nous nous consolerons de n'être pas applaudis par les gens oisifs & superficiels. Mais avant de dire adieu à M. le C. K. nous avons à lui faire un reproche

très-fondé. Comment cet homme capable de penser si juste, si solidement, que nous l'avons fait voir, un homme dont le caractére parait formé par la raison éclairée & la saine philosophie, a-t-il pu tout à coup revêtir le faible caractére d'une vieille imbécile, & nous venir raconter d'un ton sérieux ses rêves? Sur la fin de la maladie de sa premiére femme, il voit " des spectres, des lam- " beaux sanglants de chair humaine, des " ossements confusément épars çà & là, " une femme belle *comme un ange*, tomber " tout à coup au milieu de ces restes *sanglans* " de l'humanité „ &c. Qu'y a-t-il donc de si étrange, qu'un mari qui aime tendrement une épouse mourante, soit troublé la nuit par les pensées tristes qui l'ont affecté pendant le jour. Voilà la cause ordinaire *de ces rêves si significatifs* : les autres sont les effets des vapeurs que les aliments envoient plus ou moins facilement au cerveau.

A l'occasion des *voyages & avantures de Robinson Crusoé* &c. dont nous venons d'annoncer une traduction polonaise, nous avons cité, comme une imitation de ce genre d'écrire, les *voyages de Wanton*. Ce dernier ouvrage porte le titre suivant : VIAGGI DI ENRICO WANTON, ALLE TERRE

INCOGNITE AUSTRALI, ED AL PAESE DELLE SCIMIE &c. c. a. d. voyages de Henri Wanton aux terres auſtrales, & aux pays inconnus des ſinges &c. *avec cette épigraphe :* SIMIA, QUAM SIMILIS, TURPISSIMA BESTIA, NOBIS !

Nous croyons faire quelque plaiſir à nos lecteurs, ſur-tout aux jeunes perſonnes qui jouiſſent encore des doux charmes de la liberté, en leur préſentant ici la traduction d'un morceau de cet ouvrage, dans lequel, du-moins ſelon nos faibles lumiéres, il nous parait qu'on trouvera, outre la ſingularité de l'idée, une critique ingénieuſe.

Notre voyageur raconte qu'il fut invité à une grande fête qui ſe donna *au palais* d'un des premiers ſeigneurs de la cour. Comme tout était nouveau pour l'étranger, il fut frapé de la maniére dont cette fête ſe paſſa ; il voyait toujours la même choſe : (*c'était un bal*), mais ſur-tout la danſe le ſurprit étrangement, & par ſa conſtante répétition le dégoûta. Comme il était bien loin d'y entendre fineſſe, il ne voyait dans cette danſe (*le menuet*) que du mouvement. Un vieillard qui ne danſait pas, lui donna ſur cette danſe, une explication à laquelle le voyageur ne s'attendait guére, & à laquelle les lecteurs s'attendent auſſi peu. Qui

croirait en effet, que du *menuet* on pût tirer une morale fort-utile! c'eſt pourtant ce qui réſulte de l'éclairciſſement donné à *Wanton*, par le vieux ſeigneur: mais écoutons l'un & l'autre

(*) " Fù dato ordine di principiarſi la " feſta: una giovane ſcimia, alla deſtra d'un " zerbinetto, furono quelli ch' erano li deſti- " nati a formare la prima danza. Oſſervai " quel ballo, con attenzione, e ſinceramente " deſcriverò quello che mi cade ſotto gli " occhi. Queſti due, che credo foſſero più " toſto amanti che ſpoſi, ſi ſalutarono reci- " procamente con un inchino; poi ſtretti " per la mano, s'avàncarono alcuni paſſi, " zoppicando ora da un fianco, ora dall' " altro, e ſempre caminando col calcagno " elevato. Si laſciarono dopo que' primi " paſſi; e quanta era ſtata l'unione prima, " altretanto fù l'allontanamento che face- " vano rimarcare. Se la femina girava alla " deſtra, lo ſcimio ſi ritirava alla ſiniſtra; " poi cambiando riſoluzione, queſto s'invia- " va alla deſtra, e quella verſo la ſiniſtra " fugiva. In quella diſtanza pareva, che " poneſſero tuto il loro ſtudio à non cami- " nare d'accordo: può dunque immaginarſi, " che ſi veniva in capo alla ſcimia di portarſi " verſo l'oriente, prendeſſe il cavaliero la " determinazione di fuggire al occidente.

(*) Chap. 23. p. 194 & ſuiv.

" Dopo replicate ſimili fughe, parve che " conveniſſero di riunirſi: in fatti allun- " garono un braccio, ſi ſtrinſero la mano; " ma poi ſi diviſero. Tentarono di nuovo " la pace, e l'altra mano doveva eſſerne il " legame. Senza ſaperſi la cauſa, di nuovo " ſi diſguſtarono, e replicarano le primi paſſi, " evitandoſi ſecondo l'ordine deſcritto. Fi- " nalmente ſtanchi di repetere le medeſime " coſe, corſero a ſtringerſi con ambe le mani, " ſi ſalutarono di nuovo, e ſi diviſerono per " ſempre.

" Queſta inezia perenne, che chiamano " *ballo*, mi diſguſtò: credendo che una nuo- " va danza doveva alla prima ſuccedere, " nella quale ſperavo di guſtare qualche coſa " di migliore, m'applicai a mirare la nuova " coppia, che s'accingeva a formarla. Con " mio rammarico vidi repeterſi gl'iſteſſi " giri e le ſteſſe azioni: in ſomma per più " ore ſi continuò il medeſimo gioco con " ſommo mio tedio, e con applauſo e pia- " cere di tutta l'aſſemblea. Ero vicino ad " un vecchio ſcimio, che ſtava attentiſſimo " alli danzatori comme foſſe quella la pri- " ma volta, che a ſimile ſpettacolo inter- " veniſſe. Credei lecito interrogarlo del " nome di quell' eterno ballo, e pregarlo " darmi qualche ſpiegazione d'un enigma

" che non intendevo, e che pareva mi una
" pura bagatella. Il vecchio ch'era gentile,
" non si degnò per aver io interrotta la sua
" attenzione, e cortesemente così mi
" rispose.

" Anticamente, disse, furono in voga gli
" presenti costumi, che a chi non hà cogni-
" zione dell' antichità sembrano affato
" nuovi. Era il medesimo l'uso del conver-
" sare, e di trattar colle Dame. Li nostri
" saggi antenati, vollero in questa danza,
" (che chiamarono BALLO D'AMORE),
" darci un' istruzione, o più tosto una cri-
" tica di cio che succede in questa passione.
" S'intraprende con sincerità e con rispetto
" d'entrambe le parti amanti, lo che vienne
" spiegato e d'all'accompagnarsi tenendosi
" per la mano, e per il graziozo saluto.
" Dopo breve tempo manca l'unione e la
" buona creanza; quindi avrete veduto lo
" scimio rimettersi 'l capello in testa, e
" disunirsi dalla compagna. Quel zapicare,
" una volta d'un piede, una volta dell'altro;
" e quel caminare colla punta de' piedi,
" significa nel primo caso l'incertezza per la
" risoluzione del matrimonio, che li fà
" bilanciare ora alla libertà, ora al dolce
" legame; e nel secondo la circospezione
" di non impegnarsi a piedi franchi in un
" cammino tanto spinoso. Le fughe, i ri-

" tiri, e le oppoſizioni ſono li ſoliti artifici " per render piu preziozo un acquiſto, che " ottenuto con troppo facilità perderebbe " il ſuo pregio. Le mani, che a vincenda " ſi ſtringano, ſono li primi impegni, non " però completi, a'quali ſuccedono ſempre " nuove ambiguità. Finalmente è ſtretto " il nodo col ſimbolo delle due mani; dopo " il quale ſi rinova il ſaluto, e ſi dividono " intieramente le parti, per ſignificare, che " appenna formato il vincolo, ſi pentano " d'aver lo ſtretto, e che con tutta la civiltà " ſi permettono di rivolgerſi ſcambievol- " mente dove loro piace, con ſicurezza di " non poter più riunire gl' animi, già nau- " ſeati per il poſſeſſo ".

On donna le ſignal pour commencer la fête : une jeune *Guenon* à la droite d'un petit-maître, formérent la premiére danſe. J'obſervai avec beaucoup d'attention ce *ballet;* & je dirai ici franchement ce que je vis. Ces deux perſonnes, que je pris pour des amants, & non pas pour des époux, ſe ſaluérent mutuellement par une inclination ; puis ſe tenant par la main, ils s'avancérent de quelques pas; boitant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & marchant toujours le talon élevé. Ils ſe quittérent après ces premiers pas; & autant ils avaient d'abord

montré d'union, autant firent-ils voir d'éloignement. Si la Dame tournait à droite, le Cavalier se retirait à gauche ; & changeant ensuite d'avis celui-ci allait à droite, & celle-là fuyait à gauche. Dans cet éloignement, il semblait qu'ils missent toute leur étude à ne marcher point ensemble : on peut donc aisément penser, que s'il prenait envie *à la Guenon* de se porter vers l'orient, le *singe* prenait le parti de tourner vers l'occident. Après plusieurs fuites pareilles, on aurait cru qu'ils allaient se réunir : ils avancérent en effet un bras, se serrérent la main ; mais ils se divisérent ensuite. Ils essayérent une seconde fois de faire la paix, & l'autre main devait en être le lien ; sans qu'on en pénétrât la cause, ils se dégoutérent encore, & répétérent les premiers pas, s'évitant dans le même ordre que devant. Enfin las de ne faire que les mêmes choses, ils coururent l'un à l'autre, s'embrassérent des deux mains, se saluérent derechef, & se séparérent pour toujours.

Cet ennui éternel, qu'ils appélent *bal*, me dégoûta : croyant qu'une nouvelle danse serait plus agréable que la premiére, je m'attachai à considérer le nouveau couple qui se préparait à la former. Pour mon malheur, je ne vis que les mêmes tours & les mêmes actions ; enfin pendant plusieurs

heures on continua le même jeu ; ce qui fut fort applaudi par toute l'assemblée, mais ce qui m'ennuya beaucoup.

Je me trouvais près d'un vieux *singe*, qui prêtait à la danse une si grande attention, qu'il semblait être là pour la première fois. Je crus pouvoir sans indiscrétion lui demander comment on appelait ce *ballet éternel*, & le prier de me donner quelque éclaircissement sur une énigme que je ne pouvais comprendre, & qui me paraissait une pure bagatelle. Le vieillard qui était aimable, ne fut point offensé de la liberté que j'avais prise de troubler son attention ; & me répondit civilement en ces termes.

Anciennement, me dit il, les mêmes coutumes qui régnent aujourd'hui parmi nous, furent en vogue ; & elles ne paraissent nouvelles qu'à ceux qui ont peu de connaissance de l'antiquité : c'était alors, comme aujourd'hui, le même usage de converser & de traiter avec les Dames. Les sages nos ancêtres voulurent dans cette danse, (qu'ils appelérent ballet d'amour) donner une instruction, ou plutôt une critique de ce qui se passe dans la passion amoureuse. On s'y porte dans le commencement avec sincérité & respect, de part & d'autre ; c'est ce qui est marqué par la maniére de s'accompagner en se tenant par la main, & par

le salut gracieux que se font le Cavalier & la Dame. En peu de tems, l'union & la confiance s'altérent ; de-là vous aurez vu que le *singe* s'est couvert, & s'est séparé de sa compagne. Cette marche en boitant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & toujours sur la pointe du pié, signifie dans le premier cas l'incertitude au sujet du mariage, par une suite de laquelle les amants balancent, penchant tantôt vers la liberté, tantôt vers le doux lien ; & dans l'autre cas, la circonspection qu'ils apportent pour ne se pas engager, à piés francs dans un chemin si épineux. Les fuites, les *retirades*, les oppositions sont les artifices qu'on emploie d'ordinaire, pour rendre plus précieux un bien qui, dès qu'on l'a obtenu trop aisément, perd de son prix. Les mains que l'on se serre tour-à-tour, sont les premiers gages, mais gages imparfaits, auxquels succédent toujours de nouvelles difficultés. Enfin le nœud se serre, comme le marque le simbole des deux mains ; après quoi revient le salut, & les intéressés se séparent tout-à-fait, pour faire entendre que ce lien à peine est formé, que chacune des parties s'en repent également, & qu'avec toute la civilité possible, ils se permettent mutuellement de tourner où il leur plaît ; avec assurance de ne pouvoir jamais plus réunir leurs esprits & leurs cœurs déja dégoûtés par la possession.

Nous ne ferons aucune réflexion sur le fond de cette allégorie : chaque lecteur consultera son propre cœur, qui lui en dira bien plus que nous n'en pourions dire. Mais nous ferons observer aux étrangers quelques incongruités que nous avons eu lieu de remarquer, dans les bals où nous nous sommes trouvés, relativement à la maniére dont le menuet doit être dansé.

Nous n'avons pu nous empêcher de rire *sous cape*, en voyant des Cavaliers *du bel air*, danser le menuet sans chapeau, ou le chapeau à la main, crainte de déranger *l'élégance* de leur frisure. Nous osons dire à ces MM. que c'est une faute contre le genre d'une danse grave, qui ne demande pas pour acteurs des PANTINS. Quand on adopte des usages étrangers, il ne faut pas prendre la licence de les corriger, à moins d'être surs de faire mieux. Un autre faute encore, est celle de ne donner la main à la Dame, qu' après la révérence faite, & en commençant la premiére mesure. Le Cavalier doit donner à la Dame la main en l'abordant, la lâcher après la premiére révérence qui est pour l'assemblée, & la reprendre à la premiére mesure. Toute autre maniére de danser le menuet est gauche & maussade.

IN FAUSTISSIMOS
ATQUE OPTATISSIMOS
NATALES
CELSISSIMI PRINCIPIS
ADAMI ALEXANDRI FELICIS CZARTORISKI, ANGELI DURINI EX COMITIBUS MODOETIÆ ARCHI-EPISCOPI ANCYRANI, PER UTRAMQUE POLONIAM ET MAGNUM DUCATUM LITUANIÆ CUM FACUL. LEGATI A LATERE, NUNTII APOSTOLICI, CARMINA GENETHLIACA, AD CELSISSIMUM PATREM ADAMUM CZARTORISKI SUPREMUM PODOLIÆ DUCEM. *Varsaviæ, Anno Domini* 1770.

c. a. d.

POEMES GENETHLIAQUES A L'OCCASION DE L'HEUREUSE NAISSANCE DE TRES-HAUT PRINCE ADAM ALEXANDRE FELIX CZARTORISKI, PAR S. E. MGR. ANGE DURINI DES COMTES MODOETI, ARCHEVEQUE D'ANCYRE, NONCE ET LEGAT A LATERE DANS L'UNE ET L'AUTRE POLOGNE, AINSI QUE DANS LE GRAND DUCHE DE LITUANIE, DEDIES A TRES-HAUT PRINCE ADAM CZARTORISKI GENERAL DE PODOLIE, PERE DE L'ENFANT NOUVEAU NE. *A Varsovie* 1770.

Il aurait manqué un fleuron précieux à la Couronne que la Pologne savante & littéraire a consacrée dans ses transports de joie & de ravissement, au jeune Prince CZARTORISKI, si M. le Nonce DURINI n'avait mêlé ses sublimes accords aux voix qui ont chanté un événement si heureux pour une des premiéres familles de ce Royaume. L'ouvrage de M. le Nonce nous a été connu tard; parce que tous nos vœux n'ont pu faire naître encore une occasion favorable pour nous, de comtempler de près, un savant aimable, que depuis longtems nous admirons de loin. Le recueil que nous annonçons, renferme des piéces de divers genres: d'abord on y trouve un poême en *vers héroïques*, qui est suivi d'un *hendécassyllabe*, après lequel on lit une *élégie*; ensuite viennent une *ode*, des *épigrammes*, trois *hendécassyllabes*, & plusieurs petites piéces libres. Le tout est terminé par une *épigramme* que l'illustre Auteur adresse à son livre & aux *Zoïles*, ces critiques odieux qui semblables aux *harpies*, empoisonnent tout ce qu'ils touchent.

Nous pourions tracer d'un seul trait, le mérite de l'Auteur & des différentes piéces de son ouvrage, en disant qu'on trouve dans ses *vers héroïques* le feu & la justesse de *Virgile*, dans ses *hendécassyllabes* la douceur

de *Catulle*, dans son *ode* la majesté & l'enthousiasme *d'Horace*, dans ses *épigrammes* le sel & le piquant de *Martial*.

Mais cette maniére de faire connaître des écrits, vise tant soit peu à la paresse : justifions par des morceaux de chacune de ces piéces, l'idée haute & fondée que nous avons voulu en donner à nos lecteurs.

Dans son poême S. E. s'adresse tout en commençant, aux illustres ancêtres du jeune Prince, qu'il appéle à juste titre, les *grandes ames des Jagellons, race divine, admise au conseil suprême des Dieux, les vainqueurs des peuples, & les modéles des Rois :* & il les invite à baisser leurs regards & *à les arrêter sur la couche de leur petit neveu.*

Magnæ animæ JAGELLONUM, divum alta propago,
Concilio Jovis insertæ, superumque chorœis,
Victores populorum, & regum exempla, Nepotem
Cernite replentem teneris vagitibus auras.

Les Dieux, continue S. E. *devenus plus propices, ne veulent point détruire la race des héros, ni L'EMPIRE DES DESCENDANTS DE LECH, puisqu'ils accordent aux Polonais un si digne rejeton de la famille de JAGELLON.*

Non

Non penitus genus heroum convellere divi
Jam faciles, nec res LECHUM delere parati,
Cum talem LECHIS puerum de ſtirpe JAGELLA
Annuerunt.

Cet enfant qui retrace les portraits auguſtes des illuſtres Auteurs de ſes jours, qui rendra à la patrie leurs vertus militaires & pacifiques, eſt un *grand* préſent des Dieux.

- - - - ſuperorum en pignus grande Deorum
Naſcitur; atque BIBIT LUCEM, magnoſque parentes
Ore refert, referet atque artibus olim
Militiæ & pacis.

L'Auteur paſſe au portrait du jeune Prince: c'eſt une miniature d'une extrême délicateſſe, mais qui offre des traits de force; comme quand il le compare à *Mars* dont *Junon* vient de rendre *Jupiter* pére, & qui porte déja dans ſes ieux toute la majeſté de ſon pére, qui ſe plaît à en manier de ſes mains tendres, les armes terribles.

M. le Nonce eſt heureux dans ſes comparaiſons. La joie de *Varſovie*, la noble fierté avec laquelle la *viſtule*, ce Roi des fleuves de Pologne, *ſépare* ſes eaux, rompt les chaînes ſous leſquelles la rigueur de l'hyver le tenait captif; les tranſports

d'allégresse que fait éclater la *Lithuanie*, ceux de la *vaillante Volhinie*, de la *riche Prusse*, de la *Russie* (Blanche) & de la *fertile Podolie*, ceux enfin de la *martiale Masovie*, sont ici rendus avec une chaleur qui en fait des tableaux animés & intéressants. Nous pensons qu'on admirera sur-tout le choix judicieux des épithétes.

L'Auteur ne se borne pas à tracer les heureux destins de son jeune Héros : la matiére était ample & féconde ; il n'est aucun des Princes de l'auguste Maison de *Czartoryski*, qui ne soit recommandable par des vertus éminentes qui lui sont propres ; & M. le Nonce fait fumer pour chacun d'eux son encens : mais sa main, en le répandant, est adroite autant que libérale.

C'est sur-tout ici qu'on trouve un essor heureux autant que hardi, de la brillante imagination de Mgr. le Nonce. Jupiter, sous la forme & les traits d'AUGUSTE, (Mgr. le P. P. de Russie grand-pére du prince nouveau né) pénétre dans le palais où repose le jeune prince ; il lui inspire l'amour vrai de la vertu, le génie de ses aïeux & celui de son auguste pére, leur feu, leur fermeté. Mars lui donne son courage : Minerve le doue de son double esprit, également utile dans la guerre & dans la paix : Apollon lui donne son génie, ses mœurs douces, son

éloquence. Après quoi le génie tutélaire de la Pologne, en préſence de tous les Dieux, le comble de toutes les richeſſes, & de tous les dons du cœur & de l'eſprit. Cependant les parques, *d'une main avare*, tournent leur fuſeau, *ajoutent les mondes aux mondes, font gliſſer entre leurs doigts des fils d'or*, & un nouveau ſiécle d'or luit. Pendant ces heureux arrangements, le *deſtin* prononce ſes oracles. Mais n'affaibliſſons pas l'énergique morceau que nous avons ici en vue ; conſervons-lui toute ſa force, en rapportant les termes originaux.

Audite hæc, inquit, ſuperi, & ſpes diſcite veſtras.
Hicce infans, in quo matremque patremque videtis,
Incipiet ſimul ut tremulis inſiſtere plantis,
Incipiet doctas Parnaſſi ardere ſorores,
Et ſapientum artes, doctrinarumque reperta
Nocturna teret iſte manu, teret iſte diurna ;
Qui primos regnorum ortus, atque inclyta narrant
Fata ducum, ſanctis magnas qui legibus urbes
Fundarunt, populo & norunt dare jura legendo ;
Qui cultus hominum varios & nomina præbent,
Atque docent certos mundi cognoſcere fines,
Et nemorum anfractus dubios, atque alta profunda,
Et curſus varios fluviorum, & culmina montium
Deſcribunt tabulis ; fera munera militiæ

Qui tradunt, quæ nempe Duci sit cura adhibenda
Seu moveat, seu castra locet; quibus artibus arces
Expugnare, quibus detur defendere ab hoste;
Quin PUERO huic docti monstrabit cura magistri.
Quid mundum perinane regat - - - - &c.
Hæc & plura PUER discet crescentibus annis;
Robore dum crudo surgens, & idonea marti
Maturum grandes ætas accinget ad usus.
ET DIGNUM GENITORE PROBET, NON DEGENER ALTI
VIS ANIMI; dabitur, dabitur PUER o tibi noscere cuncta,
PAR CUNCTIS PUER UNUS ERIS - - -
Te formet VIRTUTE PATER, PIETATE REFORMET
Te MATER, rursumque animis PATER impleat æstus
Inspiret Martisque faces & Apollinis artes;
Imperet at dulces animos, mentemque benignam
MATER ACIDALIO VENERIS FORMOSIOR ASTRO.
Judicii magnum pondus PATER addat, acumen
Ingenii MATER; legum documenta severam
Justiciæ normam, decus inviolabile juris
Te Pater edoceat; pia munera MATER honesti
PLENA, preces, vota & quid clementia leni
Suggerit impulsu, referes PUER atque parentum
Alternis dotes; REPETENTEM EXEMPLA TUORUM,

AUGUSTUS (*) *te accendat AVUS, magnuſque* MICHAEL (**)
Ille ſago, iſte toga quo non præſtantior alter.
Dixerat &c. . . . . . .

Nous ne nous étions propoſé que de jeter un coup d'œil rapide ſur les poéſies de S. E. mais nous nous ſommes trouvés emportés par le charme qu' inſpirent les beautés ſans nombre qui y ſont répandues. En liſant ces mots, par cunctis puer unus eris: nous avons penſé au tu Marcellus eris, de Virgile, & nous nous ſommes, comme Livie, ſentis pénétrés de ces mouvements tendres que l'amour maternel excitait dans le cœur de cette auguſte Princeſſe, & qui ont été excités dans le nôtre par la reſpectueuſe reconnaiſſance que nous conſervons fidélement & chérement pour la perſonne de S. A. Mgr. LE PRINCE GENERAL, & pour les bontés dont il nous a comblés.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent plus de nous étendre ſur les autres piéces de ce recueil: mais nous pouvons aſſurer nos lecteurs, qu'elles ne le déparent pas, même qu'elles embelliſſent, chacune

(*) S. A. Mgr. le P. P. de Ruſſie.
(**) S. A. M. le P. Czartoryſki, Grand-chancelier de Lithuanie.

dans leur genre, celle que nous venons de préſenter. *Ab uno . . . diſce omnes.* Nous allons dire un mot de la ſavante préface qui ſe lit en tête de ce même recueil.

C'eſt tout à la fois une préface & une épitre dédicatoire à S. ALTESSE Mgr. LE PRINCE GENERAL. C'eſt à ce Prince à qui S. E. Mgr. le Nonce adreſſe l'éloge du Prince ſon fils. Quel choix plus judicieux aurait pu faire le reſpectable Auteur, que celui de la perſonne d'un Seigneur accompli pour protecteur des chants de ſa muſe, conſacrés à célébrer les hautes deſtinées d'un *jeune prince* en qui on verra revivre ce *prince auguſte* à qui il doit le jour ? D'ailleurs c'eſt au ſavant imbu de toutes les ſciences, que Mgr. le Nonce offre des ouvrages avoués des neuf ſœurs: tel *Homére* eût pu conſacrer ſon Iliade à *Apollon.* Au-reſte cette juſtice que nous rendons ici avec tant de plaiſir à S. A. Mgr. le Prince Général, il l'a obtenue déja dès longtems, non ſeulement de ſes compatriotes, mais encore des diverſes nations étrangéres qui l'ont admiré dans leur ſein, & au milieu desquelles il n'a point paru étranger, grace à la connaiſſance profonde autant que vaſte, que S. A. poſſéde des langues les plus intéreſſantes de l'Europe. Mais il eſt tems de finir: on croirait que l'intérêt ſatisfait, ou en eſpérance, parlerait,

quand nous ne ferions entendre que les échos de la voix publique. *Gratitudini noſtræ adſcriberentur quæ ſunt CELSISSIMI PRINCIPIS virtutum encomia.*

ANECDOTES.

I.

Après la bataille de Villa-vicioſa, dont le gain affermit la Couronne d'Eſpagne ſur la tête de Philippe V. on en feſait à Louis XIV. de grands compliments, en exaltant beaucoup le bon tour que les affaires de ſon petit fils venaient de prendre. Le Monarque répondit : *je n'y ai pourtant envoyé qu'un homme de plus.* Mais cet homme, c'était M. de VENDOME.

II.

Les députés d'une ville d'Allemagne vinrent offrir à M. *de Turenne* 100 mille écus, pour qu'il les exemtât du paſſage de ſon armée par le territoire de leur ville. Remportez votre argent, leur dit M. *de Turenne, mon deſſein ni mon intérêt ne ſont pas de paſſer par votre pays.*

III.

M. de *Villars* prenant poſſeſſion du gouvernement qu' avait eu M. de *Turenne*, on lui offrit le préſent ordinaire pour les gouverneurs, qui était de 24000 liv. de France (2400 Ducats); celui qui était chargé du compliment, ajouta que M. de *Turenne*, en pareille circonſtance, l'avait refuſé. *Ah!* dit M. de Villars, en prenant la bourſe, *ce M. de Turenne était un homme inimitable.*

VI.

Lorſque Mᵉ. *Cornuel* voyait de groſſes *girandoles* de brillants aux oreilles de femmes peu ſpirituelles, elle diſait: *c'eſt du lard dans une ſouriciére.*

V.

Mᵉ de Sthâal, dont on a les *mémoires*, & quelques *comédies*, diſant un jour à une de ſes amies, qu'elle allait donner *ſes mémoires* au Public; celle-ci lui demanda, *ſi elle dirait tout. Oh!* répondit Mᵉ de Sthâal, *je ne me peindrai qu'en buſte.*

VI.

Charles XII. Roi de Suéde, ayant fait dire au *Czar Pierre, qu'il traiterait avec lui de*

la paix à Moscow, le *Czar* répondit : *mon frére Charles fait l'Alexandre : mais je me flate qu'il ne trouvera pas en moi un Darius.*

VII.

Après la mort du *Maréchal Comte de Saxe*, une Dame fort-spirituelle dit : *quel domage ! qu'il ne nous soit pas permis de dire un* de profondis *pour un homme, qui nous a fait chanter tant de* Te Deum.

VIII.

Le Duc *de la Trimouille* était un Cavalier grand, bien fait ; mais il avait sur-tout la jambe extrêmement bien tournée. Il était un jour dans une compagnie de femmes, & affectait de tourner le dos à une Demoiselle fort-aimable, qui pour se venger, dit tout haut : *vous verrez que c'est à moi qu'il veut plaire.* C'est que ce Duc portait un visage fort disgracié.

IX.

François premier avait coutume de dire, *qu'une cour sans femmes, était une année sans printems, un jardin sans roses.* Ce fut ce prince qui introduisit le premier les femmes à la cour.

MUSIQUE.

Plus l'esprit humain a fait de progrès vers les sciences, plus les arts ont acquis une sorte de consistance & de célébrité. On serait tenté de croire qu'ils sont parvenus à leur dernier période; & que c'était à notre siécle qu'était réservée la gloire de leur empreindre le sceau de l'immortalité. La musique sur-tout tient un rang distingué parmi les arts agréables; elle formait autrefois, comme elle fait encore aujourd'hui, une partie des amusements de la société, & servait d'ordinaire aux délassements, ou à la variété des plaisirs des grands. Mais depuis un certain tems, chacun se fait une étude de cette science, & après en avoir connu toutes les beautés, ils ont senti avec raison, que cet agrément manquait à leur bonheur. Il ne faut donc plus s'étonner, si les gens, même les moins aisés, se privent volontairement des choses souvent essentielles à la vie, pour jouir des agréments attachés à ce talent, qui fait aujourd'hui l'ame & le charme de presque toutes les sociétés. Leur zêle en ce point, ne se borne pas seulement à en jouir eux-mêmes; mais ils veulent encore en faire jouir leurs enfants; & pour réussir, ils en ont fait une partie essentielle de leur éducation.

Il est de deux sortes de musique, l'une vocale, & l'autre instrumentale. C'est de cette derniére dont il est ici question. Le Clavecin mérite a bon droit le premier rang dans cette classe;

& c'eſt pour faciliter les moyens de ſe le rendre familier, que l'Auteur d'un ouvrage qui concerne cet inſtrument, s'eſt particuliérement déterminé à en faire part au Public, autant pour ſon inſtruction, que parce qu'il eſt juſqu'à préſent le ſeul qui ait paru en ce genre. Mais comme il eſt de différentes routes qui conduiſent au point de perfection qu'on ſe propoſe toujours d'acquérir, en ſe livrant à une ſcience quelconque ; de même auſſi, dans le nombre des maîtres qui enſeignent la partie du clavecin, ils s'en trouvent peu qui ſoient en état de bien faire ſentir à leurs écoliers les principes & la connaiſſance entiére de cet inſtrument, & d'entrer dans les détails de l'harmonie, c'eſt-à-dire des *conſonances* & *diſſonances* qui la forment.

Le S. PASQUA maître & compoſiteur de muſique, qui cherche à perfectioner ſon art par toutes ſortes d'aplications & de recherches, a cru, pour remédier à ces inconvéniens, & rendre en même tems un ſervice important au Public, devoir faire imprimer un ouvrage en deux tômes, diviſé en quatre parties.

Dans la premiére, il traite de la *théorie de la muſique* : il y fait connaître toutes les parties de *l'harmonie*, c'eſt-à-dire des conſonances & diſſonances qui la forment ; il y joint la méthode pour bien accompagner, en général, tous les mouvements de la baſſe, & fait ſentir de combien d'harmonie ces baſſes ſont ſuſceptibles.

Dans la seconde partie il donne des leçons qui servent à mettre en pratique, & à exécuter les principes de la premiére ; ces leçons sont si simples & si faciles, qu'un enfant peut, sans maître, pour peu qu'il connaisse les notes de la musique, apprendre de soi-même à accompagner, en suivant exactement les régles prescrites dans le premiére partie.

L'avantage de cet ouvrage est d'autant plus grand, qu'on ne trouve pas par-tout des maîtres capables d'enseigner, & de donner des principes justes pour l'accompagnement & l'harmonie, connaissances sans lesquelles on ne peut jamais se flater de connaître à fond la musique. Personne n'ignore combien d'amateurs, doués d'ailleurs de talents supérieurs, ne sont pas parvenus au degré de perfection qu'ils pouvaient atteindre, pour avoir négligé cette partie, faute d'avoir rencontré des maîtres capables de leur en donner les principes. C'est ce qui a déterminé le dit Sieur PASQUA à donner au Public un ouvrage, qu'il a rendu aussi précis & aussi intelligible que ses talents le lui ont permis.

Le second tôme contient un *traité de la composition.* Dans la premiére partie on trouve les régles de la composition, qui se démontrent plus par pratique que par théorie. La seconde prescrit les régles de la composition à plusieurs parties, avec un traité des *fugues* aussi à plusieurs parties *Delle Ricerate*, & des *Canons*: & comme nous venons déja de l'ob-

ſerver, la pratique dans cette partie étant infiniment au-deſſus de la théorie, il ſe borne à ne dire que ce qui eſt indiſpenſablement néceſſaire pour l'inſtruction du Lecteur, ſans chercher ſon amuſement.

L'Auteur a cru devoir préférer la langue françaiſe connue aujourd'hui de toute l'Europe, ſur-tout des gens bien élevés, en faveur deſquels le S. PASQUA compoſé ſon ouvrage, unique dans ſon eſpéce, & auſſi pour en faciliter d'autant plus le débit aux libraires.

Ces deux tômes ſeront in quarto tant pour la commodité des maîtres que des écoliers, & le nombre des planches dans les deux tômes, ſera à peu près de cent cinquante.

On ſouſcrira en payant pour le préſent ouvrage, chez le *Sr. M. Grœll* Libraire & Commiſſaire du Roi, dans Marie-ville juſqu' à la fin du mois d'Août. Le prix de la ſouſcription eſt de deux Ducats pour la Pologne & l'Allemagne, & de vingt-quatre livres pour la France, l'Italie &c. Les perſonnes qui n'auront pas ſouſcrit, paieront un tiers de plus du prix ci-deſſus fixé. L'ouvrage paroîtra à la fin d'Octobre de cette année.

On poura ſouſcrire chez tous les principaux Libraires de chaque Pays, qui ſont priés de recevoir les ſouſcriptions, & d'en faire les remiſes; mais toutes les Lettres doivent être affranchies.

AVIS.

On peut souscrire dès à présent, chez F. GRASSET *& Comp., Libraires & Imp.* à LAUSANNE, pour *l'Almanac des Marchands, Négoçians, Commerçans, Fabriquans, Manufacturiers, Magaziniers de la France & de toute l'Europe ; par Mr. Thomas*, un volume in 8°. à Paris, d'environ 600 pages d'impressions, pour le prix de L. 5. de Suisse ou L. 7. 10. de France pour chaque exemplaire.

Cet Almanac indique les adresses des principaux Marchands, Négoçians, Commerçans, Fabriquans, & Manufacturiers de toute l'Europe, la Nature de leur Commerce, les voies les plus faciles & les moins dispendieuses, pour le transport des marchandises, la réduction des poids & mesures à ceux & à celles de Paris, il présente en outre la réduction des monnoies étrangéres au cours de celles de France, les usances des Lettres de Change de chaque ville commerçante, les jours de grace que l'on y accorde & les diligences à faire en conséquence.

Il est des milliers de Marchands, (à ce que l'on dit dans le Prospectus, que l'on peut se procurer chez les Libraires sus-nommés) qui trop bornés dans leurs correspondances, tirent des environs de chez eux des Marchandises, qu'ils auraient à bien meilleur compte, s'ils les tiraient de plus loin. Qu'ils écrivent à la fois

pour le même objet plusieurs Lettres à plusieurs Fabriquans, Manufacturiers & Magaziniers en gros, d'après les indications, qu'ils trouveront dans cet Almanac, ils seront à même de faire sur leurs réponses les spéculations les mieux combinées.

Ce petit détail est plus que suffisant pour faire sentir de quelle utilité est cet Almanac. Il annonce & produit dans le monde commerçant, le Fabriquant, le Manufacturier & le Magazinier en gros, & il enrichit en même tems, & sans contredit, le Détailleur.

Cet Almanac étant susceptible de changemens, à cause des révolutions qui arrivent journellement, on lui donnera tous les ans une nouvelle vie.

On recevra avec empressement les notes des Négoçians, Commerçans, Fabriquans, Manufacturiers, & Magaziniers en gros, qui souhaiteront faire détailler dans cet ouvrage la nature de leur Commerce. On fera cette augmentation *gratis* à l'article de ceux qui souscriront. Dans le cas contraire, on paiera 12 Sous de France par ligne d'impression. On invite surtout à donner leurs indications promptement, & franc de port, Messieurs les Négocians de la Suisse, y compris *Genève & Neufchâtel*, de l'Allemagne, & de tous les Pays du Nord, ainsi que de l'Italie, l'Espagne & le Portugal &c.

Cet Almanac n'a aucun rapport avec les Calendriers ordinaires : il paroîtra cette Année

pour la premiére fois au mois d'Avril prochain, & dès la prochaine dans le courant de Janvier.

On ſouſcrit chez les mêmes Libraires pour *l'Encyclopédie militaire*, par une Société d'anciens Officiers, pour le prix de L. 24. de Suiſſe ou L. 36 de France, l'année complette, franc de port à LAUSANE. On l'imprime actuellement à Paris d'où on leur en enverra des Proſpectus inceſſament.

On ſouſcrit auſſi chez eux, pour les *Ephémérides du Citoyen, ou Bibliothéque raiſonée des Sciences Morales & Politiques* 8°. 12 volumes par année, qui paraiſſent chaque mois, pour le prix de L. 24. de Suiſſe, ou L. 36. de France l'année complète, rendus à LAUSANE.

On s'adreſſera à ces ſujets à Varſovie à l'Editeur de ce Journal.

TA-

TABLE.

VOLUME DE MARS.

	Pag.
Epitre, en vers - - - -	1
Ode in laudem vitæ privatæ & ruſticæ	14
Le mépris de l'envie, ode -	18
Dyſſertacya o początku kłaniania ſię lub życzenia zdrowia Kichaiącym	19
Diſſertation ſur l'origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent. Traduction	38
Enigmes - - - - .	59
Logogriphe - - - -	60
Compliment fait à un protecteur, au nouvel an - - -	61
Fables en quatrains -	id.
Wierſze z okoliczności narodzin JWJMci Pana Jana Zamoyſkiego, przez Jmci P. M.	62
Traduction de la piéce ci-deſſus	64
Nouvelles littéraires. Deſcription des villes de Berlin & Potzdam &c.	67
Lettres de Milord Rodex, pour ſervir à l'hiſtoire du 18e. Siécle -	68
Diſcours de M. le Marquis Céſar Beccaria Bonefana, noble Patricien Milanais, Profeſſeur royal de la chaire nouvellement établie par ordre de S. M. J. pour le commerce & l'adminiſtration publique &c.	71
Eſprit de Sully &c - -	81

Przypadki Robinſona Kruſoe &c. 85
Les avantures ou la vie du nouveau Robinſon Chevalier de Kilpar &c. 86
Wiaggi di Enrico Wanton alle terre incognite auſtrali, ed al paeſe delle ſcimie &c. - - - - 101
Carmina Genethliaca in fauſtiſſimos atque optatiſſimos Natales celſiſſimi principis Adami Alexandri Felicis Czartoryſki &c. 110
Anecdotes - - 119
Muſique - - - - 122
Avis - - - 126
Table - - - - 129



FAUTES A CORRIGER
dans
LE VOLUME DE MARS.

Pag. 38. etrênes, *liſés :* etrennes.
Pag. 39. lig. 3. ſatisfeſans, *l.* ſatisfaiſans.
P. 46. l. 16. *Niſus*, liſ. *Aſcanius*.
P. 47. l. 12. *d'Athénée* ajoutez-dit.
P. 52. l. 1. feſant, *l.* faiſant.
P. 55. l. 11. feſant, *l.* faiſant.
P. 57. l. 20. ſatisfeſantes. *l.* ſatisfaiſantes.
P. 58. l. 19. Gitono, *l.* Gitona.
P. 72. l. 21. bienfeſante, *l.* bienfaiſante.
P. 79. l. 5. bienfeſant, *l.* bienfaiſant.
P. 80. l. 4. lois, *l.* loix.
P. 81. l. 3. jeter, *l.* jetter.
P. 85. l. 23. peireſe, *l.* peireſe.
P. 86. l. 21. moumaur, *l.* monmaur.
P. 97. l. 22. devenu, *l.* devenue.
P. 104. l. 3. non ſi degnò, *l.* non ſi ſdegnò.
Ibid. l. 27. zapicare, *l.* zopicare.

J'ai lu par ordre de S. E. Mgr. l'Evêque de Poſnanie, Grand-Chancelier de la Couronne, ce Journal Polonais pour le mois de Mars, & n'y ai rien trouvé de contraire à la Religion & aux bonnes mœurs.

J. ALBERTRANDI
de la C. de J.

On trouve chez l'Editeur de ce Journal.

Esope en belle humeur, ou élite de ſes fables enrichies de diſcours moraux & de quatrains, auxquelles on a joint les plus belles fables de Phédre, de Pilpai &c. II. Tomes en français & en polonais 8. à Varſovie 1769. *av. privil.* à la ruſt.

Honnête homme l'ou maximes morales politiques & critiques qui ſe pratiquent dans le grand monde ; tirées des plus célébres écrivains ce ſiécle 8. Varſovie 1769. *broché.*

Livre (*le*) des enfants, ou idées générales & définitions des choſes dont les enfants doivent être inſtruits, avec la traduction polonaiſe 8. à Varſovie 1768. *av. privil. rel. broché.*

Abrégé de toutes les ſciences à l'uſage des enfants des deux ſexes, pour ſervir de ſuite au Livre des enfants, en français & en polonais 8. à Varſovie 1768. *av. privil. relié.*

Remarques ſur le militaire des Turcs & ſur la façon de les combattre: avec trois planches par Mr. de W * * * 8. à Dresde 1770. *br.*

Conſeil d'un ami à un jeune homme qui entre dans le monde, en français & en polonais, 8. à Varſovie 1769. *broché.*

JOURNAL POLONAIS.

- - - maxima periçula ſemper dant veniam culpae.

Claudianus.

Pour AVRIL 1770.



A VARSOVIE.
AUX DEPENS DE MICHEL GROELL
Libraire & Commiſſaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permiſſion des Supérieurs.

Cz-15-II
część 4

JOURNAL POLONAIS.

AVRIL 1770.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LA NECESSITE DE MOURIR.

ODE.

D'UNE aile rapide & légére,
Vers ſon penchant le tems s'enfuit,
Et dans ſa courſe paſſagére,
Conſume ce qu'il a produit.
Semblable à l'onde fugitive,
Qui ſuit la pente de ſa rive,
Et ne connait point de retour;
Nos jours avancent vers leur terme,
Et le cercle qui les enferme,
Les engloutit dans ſon contour.

COMME l'impétueuſe rage
Des vents déchaînés dans les airs,
Impitoyablement ravage
Le tranquile empire des mers;
Ainſi mille affreuſes tempêtes
Grondent ſans ceſſe ſur nos têtes,
Sans nous donner aucun repos;
Et toujours à la crainte en proie,
Nous ne goûtons jamais de joie,
Que ne ſuivent les plus grands maux.

APRES de fâcheuſes diſgraces
Et de dures fatalités,
Qui marchent toujours ſur nos traces,
Dans ce ſéjour d'infirmités,
La mort cruelle, inexorable,
Et de butin inſatiable,
Tranchera le fil de nos jours:
Et dans de ténébreux abymes,
Faibles & tremblantes victimes,
Nous engloutira pour toujours.

NOS vœux, nos larmes, nos promeſſes,
Ne peuvent fléchir ſes rigueurs;
Elle ſe rit de nos faibleſſes,
Comme elle fait de nos grandeurs.
Quelque élevés que ſoient les hommes,
Il nous faut tous, tant que nous ſommes,
Payer le fatal tribut;
Marchant par des routes diverſes,
Après pluſieurs longues traverſes,
Nous parviendrons au même but.

LA plus aimable des journées
A le ſort du plus triſte jour ;
Les plus agréables années
S'en vont ſans eſpoir de retour.
Les vaſtes & puiſſants Royaumes
S'éclipſent comme des fantômes
Qui trompent nos ieux éblouis :
Les monuments les plus célébres,
Enſévelis dans les ténébres,
Se ſont enfin évanouis.

HEROS ! dans la guerre invincibles,
Vous qui de la gloire amoureux,
Tâchez par des exploits terribles,
De rendre votre nom fameux !
Monſtres avides de carnage,
Ceſſez de vanter votre rage,
Et vos lauriers baignés de pleurs !
Votre gloire eſt imaginaire,
Votre valeur trop ſanguinaire,
Ne ſe plait que dans les horreurs.

COUVERTS de foudroyantes armes,
Vous paraiſſez au champ de Mars ;
Parmi les feux & les allarmes
Vous allez braver les haſards.
Par-tout vous lancez le tonerre ;
Vos énemis mordent la terre,
Rien ne réſiſte à votre bras :
Les plus vaillants prennent la fuite ;
Ils évitent votre pourſuite,
Et vous laiſſent ſeuls aux combats.

MAIS quel effroyable ſpectacle
Frape mes ieux épouvantés !
Qui vient d'opérer ce miracle
Qui ſurprend mes ſens enchantés !
Que deviennent ces cœurs ſublimes?
Où ſont ces guerriers magnanimes,
Qui devant eux faiſaient tous fuir ?
Quoi donc ! ces guerriers indomtables
Qui paraiſſaient ſi redoutables,
Au ſort ſont contraints d'obéir.

ILS tombent, frapés de la foudre
Qui briſe leur chef orgueilleux;
Leurs lauriers ſont réduits en poudre,
Leurs noms périſſent avec eux.
Où ſont ces brillantes fortunes ?
Non, les ames les moins communes
Ne ſauraient braver les deſtins:
Des cieux la ſuprême vengeance,
Confondant leur vaine arrogance,
Les égale aux plus vils humains.

LES ſouverains maîtres du monde,
Par des efforts impérieux,
Aſſerviſſent la terre & l'onde
A leurs déſirs ambitieux.
Leurs richeſſes ſont innombrables ;
Leurs tréſors ſont inepuiſables ;
Des peuples ils ſont adorés:
Leurs flateurs, ſoigneux de leur plaire,
N'oſent parler, n'oſent ſe taire,
Que ſelon leurs decrets ſacrés.

SUIVIS d'une Cour éclatante
Dont on les voit environnés,
Dans le ſein d'une paix charmante
Ils coulent des jours fortunés.
Chacun compoſe ſon viſage,
Sa voix, ſon geſte, ſon langage,
Sur ces arbitres tout-puiſſants;
Des ris la troupe enchantereſſe
Eloigne d'eux toute triſteſſe
Par ſes mélodieux accents.

MAIS les Parques impitoyables
Qui tiennent nos jours dans leurs mains,
Se montreront inexorables
Envers ces maîtres des humains.
De leur faux bonheur le menſonge
Diſparaitra comme un vain ſonge,
Dont le charme dure un moment.
Dans ce jour à jamais funeſte,
Tout l'avantage qui leur reſte,
C'eſt de mourir ſuperbement.

En liſant cette ôde, on ſe rappéle la belle penſée *d'Horace*, ſur le même ſujet : *pallida mors æquo pede pulſat pauperum tabernas, regumque turres*: ainſi que les vers de *Malherbe*, qui ſont une amplification de la penſée latine

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois:
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Il nous fâche beaucoup d'être forcés de reſpecter la modeſtie de la perſonne qui nous envoie cette piéce: mais, fidéles à nos promeſſes, nous ne chercherons point à percer malgré les Auteurs, les ténébres reſpectables dont ils leur plaît de s'enveloper. Seulement nous obſerverons que la modeſtie de ces MM. eſt un obſtacle fâcheux au progrès de ce Journal, & peut-être à celui de l'inſtruction & de l'émulation de la jeune Nobleſſe qui eſt notre principal objet.

Comme nous finiſſions cet article, nous avons reçu la traduction ſuivante des deux ſtrophes de *Malherbe*, tranſcrites ci-deſſus. Mais on nous prie, dans un billet ſéparé, de bien nous garder d'en faire connaître l'Au-

teur, qui tremble, dit il, en penſant au danger qu'il court, en s'expoſant au jour.

On nous permettra d'appuyer encore un peu ſur ce que nous venons de dire de la modeſtie des Auteurs : il nous a bien paru, à l'occaſion de cette traduction, que les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe de ce pays, tremblent encore au nom du Public, comme elles feraient à la vue d'une bête féroce. Eſt-ce défaut de hardieſſe ? eſt-ce conviction de la méchanceté de ce même Public ?

C'eſt ce que nous n'entreprendrons pas de décider. * Mais nous oſons demander au Public plus d'indulgence pour les jeunes écrivains, & à ceux-ci plus de confiance dans le Public. Il eſt, encore une fois, fâcheux & très-embarraſſant de ne pouvoir nommer aucune des perſonnes de qui nous recevons des piéces, ſoit en français, ſoit même en polonais. Le Public peut en prendre de nous une idée moins favorable encore que celle que nous aurons réuſſi à lui inſpirer.

En attendant la fin de ce procès, nous allons remettre ſous les ieux des lecteurs les ſtrophes françaiſes, afin que par la comparaiſon, on juge mieux de la traduction.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois:
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Srogości śmierci, cożeſt podobnego,
Gdy iak na prozby, tak y na błagania,
Rownie okrutna, uſzy ſwe zaſłania,
Ani też ſłuchać chce wołaiącego.

Zebrak w ſwey chacie, ſłomą tylko krytey,
Wyrokow iey Praw, muſi ſię poddawać,
A ſtraż, co zwykła, przy Luwrze zoſtawać,
Nieſchroni Krolow od śmierci niezbytey.

LE TRIOMPHE DE LA CONSTANCE, OU L'AMOUR DESINTERESSE.

VOUS avez raiſon, *ma Chére !* rien ne peut ajouter au bonheur dont je jouis actuellement, que le ſouvenir des diſgraces qui l'ont précédé. Mais pourquoi vous êtes-vous ſervie de ce motif pour m'engager à vous tracer les divers événements de ma vie ? Le ſeul déſir de vous obliger ſuffiſait ſans doute : vous connaiſſez mon cœur ; il ne peut rien refuſer à la tendre amitié qui nous lie ; & j'entreprendrais, pour vous la prouver, les choſes les plus difficiles. Mais je m'aperçois que ceci a tout l'air d'un avant-propos. Pour le coup j'ai fait de la proſe ſans le ſavoir ; & je ſuis dans les régles par accident ; car il me ſouvient d'avoir oui dire à un Auteur de mes amis, que l'avant-propos était à une hiſtoire, ce que la porte-cochére eſt à un hôtel. Je me hâterai donc de finir celui-ci pour garder les proportions ; car un bon Architecte doit éviter de placer un portail au-devant d'une chétive bicoque.

Pour vous mettre en état d'entendre ce qui va ſuivre, je ſuis obligée de remonter

plus haut, & de vous dire en deux mots quel était mon aïeul : ma vanité n'entre pour rien dans ce récit ; vous en allez juger vous-même.

Mon grand-Pére nommé Marcel, naquit dans un petit village, proche d'Usèz : il fut mis dès l'âge de quatorze ans chez un bourgeois de cette ville ; mais ayant reçu quelque mécontentement dans sa nouvelle condition, il résolut de s'enfuir, & prit à pié le chemin de Marseille. Dès-lors, son inclination dominante commençant à se manifester, il amassa deux pistoles, qu'il regarda comme un trésor ; aussi eut-il soin de les enterrer à son arrivée à Marseille ; & quoiqu'il y éprouvât les plus pressants besoins, il ne put se résoudre à toucher à son argent. S'étant rendu sur le port, il se rendit nécessaire à un Marchand qui fesait débarquer des marchandises. Le Capitaine du vaisseau sur lequel il travaillait, ayant remarqué qu'il aimait le travail, lui proposa de le suivre à la Martinique, & l'honora du grade de mousse. Il gâgna les bonnes graces de son Patron, qui charmé de son application, lui aida à se défaire avantageusement de quelques bagatelles dont il avait fait emplette aux dépens de son trésor. Il fit ensuite plusieurs voyages, dans lesquels il grossit ses fonds ; & il devint en quelques années,

l'homme de confiance du Capitaine, qui lui donna sa table, & se reposa entiérement sur lui de toutes ses affaires. Comme il était d'une figure aimable, & qu'il pouvait se mettre proprement, sans qu'il lui en coutât rien, (car le Patron fournissait à son entretien), il donna dans la vue d'une riche veuve, qui l'ayant épousé, le laissa au bout de deux ans, maître d'un bien considérable. Il sentit alors un vif désir de revoir sa patrie: le bruit s'y était répandu, que Marcel avait fait une fortune immense; & toute sa famille s'attendait à sortir de la misére, par les libéralités de notre Américain. Il leur déclara qu'ils étaient dans l'erreur: j'ai gâgné, leur dit-il, ce qu'il me faut pour vivre avec médiocrité; la plus petite libéralité me mettrait à l'étroit sans vous enrichir. Comme il avait assaisonné ce refus de tout ce qui pouvait le rendre dur & décisif, il se flata de s'être débarrassé pour toujours de leurs importunités; & comme s'il eût craint de s'attendrir en voyant leur misérable condition, il se retira à Usèz, où il acheta une jolie maison, qu'il fit réparer à sa fantaisie. Il ne tarda pas à trouver un fort-bon parti; & après son argent, sa femme fut ce qu'il avait de plus cher au monde. Il eut un fils la premiére année de son mariage; & ce fils est mon Pére. A mesure qu'il crais-

ſait en âge, mon avare aïeul, découvrait dans le jeune Marcel, un défaut, ſelon lui, le plus grand de tous.

Mon Pére avait une ame généreuſe, qui ne priſait l'argent qu'autant qu'il pouvait ſervir à lui procurer ſes beſoins, ou ceux de ſes amis. Le Vieillard avait beau lui repréſenter qu'il n'était pas riche, & qu'il ne pouvait manquer d'éprouver un jour l'indigence la plus affreuſe, s'il ne ſe corrigeait de ſa prodigalité. Mon Pére qui croyait que la ſeule avarice obligeait le ſien à lui tenir de pareils diſcours, ne changeait rien à ſa façon de penſer & d'agir, & ſe perſuadait qu' après la mort du bon homme, il trouverait de quoi contenter ſon humeur libérale. Je ne voudrais pas aſſurer qu'il n'ait quelquefois été tenté de ſouhaiter que ce moment arrivât bientôt ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il prit ſon parti en philoſophe, lorſqu'une vieille ſervante, qui depuis la mort de ſa mére était leur unique domeſtique, vint toute effrayée l'avertir qu'elle avait trouvé le Vieillard mort dans ſon lit. On courut appeler un Chirurgien & un Prêtre, qui ayant aſſuré qu'il était bien & duement mort, on penſa à lui rendre les derniers devoirs. Mon Pére n'attendit pas le moment de cette lugubre cérémonie pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur l'article de

la ſucceſſion. On ne peut rien imaginer de plus exact que la recherche qu'il fit ; elle le convainquit que le défunt lui avait dit la vérité, lorſqu'il l'avait aſſuré qu'il n'était point riche. Un contrat de mille livres de rente, ſa petite maiſon, voilà en quoi conſiſtait tout l'héritage.

Mon Pére qui ſe croyait déchu de ſes eſpérances, conçut une douleur que l'on mit ſur le compte de ſon bon naturel ; mais cette douleur ne dura que fort-peu de tems ; parce qu'il fit réflexion qu'elle ne pouvait augmenter ſes revenus. Il prit le parti le plus ſage, & réſolut de ſe borner, puiſque la néceſſité l'y contraignait. Quelque tems après, ils épouſa une fille d'une famille honête, mais qui avait peu de bien ; & je fus l'unique fruit de ce mariage. Mon Pére me donna la meilleure éducation qu'il lui fut poſſible ; & je répondis à ſes ſoins. Comme notre famille n'était pas nombreuſe, & que l'argent eſt rare à Usèz, nous pouvions y vivre à notre aiſe ; & mon Pére recevait chez lui les plus honêtes gens de la ville. Mais de tous ceux qui fréquentaient le logis, il n'y en avait point qu'on y reçût plus volontiers que Madame de St. Albert. C'était la veuve d'un Gentilhomme, à qui ſon mari n'avait laiſſé d'autre bien que ſes titres ; elle avait un fils, & comme nos

maisons étaient contigues, & que nous étions du même âge, nous fûmes élevés ensemble. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer l'union qui régnait entre nous, le chagrin que nous reſſentions lorſqu'il falait nous ſéparer, & la joie qui brillait dans nos yeux, lorſque nous nous réuniſſions après quelques moments d'abſence. Nous paſſâmes ainſi nos premiéres années ; & mon attachement pour le jeune St. Albert étant connu de mon Pére, il réſolut de me rendre heureuſe, en m'uniſſant avec un homme qu'il aimait lui-même comme ſon fils. Madame de St. Albert reçut avec reconnaiſſance la propoſition de mon Pére ; notre mariage fut réſolu ; & il ne fut différé que juſqu'au moment où St. Albert ſerait pourvu d'un emploi qu'on lui feſait eſpérer. Nos parents avaient tellement compté ſur le penchant réciproque qui nous uniſſait depuis nos premiéres années, qu'ils négligérent de s'aſſurer de notre conſentement. Ils ne ſe trompaient pas : je me ſoumis avec joie aux ordres de mon Pére, & St. Albert, qui m'eſtimait beaucoup, & qui prenait de bonne foi l'amitié qu'il me portait, pour de la tendreſſe, partagea ma ſatisfaction. Je n'avais, ce ſemble, rien à déſirer ; mais l'amour me rendait clairvoyante. Sans pouvoir décider

quelle

quelle différence il y avait entre les sentiments de mon amant & les miens, il n'était pas possible qu'elle m'échapât ; je ne savais comment lui justifier mes allarmes ; mais je sentais qu'elles étaient fondées. " Que " je suis malheureux, me disait-il un " jour, de ne pouvoir vous convaincre de " la réalité de ma tendresse ! Je sens tout " le bonheur de vous être uni pour jamais : " je vous aime de toute la capacité de mon " cœur. S'il est des sentiments plus vifs " que ceux que vous m'avez inspirés, cro- " yez que je les ignorerai toute ma vie, " puisque votre vertu, votre esprit & votre " beauté n'ont pu les faire naître chez " moi ". Il le croyait, ma Chére ; mais le moment fatal aprochait, où il devait connaître jusqu'à quel point il pouvait devenir sensible. Que le cœur humain est faible & bisarre ! & comment rendre raison de ses caprices ! St. Albert avait pour moi l'amitié la plus tendre ; & j'ose dire qu'elle était fondée sur l'estime & la reconnaissance. Il avait travaillé de bonne foi à m'aimer : tout semblait devoir l'y porter ; & dans le tems que son cœur refuse de se livrer à une tendresse légitime, il s'enflâme au premier coup d'œil d'une inconnue dont il ne connoissait ni l'esprit ni le caractére. Passez-moi cette

réflexion, ma Chère : je ne puis me rappeler cette époque de tous mes malheurs, sans éprouver une triſteſſe qui me force à réfléchir.

St. Albert obtint enfin l'emploi qu'on lui avait promis ; & notre mariage fut fixé au dernier jour du Carnaval. Nous fûmes fiancés deux jours avant ; & le ſoir St. Albert me donna le bal. Dans une auſſi petite ville que celle d'Usèz, on ſe connaît tous ; & l'on a beau recourir au maſque, il n'eſt pas poſſible d'être long-tems ignoré. Cependant malgré les efforts qu'on fit pour deviner le nom d'une femme vêtue en Eſpagnole, perſonne ne la put reconnaître : ſa taille était parfaite, auſſi-bien que le tour de ſon viſage ; tout le monde l'aſſurait. J'eus un ſecret dépit de ne pouvoir m'empêcher de penſer comme les autres ; & dans le moment qu'elle ſe démaſqua, j'étais partagée entre le déſir de l'examiner pour lui trouver quelque défaut, & celui de connaître l'impreſſion qu'elle ferait ſur mon amant : ce dernier l'emporta. Que devins-je, lorſque je le vis immobile, & qu'ayant jeté les yeux ſur l'inconnue, je me fus convaincue qu'elle avait de quoi juſtifier toutes les paſſions qu'elle inſpirait. Comme tout le monde s'était raſſemblé autour de cette belle fille, on ne fit point attention au changement de mon

visage: j'avais lu mon arrêt dans les yeux de St. Albert ; & si le désir de l'examiner ne m'avait soutenue, j'aurais prévenu de quelques instants, la scêne que j'étais près de donner au Public. Je me jetai dans un fauteuil, au moment que St. Albert réfléchissant sur ce qui se passait dans son cœur, vint s'asseoir vis-à-vis de moi, où les yeux baissés & avec la contenance d'un homme anéanti, il rêvait aussi profondément que s'il eût été seul. Je ne pus retenir mes larmes ; mes forces m'abandonnérent ; & mon Pére qui me cherchait pour me présenter ma nouvelle rivale, qui était niéce d'une de nos amies, fit un grand cri en m'appercevant sans connaissance. Le cri de mon Pére attira toute l'assemblée ; on me porta sur mon lit ; & à force de soins on parvint à me tirer de ma faiblesse. Le premier objet qui se présenta à mes yeux fut mon amant : l'inquiétude la plus vive était peinte sur son visage ; il ne savait non plus que mes parents, ce qui avait causé mon évanouissement, & n'avait garde de l'attribuer à l'impression que lui avait faite Mademoiselle des Adrets, (c'était le nom de l'inconnue); puisqu'il avait à peine eu le tems de s'en appercevoir lui-même. Il ne fit pas même attention à l'empressement avec lequel je demandai son nom ; &

mon inquiétude augmenta considérablement, lorsque mon Pére en me l'apprenant, me dit qu'elle avait été élevée à Paris par un Oncle qui l'avait fait son héritiére ; & qu'elle se trouvait à dix-huit ans maîtresse de sa main & d'un bien considérable. Cette derniére circonstance acheva de m'abatre. Si St. Albert entreprenait de lui plaire, il réussirait à coup sûr, me disais-je : on ne peut le voir sans l'aimer ; & l'intérêt & son inclination, tout m'annonce que je le vais perdre. Dans le trouble que me causaient mes différentes pensées, je souhaitais passionnément d'être seule. J'assurai ma famille que je n'avais besoin que de repos ; & comme on attribuait ma faiblesse à la fatigue que m'avait causé une fête dont je faisais les honneurs, on se contenta de faire veiller un domestique à côté de ma chambre : précaution dont on ne jugea pas à propos de m'avertir, crainte que je ne m'y opposasse. St. Albert voulait absolument se charger seul de ce soin ; mais mon Pére s'y étant opposé, il voulut du-moins demeurer dans la chambre prochaine, pour être en état de voler à mon secours, s'il arrivait quelque accident.

A peine me crus-je seule, que je donnai un libre cours à mes sanglots. Tantôt j'accusais mon amant, & je le trouvais le plus coupable de tous les hommes. Un mo-

ment après je lui demandais pardon de l'avoir soupçonné de perfidie ; puis me rappelant l'état où l'avait mis la vue de Mademoiselle des Adrets, je me confirmais mon malheur.

La servante chargée du soin de me veiller, accablée des fatigues de la journée précédente, ne tarda pas à s'endormir ; mais St. Albert que mon état inquiétait, s'étant approché de la cloison qui séparait nos deux chambres, fut fort-surpris d'entendre mes plaintes. Il entra sans bruit dans ma chambre, & s'étant glissé fort-près de mon lit, il comprit par quelques mots, qu'il occasionnait la situation violente dans laquelle je me trouvais. Un mouvement dont il ne fut pas le maître, m'ayant fait connaître qu'il y avait quelqu'un dans ma chambre, je demandai avec assez d'émotion qui c'était. Il s'approcha de mon lit, & s'étant jeté à genoux, il me demanda d'un air pénétré, de quoi il était coupable, & comment il se pouvait faire que je l'accusasse de l'état où il me voyait. Je demeurai interdite ; mais enfin pressée par ce cher amant de lui ouvrir mon cœur, je lui fis connaître mes craintes. St. Albert interdit à son tour, ne chercha point à me tromper : il m'avoua tout ce qu'il avait senti à la vue de ma Rivale ;

mais il m'assura que ces sentiments si nouveaux pour son cœur, loin de diminuer l'empressement qu'il avait de me donner la main, l'augmentait. C'est dans vos charmes & mon devoir, me dit-il, que je dois chercher du remède à une passion naissante, que ma raison désavoue : elle a pu troubler mes sens, mais jamais elle ne poura m'arracher à la tendre amitié que je vous ai vouée. Qui sait même, si ce que vous appelez passion, n'est point une de ces impressions passagéres, qu'un même instant voit naître & s'évanouir ? Il m'eût été bien-doux de me le persuader ; mais ingénieuse à me tourmenter, j'assurai St. Albert, que je le connaissais mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Je connais, lui dis-je, tout le prix du bonheur que je perds ; mais je ne l'achéterai jamais aux dépens du vôtre. Connaissez le cœur que vous avez dédaigné ; & pleurez-en la perte jusques dans les bras de ma Rivale. Ces paroles jetérent St. Albert dans une situation peu différente de la mienne ; elle m'attendrit : j'écoutai avec tranquilité les serments qu'il me fit de ne jamais revoir ma Rivale ; mais malgré ses priéres, j'exigeai de lui deux choses. La premiére, de différer notre mariage : la seconde, de m'instruire avec franchise de tout ce qui se passerait dans son cœur. St. Al-

bert se soumit avec peine à la premiére de ces conditions : mais il falut obéir. Il se retira ; & je passai la nuit avec un peu plus de tranquilité. Mais le lendemain je fus attaquée d'une fiévre violente ; & pendant quelques jours on me crut en danger. Mon amant ne quitta point le chevet de mon lit ; & je me flatais quelquefois, qu'il avait oublié ma Rivale, qu'il n'avait pas vue depuis le bal. Il le croyait aussi ; mais nous fûmes bientôt cruellement désabusés. Comme j'étais convalescente, on annonça Mademoiselle des Adrets & sa Tante. St. Albert jouait un piquet avec moi ; & cependant il fit un mouvement comme pour sortir. Je craignis qu'il ne fût remarqué ; & je l'engageai par un coup d'œil à continuer sa partie. Avec quelle émotion vit-il ma Rivale s'approcher de moi, & sous prétexte de voir mon jeu, se placer vis-à-vis de lui ? Que ne soufrit-il pas pour contraindre ses regards, & pour me cacher la violence qu'il se faisait ! Mais peut-on tromper une amante ? Je voulus plusieurs fois quitter le jeu ; mais ma Rivale ne le voulut pas permettre, & me dit à l'oreille, que sa Tante avait quelque chose à dire à mon Pére, où elle ne se souciait point d'être présente. St. Albert que ce discours allarma, ne put s'em-

pêcher de prêter une oreille attentive ; mais il ne fut plus maître de ſes mouvements, lorſqu'il entendit qu'il s'agiſſait du mariage de Mademoiſelle des Adrets, que ſa Tante venait communiquer à mon Pére. Il feignit de ſe trouver mal ; & étant ſorti, il ne parut plus de tout le ſoir. Mon Pére inquiet, envoya demander de ſes nouvelles, & apprit avec ſurpriſe, qu'il était au lit, parce qu'il s'était trouvé incommodé. Comme il s'était beaucoup fatigué pendant ma maladie, l'on ne fut pas ſurpris de cette indiſpoſition, qui, diſait-on, n'aurait point de ſuite. Je me retirai de bonne heure, & réfléchiſſant ſur les mouvements de St. Albert, je connus toute la violence de ſa paſſion ; & touchée des efforts qu'il faiſait pour la combatre, je pris la généreuſe réſolution de le rendre à lui-même, & de ne pas m'obſtiner à le rendre malheureux ; d'autant plus que j'avais remarqué qu'il n'était pas indifférent à Mademoiſelle des Adrets.

Je ne vous peindrai point ce qu'il m'en couta pour m'affermir dans un deſſein ſi cruel pour mon amour: ni les larmes de mon amant, à qui je le déclarai le lendemain, ni les ſollicitations de mes parents, ni les priéres de Madame de St. Albert, qui joignait ſes larmes à celle de ſon fils, ne furent point capables de m'ébranler. Je dis

avec fermeté à mon Pére, que je n'avais pu enviſager un engagement indiſſoluble ſans être effrayée de ſes ſuites, & que je le priais de retirer la parole qu'il avait donnée, puiſque j'étais déterminée à ne la tenir jamais.

Toute la ville fut bientôt inſtruite de ma réſolution: chacun chercha à en deviner le motif; & comme on n'avait garde de réuſſir, on me regarda comme une capricieuſe. Mes meilleures amies prirent parti contre moi; & mon Pére outré des mauvais diſcours qu'occaſionnait mon apparente légéreté, ne put s'empêcher de me faire des reproches, qui me furent d'autant plus ſenſibles que je ſentais que je les méritais moins. Jamais mon amant ne m'avait été ſi cher: & quelle violence n'étais-je point obligée de faire à mon cœur, pour le ſoutenir dans la réſolution que j'avais priſe. St. Albert n'était pas dans une ſituation plus tranquile, comme il me l'a avoué depuis: les efforts qu'il avait faits pour arracher de ſon cœur le trait fatal qui l'avait bleſſé, n'avaient ſervi qu'à lui faire connaître la profondeur de ſa bleſſure. Mais eſt-il des mouvements capables de faire taire la voix du devoir dans une ame vertueuſe? Malgré la violence de ſa paſſion, mon amant déterminé à remplir ſes premiers engagements, obtint de mon Pére la

liberté de m'entretenir en particulier. Je m'étais retiré dans un Salon fort-agréable, qui étant à l'extrémité du jardin, semblait m'offrir un asyle contre les persécutions de mille gens, qui sous prétexte d'amitié se faisaient un plaisir de m'examiner & d'essayer à démêler mes motifs. J'avais les yeux attachés sur un portrait de St. Albert ; & je le mouillais de mes larmes. Ne croyez pourtant pas, ma Chére, que la seule douleur de perdre cet amant que j'adorais, les fit couler de mes yeux ; elles avaient un autre principe qu'il ne m'est pas aisé de définir ; je l'essaierai pourtant. J'éprouvais sans doute les mouvements les plus douloureux ; mais c'était une douleur tranquile, mêlée d'une douceur plus aisée à concevoir qu' à exprimer. Je venais de sacrifier le bonheur de ma vie ; mais j'assurais celui d'un amant qui m'était plus cher que moi-même. J'avais vu couler ses larmes : j'avais connu qu'il gémissait intérieurement de la fatalité qui me dérobait son cœur. Malgré la passion qui le tyrannissait, il m'avait offert sa main ; il connaissait par mes refus la délicatesse de mes sentiments, la pureté de mon amour : ma Rivale avait toute sa tendresse ; j'avais toute son estime. Cette Rivale pouvait disposer de sa main en faveur d'un autre ; & alors St. Albert guéri

par le déſeſpoir de poſſéder jamais l'objet de ſa paſſion, me rapporterait un cœur dans lequel l'eſtime, le devoir & la reconnaiſſance auraient fait naître l'amour.

Que de motifs capables de tempérer l'amertume de mon ſacrifice ! St. Albert après avoir demeuré quelque tems attentif à me conſidérer, ſe précipita à mes genoux. Que ne fit il pas pour m'engager à révoquer l'Arrêt que j'avais prononcé contre lui : Je ne puis être heureux qu'en vous poſſédant, me diſait-il. Où trouverais-je un cœur comme le vôtre ? tous les charmes imaginables réunis dans une ſeule perſonne, pourraient-ils compenſer une ſeule des qualités de votre ame ! Conſentez à notre bonheur commun : cédez aux vœux d'une famille allarmée d'un changement qu'elle ne peut concevoir : ſouvenez-vous de ce que vous vous devez à vous-même. Tout le monde ignore le motif de votre refus ; & loin de vous rendre la juſtice qui vous eſt due, pour une action héroïque & qui n'eut jamais d'exemple, on vous accuſe de caprice & de légéreté. Mon amant joignit à ces motifs, tout ce qu'il put imaginer de plus fort pour m'engager à lui donner la main : mais quelque touchée que je fuſſe de ſa ſituation, comme elle n'avait d'autre cauſe que ſa délicateſſe & ſa probité, il m'en parut plus

digne du ſacrifice que je lui faiſais. Je lui demandai quelques heures pour pouvoir prendre une derniére réſolution ; mais à peine m'eut-il laiſſé libre, que ſortant par une porte de derriére, je fus trouver une de mes Tantes, Supérieure d'un Couvent de Filles, qui n'était pas éloigné du logis. Cette Tante avait beaucoup d'eſprit, & je crus ne rien riſquer en lui ouvrant mon cœur. Elle avait été fort-ſurpriſe d'apprendre mon changement pour St. Albert : elle ne put le blâmer, lorſque je lui eus découvert mes motifs ; elle conſentit à me donner un aſyle dans ſa Maiſon ; mais elle y mit une condition. Je veux bien, me dit-elle, que vous éprouviez quelque tems votre amant ; mais il faut borner cette épreuve ; & ſi dans trois mois St. Albert perſiſte à n'entretenir aucun commerce avec votre Rivale, vous devez vous mettre au-deſſus d'une délicateſſe qui deviendrait ridicule, ſi elle était pouſſée trop loin. Je ſouſcrivis à ce que ma Tante exigeait de moi ; & elle ſut, ſans donner atteinte à mon ſecret, tranquiliſer l'eſprit de mes parents, qui déféraient beaucoup à ſes lumiéres.

La ſuite au Journal prochain.

LETTRE
A
L'AUTEUR DE CE JOURNAL.

Monsieur,

En lisant ces jours-ci, une feuille de l'année littéraire (*), je suis tombé (page 52.) sur un article qui a pour objet un Savant de notre Nation, & qui lui a fait beaucoup d'honneur. J'ai cru remarquer beaucoup de vérité dans plusieurs endroits du compte que Mr. Fréron rendit alors des ouvrages de ce Savant Polonais : mais aussi il m'a semblé qu'il l'avait jugé un peu trop sévérement. Dailleurs j'ai reconnu à la lecture, des omissions qui sans porter sur des objets essentiels, tombent cependant sur des articles honorables pour l'Auteur dont je parle. Permettez, Mr., que je vous communique ici mes idées franchement ; & puisque vous nous promettez, dans votre avertissement du mois de Janvier, de consacrer vos travaux littéraires à l'honneur de la Pologne & des Polonais ; ne trouvez pas mauvais si l'amour patriotique me fait mettre quelque chaleur dans cette lettre.

(*) Ier Cahier, du Tôme 8e 1758.

Je commence d'abord par rectifier l'idée que Mr. Fréron donne dans la feuille que j'ai citée, du tems de la naiſſance de notre Auteur, ainſi que de quelques circonſtances de ſa vie. Pour cela je tranſcrirai ici l'article qui regarde ce ſavant, & que je tire d'un ouvrage polonais ſous ce titre :

Zbior krotki
HERBOW POLSKICH
oraz
wſławionych cnotą y naukami
Polakow.
Przez Jmći Xiędza Benedykta Chmielowſkiego Kanonika Kijowſkiego, Dziekana Rohatynſkiego. 1763.

c. a. d.

Petit recueil des armoiries des familles Polonaiſes ; enſemble des Polonais célébres. Par le Pére Chmielowſki Chanoine de Kiowie, Doyen de Rohatyn. 1763.

Voici ce que je trouve concernant l'Auteur dont je vous parle (pag. 306.) *Sarbieńſki* herbu Prawdzic w Mazowſzu Maciey Kazimierz Jezuita, Retoryki, Filozofii, Teologii z takim plauzem uczył w Wilnie, że w oczach Władyſława IV. Krola Doktorſtwo brał. Krol mu ſwoy ſygnet włożył na palec,

Przedtym Urban VIII. ſam dobry Poëta Laurem go ozdobiſ poëtycznym. Był Kaznodzieią Krola Władyſława IV. Umarł Roku 1640. w Warſzawie 2. Aprilis z okazii krwawey kropli z czoła ſpadaiącey, gdy mocno nad kazaniem oſtatnim myślił, z ambony w trzydniową wſzedł malignę. Po śmierci pokazał ſię widomie Xiędzu Szalabſkiemu Jezuicie Kaznodziei Lubelſkiemu mowiąc: . . . . *Pater Szalabſki & Regium Concionatorem & laureatum Poetam & Doctorem Theologiæ fuiſſe, vanitas eſt.*

c. a. d.

Mathias Caſimir *Sarbienſki*, né en Mazovie, & Jéſuite, enſeigna la Réthorique, la Philoſophie & la Théologie à Vilna d'une maniére très-diſtinguée; & en préſence du Roi Ladislas IV. il reçut le bonet de Docteur. Le Roi pour marque de ſon extrême ſatisfaction, lui mit ſon anneau Royal au doigt. Quelques tems auparavant Urbain VIII. très-bon poéte lui-même, l'avait couronné Poéte Lauréat. Il fut prédicateur du Roi Ladislas IV. & mourut à Varſovie l'an 1640. le 2. Avril après une maladie de trois jours, qui lui fut occaſionée par la trop grande application qu'il avait donnée à ſon dernier ſermon; en deſcendant de chaire, il jeta du ſang par le front, & fut attaqué d'une fiévre maligne qui l'emporta au bout

de trois jours. Après ſa mort il apparut au Pére Szalabſki Jéſuite & Prédicateur à Lublin, auquel il dit : Pére Szalabſki, avoir été Prédicateur Royal, Poéte Lauréat & Docteur en Théologie, tout cela n'eſt que vanité. L'Auteur que je cite, donne à Caſimir Sarbiewſki pour frére, Stanislas Sarbiewſki Palatin de Mazovie. Je trouve dans cet article de quoi juſtifier la plainte que j'ai faite des omiſſions que je reproche à Mr. Fréron. 1°. J'obſerve que ce ne fut point ſous Ladislas VI. que vécut notre Auteur, ainſi que le prétend le Périodiſte Français; mais bien ſous le régne de Ladislas IV: mort lui-même en 1648. 2°. Il n'eſt point dit dans l'année littéraire, que Sarbiewſki ait été couronné *Poéte Lauréat*; diſtinction flateuſe & très-honorable, qu'il ne falait lui enlever ni par méchanceté, ni par ignorance. D'ailleurs le ton ſur lequel Mr. *Fréron* débute en parlant de Mr. Sa . . . a quelque choſe d'inſultant (pag. 53.) *mais que vous dirai-je de Sarbienſki ?* Il eſt vrai que ce Périodiſte ne parle pas plus avantageuſement de *Claudien* & de *Stace*. A entendre Mr. *Fréron*, *Sarbienſki* n'a d'autre mérite que celui d'être *ſingulier*. Ne m'en croyez pas, mais liſez ces mots à la pag. 55. "Vous pouvez juger "après cela Mr. que notre Poéte eſt du-moins

aſſez

» *assez singulier*, pour mériter l'attention des »gens de lettres«. Cependant dans son extrait Mr. Fréron rapporte des morceaux d'odes qui, même à son avis, sont *fort-beaux* & *fort-intéressants*; & en cela il ne fait que rendre justice à notre Auteur. Mais bientôt il le ravale d'une maniére fort-injuste; ce n'est plus qu'un poëte mal-adroit qui substitue le galimatias, le burlesque, l'obscurité à la clarté, aux pensées, au bon sens. J'ose espérer Mr. que les personnes de goût penseront de l'Auteur Polonais plus avantageusement & plus juste, si elles veulent prendre la peine de lire ses ouvrages. Ce qui me surprend davantage, c'est que Mr. *Fréron* ait si manifestement violé les régles de l'urbanité française envers les étrangers. S'il avait eu à parler de quelqu'un de ses compatriotes & ses contemporains, je trouverais sa critique dans le goût de plusieurs autres, dont il a aiguisé les traits aux dépens d'Auteurs Français: mais quel ombrage pouvait lui faire un écrivain déja mort, & qui a vécu sous un ciel étranger? Je suis très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

K. J. S. , .

Varsovie le 9. Avril 1770.

ENIGME.

Mon sort, ami lecteur, est vraiment bien à plaindre :
Je me fais rechercher & craindre :
Souvent on me souhaite avec empressement ;
Et dès que je parais, tout le monde m'évite.
Aux yeux du laboureur je suis d'un grand mérite :
La semence, sans moi, vient difficilement.
Si je prive longtems de mon secours la terre,
On voit toutes les fleurs languir dans un parterre.
Mais le cultivateur reste tout interdit,
Lorsque les vents fougueux accompagnent ma marche.
Ce fut de peur de moi que Noé bâtit l'arche :
Je m'arrête, lecteur, j'en ai déja trop dit.

par Mademoiselle L . . .

AUTRE ENIGME.

Je suis de toutes les Provinces ;
Chaque laboureur en tout tems,
Automne, Hyver, Eté, Printems,
Me séme dans les terres minces.
Mon champ, qui n'est point raboteux,
Est blanc ; & ma semence est noire ;
On le cultive avec cinq bœufs,
Et, ce qu'on aura peine à croire,
Le soc, qui trace le sillon,
Est un canal étroit & long.

LOGOGRIPHE.

Je ſuis un compoſé que l'art & la nature,
Pour la jeune Cloris ſont ſervir de parure;
Ainſi qu'elle, à l'envi, mille jeunes Beautés
Diſent que je diſpute au ſoleil ſes clartés.
Ce n'eſt trop me vanter; mais entrons en matiére.
Sept lettres ſont mon tout: 1, 2, 3, ſubſtantif
Du reſte ſéparé, laiſſe un infinitif,
Qu'on redoute parfois; l'autre eſt très-néceſſaire.
Le dernier tranſpoſé charme par la douceur,
Et fait ſouvent plaiſir au plus mélancolique.
7 & 6 eſt un ton connu dans la muſique.
7, 2, 1, des vaiſſeaux peut cauſer le malheur.
1, 2, 7, joignez 6, fameux dans l'Ecriture,
De deux chefs révoltés je partageai le ſort.
1, 5, 7, 6, le feu près de moi me fait tort,
Ma couleur ſe confond, c'eſt fait de ma figure.
2, 7, je ſuis un bien recherché, précieux.
1, 5, 6, 3, pour moi, mortels, quittez le monde.
5, 3, 6, je parais & domine ſur l'onde.
1, 3, 6, fiez-moi ce que vous aimez mieux.
2, 6, 5, 3, ſans moi verrait-on la lumiére!
3, 5, 1, 6, malheur à qui me court en vain.
7, 2, 5, réunis forment un ſouverain.
Mais, paix, dira quelqu'un, vous gâtez le myſtére.

EXPLICATION DES ENIGMES DU MOIS DE MARS.

Le mot de la queſtion énigmatique eſt *Caïn.*

Celui de la ſeconde énigme, eſt *la cloche.*

Celui du logogriphe eſt *panier,* dans lequel on trouve *ânier, âne, pain, pair, pire, rien pié* &c.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

LE JUGE SCRUPULEUX, CONTE.

C'eſt à bon droit que l'on vend la juſtice;
C'eſt choſe rare; elle vaut un tréſor.
Auſſi n'eſt-on coupable d'avarice,
Quand on la fait payer au poids de l'or.
Propos ſi dur vous étonne ſans doute,
Pauvres plaideurs, un peu trop gens de bien,
Qui, ne ſachant encor ce qu'elle coûte,
Vous figurez qu'on la donne pour rien.
Vous vous trompez; ſotte eſt votre ignorance:
Pourquoi THEMIS a-t-elle une balance?
Si ce n'eſt pas pour peſer rondement
Sa marchandiſe, un titre, un jugement,
Ce qu'elle tient enfin dans ſa boutique;
Ainſi qu'on péſe en la place publique,
Ce qui s'y vend, fromage, beurre, ou lard.

De ſon profit chaque marchand doit vivre.
Juſtice auſſi ſe vend donc à la livre ;
Et de ce point on ne ſaurait douter,
Après le fait que je vais vous conter.

AU tems jadis, & dans certaine ville,
Qu'un autre aurait nommé tout bonnement,
Pour moi, nenni, ce nom eſt inutile.
En ce lieu donc, que je tais prudemment,
Fut un vieux juge en ſon commerce habile ;
Non qu'il vendit ſon code chérement,
Mais à bon prix, & ſcrupuleuſement.
Il en uſait ainſi qu'un honnête homme.
Quand il falait décider ſur un cas,
Ce n'était lui qui recevait la ſomme ;
Sa femme ſeule avait cet embarras ;
De la finance était la receveuſe,
Et du procès parfois ſolliciteuſe.
On l'informait ; elle informait l'époux.
Cela rendait ; le commerce était doux,
Car de THEMIS Madame était l'oreille,
Monſieur la bouche : enfin c'était merveille,
Comme avec poids, comme avec probité,
On trafiquait le droit & l'équité.
Avint pourtant qu'un point problématique
Intrigua fort ce couple juridique.
Un SALOMON n'eût débrouillé ce cas ;
Il aurait même embarraſſé *Cujas*.
Voici le fait : deux fermiers de *gruyère*,
Gens du barreau connaiſſant la maniére,

S'entreplaidaient pour certaine génisse;
Et résolus de n'y rien épargner,
Voulaient tous deux obtenir la justice.
Il n'y falait trop faire de façons;
L'un, de matin, présenta ses raisons,
Non en *factum*, obscur est ce langage;
Il les avait misses dans un fromage;
On lui promit. L'autre vint sur le soir;
Pareil fromage; il eut pareil espoir.
Or quand ce vint à discuter la chose,
Madame était perplexe sur la cause,
Comment juger? fromages sont égaux:
Tous deux sont lourds, tous deux gras, tous deux beaux!
Ils ont bon droit, l'un & l'autre, je pense.
Lors, dit le juge, employons la balance:
Il faut peser exactement ces droits.
Ils ne seront tous deux du même poids.
Aussitôt dit, Madame, à la Cuisine,
De l'équité va chercher la machine.
Les droits sont mis de l'une & l'autre part;
Celui du soir l'emporta net d'un quart,
Et ce quart net emporta la génisse.
A-t-on jamais mieux pesé la justice?

FABLES EN QUATRAINS.

I.

Un de ces médecins qui ſont tant de viſites,
Au malade giſſant diſait toujours, *tant-mieux.*
Mais le malade, fait à ce ſtyle ennuyeux,
Lui dit: mes héritiers penſent comme vous dites.

II.

Contre le ventre un jour les membres diſputérent,
En ſon preſſant beſoin nul ne le ſecourut;
Tous, las enfin de plus ſervir, ſe revoltérent:
Mais le ventre mourant, chaque membre mourut.

III.

L'âne qui ſe croyait malheureux ſur la terre,
Du cheval enviait la nobleſſe & les dons;
Mais, comme il s'apperçut qu'il allait à la guerre,
Il dit: ſi de la gloire, & vivent les chardons.

IV.

Un charriot, tiré par ſix chevaux fougueux,
Roulait ſur un chemin aride & ſabloneux:
Une mouche était là, préſomtueuſe & fiére,
Qui dit, en s'envolant, que je fais de pouſſiére!

V.

Le Rat de ville était dans la molesse;
Le rat des champs vivait dans la simplicité:
L'un avait plus de politesse;
L'autre était plus en sureté.

VI.

L'avare, avec son cœur, enterra son trésor,
On le vole, ah! dit il, je suis à la besace:
Mettez, lui dit quelqu'un, une pierre en la place,
Elle vous servira tout autant que votre or.

VII.

Que tu me parais beau! dit le loup au *limier*,
Net, poli, gras, heureux, exemt d'inquiétude:
Mais qui te pele ainsi le cou? c'est mon collier.
Ton collier! si des biens, avec la servitude.

LETTRE
A
L'AUTRUR DE CE JOURNAL.

Le bien public doit toujours être, Monsieur, l'objet principal de ceux qui professent les arts & les sciences utiles à la société : c'est dans cette vue que je me détermine (suivant l'invitation dans votre Journal Polonais) à vous comuniquer quelques observations que j'ai faites sur l'art que j'exerce tous les jours depuis 25 ans.

Il ne sera pas difficile, je crois, de déterminer les péres & méres à prendre les arrangements nécessaires pour prévenir la carie des dents de leurs enfants ; puisque la plupart d'entre eux éprouvent que la perte de ces meubles précieux conduit sensiblement à l'altération de la voix, à l'embaras des organes de la parole, à de fréquentes indigestions ; sur-tout lorsque la chaleur naturelle s'affaiblit ; & qu' enfin ils sont parfaitement convaincus que la privation de ces instruments naturels qui préparent notre nouriture, laisse des difformités qui rendent la bouche désagréable, & dont l'aspect semble annoncer une destruction prochaine de notre individu.

Les personnes qui ont le malheur d'être dans ce cas, se voient enfin forcées de Prendre des précautions pour conserver les dents qui leur restent ; mais celles qui n'ont jamais ressenti les douleurs vives, occasionées par la carie, ne se donnent pas la peine de consulter le Dentiste ; aussi éprouvent-elles, tôt ou tard, les suites fâcheuses de leur négligence, & de leur aveugle sécurité.

Les enfants suivent, à cet égard, les mêmes principes que leurs parents ; & cet abus préjudiciable, passant du Pére au Fils, on attend la destruction de cet ornement si cher, avec autant d'indifférence, que s'il n'était d'aucune utilité.

Si l'on pouvait démontrer aux Chefs de famille, combien il serait important que les secondes dents des enfants fussent confiées aux plus habiles Dentistes, qui leur disposeraient assez de place, par une sage destruction de celles qui pouraient nuire à leur durée, & occasioner à la suite ces accidents qui semblent accuser la lenteur des progrès de l'art, & la négligence des Dentistes à le perfectioner. Mais par un préjugé mal fondé, on attend que les enfants ressentent des douleurs violentes pour nous consulter ; & l'on ne fait pas réflexion que cette négli-

gence inexcuſable conduit preſque toujours à des ſuites fâcheuſes.

L'on pourait obvier à tous ces inconvénients, & ſe procurer les plus grands avantages, en s'attachant un Dentiſte expert qui viſiterait la bouche des enfants régulièrement deux fois par mois, & plus ſouvent s'il était néceſſaire, depuis l'âge de ſept ans juſqu' à douze ; & qui travaillerait ſoigneuſement à placer les dents en nombre proportionel à l'étendue des os des machoires, pour ménager entre elles des diſtances aſſez larges pour y laiſſer paſſer un curedent. Par ce moyen on empêcherait que le réſidu des aliments ne ſéjournât dans les interſtices des dents, & ne formât des caries à leurs parties latérales.

Les Parents, en perſonnes ſenſées, eu égard à cette obſervation, propoſeront au Dentiſte de lui payer annuellement la ſomme de ſix Ducats pour chaque enfant, l'on poura s'arranger à moins, lorſqu'il y aura plus de 4 enfants dans une même maiſon ; & l'on donnera plus, lorſqu'il n'y en aura qu'un ou deux. Au moyen de ce petit honoraire il s'attacheront le Dentiſte, qui ſaura opérer à propos, & donnera une petite note d'inſtruction que l'on fera mettre en uſage tous les matins en deux minutes au plus.

Lorsque l'enfant aura contracté cette habitude dès sa tendre jeunesse, il ne poura l'oublier un seul jour de sa vie, sans ressentir une sorte d'inquiétude ; au-lieu que les personnes d'un certain âge, auxquelles on enseigne cette méthode, regardent ces petits soins comme un travail auquel elles ont peine à s'assujétir.

En mettant en pratique les préceptes que je viens d'indiquer, les maux & la perte des dents seront moins fréquents à l'avenir ; je ne crains pas même d'avancer que je me rendrai responsable de celles que l'on confiera à mes soins, & à ma prudence : j'en excepterai seulement celles qui pouraient être cariées à la suite d'une fracture, ou par un vice particulier du sang, & de la lymphe.

Si l'on est faiblement touché pour soi-même, des maux qu' entraîne la perte des dents, on devrait au-moins assurer à ses enfants la conservation d'un bien qu'on regrettera tôt ou tard, & leur en faire sentir le prix. Ce n'est que par ce moyen qu'on évitera, peut être pour toujouts, d'avoir recours aux ferrements, si redoutés de la plus part de ceux qui par leur négligence en rendent l'usage inévitable.

Je crois, Monsieur, ne pouvoir mieux finir cet exposé, qu'en détruisant un préjugé trop

commun par raport aux instruments du Dentiste ; voici comme s'exprime le célébre Monsieur BOURDEL (qui sera toujours mon oracle & mon guide) dans ses *recherches sur toutes les parties de l'art du Dentiste t. pr. pag.* 210.

" Ceux qui croient que les instruments " du Dentiste altérent & emportent l'émail " des dents, sont manifestement dans " l'erreur. L'acier n'enléve que le tartre, " & n'intéresse point la dent, sur laquelle " il ne fait que glisser, quand la croute en " est ôtée. A l'égard de l'ébranlement que " l'on craint en faisant nettoyer ses dents, " lorsqu'on a affaire à un habile homme, " on ne court pas le moindre risque. D'ail- " leurs, quand les dents auraient été ébran- " lées par quelque mal-adroit ou par quel- " que mauvais Dentiste, si les gencives & " les alvéoles sont d'une bonne constitu- " tion, deux fois 24 heures après, elles au- " ront repris leur solidité. Il y en a mille " exemples, & mille preuves (*). 1°. Tous " les jours on déplace une dent pour la re- " mettre dans une autre place ; on ôte en- " core entiérement de la bouche des dents " qu'on y remet sur le champ ; on en transf-

(*) Je puis en faire attester un bon nombre dans cette ville de Varsovie.

" plante quelques-unes d'une bouche dans " une autre; on en luxe auſſi fréquemment, " pour rompre leurs nerfs. Toutes ces dents " extirpées, replantées, luxées, ſe conſoli- " dent promtement, & reprennent leur con- " ſiſtance. Rien donc de plus faux que le " préjugé ſur lequel on fonde l'éloignement " qu'on a pour ſe faire nettoyer les dents: " on craint de les ébranler, en faiſant enle- " ver le tartre qui détruit entiérement leurs " ſoutiens, & les fait tomber ſans reſſource; " on ne craint point le ſéjour de ce même " tartre qui ſeul eſt à craindre ".

Voilà les préjugés populaires dont les charlatans ſavent profiter. C'eſt alors qu'ils ſignalent leur adreſſe, & qu'ils redoublent d'induſtrie, pour mieux débiter leurs drogues. Tous les jours ils inventent de nouveaux remédes dont l'effet ordinaire (ſuivant leur promeſſes) eſt de rendre inutile tout l'art des Dentiſtes. Celui-ci vante une poudre merveilleuſe dont il raconte, ou fait raconter par des gens auſſi faux que lui, des miracles & des prodiges ſans nombre. Cet autre a un prétendu *opiat* qui a la vertu de régénérer, qui fait recraître, à ce qu'il dit, & renaître l'émail ou les gencives, & qui raffermit les dents chancelantes. Or c'eſt à peu près la même

chose que si on promettait à un homme, au quel il manque un doigt ou un bras, de lui en faire recraître un autre. En effet quand les gencives sont détruites, que la racine est presque à nu & sans soutien, comment concevoir que ces parties qui sont entiérement consumées, reviendront couvrir la même racine, & consolider la dent chancelante ! Lorsqu'il n'y a que les gencives de malades, & que les alvéoles, non plus que la membrane qui les tapisse, ne sont pas détruites, ou du moins qu'elles ne le sont qu'en partie, en faisant cesser la cause du mal, on peut en faire cesser l'effet. Ainsi telles dents qui étaient branlantes, deviénent quelquefois fermes & solides par un traitement bien entendu.

Si le Public goûte mon zêle, je donnerai consécutivement des éclaircissements qui pouront sauver la vie à beaucoup d'enfants qui meurent en faisant les dents : je demontrerai plusieurs abus sur cette matiére, & principalement je mettrai en évidence plusieurs fautes des méres & nourices.

J'indiquerai les moyens d'empêcher les suites dangereuses, de quelques abcès négligés, qui ont quelquefois occasioné la gangréne & autres accidens terribles ; il

y en a plusieurs exemples dans cette ville de Varsovie, où je puis me flater d'avoir eu le bonheur, avec l'aide de Dieu, de sauver la vie à quelques personnes aujourd'hui existantes, & en bonne santé.

Je suis Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
DEL BENE.

Nous nous empressons de répondre aux desirs honnêtes de l'Auteur de la lettre qu'on vient de lire : il verra par notre attention à donner à son écrit une place dans notre Journal, que nous pensons comme lui, que *le bien Public doit toujours être l'objet principal de ceux qui professent les arts & les sciences utiles à la société.* Nous invitons donc M. *Del Bene* à nous communiquer successivement les judicieuses observations qu'il a faites sur les parties du corps humain soumises à l'art qu'il exerce ; & nous osons lui répondre des suffrages & des remercîments du Public. L'objet dont il est ici question est trop important par sa natu-

nature & par ſes conſéquences, pour ne fixer pas l'attention des perſonnes qui ont à cœur leur ſanté ; & les ſecours que M. *Del Bene* offre, ſont trop néceſſaires pour devoir être mépriſés ou rejetés: ajoutons que la dextérité de cet habile homme, étant auſſi bien établie qu'elle l'eſt en effet, doit raſſurer les eſprits les plus timides. L'autorité de M. *Bourdel* nous parait une confirmation ſans replique, de ce que dit M. *Del Bene* au ſujet des inſtruments dont les Dentiſtes ſe ſervent à nettoyer les dents. Si la mal-adreſſe de quelques charlatans, en cauſ nt des effets funeſtes, a inſpiré de la crainte au ſeul nom *d'inſtruments*, les mêmes accidents n'étant point à craindre de la part d'un maître de l'art, qui le poſſéde à fond, cette terreur ſera aiſément diſſipée par la confiance que ne peut manquer d'inſpirer une théorie profonde ſoutenue d'une pratique judicieuſe que le ſuccès a toujours couronée. Il nous ſemble d'ailleurs, que par la modération avec laquelle M. *Del Bene* fixe ſes *honoraires*, il donne au Public une marque ſenſible de ſon déſintéreſſement : qualité qui dans les artiſtes ajoute encore à leur mérite réel.

ARTICLE SECOND.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ACTA LITTERARIA REGNI POLONIÆ & MAGNI DUCATUS LITHUANIÆ, *anno 1755. publicata, trimestre primum, cum Sereniſſimi Regis Poloniæ privilegio, Varſaviæ & Lipſiæ, typis Mitzelerianis.*

c. a. d.

PRODUCTIONS LITTERAIRES DU ROYAUME DE POLOGNE & DU GRAND DUCHE DE LITHUANIE, *publiées en 1755, avec privilége de S. M. le R. de Pologne, à Varſovie & Leipſik, de l'imprimerie de Mitzler.*

S'il avait plu à l'Auteur de l'univers de régler que toutes les Nations qui peuplent le ſurface de la terre, ne parlaſſent qu'une même langue, la facilité qu'elles auraient trouvée à ſe communiquer mutuellement leurs idées, aurait été d'un merveilleux ſecours pour l'extenſion de leurs connaiſſances. Mais il arrive trop ſouvent que la langue d'un Peuple plein de génie, n'eſt guére

connue hors des limites du pays que ce Peuple habite. De-là, toutes les productions scientifiques & littéraires de ce Peuple sont perdues, même pour ses voisins les plus proches, qui en fait d'esprit, n'ont avec lui aucune communication, parce qu'un idiôme différent les sépare plus insurmontablement que les barriéres de leurs patries respectives.

De-là encore ces préjugés injustes autant que ridicules, par lesquelles les Nations se déshonorent réciproquement : préjugés qui s'évanouiraient aisément, si ces Nations pouvaient les unes les autres jouir du fruit de leurs travaux dans les sciences & les lettres.

Quelle main secourable déchirera le voile de l'erreur que la malignité naturelle du cœur humain entretient avec tant de plaisir ? Sera-ce celle d'un traducteur ? Mais ce secours sera lent, & borné au genre pour lequel l'interpréte se sera senti du goût. Il faudra multiplier les siécles pour rapprocher des esprits si fort éloignés.

Nous le disons hardiment, il n'y a qu'un Journaliste qui puisse promtement & surement rendre aux Nations éloignées les unes des autres par les préjugés, plus encore que par la distance des lieux, l'important service de les rapprocher, en les instruisant mutuel-

lement de leur véritable mérite. C'eſt à cette conſidération qu'il faut rapporter la faveur marquée avec laquelle *les ouvrages périodiques* ont été reçus du Public. Auſſi le degré d'eſtime devant être proportioné au degré d'utilité, un bon Journaliſte a des droits à l'eſtime de tous ceux qui ſe piquent de penſer ; mais ſur-tout un ſavant qui prend ſur lui de faire connaître à l'Europe entiére une Nation du côté le plus flateur, celui de l'eſprit & du génie, a des droits inconteſtables à l'eſtime & à la reconnaiſſance de cette même Nation.

C'eſt à ces titres légitimes que Mr. MITZLER *de* KOLOF, *Docteur en Médecine & Conſeiller de S. M. le R. de Pologne, membre de pluſieurs Académies d'Allemagne*, s'eſt rendu recommandable en Pologne. Le projet que cet Illuſtre conçut en 1755. de publier les ouvrages *des ſavants & des littérateurs de Pologne & du Duché de Lithuanie*, était auſſi glorieux à ces deux pays, qu'il pouvait l'être à ſon Auteur. La conſtance de M. *M.* qu'aucun obſtacle n'a pu rebuter, ſon obſtination généreuſe à vouloir rendre les Polonais célébres, *malgré eux*, en faiſant des frais immenſes pour ſe procurer des matériaux, qu'il aurait dû recevoir de l'empreſſement éclairé de la Nation à l'honneur de qui devait tourner l'édifice littéraire

que M. *M.* ſe propoſait d'élever, ſont pour ce ſavant des titres très-légitimes à une reconnaiſſance éternelle dans le cœur des Polonais ; & nous aimons à penſer qu'il n'a pas fait des ingrats.

Quant aux talents de M. *M.* ils percent dans ſon ouvrage : l'Europe entiére lui a payé depuis longtems d'une maniére flateuſe le juſte tribut de louanges dues aux écrivains, qui à des connaiſſances vaſtes & profondes joignent un jugement ſolide & un goût ſûr.

Avec des forces bien inférieures, nous avons oſé entrer dans une carriére à peu près ſemblable à celle que M. *M.* a fournie à pas de Géant. Nous nous propoſions le même bût, de rendre plus célébre encore la Nation Polonaiſe : mais nous ſouhaitions de prendre un autre chemin. Dans ſon excellent Journal. M. *M.* n'a donné place qu' à ces piéces qui ſont plus marquées au coin de l'utilité que de l'agrément. Nous avions ſouhaité de réunir l'un & l'autre de ces moyens de plaire, en mettant ſous les ieux non ſeulement de la Nation Polonaiſe elle-même, mais encore de toutes les Nations chez leſquelles la langue françaiſe obtient quelque crédit, & les productions utiles & les productions agréables qui ſont ſorties, ou qui

ſortiraient de la main des Muſes Polonaiſes, ainſi que celles qui ſeraient enfantées par des gens de lettres étrangers vivant en Pologne.

Ces vues, du-moins honnêtes ſi la faibleſſe de nos talents les rendait peu utiles, nous ſemblaient devoir exciter dans ce pays une noble émulation à concourir à notre deſſein, qui ne peut ſe ſoutenir ſans ſecours. Mais, juſqu'ici, on ne s'eſt point empreſſé à aggraver trop le poids de notre reconnaiſſance à cet égard. Nous n'en ſommes plus ſi ſurpris aujourd'hui, que nous ſavons que M. *M.* bien plus digne que nous d'être utilement ſecondé, a dû faire les plus grands efforts, pour ſuppléer à l'abandon général où on l'a laiſſé ; qu'il a été obligé, pour ſe procurer des matériaux, de faire des frais immenſes qui ſont trop au-deſſus de notre mince pouvoir. Nous nous trouvons un peu plus au large depuis quelque tems, graces aux ſecours affectueux de ce Savant : M. *M.* a daigné nous confier ce qu'il a déja publié de l'ouvrage dont nous parlons ici ; & il nous promet de nous aider encore plus efficacement à l'avenir. Au moyen de cette libéralité, nous ne prendrons pas notre congé ſi tôt que nous avions craint de le faire.

Revenons à M. *M.* l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui aux perſonnes inſtruites

qui manquant des connaiſſances néceſſaires pour lire l'original, ne ſoupçonnent peut-être pas même l'exiſtence de cet excellent recueil, eſt diviſé en 4 parties, dont chacune renferme un eſpace de trois mois. Nous prendrons la premiére partie ou le 1er *trimeſtre* en conſidération plus particuliére dans le volume du mois prochain, & pour cette fois nous nous contenterons de donner ici une idée des piéces qui compoſent cette premiére partie.

D'abord on lit une épitre dédicatoire à S. A. Mgr. le Prince JABLONOWSKI (*Joſeph Alexandre*) Palatin de Nowogrod, protecteur zélé, autant qu' éclairé, des Lettres & des Savants. Ce n'eſt pas ici un de ces fades ramas de lieux communs uſés & qui traînent lâchement, autant que languiſſamment, dans le plus grand nombre des épitres dédicatoires. Celle-ci préſente des faits connus bien au-delà des bornes de l'Empire Polonais, & qui depuis longtems ont conſacré dans les faſtes des arts & des ſciences les lumiéres, le goût, la bienfaiſance du Mécéne que M. *M.* s'eſt choiſi.

Cet exemple d'une protection ſinguliére envers les Lettres & ceux qui les cultivent, n'eſt pas unique en Pologne. Mgr. le Prince *J.* ſuit les traces glorieuſes des ZALUSKI,

des *Zembek*, & sur-tout de ce Citoyen qui ne sera jamais assez loué, l'illuste *JEAN ZAMOYSKI, en son vivant Chancelier & Grand-Général de la Couronne.* Ce Seigneur qui fut la gloire & l'ornement de la Pologne, avait coutume de dire, " *que celui qui* " *désirait sincérement de procurer & main-* " *tenir le salut de la République, devait* " *principalement s'attacher à ce que la jeu-* " *nesse fut élevée convenablement, & que* " *les sciences fussent en honneur* ".

M. *M.* n'entasse pas d'une main maladroite les lauriers sur la tête de son Mécène ; il ne lui cause pas des vapeurs par la fumée stérilement abondante d'un encens mal économisé ; il ne suit pas d'un pas servile, & *sur le ton d'un sublime ennuyeux*, l'ordre de l'arbre généalogique de la Maison de JABLONOWSKI ; mais il fait délicatement connaître au Prince, qu'il a lu le compte glorieux que les CRAMER, les LONGIN, les POPROWICZ, ces Ecrivains immortels de la Nation Polonaise, rendent à leur patrie, des vertus qui rendent véritablement respectable la Maison de JABLONOWSKI, & qui l'illustrent plus encore que l'ancienneté, la noblesse de son origine, ses hautes alliances, les titres & les décorations par lesquels elle est distinguée.

Cette piéce eſt ſuivie d'une autre épitre, dans laquelle M. *M.* invite les Savants Polonais à le ſeconder de leur pouvoir.

- - - - - - - - - ſed auræ
Omnia diſcerpunt, & nubibus irrita donant.

Dans cette épitre, M. *M.* rend compte de ſon projet, il en explique le but & la marche: mais ſur-tout il éléve un monument d'une juſte reconnaiſſance à la glorieuſe protection dont l'honorait alors depuis douze ans, Mgr. *Jean Malachonſki* grand Chancelier de la Couronne, protecteur auſſi zélé & auſſi judicieux des lettres, que les Seigneurs Jablonowſki, Zamoyſki, Zembek, Zaluſki.

Le troiſiéme article eſt un ouvrage compoſé par un Seigneur de la Maiſon ZALUSKI, après lequel vient un ouvrage de l'Académie de Dantzik, un détail concernant l'Académie de Cracovie; *les vies des archevêques de Gneſne Primats nés du Royaume de Pologne; un traité des fiévres malignes*, la *deſcription d'un bœuf ſingulier né avec trois cornes.* Cette premiére partie eſt terminée par des *nouvelles littéraires de Pologne.*

Pour éviter de faire, dans notre prochain Journal, un double emploi, nous nous ſom-

mes contentés d'indiquer les titres des différentes piéces contenues dans cette 1ere partie: mais, comme nous nous y ſommes déja engagés, nous rendrons ſucceſſivement compte de chacune en particulier.

ETRENES POUR LES MERES, - - - POUR LES MAITRESSES DE FAMILLE, - - - POUR LES FEMMES. *à Breslau chez Guillaume Théophile Korn, & ſe trouve à Varſovie chez M. Grœll.*

Nous avons cru ne devoir faire qu'un ſeul article de ces trois ouvrages, tant parce qu'ils nous ſemblent être partis de la même main, que par la conſidération de la grande connexion des objets qui y ſont traités. Si nous voulions donner des idées de l'Auteur un tableau exact, nous aurions à craindre d'inſpirer à nos lecteurs l'ennui inſéparable de tout ce qui a le ton de remontrances. Les femmes du *bon ton*, les maîtreſſes à prétentions, les méres *à la mode* ne manqueraient pas de renvoyer notre extrait pourir à ſon aiſe dans un coin du garde-meuble, avec les *vertugadins* & les *collets montés*. Il ne nous eſt pourtant pas poſſible de nous refuſer entiérement au plaiſir de tranſcrire ici quelques-unes des ſages réflexions de

l'Auteur, aux dépens de la bonne humeur de qui il appartiendra. Voici comment il débute dans les Etrênes pour les méres. " La qualité de mére marque une ſi grande " tendreſſe, qu'on emploie ſouvent ce terme " pour exprimer la plus grande affection. " La nature apprend aſſez aux méres à " aimer leurs enfants, ſans avoir beſoin " d'aucune loi pour les y exciter. Cepen- " dant la plupart des méres renverſent cette " régle générale de la nature, en tombant " dans deux extrémités également perni- " cieuſes. Les unes n'aiment pas aſſez " leurs enfants ; & les autres les aiment " avec excès. Quoique les méres tombent " bien plus rarement dans ce premier dé- " faut que dans le ſecond, il ne laiſſe pas " d'y en avoir, dont l'humeur chagrine & " fantaſque, ou dont le trop grand attache- " ment pour quelque autre objet, ne leur " permet pas d'avoir une véritable tendreſſe " pour leurs enfants . . . . On remarque " ſouvent que les femmes qui aiment trop " leurs plaiſirs, ont moins de tendreſſe pour " leurs enfants ; elles les regardent comme " des chaînes peſantes qui les retiennent à " la maiſon ; & elles s'en déchargent ſur " les ſoins d'une nourice ou d'une ſervante, " pendant qu'un petit chien, ou un ſinge " fera tout leur attachement. Quelques-

" unes de nos Dames se font non seulement " un plaisir, mais même une gloire de don- " ner toutes leurs caresses à ces animaux, " & de les montrer à tous ceux qui les vont " voir, lorsque peut-être vous serez plusieurs " jours avec elles, sans qu'elles vous disent " un seul mot qui vous fasse connaître " qu'elles ont des enfants ".

Après avoir dit aux méres, tout ce qui est de plus propre à les ramener aux sentiments dont la nature leur fait une loi vis-à-vis de leurs enfants, l'Auteur parle de l'éducation. Il blâme, avec beaucoup de raison, la conduite de ceux des parents qui, par leur mauvais exemple, détournent leurs enfants du chemin de la vertu. Il veut que les péres & méres soient eux-mêmes vertueux, pour inspirer l'amour du bien à leur famille. " Un autre moyen dont on doit se servir " pour donner une bonne éducation aux en- " fants, c'est de les reprendre & les châtier " de bonne heure, mais avec prudence ". Il ne veut qu'on use des reprimandes fortes, que dans le cas où une douce répréhension ne suffirait pas. " La correction est donc " d'un grand usage, & souvent nécessaire. " Les péres & méres qui la négligent, sont " cruels non seulement envers leurs enfants, " mais aussi par rapport à eux-memes ". Mais l'Auteur défend aux parents de corriger

ou reprendre leurs enfants en préſence des étrangers. Cette conduite lui parait moins marquer la ſincére envie de corriger, que la crainte d'être ſoupçonnés de ne corriger pas. Cette réflexion eſt très-ſage.

Les enfants doivent ſans doute du reſpect à leurs parents ; mais ce reſpect doit être nuancé ſuivant les âges. " Je penſe, dit " l'Auteur, que tout le monde trouvera rai- " ſonable, que les enfants, étant petits, " conſidérent leurs parents comme leurs " maîtres abſolus, & qu'en cette qualité ils " aient une crainte reſpectueuſe pour eux ; " mais qu' étant parvenus à un âge plus " mûr, ils les regardent comme leurs meil- " leurs amis ".

Voilà les ſentiments que les parents doivent s'appliquer à faire naître dans le cœur de leurs enfants. " Nous n'aimons pas " d'être obligés d'eſſuyer à toute heure des " cenſures, des mépris : nous ne pouvons " ſoufrir d'être expoſés continuellement à " la mauvaiſe humeur de ceux que nous " fréquentons, ni qu'ils prétendent nous " tenir toujours dans un grand reſpect. " Un homme fait qui ſe voit traité de cette " maniére, cherche auſſitôt une autre com- " pagnie, fait de nouveaux amis, & ſe lie " à une autre ſociété où il puiſſe jouir de " quelque douceur ".

Faute de saisir adroitement ces nuances, les péres & méres font trop souvent concevoir à leurs enfants un dégoût insurmontable pour la maison paternelle ; & ce dégoût jéte souvént les jeunes gens dans ces compagnies dangereuses pour les mœurs & la vertu. Il faut sans doute que les enfants craignent leurs parents, mais non pas qu'ils en aient peur.

Gardez-vous bien sur-tout, péres & méres, de soufrir vos enfants dans la compagnie de vos domestiques. Notre Auteur vous assure qu'il en naitra deux inconvénients fâcheux : l'un, que ces ames viles rendront par leurs basses flateries, inutiles, les remontrances que vous aurez faites à vos enfants : l'autre, que les mauvais exemples que donneront à vos enfants des domestiques grossiers, sans mœurs, sans principes, feront pour eux de la plus pernicieuse conséquence. Passons aux leçons que notre Auteur donne aux femmes, à qui il fait un devoir essentiel de la soumission : devoir recommandé par l'Evangile & par l'Apôtre des gentils. Il leur recommande ensuite toutes les vertus sociales, mais sur-tout la fidélité. Quant à cette derniére vertu, les honnêtes femmes seront toujours peu touchées des excuses frivoles qu'apportent en leur faveur les femmes qui ont mis l'hon-

neur & la réputation ſous les piés. Quoi de plus faible que de dire que les femmes ne ſont pas obligées à une vertu que leurs maris mépriſent ! C'eſt tant pis pour ces maris. Mais ce qui rend les femmes tout-à-fait inexcuſables en ce point, c'eſt que, s'il pouvait être permis de mettre la religion à part, il ſuffirait de réfléchir ſur les ſuites de l'infidélité d'une femme, qui met dans ſa famille un enfant étranger, & vole ainſi le patrimoine de ſes enfants naturels & légitimes.

L'Auteur, après avoir fait parler les Apôtres, les Péres de l'Egliſe, pour ſoutenir par leur autorité les ſages leçons qu'il donne aux femmes, ſuit les anneaux de la chaîne que forment les devoirs qui leur ſont preſcrits, en leur qualité de femmes. On trouvera tous les préceptes & les conſeils de cet écrivain ſolides & très-conſéquents ; ils ſont tout-à-fait dans l'ordre d'une vie réglée & chrétienne.

Les étrênes aux méres de famille, qui ont par conſéquent auſſi le titre de *maîtreſſes*, ſeront d'un excellent ſecours pour celles de ces perſonnes qui veulent ſincérement apprendre à régler leurs domeſtiques, non ſeulement relativement à leurs intérêts temporels, mais encore dans les vues & l'eſprit de la Religion. Elles y verront combien

la douceur, l'humanité, la charité envers ceux que la misére force à dépendre d'autrui, sont agréables au Seigneur, & louables dans ceux qui pratiquent ces vertus. En un mot ces trois ouvrages sont d'une utilité réelle ; puisqu'ils ont pour objet de former des honnêtes gens pour la société & pour la Religion. C'est à ce double titre qu'ils sont recommandables, & que nous les recommandons à toutes les personnes qui ont à cœur leur salut, & qui sont susceptibles des sentiments de la raison & de l'humanité.

ETAT DE LA CORSE &c. 2 *vol. par* M. JACQUES BOSWEL, *orné d'une carte nouvelle & exacte de la Corse, & des manifestes originaux, traduit de l'anglais par M. S. D. C. avec une préface du traducteur. à Londres* 1769. *& se trouve chez M. Grœll à Varsovie.*

Il n'appartient point à un Journaliste de s'ingérer dans les affaires importantes que les Souverains entreprennent de décider suivant la force du *Droit Canon*. Ainsi nous nous contentons d'annoncer l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Nous observerons cependant à nos lecteurs, que met-

mettant de côté la partie politique de ce livre, laquelle a aujourd'hui bien changé de face, on ne peut guére désirer des mémoires sur la Corse plus intéressants que le sont ceux-ci. La description topographique de cette île est d'une exactitude entiére; & l'Auteur s'est appuyé dans tout ce qu'il dit des premiers habitants, de l'autorité des meilleurs Auteurs parmi les anciens. Ainsi l'utilité de cet ouvrage n'étant pas particuliérement attachée au sort des Corses, rien n'empêche de penser que M. B. n'ait fait un présent au Public, en lui donnant le résultat de son séjour & de ses recherches chez ces peuples.

DE JURE
NATURALI ET POLITICO PHILOSOPHIA MORALIS.

SIVE

Ethica utrumque jus, & ea quæ ad illud spectant, complectens, olim in Collegio Nobilium Varsaviensi Scholarum Piarum juventuti philosophiæ operam danti tradita, nunc ad usum Scholarum typis mandata, a Patre SAMUELE CHROSCIKOWSKI Scholarum Piarum. Varsaviæ typis S. R. M. & Reipublicæ in Collegio Scholarum Piarum. Anno Domini 1770.

c. a. d.

TRAITE PHILOSOPHIQUE ET MORAL DU DROIT NATUREL ET POLITIQUE : *Ou Philoſophie morale qui renferme ces deux droits & tout ce qui y a rapport ; donnée autrefois dans le Collége des Nobles des Ecoles pies, à la jeuneſſe étudiant en Philoſophie ; aujourd'hui publiée pour l'uſage des mêmes écoles, par le P. SAMUEL CHROSCIKOWSKI, l'un des prêtres de lad. congrégation. à Varſovie dans l'imprimerie du Roi & de la République, au Collége des écoles pies.* 1770. avec cette épigraphe : *quod munus Reipublicæ majus afferre melius ve poſſumus, quam ſi docemus atque erudimus juventutem ? his præſertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapſa eſt, ut omnium opibus refrenanda ac coërcenda ſit. Cicero de divinat. Lib.* 2. *Cap.* 2.

" Quel plus grand, quel plus utile ſervice " pouvons-nous rendre à l'Etat, que d'in- " ſtruire la jeuneſſe ? Sur-tout dans ces tems " & cette maniére de vivre, où elle a beſoin " d'être réprimée & contenue par toutes " ſortes de moyens. Cicéron : Traité de la " divination, liv. 2. chap. 2. ".

C'eſt toujours au profit de la jeuneſſe que le P. S. C. fidéle à ſes principes & à ſon

caractére fait tourner ſes travaux ſcientifiques. Non content d'avoir conſacré les plus belles années de ſa vie à donner des leçons en divers genres d'inſtruction dans le Collége des Nobles des *Ecoles pies*, il veut encore aujourd'hui être le guide de cette jeune Nobleſſe qui lui eſt toujours chére. Tout eſt remarquable dans l'ouvrage de cet Auteur zélé autant qu'inſtruit, le choix de ſon ſujet, celui des circonſtances dans leſquelles il le publie ; celui du MECENE RESPECTABLE auquel il en fait homage, la maniére dont il l'a traité. Nous avons déja fait connaître ce que nous penſons, avec tous les honnêtes gens, du carractére & de la trempe d'eſprit du P. C. Nous devons aujourd'hui rendre compte de l'écrit que ce ſavant vient de publier : c'eſt ce que nous allons eſſayer.

L'ouvrage forme un ſeul volume diviſé en quatre parties. Avant d'entrer en matiére, l'Auteur établit clairement ces vérités inconteſtables, que la doctrine des mœurs doit avoir pour baſe *la certitude & la conviction de l'exiſtence d'un DIEU, d'une providence & de l'immortalité de l'ame humaine.* Chacune de ces vérités eſt traitée dans un chapitre à part, & ces chapitres forment comme l'introduction à cet ouvrage. Nous ne nous

arrêterons que sur les preuves que l'Auteur donne de la *providence de Dieu ;* par le mot providence, suivant le P. C. on doit entendre *la manière de diriger les choses vers leur fin.* D'où il n'entend autre chose par *providence divine*, que *l'intelligence divine, qui dispose & gouverne tout, c. a. d. qui conduit chaque chose à ses fins particulières, & dirige ensuite, ou plutôt en même tems, le tout vers la fin dernière ; & qui conserve non seulement le tout mais chacun des êtres existants ou agissants dans l'ordre de sa sagesse & de sa bonté.* " *Providentia* proprie, est ratio or- " dinandorum in finem. Unde *providentia* " *divina* est ipsa divina ratio quæ cuncta " disponit & gubernat, sive quæ singula in " proprios fines, omnia vero in finem ulti- " mum simul dirigit, omniaque ac singula " tam existentia quam operantia conservat ". Cette définition de la providence divine est conforme à l'esprit de l'Eglise, à la bonté infinie du Créateur, qui ne s'est pas contenté, comme le suppose ridiculement & calomnieusement le déiste, de donner l'existence aux êtres, pour les laisser errer ensuite à l'avanture, ou dans l'ordre de je ne sais quelles lois primitives & générales, sans plus se mettre en peine ni de la conduite, ni de la conservation de ses créatures.

La providence divine ne se borne pas à donner des soins paternels à *l'espéce en général*, abandonnant les individus, comme le prétend un poéte illustre : mais elle s'étend *au tout, & à chaque partie du tout.* C'est ce que le P. C. met dans un grand jour, en remontant aux motifs & aux fins que l'on ne peut sans impiété refuser de reconnaître dans l'ouvrier souverainement intelligent, souverainement sage, lorsqu'il lui plut de créer l'univers. L'Auteur s'appuie du témoignage de toutes les Nations, de celui des anciens philosophes, qui a travers le voile épais du *polythéisme*, avaient cependant vu très-distinctement la grande vérité de la providence. Il n'est personne un peu familier avec ces anciens *sages*, qui n'ait connaissance des fameuses disputes sur cette importante matiére entre les *Stoïciens* & les *Epicuriens*. Le P. C. tire de toutes ces autorités un parti admirable ; mais il faut lire dans son ouvrage même ses raisonements, & on sera également frapé de leur justesse, de la solidité des preuves, & de la vaste érudition de l'Auteur.

Pour ne laisser rien à désirer de tout ce qui est propre à établir la vérité pour laquelle il combat, l'Auteur démontre l'imprudence de la plupart des actions des

héros de la fortune, de celles mêmes dont ils tirent le plus de vanité. Elles ont réussi, ces entreprises téméraires, il est vrai ; mais savez-vous, imprudents, à qui vous devez ce succès qui vous enorgueillit ? à la providence qui vous a invisiblement fait servir d'instruments de ses sublimes desseins. Sans ce secours victorieux, sans cette providence qui avait d'avance & sans vous, disposé des événements, vous auriez échoué, & vous n'eussiez recueilli que la confusion & la honte dues à votre imprudence. Car vous ne sauriez ignorer que votre conduite n'est pas à vous tout seul ; que vos pensées décèlent l'incertitude & la timidité de la providence humaine : *non est hominis via ejus*, (Jerem. 10.) *cogitationes mortalium timidæ & incertæ providentiæ nostræ* (Sap. 9.) Gardez-vous donc de vous enfler, & de blasphémer, en disant d'un ton de superbe : *manus nostra excelsa, & non Dominus fecit omnia.*

L'Auteur s'appuie ici de deux exemples frapants. (*) " Forte jam in bellis plurimum valet prudentia. Ergo prudentes " non nisi Imperatores victoriam obtinerent. " At contrarium plerumque contingere solet ; quando quidem bene multi duces,

(*) Pag. 27. §. 41.

" etiam cum temere agerent, victores exti-
" terunt. Certe Alexander Magnus contra
" prudentiæ leges, ad Granicum flumen Per-
" sas est aggressus. Cum enim in conspectu
" ingentis Persici exercitus, ejusmodi flu-
" vium & profundum, & rapidum, & altas
" ripas habentem, trajiceret ; parum abfuit,
" quin, aquis submersus, aut hostium telis
" obrutus, inter ipsa belli initia finem vitæ
" feciſſet. Vixit tamen Persasque fugavit :
" verum hanc ei victoriam, non militaris
" prudentia, sed temerarius ausus peperit.
" Temere etiam, atque imprudenter Lucul-
" lus, exiguas Romanorum copias, contra
" Tigranem potentissimum Regem eduxit,
" ipsiusque regiones invasit : & tametsi in-
" gentem in illius exercitu stragem edide-
" rit, temeritatis notam non effugit ".

Mais c'est peut-être à la guerre que brille sur-tout la prudence humaine ! fort-bien. Il n'y a donc eu que des capitaines prudents qui ont réussi ! Nous voyons cependant tous les jours le contraire ; puisque un bon nombre d'entre eux, lors même qu'ils se conduisaient le plus témérairement, ont été victorieux. A votre avis, ne fut-ce pas contre toutes les régles de la prudence qu' Alexandre le grand agit au passage du Granique, en tentant, à la vue de la nombreuse

armée des Perſes, de franchir un fleuve profond & rapide, & dont les bords étaient fort-élevés. Auſſi peu s'en falut, qu' emporté par la rapidité des courants, ou accablé par les traits de ſes énemis, il ne finît le cours de ſa vie au commencement de la guerre. Il vainquit cependant les Perſes, & les mit en fuite : mais ſa victoire fut le fruit d'une heureuſe témérité, & non pas celui de la prudence militaire. Ce fut auſſi témérairement que *Lucullus* oſa marcher contre le puiſſant *Tigrane*, avec une poignée de monde, & entrer dans ſon pays : & s'il réuſſit à détruire l'armée de ce prince, il n'en fut pas moins accuſé de témérité, & avec juſtice.

Indépendament de toutes les preuves que fourniſſent l'Ecriture, la réflexion ſur l'ordre admirable de l'univers, la faibleſſe humaine, l'étonnant d'un grand nombre d'événements dont la raiſon de l'homme ne rendra jamais compte, & qui arguent néceſſairement non ſeulement un premier moteur, mais un conſervateur attentif ; le P. C. s'aide de tous les arguments que la théologie puiſe dans les divers écrits des SS. PP. Nous ne le ſuivrons pas dans ces diſcuſſions théologiques : mais nous obſerverons que tout ici forme une ſuite admirablement liée de prin-

cipes & de conſéquences ; que l'érudition à raſſemblé les faits, & que le diſcernement aidé de la piété judicieuſe & éclairée, les a accompagnés des réflexions les plus propres à mettre ces importantes matiéres dans un grand jour. Les preuves de l'immortalité de l'ame, ſont de la même juſteſſe & de la même force ; mais il nous ſemble que nous ne devons pas empiéter ici ſur l'office des paſteurs, en faiſant pour établir ces dogmes reſpectables, des efforts dont le ſentiment intérieur des *eſprits-forts*, leur prouve malgré eux-mêmes la vérité. Nous rendrons à la ſuite compte de chacune des parties de cet ouvrage, dont nous penſons avoir déja ſuffiſamment fait préſentir l'utilité & le mérite, par l'analyſe particuliére que nous avons miſe ſous les ieux de nos lecteurs.

Q. HORACII FLACCI

DE

ARTE POETICA

LIBER

AD PISONES.

Q. HORACYUSZA FLAKKA
O SZTUCE
RYMOTWORSKIEY
XIĘGA
DO PIZONOW,
przekładania
ONUFREGO KORYTYNSKIEGO,
Opus posthumum.

w Warszawie
w Drukarni Mitzlerowskiey 1770.

c. a. d.

L'art poétique d'Horace traduit en polonais. Ouvrage Posthume, de Mr. Onufre Korytynski (*), à Varsovie de l'imprimerie de Mr. Mitzler. 1770.

Les Muses Polonaises pleurent encore en longs habits de deuil, sur la tombe de Mr. Ko. Ce tribut qui fait honneur aux gens de lettres, qui le paient, & aux manes de l'illustre Auteur qui en est le triste objet, est d'autant plus juste, qu'il est peu d'écrivains qui aient fait autant d'honneur à la Pologne, que celui dont nous parlons ici.

(*) Nous invitons les savants & les amateurs qui ont quelques ouvrages de feu Mr. Korytynski, de nous les faire parvenir, afin que nous puissions en informer & régaler le Public.

Si la réputation littéraire de Mr. K. n'était pas déja solidement établie parmi ses compatriotes, l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui suffirait seul pour lui faire un nom, comme Poéte. Nous aurons peut-être occasion dans la suite d'enrichir notre Journal des fruits de la verve de cet Auteur : en attendant, nous allons présenter à nos lecteurs quelques-uns des morceaux de sa traduction, qui nous paraissent les plus propres à soutenir chez les connaisseurs en Poésie l'idée avantageuse & méritée qu'ils en ont conçue.

On sait que *l'épitre aux Pisons* est un recueil judicieux de préceptes solides, dont l'observation exacte peut seule faire naître dans les ouvrages d'esprit de vraies beautés. Aussi *Horace* non seulement reçut à Rome de son vivant, des applaudissements flateurs qui lui furent prodigués à l'envi par toutes les personnes distinguées par leur goût, autant que par leurs connaissances. C'est des ouvrages de cette nature, que l'on doit dire, comme Horace le disait lui même de ceux des anciens, qu'il faut les feuilleter jour & nuit.

Nocturna versate manu, versate diurna.

De nos jours encore on recommande avec soin aux Auteurs en tous les genres, & qui

ont à cœur leur gloire littéraire, de se pénétrer fortement des sages conseils que le satyrique de la Cour d'Auguste à semés dans l'épitre aux Pisons. C'est là en effet que, comme dans une source pure, ils puiseront le *vrai* & le *beau* qui seuls peuvent donner du prix à leurs ouvrages, & les faire passer à la postérité la plus reculée. C'est donc un vrai présent que Mr. K. a fait aux gens de lettres de sa patrie, qui ne sont point en état de consulter l'original latin : présent d'autant plus précieux, que la traduction que nous annonçons peut passer elle-même pour un original.

Mais il est tems de justifier le jugement favorable que nous portons de cet ouvrage. Voici comment débute l'Auteur latin.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem, mulier formosa superne :
Spectatum admissi risum teneatis amici ?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

Le Traducteur s'exprime ainſi :

Ludzkiey głowie kark końſki, gdyby malarz ktory
Chciał przypiąć, a pod ptaſtwa rozlicznego piory
Zewſząd członki zebrawſzy, po pas wydał ładną
Kobietę, od połowy zaś rybę ſzkaradną :
Zebrani na ten widok wſzyſcy, iak was wiele,
Mogliby ściež ſię w ſmiechu wſtrzymać przyiaciele ?
Wierzcież mi, do tey Xiążka podobna poczwary,
Ktora lubo gorączką złożonemu, mary
Rożne ſtawia w umyśle, tak że noga z głową
W iedną ſię poſtać, zgodną nie łączy oſnową.

Parmi les Auteurs, les uns, faute de connaître les véritables régles de l'art, ſe laiſſent emporter au courant rapide d'une imagination vagabonde ; ils ne ſuivent pour guide qu'un génie bouillant & fougueux. Les autres trop craintifs & fauſſement prudents, n'oſant jamais s'élever, rampent ſans ceſſe.

Celui-ci veut être précis, il devient obſcur : cet autre pour trop châtier ſon ouvrage, en bannit la force & la grace. L'un voulant ſe monter ſur un ton élevé, ne réuſſit qu' à ſe bourſoufler : l'autre courant après la variété, peint un Dauphin au fond des forêts, un ſanglier au milieu des flots,

Enfin l'empreſſement trop affecté des Auteurs pour éviter une faute, les conduit ſouvent à une faute plus groſſiére : les meilleurs Auteurs mêmes n'en ſont pas exemts : c'eſt ce que remarque ſi juſtement Horace par les vers ſuivants.

Maxima pars vatum, (pater & juvenes patre digni,)
Decipimur ſpecie recti. Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio. Sectantem lævia, nervi
Deficiunt animique; profeſſus gaudia turget,
Serpit humi tutus nimium, timidaſque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum ſylvis adpingit fluctibus aprum.
In vicium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

Voici comme Mr. K. rend ici ces penſées:

Wielka część ieſt w tym błędzie Rymopiſkich ludzi,
Że ich dobra rzecz niby, ſwym pozorem łudzi:
Chcę bydz zwięzłym w wymowie, zawiłym ſię ſtaię:
Chcę bydz gładkim, wymownym, moc w treſci uſtaie:
Zacznę wyſoko, ale ſtyl nadęty będzie
Poziomy: gdy ſię gornych myśli ſtrzegę wſzędzie:
Komu iaką przewrotnie rzecz wydziwiać chce ſię,
Dzika w morzu poſadzi, a Delfina w leſie.

Jedna, chcąc iey uniknąć; w drugą wiedzie wada,
Z iednego nie roztropny błędu w drugi wpada.

On ne ſera pas moins ſatisfait du ton de vérité & de juſteſſe avec lequel M. K. rend les vers ſuivants, qui contiennent les préceptes invariables de *l'art d'écrire*.

Recte ſcribendi, ſapere eſt, & principium & fons.
Rem tibi ſocraticæ poterunt oſtendere chartæ.
Verbaque prævisam rem non invita ſequentur.
Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis;
Quo ſit amore parens, quo frater amandus, & hoſpes,
Quid ſit conſcripti, quod judicis officium, quæ
Partes in bellum miſſi ducis, ille profecto
Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.
Reſpicere exemplar vitæ, morumque jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces.

Dobrego Rymopiſtwa, rozum ieſt zaſadą
Y zrzodłem y początkiem; zaſiągnieſz go radą.
Z Sokrateſa piſm wzięta, tego gdyć ſię głowa
Sentymenty nabiie, lacniey ieſt o ſłowa.
Kto zna ſwe ku Oyczyznie, Krewnym, powinności;
Jakiey Oyciec, brat, iakiey gość godzien miłości,
Co ieſt urząd Sendziego, co w Senacie Pana?
Jaka powinność, idąc do boju, Hetmana?

Ten zapewne każdego żywo tknie prawdziwy
Charakter, y ſentyment wyrazi właściwy.
Natury, obyczaiow, y ſerc Naſladowca
Rozſądny, w ſwych wyrazach przedni będzie mowca.

Mais c'eſt ſur-tout dans ſa maniére de rendre les caractéres tracés de la main d'Horace que M. K. excelle. On retrouve dans ſa traduction cette juſteſſe & cette préciſion qui diſtingue les tableaux du peintre latin.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge
Scriptor. Honoratum ſi forte reponis Achillem:
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer:
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, triſtis Oreſtes.
Si quid inexpertum ſcenæ committis & audes
Perſonam formare novam: ſervetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Lub idź za prawdą dzieiow, albo jeśli ſobie
Rzecz zmyślaſz przyzwoita niech będzie Oſobie,
Tak, gdy o Achilleſie wſławionym w Homerze.
Piſeſz, maſz go w właſciwym ſtawić charakterze:
Będie on zwawy, ſrogi, niezbłagany z właſzcza,
Gdy praw nie zna, a wſzyſtko ſwey ſile przywłaſzcza.

W

W łzach *Jno*, pozor ma bydź *Medei* okrutny:
Jxion chytry, błędna *Io*, *Oreſt* ſmutny.
Gdy zaś nadzwyczaynego co podać chceſz w ſcenie,
Nową tworząc oſobę, do tey ułożenie
Całe maſz przyſtoſować, by iaki z początku
Wzięła na ſię charakter, w tym trwała do ſzczątku.

Nous ne mettrions point de bornes à cet extrait ſi nous devions tranſcrire ici tous les endroits de la traduction de M. K. qui ſont diſtingués par quelque beauté particuliére. Mais comme un extrait a ſes bornes, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même; en remarquant que ſi, comme on le dit depuis longtems, c'eſt en vers qu'il faut traduire les Poétes, il eſt à ſouhaiter pour l'utilité des lettres, & la ſatisfaction des connaiſſeurs, que les poéſies des anciens tombent en des mains auſſi heureuſes que l'avait fait l'art poétique *d'Horace*. Nous ajouterons qu'en qualité d'homme de lettres nous ſommes auſſi ſenſiblement touchés de la perte que les Polonais ont faite dans Mr. K.. que ſes Compatriotes peuvent l'être eux-mêmes.

LECONS DE DROIT DE LA NATURE ET DES GENS, PAR M. LE PROFESSEUR DE FELICE, *avec cet épigraphe: quid deceat, quid non, quo virtus, quo ferat error. Horatius.* 2 *parties en* 4 *tômes, Yverdon* 1769. *& ſe trouvent chez M. Grœll à Varſovie.*

Les deux tômes de la premiére partie de cet ouvrage contiennent le *droit de la nature*; les deux tômes de la ſeconde renferment le droit des gens. Le tout eſt précédé d'une préface. Un ouvrage de cette importance nous parait mériter l'honneur de pluſieurs extraits. Nous parcourrons aujourd'hui avec nos lecteurs la 1ére partie; la ſeconde fera le ſujet d'un de nos extraits pour le mois prochain.

Quelque ſavante que ſoit la préface qu'on lit en tête de cet ouvrage, nous ne ſommes pas en tout de l'avis du Profeſſeur d'Yverdon; & nous allons prendre la liberté d'eſſayer nos forces contre cet athléte redoutable. Nous entrons en lice avec d'autant plus de confiance, que nous ſavons que l'opinion d'un Journaliſte ne commande jamais à celles de ſes lecteurs.

Un prédicateur mal-adroit, dans les accès peu réfléchis de ſon zéle indiſcret, ne trouve rien de comparable au héros de ſon diſcours; il le couronne gauchement aux dé-

pens de toute la Cour céleſte ; & pour ce panégyriſte inconſéquent, le plus grand Saint du paradis, c'eſt le Saint du jour. Un ſavant entêté, ſemblable au prédicateur dont nous parlons, raméne toutes les connaiſſances humaines à la ſcience qu'il profeſſe : c'eſt la ſeule utile, la ſeule digne d'occuper les hommes. C'eſt ainſi que nous parait penſer le profeſſeur d'Yverdon, quand il dit (préf. p. 3 & 4), " toutes les ſciences en général contribuent plus ou moins " à éclairer la raiſon, à la développer, à la " perfectioner ; mais celle qui tend le plus " directement à un but ſi excellent, celle " dont l'unique but eſt d'éclairer cette raiſon pour qu'à ſon tour elle éclaire nos " démarches, celle enfin dont la connaiſſance fait de l'homme, c. a. d. de l'être " capable de raiſon, un être véritablement " raiſonable, c'eſt le *droit naturel* ".

N'eſt-ce pas comme ſi M. *de Felice* diſait que les perſonnes qui n'ont pas des connaiſſances profondes dans le droit naturel, ne ſont pas des hommes. *Spectatum admiſſi riſum teneatis amici* ! Nous ſommes bien éloignés de conteſter à la ſcience du droit naturel ſon utilité réelle, ſon importance reconnue : mais nous ſommes plus éloignés encore de convenir que pour être *homme*,

il faille néceſſairement être initié dans tous les myſtéres de cette ſcience. Le droit naturel, tel que des génies ſublimes l'ont tracé dans leurs doctes écrits, eſt à la portée de bien peu de perſonnes ; ſi M. de F. raiſone juſte, il eſt bien peu d'hommes au monde.

Mais par quel motif le ſavant profeſſeur a-t-il jeté en avant cette prééminence excluſive en faveur du droit naturel ? Ce n'eſt pas ſeulement dans la vue de relever davantage la ſcience qu'il profeſſe, mais il a voulu encore ſoutenir d'avance & étayer un paradoxe qui eſt la pierre fondamentale de tout l'édifice de ſa préface. Ce paradoxe conſiſte, du-moins à notre avis, à dire *que nous ſommes plus ou moins méchants en proportion de ce que nous ſommes plus ou moins inſtruits.* Or voilà ce que nous appelons un paradoxe. Les raiſonements, les exemples dont le ſavant profeſſeur appuie cette ſinguliére aſſertion, ne ſont guére plus concluants : nous allons les mettre ſous les ieux de nos lecteurs.

" Il y a ſans doute de la malice & même " de la méchanceté dans le monde ; il y " régne des paſſions tumultueuſes qui y " cauſent bien des déſordres : mais ce n'eſt " ni dans la malice humaine, ni dans les " paſſions qu'il faut chercher la premiére " ſource des maux qui nous affligent & des

" malheurs qu' éprouve la ſociété, c'eſt dans " l'ignorance de nos devoirs, de nos obliga- " tions rigoureuſes de la loi naturelle ".

L'Auteur confirme cette premiére idée par un détail qui eſt dans le même goût. " Interrogez ", dit il, " ce domeſtique qui " diſtrait les denrées de ſon maître, pour " les donner à ſes parents ; il vous répondra " hardiment que ce n'eſt pas là un vol. De- " mandez-lui pourquoi il perd une grande " partie du tems qu'il doit employer au ſer- " vice de ſon maître, pourquoi il ne le " ſert pas avec affection, pourquoi il ne " prend pas à cœur le bien qui lui eſt " confié, comme il voudrait que ſon dome- " ſtique, s'il en avait un lui-même, s'in- " téreſſât pour ce qui lui appartient : il " vous dira, ſans rougir, qu'il ne ſe croit " pas tenu à ſ crifier tout ſon tems aux af- " faires de ſon maître ; que c'eſt à ſon " maître, & non à lui, à veiller ſur ſes pro- " pres intérêts ".

M. de F. penſe de même des artiſans, marchands &c. qui livrent de l'ouvrage mal conditioné, ou qui *ſurfont impitoyablement* les denrées de leur commerce ; il ne croit pas que ces gens penſent faire mal en ces occaſions.

Mais en vérité, il nous parait que c'eſt préſumer bien ſinguliérement de la crédulité de ſes lecteurs, que de leur donner d'un ton de déciſion, ſes idées particuliéres pour des démonſtrations. Si notre profeſſeur a bien vu, les maîtres qui puniſſent la négligence, la déprédation dans leurs domeſtiques, les lois qui les puniſſent, ſont bien injuſtes, bien barbares.

M. de F. n'eſt guére plus heureux dans le reſte de ſon détail. " Que dirait une " Dame du bon ton, ſi vous entrepreniez de " lui perſuader qu'elle s'écarte de ſes devoirs " eſſentiels, en ſe rendant journellement " dans des aſſemblées de jeu, ou de conver- " ſations frivoles, en abandonnant l'éduca- " tion de ſes enfants, en négligeant le ſoin " de ſon domeſtique ? Quelques talents " qu'elle ait, elle ne ſe croit point obligée de " ſe priver de ſes amuſemens, pour s'occu- " per de ſa famille ".

Vous vous trompez, M. le profeſſeur : cette Dame ſait fort-bien quels ſont ſes devoirs ; ce n'eſt pas par ignorance qu'elle péche ; mais un tempérament voluptueux l'emporte ; l'exemple la ſéduit ; la force impérieuſe du *bon ton* l'entraîne hors de ſa famille & de ſon domeſtique. Ce domeſtique fripon, ou ſeulement négligent, ſait très-bien que de l'une ou de l'autre maniére

il manque à ſon devoir. Et comment l'ignorerait-il, non plus que les autres perſonages derriére leſquels vous vous cachez ? Ne ſavent-ils pas les uns & les autres, qu'ils ne voudraient pas qu'on en usât à leur égard de même. Rien a-t-il pu effacer dans leur cœur & dans leur entendement ce précepte immuable : NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS SERIEZ FACHE, AVEC RAISON, QU'ON FIT ENVERS VOUS : *quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris.* Il n'eſt donc pas néceſſaire que des perſonnes de l'étoffe de ceux dont M. le profeſſeur d'Yverdon parle, faſſent un cours de droit naturel, pour connaître leurs devoirs. Ce n'eſt donc pas par *pure ignorance* qu'ils y manquent : cette *ignorance* fait cependant la baſe de toute la préface que nous examinons. Nos lecteurs ne ſeront donc pas ſurpris d'entendre M. de F. dire que ſi ces gens connaiſſaient leurs devoirs, ils ne s'en écarteraient point. Ce qu'il ajoute, eſt conforme à ſes idées & à ſes principes en cette matiére ; mais nous doutons beaucoup qu'il le ſoit à l'expérience. " Connaître ſes de-
" voirs & ne s'en acquitter pas, c'eſt une
" contradiction manifeſte : voir ce qui eſt
" bien & faire le mal, c'eſt une abſurdité
" inconcevable & contraire à la nature hu-

" maine ". Plût à dieu que M. de F. dît vrai, la société y gagnerait considérablement. Cette conduite est une *contradiction*, sans doute; il est inconcevable que l'homme pense autrement qu'il n'agit; mais c'est pourtant ce qu' on voit tous les jours. Loin que cette contradiction soit contraire à la nature humaine, elle n'est malheureusement que trop conforme à la méchanceté de cette nature perverse & corrompue. Tel est l'homme; il allie les contraires.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtems sur une préface : mais nous répéterons sans hésiter, que M. de F. n'a pas bien étudié le cœur de l'homme; il n'en a pas scrupuleusement sondé les replis, suivi les détours. Il n'a vu qu'une nuée formée des ténébres de l'ignorance; il pouvait y voir des traces sensibles, & même le germe de la méchanceté.

Malgré l'opposition de nos idées avec celles du professeur d'Yverdon sur les vraies causes des actions mauvaises des hommes, nous rendons justice à l'ordre, à la clarté & à la précision qui régnent dans son ouvrage. Il a suivi fidélement les principes lumineux établis par Burlamaqui; & sous les auspices d'un guide si sûr, il est difficile de s'égarer. Nous croyons pourtant avoir remarqué quelques traits qui ne sont pas assez cor-

rects dans le deſſein de M. de F. nous les ferons obſerver à nos lecteurs. Nous allons avant tout leur crayoner l'ordre & la marche de cette Ire partie.

M. de F. traite d'abord de la nature de l'homme & de ſes principales facultés relativement au droit naturel. Il établit que l'homme eſt une créature capable de direction morale, & comptable de ſes actions: il examine enſuite ſes divers états.

De ce que l'homme eſt comptable de ſes actions, il ſuit néceſſairement que pour décider que ſes actions ſont bonnes ou mauvaiſes, il faut une régle d'après laquelle on puiſſe les peſer & les juger. L'homme doit donc ſuivre une régle dans ſa conduite. On donne le moyen de trouver cette régle; & on poſe les fondements du droit en général. Cette régle peut être conſidérée ſous deux aſpects: la raiſon donne à l'homme des notions générales, d'où découle la nature de ce qu'on appéle obligation. On examine ſur quoi elle eſt fondée; ce qui améne le droit & ſon rapport avec l'obligation.

Du droit on paſſe à la loi, & au pouvoir légiſlatif, autrement le droit de commander. Ces points établis, il eſt queſtion de fixer ce que c'eſt que la loi naturelle, & de prouver

qu'elle exiſte : diſcuſſion qui fait établir les principes généraux des lois naturelles, qu'on dévelope dans l'application de ces principes aux actions humaines. On commence par la conſcience ; mais ces principes peuvent être appliqués aux actions humaines d'une nouvelle maniére. C'eſt ce qu'on eſſaie, en examinant leur imputation. Ces lois ſeraient inutiles ſans une autorité capable d'en aſſurer l'exécution. Après avoir fixé cette autorité, on paſſe aux ſuites naturelles & ordinaires de la vertu & du vice. Cette autorité doit être précédée de la connaiſſance de la loi dans ceux qui y ſont ſoumis ; de là la ſanction prorement dite des lois naturelles : & ici on examine la queſtion importante de l'immortalité de l'ame.

La religion naturelle eſt une ſuite de l'état de l'homme par rapport à Dieu, on établit l'un & l'autre de ces points. Mais les devoirs de l'homme envers Dieu, n'excluent pas ceux qu'il a à remplir par rapport à lui-même, & par rapport aux autres. Avant de paſſer aux devoirs de l'homme par rapport à lui-même & par rapport aux autres, l'Auteur traite très-particuliérement les deux objets ſuivants : la liberté de conſcience, & l'influence de la religion ſur la bonheur de la ſociété. Ce dernier article eſt manié ſolidement & heureuſement.

Quant au premier, il ne faut pas s'étonner qu'un proteſtant parle d'après ſes principes. Dans les devoirs que l'homme a à remplir pour ou plutôt envers lui-même, entrent naturellement la liberté naturelle, les droits de l'homme ſur ſa vie, la juſte défenſe de ſoi-même. Mais il y a auſſi un droit de néceſſité auquel il eſt malheureux d'avoir à recourir, mais qui n'étant pas contre la nature, & ſeulement au deſſus des lois poſitives, eſt permis quand le cas eſt bien avéré. Les devoirs auxquels l'homme eſt tenu envers les autres, ſont la baſe de la ſociété. On en recherche les principes, & on examine ce que c'eſt que l'égalité naturelle : queſtion ardue, difficile à fixer aujourd'hui, graces aux altérations ſenſibles, peut-être inévitables, que la ſociété à éprouvées. Le premier principe de la ſociété étant de ne faire du mal à perſonne, nul doute qu'on ne ſoit tenu à réparer le domage qu'on a cauſé. Mais chacun ayant droit à ce que les autres obſervent envers lui les lois & les devoirs de la ſociété, comme il eſt diſpoſé à les obſerver envers les autres, il réſulte de ſes droits réciproques, ce qu'on appéle devoirs communs de la ſociété, & c'eſt la 2e loi générale de ſociabilité.

Tels ſont les objets ſur leſquels roulent les XVI. leçons que renferme la 1^ére^

partie de l'ouvrage que nous parcourons. Après avoir rendu, dans les journaux suivants, compte des leçons qui composent les trois autres parties, nous hasarderons de relever quelques inconséquences dans lesquelles il nous parait que le savant professeur d'Yverdon est tombé. Nos lecteurs jugeront du mérite des observations que nous leur offrirons alors.

* *

Réflexions détachées sur l'esprit, par une personne désintéressée : avec cet épigraphe :

Ingenium, quondam, fuerat pretiosius auro;
At nunc, barbaria est grandis habere nihil.

OVEN.

à Varsovie & Dresde chez M. Grœll Libraire du Roi.

C'est ici un de ces ouvrages qu'on peut appeler *à tiroirs :* point d'ensemble, de liaison ; une pensée ne tient point à une autre ; & chaque article est un petit édifice à part, qui n'a aucune communication avec ceux qui l'environnent. Mais nous ne faisons cette remarque que pour justifier la maniére dont nous allons rendre compte de cet écrit, duquel il nous est du tout impossible de donner à nos lecteurs une idée sui-

vie. Ce n'eſt donc point un reproche que nous avons prétendu faire à l'Auteur, qui dans ſon titre n'annonce que des *penſées détachées*.

Parmi ces penſées, quelques-unes nous ont paru peu circonſpectes, & peu reſpectueuſes pour des perſonnes ou des matiéres en poſſeſſion comme en droit d'obtenir nos hommages & notre confiance. Nous nous garderons bien d'expoſer celles de cette nature aux ieux de nos lecteurs : mais des autres, en beaucoup plus grand nombre, nous allons en tirer quelques-unes qui formeront cet extrait.

" On reconnait difficilement de l'eſprit " dans tout le monde ; & à l'égard même " de ceux que nous ſommes forcés d'admirer, " notre amour-propre humilié par l'aveu " que nous arrache leur mérite, ſemble vou- " loir ſe dédomager, en nous laiſſant croire " que nous les ſurpaſſons encore.

" Celui qui n'a que de la vivacité dans " l'eſprit, reſſemble à ces pierres fauſſes qui " éblouiſſent par un éclat trompeur, les per- " ſonnes qui ne ſont pas du métier, & ſur le " *mérite* deſquelles les gens de l'art ſe " trompent rarement. Mais au-contraire " celui qui ſoutient cette vivacité par un " jugement ſolide & par la réflexion, peut " être avec raiſon comparé à un diamant

" fin & bien taillé, qui a tout ce qu'il lui " faut pour le rendre précieux ".

Suivant l'Auteur, l'eſprit du monde diſtingué, *n'eſt pas proprement de l'eſprit*, ce n'eſt autre choſe qu'une certaine aiſance à faire & dire certaines choſes, que le commerce du monde peut enſeigner au moindre ſot. C'eſt un uſage qui s'apprend comme une chanſon. Cela veut dire, en deux mots, que les gens qui compoſent la claſſe du monde diſtingué, ſont des ſots, qui ont des maniéres aiſées. Ces MM. doivent des remercîments à l'Auteur.

Notre anonyme en veut beaucoup aux grands & aux riches ; c'eſt dire qu'il n'eſt ni l'un ni l'autre. Il gémit, & *peut-être pour cauſe*, ſur le ſort des malheureux qui n'ont pour tout mérite, que *leur propre mérite*. Comment pouront-ils percer & ſe donner entrée dans le temple de la fortune, d'où les grands, eſclaves des vils flateurs, leur interdiſent l'entrée. Ceci fournit ici matiére à pluſieurs réflexions qui ne manquent ni de juſteſſe ni d'agrément. Mais ce que l'anonyme ne peut pardonner aux grands, ſur-tout aux Dames, ce ſont ces empreſſements pour des monſtres devenus moins qu' hommes, qui comme les roſſignols n'ont que la voix. Il faut lire dans l'ouvrage même la longue tirade dans la-

quelle l'anonyme exhale une mauvaiſe humeur fondée.

On ne peut refuſer à l'anonyme d'être galant & très-humble ſerviteur du beau ſexe: il ne laiſſe échaper aucune occaſion de lui faire ſa cour. " En fait d'eſprit, hommes! " qui que vous ſoyez, poétes, philoſophes, " orateurs, geométres &c. baiſſez pavillon " devant les femmes. Elles ſont capables " de vous ſuivre, de vous ſurpaſſer dans tous " les genres où vous prétendez exceller; " & vous n'atteindrez jamais à cette fineſſe " de tact, à cette délicateſſe de ſentiment, à " ces graces naïves & légéres, cette douceur, " cette facilité de ſtyle, qui parent de graces " infinies & inimitables tout ce qui part " de la plume des femmes. Les hommes " traitent-ils les ſciences? C'eſt d'une ma- " niére profonde à la vérité, du-moins dans " quelques uns, (je ne connais, dit l'ano- " nyme, qu'un Fontenelle), mais ſéche & " rebutante. Une femme veut-elle parler " ſcience? elle ſe joue de ſon ſujet; elle " en eſt maîtreſſe: ſi ſa touche n'eſt pas de " la derniére force, elle eſt correcte, mais " ſur-tout légére & gracieuſe, les nuances " vives & délicates; ſon coloris a toute la " fraicheur de *leur* teint. Au premier coup " d'œil, les traits ne ſemblent qu'ébauchés; " regardez-y bien, ils ſont finis. Le tableau

" parait n'offrir qu'une eſquiſſe ; mais cette " eſquiſſe qui n'a rien de la dureté des maî- " tres de l'art, eſt un chef-d'œuvre ".

C'eſt ſur-tout dans le ſtyle épiſtolaire, que l'anonyme dit d'après *la Bruyére*, que les femmes excellent, & l'emportent de beaucoup ſur les hommes. Il eſt vrai qu'on met Mme de *Sévigné* encore au-deſſus de *Buſſi-Rabutin*.

Nous ne voyons pas trop le rapport de certaines réflexions de l'anonyme, avec le titre de ſon livre. Il annonce qu'il parlera de l'eſprit : mais il fait des excurſions ſur tout ce qui ſe trouve à la bienſéance de ſon imagination. C'eſt par une ſuite de ce privilége qu'il prend de lui-même, qu'il donne des régles & des conſeils, d'ailleurs judicieux, ſur la maniére dont il faut parler de l'amour aux jeunes perſonnes, pour les prémunir plus ſurement contre cette dangereuſe paſſion. " Ce n'eſt pas de l'amour en " lui-même, qu'il faut faire un fantôme ri- " dicule aux jeunes gens ; ce n'eſt pas en " tyranniſant leur cœur, qu'il faut les con- " duire dans cette carriére ſemée de tant " d'écueils ; mais on doit s'attacher forte- " ment à leur faire bien ſentir les ſuites fâ- " cheuſes, preſque inévitables, attachées à " un mauvais choix. Laiſſons aux miſan-

tropes

" tropes les vaines déclamations contre
" l'amour : on ne réuſſira pas à en garantir
" la jeuneſſe ſans expérience, en offrant ſans
" ceſſe à ſes ieux des tableaux affreux, que
" l'épreuve ſeule fait reconnaître pour peu
" naturels & peu reſſemblans. De judicieux
" avis ſur la maniére de ſe conduire dans la
" tendreſſe, ſeront beaucoup plus utiles.
" Je me ſouviens à ce propos d'une fable
" allemande, dont voici le ſens. *Une biche*
" *qui en mére tendre craignait pour ſon fan*
" *la dent du tigre, lui dit, que c'était un*
" *animal horrible & qui faiſait peur à la*
" *ſeule vue, duquel on ne pouvait trop ſe*
" *garder. Le jeune cerf vit dans le bois,*
" *un animal couvert d'une peau agréablement*
" *bigarrée, & dont l'aſpect n'avait rien que*
" *de gracieux ; il ne le connut point pour un*
" *tigre, tel que ſa mére plus tendre que pru-*
" *dente le lui avait dépeint ; il s'en approcha,*
" *lia converſation avec lui, & en fut dévoré.*
" Telle eſt l'inutilité des portraits chargés
" de tous nos déclamateurs. Voulez-vous
" préſerver votre fils des malheurs que vous
" craignez pour lui dans le commerce de
" l'amour ? Faites lui comprendre que
" toutes les femmes ne ſont pas eſtimables ;
" que celle qui ne regarde l'amitié de ſon
" amant, ou de ſon époux, que comme une

„ occasion favorable de consumer son bien, „ & de se jouer de sa crédulité, poura bien „ être une femme agréable & fertile en res- „ sources pour la volupté ; qu'elle poura „ bien rendre un homme plus vif, plus en- „ joué ; mais que comme elle péche contre „ le principe le plus intéressant pour le „ bonheur, elle réussira à le priver de sa „ raison & de son honneur, plutôt encore „ que de sa fortune „.

Nous bornons ici nos citations : on aura pu remarquer aisément que notre Auteur a passablement négligé la partie du style : mais il a prévu le reproche, & a cru sans doute se justifier suffisamment, en disant qu' *on préfère, & avec raison, le grenadier à fruits au grenadier à fleurs.* Il n'aura pas échapé non plus à la sagacité de nos lecteurs, que dans ce que nous avons transcrit des *réflexions* &c. l'Auteur comme dans le reste, a profité habilement de ses lectures. Il passe lui-même condamnation sur ce point, & se justifie d'une façon fort-adroite. Malgré nos remarques, nous ne craignons pas de dire que les *réflexions détachées sur l'esprit* &c, sont un ouvrage utile, & dans lequel les jeunes personnes des deux sexes trouveront des leçons, qui, si elles lisent avec attention & en y réflechissant comme il convient, leur seront d'un très-

heureux ſecours pour leur conduite dans le monde.

Le ſort de tout ce qui s'imprime dans un pays où la langue de l'Auteur fait une *langue ſavante*, eſt ſujet à être exécuté d'une maniére pitoyable pour les ieux, & pour le bon ſens; l'ouvrage dont nous parlons a été à cet égard aſſez maltraité, & on n'a point ſupplée à cette incorrection par un *errata*: heureuſement que les fautes ſont ou aiſées à réparer ou peu intéreſſantes.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

GEOGRAPHIE.

REGNI BOHEMIÆ CIRCULUS BOLESLAVIENSIS, EX MULLERIANIS, ALIISQUE RECENTISSIMIS SUBSIDIIS CHOROGRAPHICE DESIGNATUS, UT ET SECUNDUM STATUM POLITICUM MODERNUM EXPRESSUS ET IN LUCEM EDITUS AB HOMMANNIANIS HÆREDIBUS. 1770. C. P. S. C. M.

c. a. d.

Deſcription géographique du cercle de Boleslaw, partie du Royaume de Bohême, faite ſur les plans de Müller & autres, & rendue conformément à l'état politique actuel de ce Royaume, publiée en 1770. par les héritiers d'Hommann, avec privilége de S. M. I.

Cette Carte fort-bien exécutée, se vend à Varsovie chez le Sr. M. Grœll, à un prix très-raisonable.

REMARQUES SUR LE MILITAIRE DES TURCS ET SUR LA FACON DE LES COMBATTRE, PAR M. W. GENERAL-MAJOR DE CAVALERIE AU SERVICE DU ROI ET DE LA REPUBLIQUE DE POLOGNE, AIDE-DE CAMP GENERAL DE S. M. ET CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE POUR LE MERITE DE PRUSSE. *à Leipsik & à Dresde, dans la Librairie de Michel Grœll 1770.*

Cet ouvrage a fait déja beaucoup de bruit; & si nous voulions y regarder de bien près, il serait inutile de nous y arrêter. En effet, non seulement les militaires, mais tous ceux qui l'ont lu, l'ont jugé. Oserons-nous pourtant le dire? un écrit de la nature de celui-ci, n'est pas à la portée de tout le monde. Doit-il donc paraître étonnant que bon nombre des jugements qui en ont été portés, ne soient pas marqués au coin de la justesse. Quelques-uns des lecteurs, de ceux qui ne s'arrêtent qu'à l'écorce, ont observé l'incorrection du style de l'Auteur. Ils ont trouvé que ses phrases sont longues & embarrassées, la diction barbare, les termes souvent im-

propres, ſes conſtructions vicieuſes ; tout cela eſt vrai : mais tout cela ne détruit point le mérite du fond. Ces critiques, quoiques juſtes, diſparaîtront aiſément, ſi l'on veut bien conſidérer, que c'eſt un étranger, par rapport à la langue françaiſe, qui écrit : étranger qui a eu plus à cœur de s'inſtruire dans un métier dont il faiſait ſon unique occupation, que dans une langue qu'il ne parlait que par maniére d'acquit. Après cela, il ne ſera plus étonnant que M. W. n'ait pas dans ſa diction & ſon ſtyle l'élégance & la pureté d'un Académicien de Paris. Nous ne connaiſſons cet Officier que fort légérement ; & c'eſt ſans intérêt quelconque que nous prenons en ceci ſa défenſe. Mais il nous a toujours paru fort-étrange, que ceux qui ne ſavent que leur langue maternelle, ſe faſſent un plaiſir malin de décourager par de froides railleries, ceux des étrangers qui ne parlent pas cette langue auſſi exactement qu'eux. D'ailleurs n'eſt-ce pas des ouvrages tels que celui-ci, qu'on doit dire : *il n'eſt pas queſtion des mots, mais des choſes. Non agitur de verbis, ſed de rebus.* Si M. W. dans la tactique des Turcs, a bien vu *le défaut de la cuiraſſe* ; s'il a donné pour les combattre des procédés judicieux ; ſi la maniére de camper en préſence

des INFIDELES, que notre Auteur preſcrit, eſt de nature à procurer le double avantage d'avoir moins à craindre de leur part, & de réuſſir plus ſurement à en triompher; enfin ſi tous les conſeils de M. W. ſoit pour ſe défendre contre les ENEMIS NATURELS DU NOM CHRETIEN, ſoit pour les attaquer avec avantage, ſont propres à faire toucher ce double but; qu'importe que l'écorce ſous laquelle ces avis ſalutaires ſont envelopés, ſait groſſiére & rude. Jéte-t-on les grenades comme des productions inutiles de la terre?

Nous ne portons pas la prétention juſqu'à nous croire un juge compétent d'un ouvrage ſur la guerre: M. W. doit être jugé par ſes pairs; ainſi nous laiſſons les gens qui ſont vraiement du métier de l'Auteur, à décider de la juſteſſe & du mérite de ſes *remarques*. Elles nous ont ſemblé être profondes & très-conſéquentes au tableau exact que l'Auteur trace d'abord du militaire Turc, de la nature des différentes nations qui le compoſent, de leurs armes, des avantages qu'a chacun de ces corps relativement à tel ou tel terrein. Ce que M. W. dit de l'impétuoſité preſque inſoutenable du premier choc des *Spahis*, eſt une vérité d'expérience, la journée de BARCAN eſt une preuve ſans replique.

A la fin de cet ouvrage ſont trois plans dans leſquels l'Auteur met ſous les ieux le ſyſtême qu'il conſeille, ſoit pour camper en préſence des Turcs, ſoit pour leur livrer bataille.

ANECDOTES.

I.

Mr. de Fontenelle diſait du Régent de France (Philippe d'Orléans) qui lui avait donné un appartement au palais-royal: *il s'approche de moi par la bonté; mais je le repouſſe doucement avec le reſpect.*

II.

Boileau ne laiſſa jamais échaper un trait de ſatyre dans la converſation: Me. *de Sévigné* diſait de cet Auteur, *qu'il n'était cruel qu'en vers.*

III.

Corneille l'aîné était en compagnie fort taciturne, & le peu qu'il mettait dans la converſation, n'était pas fort brillant: une Dame dit de lui: *Corneille n'a de l'eſprit*

qu' au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. C'était sur le théâtre de cet hôtel qu'il faisait jouer ses admirables tragédies.

VI.

Un Gentilhomme Français qui était venu voir M. de Voltaire, à la suite d'un voyage d'Allemagne, fut surpris d'entendre l'Auteur de la Henriade parler de *M. Haller* d'une manière fort-honorable. Il s'en faut bien, dit-il à Voltaire, que cet Ecrivain Allemand ait de votre personne une idée aussi avantageuse, que vous me paraissez l'avoir de la sienne. *Nous pourions bien avoir tort tous deux*, répondit Voltaire.

V.

DESPREAUX lisait une pièce de sa façon, dans un cercle d'amis ; CHAPELLE était du nombre, & passablement ivre, à son ordinaire. Il interrompait à tout moment la lecture par des critiques qui ne portaient pas toutes à faux : *Despréaux* lui dit brusquement : *tais-toi, Chapelle, tu ès ivre.* Chapelle lui répondit : *je ne suis pas si ivre de vin, que tu l'ès de tes vers.*

DEFINITION
DE L'HISTOIRE.

C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts, ſortant de leur tombeau,
Viennent encore ſur une ſcêne illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du Public, dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs attendre leur arrêt.

Là, retraçant leurs faibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque Etat ils reviennent dicter,
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connaître.

Et leur exemple, en diverſes façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens même,
Dans ce ſincére & fidéle miroir,
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

TRADUCTION

DEFINICYA HISTORYI.

Jeſt to Teatrum wielkie, ieſt to widok nowy,
W ktorym umarli kamien podnoſząc grobowy,
Przybywaią na Scenę ſławną y prawdziwą,
Nam o ſiebie uczynić myśl iſtną y żywą;
Tam od ſurowey czekać muſzą powſzechności
Pokorni Aktorowie wyroku ſciſłoſci.
Tam ſwe przypominaiąc przeſzłe wykraczania
Czyny, rozmowy, myśli, y poſtępowania.
Wſzelkiego ſtanu ludziom przychodzą dyktować
Czego maią unikać, co zaś naſladować,
Co każdy podług ſtanu w ktorym ſię nayduie
Czyni, rozeznawa, myśli y poymuie;
A gdy onych przykłady tylą ſpoſobami
Staią ſię ſzlachetnemi dla wſzych lekcyami,
Mogą więc Prawodawcy, Rycerze, Krolowie,
Proſci obywatele, nakoniec Panowie
W tym to zwierciedle ſzczerym doznaney wierności
Czytać oraz ſię uczyć własnych powinności

TEXT.

Dniu fatalny, chceſz daleki
Bym był od twego widoku.
O! Powabow pełny oku;
Rzucać muſzę cię na wieki.
Owe progi twe rzucaiąc,
Ktore ſerca zniewoliły.
Czuię wemnie mdłe iuż żyły
Bez odmiany cię czekaiąc.

Ciebie Pani oglądania
Już poprzeſtać całe muſzę
Y oſtatni raz tak tuſzę,
Słyſzę wdzięczne twe ſpiewanie.
O! iak przykre ſerca cioſy
Gdy ci muſzę dawać wale
Lubą Panią żegnać wcale
Tak chcą po mnie moie loſy.

Ten twoy odiazd w ciężkie ſtęki
Gdy zemieni rozkoſz moią
Niewymaże z ſerca twoią
Pamięć ani ſliczne wdzięki,
Rzucać świat ten za nic liczę.
Niedbam choć mnie śmierć żadławi
Jeśli ona, żal ci ſprawi
To ſię ſtanie czego życzę.

Maudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers enferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.

En Polonais.

Przeklęty bądz ten pierwſzy, u ktorego dzika
Wena w wierſza obrębie, myśl ſwoią zamyka,
A przez taras dość ſciſły, raz iuż ſłowom dany
Pragnie wraz z kadencyą rozum wziąć w kaydany.

przez J. P. S. J.

Autrement.

Bodaybył z nikczemnoſci niewyſzedł ciemnicy
Ten, ktory pierwſzy zamknął myśl w wierſza granicy
Układaiąc ſwe ſłowa, iakby w taras ciaſny
Chciał ſkładem ſpętać rozum, koncenty ſens iaſny.

przez J. B. P.

AVERTISSEMENT.

Les troubles qui agitent notre Patrie, étant un obſtacle inſurmontable à la continuation de cet ouvrage périodique, nous nous voyons contraints à en ſuſpendre la publication, juſqu' à ce que les circonſtances deviennent plus favorables. On ne manquera pas d'avertir le Public lorſqu'on reprendra cet ouvrage.



J'ai lu par ordre de S. E. Mgr. l'Evêque de Posnanie, Grand-Chancelier de la Couronne, ce Journal Polonais pour le mois d'Avril, & n'y ai rien trouvé de contraire à la Religion & aux bonnes mœurs.

J. ALBERTRANDI
de la C. de J.

ERRATA
POUR LE MOIS D'AVRIL.

NB. Dans le Journal de Mars, il s'eſt gliſſé une faute qui a pu intriguer les curieux qui ſe plaiſent à déchiffrer les énigmes. On a dit que le mot de la premiére énigme, qui eſt le *panier*, eſt compoſé de *neuf* piés, il falait dire de *ſix* piés.

Pag. 39. fab. 2. le troiſiéme vers doit être lu ainſi

Tous, las de le ſervir, enfin ſe révoltérent.

P. 45. l. 3. BOURDEL, *l.* BOURDET.

P. 49. l. 9. *Bourdel*, l. *Bourdet.*

P. 67. après ces mots *Mécéne Reſpectable* ajoutez (cet ouvrage eſt dédie à *S. E. Mgr. le Gr. Ch. de la Couronne, Evéque de Poſnanie*).

TABLE.

VOLUME DE AVRIL.

	Pag.
La néceſſité de mourir. Ode -	3
Le triomphe de la conſtance, ou l'amour déſintéreſſé - - - - -	11
Lettre à l'auteur de ce Journal	29
Enigmes - - - - -	34
Logogriphe - - - - -	35
Explication des énigmes du mois de Mars	36
Le juge ſcrupuleux. Conte -	36
Fables en quatrains - - - -	39
Lettre à l'auteur de ce Journal	41
Nouvelles littéraires. Acta litteraria Regni Poloniæ & Magni Ducatus Lithuaniæ &c.	50
Etrênes pour les méres . . . pour les maîtreſſes de famille . . . pour les femmes &c.	58
Etat de la Corſe &c. - - -	64
De Jure naturali & politico Philoſophia moralis &c. - - - -	65
Q. Horacii Flacci de arte poetica liber ad Piſones - - - - -	73
Leçons de droit de la nature & des gens &c.	82
Reflexions détachées ſur l'eſprit &c.	92
Géographie - - - - - - - - - - -	99
Anecdotes - - - - -	103
Définition de l'hiſtoire - - - - - -	105
Traduction de la piéce ci-deſſus -	106
Text - - - - - - -	107
Epigramme de Boileau & ſa traduction	108


BIBL. Z.N. IM.
H. SOLINSKIEGO

